



UNIVERSITY OF  
MICHIGAN

UNIVERSITY OF  
MICHIGAN

UNIVERSITY OF  
MICHIGAN

UNIVERSITY OF  
MICHIGAN

UNIVERSITY OF  
MICHIGAN

ATU  
33986





20h sin num, inc antep. y portada,  
485 pp.

RC

LE VERITABLE  
VASCONIANA  
SECONDE EDITION  
AUGMENTÉE.



LE VÉRITABLE

VASSONNIANA

SECONDE ÉDITION

AUGMENTÉE

M. 50066 / f - 50086

ATV  
23986

# VASCONIANA,

OU

## RECUEIL

DES BONS MOTS,

DES PENSÉES LES PLUS PLAISANTES,

ET

DES RENCONTRES LES PLUS VIVES

### DES GASCONS.

SECONDE EDITION AUGMENTÉE.

*Da Da.*

*Timotheo.*



A PARIS,

Chez MICHEL BRUNET, Grand' Salle  
du Palais, au Mercure Galant.

M. D C C. X.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

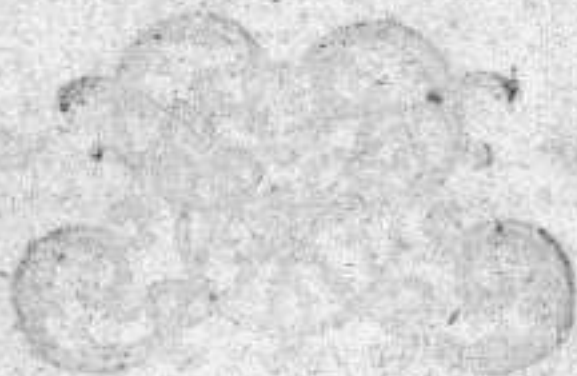
THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

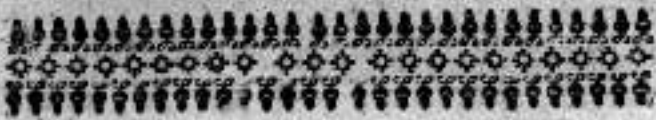


THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO



# A V I S

*sur cette seconde Edition.*

**L**E succès de la premiere Edition de cet ouvrage, vendue en six mois, le chagrin qu'une infinité de personnes d'esprit & de bon goût ont marqué, lors qu'elles en demandoient des exemplaires, & qu'on ne leur en pouvoit donner, parce qu'il n'en restoit plus; les instances que l'on a faites pour engager à le remettre sous Presse; toutes ces raisons, dis-je, ont été les motifs de cette seconde Edition, qu'on a augmentée d'un tres-grand nombre de nouvelles & veritables Gasconades, qui sont chacune précédées d'une Etoile, mise exprés, afin de les faire connoître.

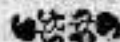
On juge à propos d'avertir icy les Lecteurs, que, pour mieux goûter & sentir l'agrément des bons mots de ce Livre, il faut entrer dans le caractère des Gascons, c'est-à-dire, dans leur

maniere de prononcer, comme leur vivacité, leur ton, leur accent; enfin se ressouvenir que d'ordinaire ils prononcent l'U, comme le B, & le B, comme l'U; c'est sur cette maniere de prononcer, que Scaliger fit autrefois cette Epigramme :

*Non temerè antiquas mutas, Vasconia, voces,  
Cui nihil est aliud vivere, quàm bibere.*

Les Gascons sans témérité,  
Prononçant aujourd'huy contre l'antiquité,  
N'en peuvent dire d'autre cause,  
Sinon que la vivacité  
Aveque la bibacité  
Est chez-eux une même chose.

N'en déplaise à Scaliger, le beaucoup boire n'est point le vice des Gascons; du moins, de ceux de nôtre tems,



## AVERTISSEMENT.

**I**L y a quelque tems qu'il mourut un homme de Lettres, qui sçavoit beaucoup, qui parloit bien, qui écrivoit de même, & qui avoit l'art de donner à tous ses discours un tour & une variété qui les rendoient à la fois amusans & profitables. Il aimoit les faillies des Gascons, il les imitoit sans peine, & il les rappelloit avec plaisir. Il en avoit ramassé un fort grand nombre; & selon les rencontres il s'en souvenoit fort à propos. Il trouvoit quelque chose de vif & de satisfaisant dans tout ce qu'on appelle Gasconades. Il en préferoit le récit à ces tours malins, qui amusent tant de gens, & qui font souvent tout le feu & tout l'esprit des conversations les plus brillan-

## AVERTISSEMENT.

tes. Ceux qui l'ont connu sçavent bien, qu'il faisoit remarquer, qu'avec des hommes delicats, les entretiens des Gascons instruits & un peu appliquez, n'étoient qu'une suite d'Epigrammes, & avec des femmes agréables, qu'un tissu de Madrigaux. Il étoit ennemi déclaré de la médifance, & il ne pouvoit souffrir d'autre satyre, que celle qui pouvoit servir à réformer les mœurs. Il oppofoit délicatement des faillies ou des reparties Gascones, où il faisoit sentir plus de sel, plus de vivacité, & plus d'esprit. Il y faisoit voir, sur tout, des railleries qui n'avoient rien d'envenimé, ni d'offençant, & des allusions ironiques qui n'empruntoient rien de l'envie, ni de la malignité. Voilà, par préférence, les Gasconades qu'il aimoit, & qu'il plaçoit luy-même plaisamment, & avec choix, dans des conversations qu'il avoit

## AVERTISSEMENT.

toûjours le secret de rendre en-  
jouïées par sa présence , & gayer  
& vives par ce secours. Il ramaf-  
soit ces sortes d'expressions avec  
soin , il les écoutoit avec atten-  
tion , il les retenoit avec exacti-  
tude , & il les écrivoit au hazard ,  
& sans aucun ordre , à mesure  
qu'il luy en venoit. C'est ce Re-  
cueil qu'on donne icy au Public ,  
tel qu'on l'a trouvé parmi les  
Ecrits de cet homme de Lettres.  
Bien d'autres gens connus par leur  
esprit , & par leur capacité , y  
ont ajouté des Gasconades nou-  
velles , & des réflexions Gascones  
qui luy avoient échapé. Ainsi ce  
Livre , à proprement parler ,  
n'appartient à personne. C'est  
l'ouvrage de bien des gens , &  
on ne sçauroit le donner à un  
Auteur particulier. D'où qu'il  
viene , il est en droit de se mon-  
trer. Personne n'ignore qu'il a  
été souhaité , & il porte , avec

## AVERTISSEMENT.

ses titres, une partie des bonnes qualitez qui font réussir tout ce qui vient de son País. C'est dans cette confiance qu'il s'offre, & qu'il se livre au Public, sans autre protection. Ce n'est que de ce Public seul qu'il attend sa fortune. S'il la fait par là, ce ne sera pas le seul Gascon qui l'aura faite par luy-même, sans emprunter aucun autre secours. Ceux qui aiment les ouvrages de cette nature, trouveront dans celuy-cy, & de bons mots, & des rencontres, & des reparties vives & ingénieuses, qui pourront & les amuser & les divertir, & peut-être même les instruire. Il y a de bons traits de morale répandus par tout, & de beaux traits d'histoire ménagés en différens endroits. On y a distribué des peintures, & on y a rassemblé des caracteres du tems, qui ont échappé à ceux qui ont excellé de nos jours dans ce genre

## AVERTISSEMENT.

d'écrire. Les beaux sentimens y frappent par tout dans la bouche des Acteurs, & les usages du monde y accompagnent la vrai-semblance & la verité des incidens, & y servent de sujets & d'ornement à la plupart des Dialogues. On peut dire même que les maximes qui y sont prodiguées dans tout le cours de l'Ouvrage, & celles qu'on y a rassemblées à la fin, peuvent servir de regle, & ne perdent rien de leur verité & de leur force, par le tour Gascon & plaisant qu'on leur a donné. On y trouvera sans doute beaucoup de Gasconades déjà connues, & sans en douter, de bons mots déjà citez & publics. A l'égard du premier, pouvoit-on en faire un Recueil, si on n'y avoit rien mis que de nouveau ? Et pour le second, pouvoit-on supprimer ces bons mots déjà connus, sans en retrancher en même tems ce qui les pré-



## AVERTISSEMENT.

cede, ou les accompagne? Ainsi, soit que l'Auteur de ce Recueil les eût pris de ceux qui les ont déjà donnez, ou que ceux-cy les eussent pris de luy, on a cru, en faveur du tour différent, & de la narration peu semblable, les devoir laisser dans leur entier, & les conserver dans leur même suite. Au surplus, on verra bien aisément qu'on a laissé icy une honnête liberté à l'ironie; mais qu'on n'y a donné aucune place à la malignité. On y attaque les défauts, par le ridicule qu'on y démêle. On y fait imperceptiblement la satyre des abus du tems; & sous une plaisanterie ingénieuse, on y démasque l'affectation & la vanité; mais la satyre n'en retombe sur qui que ce soit. On n'y a eu aucun objet particulier. Et pour ne choquer personne dans les faits ou dans les circonstances qui auroient pû être susceptible de quelque allusion,

## AVERTISSEMENT.

on en a détourné l'idée, & on en a également dépaïsé les Scenes & les Acteurs. C'est dans cet esprit qu'on met souvent icy, dans la bouche des Gascons, des traits de vanité, & des effusions d'orgueil & d'amour propre, qui semblent venir de leur País, & qui tirent d'ailleurs leur origine. Il sera assez mal-aisé, au travers de ce vraisemblable, de démêler le vray, & de pénétrer jusqu'aux originaux, à la faveur de ces copies, & au travers de ces masques radoucis. On sçait assez, en general, que les plus grands Gascons ne sont pas toujours de Gascogne; que les Gasconades sont de tout País; qu'il y a peu d'hommes à qui il n'en échape, qu'il n'y a gueres de femmes qui n'en fassent une espece de trafic; que les Gasconades les plus outrées ne viennent pas toujours de Toulouse & de Bourdeaux, & que la Seine n'en

AVERTISSEMENT.

produit pas moins que la Garonne. Au reste, quelque soin qu'on ait pris de joindre icy l'utile à l'agréable, & le solide au plaisant, on ne se flate pas d'y avoir réüssi au gré de ceux, qui ne veulent que de l'excellent dans tout ce qu'on écrit, & du curieux ou du sçavant dans tout ce qu'on peut lire. Si ce Livre étoit à un seul Auteur; il leur diroit, comme l'a dit, à peu près, en cas semblable le Virgile, & le Pindare des Espagnols: *J'en demande pardon aux Grands. Je ne cherche icy que l'approbation du Peuple.*

Popular aplauso quiero.  
Perdonen me los Tribunos,  
*Gongora.*

APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la seconde Edition du *Vasconiana*, se montant à 485. pages. Fait à Paris ce 28. Octobre 1709.  
Signé, FONTENELLE.

---

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux les Gens tenaps nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre amé MICHEL BRUNET Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il luy a été mis es mains un Livre intitulé *Vasconiana*, ou *Recueil des bons mots, des pensées les plus plaisantes & des rencontres les plus rivoirs des Gascons*, qu'il desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit luy vouloir accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaites. A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Michel Brunet de faire imprimer ledit Livre, de le vendre & débiter dans tous les lieux de nôtre Royaume, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en telle marge caractere, en autant de volumes, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le tems de cinq années consecutives, à compter du jour de la date des presentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer vendre & distribuer ledit Livre en aucun lieu de nôtre Royaume & País de nôtre obéissance, sans le consentement par écrit dudit Exposé ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans; dont un tiers à

APPROBATION.

J'A y lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, la seconde Edition du *Vasconiana*, se montant à 485. pages. Fait à Paris ce 28. Octobre 1709.

Signé, FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux les Gens tenaps nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre amé MICHEL BRUNET Libraire de nôtre bonne ville de Paris, Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il luy a été mis es mains un Livre intitulé *Vasconiana*, ou *Recueil des bons mots, des pensées les plus plaisantes & des rencontres les plus rivoirs des Gascons*, qu'il desireroit faire imprimer, s'il Nous plaisoit luy vouloir accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaites. A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces presentes audit Michel Brunet de faire imprimer ledit Livre, de le vendre & débiter dans tous les lieux de nôtre Royaume, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en telle marge caractere, en autant de volumes, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le tems de cinq années consecutives, à compter du jour de la date des presentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer vendre & distribuer ledit Livre en aucun lieu de nôtre Royaume & País de nôtre obéissance, sans le consentement par écrit dudit Exposé ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans; dont un tiers à

Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interets; à la charge que ces presentes seront registrées tout au long es Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois du jour de leur datte; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs; & ce en bon papier & en bons caractères, conformément au Regl. ment de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires en nôtre Bibliothéque publique un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-chr. & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Ponchatrain, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des presentes; du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûment signifiée; & qu'aux copies collationnées par un de nos amz & feaux Conseillers Secretaires foy y soit ajoutée comme à l'original, Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution des presentes tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est nôtre plaisir DONNE' à Versailles le dixième jour de Mars l'an de grace mil sept cens huit, & de nôtre regne le soixante cinq. Signé, Par le Roy en son Conseil, MAILLARD.

*Registré sur le Registre Num. 2. de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, conformément aux Reglemens; et notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Aoust 1703. pag. 318. Num. 604. A Paris ce 19. Mars 1708. Signé, L. SEVESTRE, Syndic.*

VASCONIANA



A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS

Régent du Roïaume.



ONSEIGNEUR,

*Quand l'accueil favorable, dont  
il a plû à VÔTRE ALTESSE  
ROÏALE de m'honorer à mon*

*Tom. I.*

à

re-

## E P I T R E.

retour de mes Voïages, & le cas  
 qu'Elle a bien voulu faire de mes  
 dernières découvertes, ne m'en-  
 gageroient pas à lui en présenter  
 la Relation, je devois cet hom-  
 mage à la protection déclarée  
 qu'Elle accorde à ceux qui se di-  
 stinguent par quelques talents.  
 Comme tout ce qui peut contri-  
 buër à la perfection des Sciences  
 & des Arts vous devient pré-  
 cieux, vous avez daigné, MON-  
 SEIGNEUR, au milieu des s ins  
 importants qui vous occupent, non-  
 seulement donner quelque atten-  
 tion aux Monuments antiques &  
 aux autres Curiositez que j'avois  
 rapportées; mais vous en avez en-  
 core fait vous-même un partage,  
 qui prouve également & l'éten-  
 due de vos connoissances & la dé-  
 licatesse de vôtre goût; & ce qui  
 doit être encore plus touchant pour  
 moi, tous les efforts que l'artifice  
 &



## EPI T R E.

L'envie ont fait pour en rabais-  
 ser le mérite auprès de VÔTRE  
 ALTESSE ROÏALE, n'ont  
 point été capables de lui en impo-  
 ser; & je regarderai toujours la  
 justice qu'elle m'a rendue, comme  
 la récompense la plus douce de mes  
 travaux. Vous ne vous attendez  
 pas, MONSEIGNEUR, qu'un  
 homme uniquement destiné à Voïa-  
 ger, dès sa plus grande jeunesse,  
 ose entreprendre l'éloge d'un Prin-  
 ce, encore plus grand par ses au-  
 gustes qualitez, que par son rang  
 & par sa naissance. Je sçais que  
 VÔTRE ALTESSE ROÏALE bien  
 loin d'agrèer les justes louanges  
 qui lui sont dûes, retient dans  
 ceux-même, qu'Elle comble de  
 ses bienfaits, & qui sont d'ail-  
 leurs dignes de les publier, les mou-  
 vemens d'une reconnoissance trop  
 éloquente. Ainsi, je me contente-  
 rai de faire des vœux ardens pour

# ÉPI T R E.

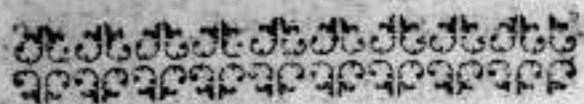
*la santé de VÔTRE ALTESSE  
ROÏALE , & d'atendre les Or-  
dres dont il lui plaira de m'hono-  
rer pour la continuation de mes  
Voïages , toujourns prêt à lui mar-  
quer la soumission & le profond  
respect avec lequel je serai toute  
ma vie ,*

MONSEIGNEUR ,

DE VÔTRE ALTESSE ROÏALE ,

Le très. humble & très-  
obéissant Serviteur ,  
PAUL LUCAS.

PRE-



## P R E F A C E.

**Q**UELQUE grand que soit le nombre des Voïages qui ont été imprimez dans les deux derniers siècles, on peut assurer que la curiosité du Public n'est point encore rassasiée, & on a tout lieu d'espérer de lui plaire, en multipliant ces sortes de Livres; lorsqu'à la vérité des Relations, on peut joindre la nouveauté des découvertes. La Phisique, l'Histoire, la Géographie, & la Botanique, ont déjà tiré de grands secours des Relations des Voïageurs; mais elles peuvent encore en recevoir tous les jours de nouveaux, avant que d'arriver au

à 4                      point

P R E' F A C E.

point de perfection où elles doivent être. D'ailleurs vouloir connoître les differents caracteres des hommes les plus éloignez, les divers climats qu'ils habitent, & les Coûtumes qu'ils ont établies parmi eux, est une passion aussi louïable qu'elle est naturelle; & la seule chose qui en modere un peu la vivacité, est la crainte qu'on a d'être trompé par les Voïageurs. Les premières découvertes qu'ils firent, aiant paru fort extraordinaires, donnèrent d'abord lieu à un préjugé peu favorable à leur sincérité. Ce que Marcopolo racontoit de la Chine; les Portugais, des Indes Orientales, & les Espagnols, de l'Amérique, fut d'abord traité de fabuleux. La prévention où nous sommes d'être

*P R E F A C E.*

d'être les Peuples les plus p<sup>o</sup>lis qui soient sur la terre, fit regarder comme un Roman, presque tout ce que le premier de ces Voïageurs raportoit de ces Nations éloignées qui n'avoient jamais eu aucun commerce avec nous. Est-il permis d'être p<sup>o</sup>li ou sçavant quand on n'est pas né en Europe? Et peut-on avoir de la raison & des talens à l'extrémité de nôtre Continent? D'un autre côté l'affreuse barbarie, qu'on avoit remarquée parmi les Sauvages de l'Amérique, révolta aussi d'autres esprits. Des hommes, faits comme nous, peuvent-ils vivre d'une maniere si grossiere & si éloignée de nos usages? Ainsi furent formez plusieurs préjuges, dont on eut dans la suite bien de la peine à se délivrer.

P R E' F A C E.

A la vérité, quand on vit, dans d'autres Voiages, la confirmation des premières découvertes, on commença à y ajouter foi. On ne pouvoit plus refuser de se rendre à ce que tant de personnes différentes affuroient d'une manière circonstanciée; mais, par une bizarrerie assez singulière, on crût ce qui étoit dans les Relations, sans se défaire pour cela du préjugé qu'on avoit contre ceux qui en étoient les Auteurs.

Je ne dis pas qu'il faille croire aveuglément tout ce qu'on lit dans les Voiages, & je blâme autant l'extrême crédulité qu'avoit, par exemple, M. Vossius, pour tout ce qu'on lui disoit de la Chine, que la difficulté que font quelques personnes d'ajouter foi aux Relations

P R É F A C E.

tions les plus sinceres. Il faut prendre sur cet article un juste milieu ; ainsi que dans la plupart des autres sujets. Parmi les choses que raconte un Voyageur , il est bon de distinguer celles qu'il a vûës lui-même , de celles qu'il n'a apprises que sur le rapport des gens du Pais. J'avouë qu'il est souvent trompé sur ces dernieres , & il n'impose aux autres qu'après qu'on lui a imposé à lui-même. Mais dans celles , dont il a été le témoin oculaire , quel pourroit être le motif qui le porteroit à vouloir surprendre la crédulité du Public ? Ne craindrait-il pas que l'imposture fut enfin découverte ? Le plaisir qu'il y a de raconter des choses extraordinaires , est-il donc si grand, qu'il doive l'emporter sur la probité & sur la  
bonne

*P R E' F A C E.*

bonne foi? C'est donc, sans aucun fondement, qu'on se défie si fort des Voïageurs; sur-tout lorsqu'après avoir raporté ce qu'ils ont vû, ils n'ajoutent ce qu'on leur a appris que comme des traditions dont ils ne sont pas garants.

Tout le monde sçait que je n'ai eu d'autre dessein, dans mes Voïages, que d'executer les Ordres, dont le feu Roi, de glorieuse mémoire, m'avoit chargé, & que je me suis toujours apliqué, à la recherche des Médailles, des Pierres Gravées, & des autres Monuments dont il vouloit enrichir sa Bibliothèque & son Cabinet; & Sa Majesté, ainsi que ses Ministres, ont toujours paru contents de ce que j'en avois raporté. Monseigneur le Régent m'a fait l'honneur de témoi-  
gner



*P R E F A C E.*

gnier qu'il étoit aussi très-satisfait de mes dernières acquisitions, & il en a fait un judicieux partage. La Bibliothèque du Roi a eu les Manuscrits Arabes & en d'autres Langues; le Cabinet, les Pierres Gravées les plus précieuses, & les Médailles; l'Accadémie des Belles Lettres, les Dessins, les Plans, & les Inscriptions; & celle des Sciences, les Plantes, les Marcassites, & les autres Curiositez qui peuvent contribuër à la perfection des Sciences qu'elle cultive. Le Public ne sera pas fâché d'avoir appris ici le détail d'une distribution, qui fait honneur aux lumieres du Prince qui l'a faite, & aux deux Compagnies, qui sont les dépositaires de ces Monuments, que les curieux pourront y aller consulter. Mais

P R E F A C E.

Mais il étoit nécessaire, pour exécuter les Ordres du feu Roi, de parcourir une partie de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où j'ai fait un grand nombre de remarques, que l'on m'a engagé de faire paroître; & je dois remercier ici le Public de l'acuëil favorable qu'il a fait à mes deux premiers Voïages, ce qui me donne lieu d'esperer qu'il honorerà encore celui-ci de son approbation. Si quelques Lecteurs, prévenus, ont paru se défier de quelques découvertes singulieres, ils les verront, dans cette nouvelle Relation, confirmées d'une maniere à faire disparoître tous leurs préjuges. Et s'ils ne me font pas la justice de m'en croire sur ma parole, ils auront peut-être plus d'indulgence pour les Ministres.

P R E F A C E.

Maîtres du Roi dans les Cours  
Etrangères; pour les Ambassa-  
deurs, & pour les Consuls de  
la Nation, qui ont souvent in-  
formé la Cour des mêmes cho-  
ses que j'avois rapportées dans  
mes derniers Voïages. Tel est,  
entr'autres, l'article des Mai-  
sons Pyramidales de l'Asie Mi-  
neure, contre lequel tant de  
gens se sont révoltez, par la  
raison qu'aucun autre Voïa-  
geur, ni ancien ni moderne,  
n'en avoit parlé avant moi, &  
qui se trouve cependant con-  
firmé par des témoignages au-  
tentiques. Je pourrois rapor-  
ter ici quelques autres faits,  
sur lesquels on m'avoit con-  
damné avec un peu trop de ri-  
gueur; mais, pour ne pas allon-  
ger cette Préface, je renvoie  
le Lecteur au Livre même, où  
il en trouvera les preuves.

Pour

P R E F A C E.

Pour ce qui regarde ces traditions populaires, dont j'avois fait mention en differents endroits; pour être fabuleuses, elles n'en sont pas moins reçues dans les lieux où je les ai apprises; & on ne doit pas sçavoir mauvais gré à un Voïageur de les rapporter. Où peut-on apprendre ces sortes de choses, si ce n'est dans les Livres de Voïages? L'histoire des opinions différentes des hommes, pour être remplie d'extravagances, n'en est pas pour cela ni moins curieuse, ni moins interressante. Chaque País a ses Fables, & les Grecs sur-tout paroissent encore aujourd'hui avoir pour elles, la même vivacité qu'on leur a tant reprochée autrefois. La fiction a je ne sçai quoi de séduisant qui nous plaît; & sans  
nous

P R E F A C E.

nous préférer aux autres Peuples , chacun peut fort bien s'appliquer ces Vers de M. de la Fontaine.

*Nous sommes tous d' Athènes en ce point ; & moi-même ,*

*Au moment que je fais cette moralité ,  
Si Peau d' Asne m'étoit conté ,  
J'y prendrois un plaisir extrême.*

Avant que de rendre maintenant un compte exact de la méthode que j'ai observée dans cette dernière Relation ; il est bon de dire , que comme un Voïageur doit tâcher de contenter tout le monde , j'ai fait mon possible pour chercher à amuser ceux qui se donneront la peine de la lire. On sçait que les Antiquaires & ceux qui s'appliquent à l'histoire , aiment qu'on les entretienne

P R E F A C E.

tienne des anciens Monu-  
ments ; qu'on leur presente  
jusqu'aux restes précieux de  
ces grandes Villes , qui fu-  
rent autrefois si fameuses ; &  
qu'on leur rapelle par-là le  
souvenir des grands hommes  
qui les ont habitées ; que les  
Géographes content les heu-  
res qu'on a employées pour al-  
ler d'un lieu dans un autre ,  
afin d'en fixer au juste la vé-  
ritable position ; & qu'enfin  
la plûpart des autres Lecteurs,  
qui ne sont ni Géographes ni  
Antiquaires , aiment qu'on  
leur parle des mœurs , des  
habillemens , des coûtumes ,  
& des animaux qu'on trouve  
dans les Pais où l'on a Voïa-  
gé. Tout ce qui respire les  
divertit ; & ils regardent com-  
me de frivoles amusemens ,  
ce qui fait l'occupation la plus  
sérieuse

P R E F A C E.

férieuse des autres. Pour satisfaire les premiers, j'ai marqué exactement, & d'heure en heure, les routes que j'ai tenues. Je leur rends compte des Monuments les plus singuliers de l'Asie & de l'Egypte, que j'ai fait dessiner avec soin, & parmi lesquels il y en a quelques-uns dont on n'avoit jusqu'à présent qu'une connoissance assez confuse; tels sont le Labyrinthe; le Lac Moëris; le Temple de Jupiter Armant; celui d'Andera, & plusieurs autres. J'ai fait dessiner deux Cartes; une de la Macédoine, d'une partie de la Grece, de l'Asie Mineure, de la Syrie & de la Palestine; l'autre de l'Egypte, depuis Alexandrie & Rosette, jusqu'au-dessus d'Hermant.

P R E' F A C E.

phie avec la moderne , & j'ai tâché de déterminer quelles étoient les Villes dont on ne voit plus aujourd'hui que les ruines. Pour y réüffir, j'ai consulté des personnes habiles dans l'Histoire & dans la Géographie ; & leurs noms paroïtroient ici , avec les éloges qui leur sont dûs , si leur modestie ne m'avoit obligé de supprimer ce tribut de ma reconnaissance.

Pour m'être étendu sur les articles , qui n'interessent que quelques Lecteurs , je n'ai pas négligé de contenter les autres , & j'espère qu'ils auront pour eux la plus grande partie du Journal.

On pourra peut-être me reprocher que j'ai déjà été plusieurs fois dans les mêmes lieux ; mais, sans dire ici que  
j'ai



P R E F A C E.

J'ai suivi dans ce dernier Voïage des routes différentes ; je puis assurer que je n'ai presque rien dit de ce qui étoit contenu dans mes autres Relations. Et si je présente encore une fois le Tableau de l'Asie Mineure , de la Syrie & de l'Egypte ; je fais voir ces lieux sous des faces si différentes , qu'elles peuvent avoir l'air de la nouveauté. Semblable en cela à ces Peintres , qui répétant plusieurs fois les mêmes sujets , les prennent dans des moments si différents , qu'on ne peut pas leur reprocher qu'ils se copient eux-mêmes.

Je pourrois dire ici , à ma louange, qu'il y a peu de Voïageurs qui aient parcouru l'Asie Mineure avec autant de soin que moi. Je l'ai traversée

*P R E F A C E.*

du côté du Nord, du côté du Midy, & dans le milieu, comme on peut le voir dans les Cartes, où mes différentes routes se trouvent tracées. Et si l'on veut rapporter l'ancienne Géographie à la nouvelle, on trouvera que j'ai visité tous ces Pais, si connus par les Conquêtes d'Alexandre le Grand, de Pompée, & de Mytridate; plus respectables encore par les Voiages de S. Paul & des autres Apôtres, & par l'établissement des Sept Eglises, dont il est tant parlé dans quelques Livres du Nouveau Testament.

Je pourrois ajouter la même chose de la Haute & de la Basse Egypte, qui fait le principal sujet de cette nouvelle Relation; puisqu'il y a  
peu

P R E' F A C' .

peu de choses dans ce Roiaume, si recommandable par ces Antiquitez, qui ait échapé à mes recherches.

Quand on Voïage dans un País, déjà connu par d'autres Relations, on doit chercher à offrir au Public des particularitez, qui ont été négligées par ceux qui nous ont précédé; & j'espère qu'on en trouvera ici un assez grand nombre de ce genre. J'aurois même été en droit de rapporter les mêmes choses qui se trouvent déjà imprimées en d'autres endroits, puisque je les ai vûes & examinées à mon tour; ainsi, comme c'est pour ménager la délicatesse du Public, que j'en ai suprimé une partie; j'espère qu'il ne me sçaura pas mauvais gré d'avoir préféré

P R E' F A C E.

féré quelquefois une exacte  
sécheresse à une ennuieuse fé-  
condité.

J'ai divisé ma Relation en  
six Livres ; le premier renfer-  
me ce qui regarde l'Europe ;  
c'est-à-dire , mon Voïage à  
Constantinople , dans la Ma-  
cédoine & dans une partie de  
la Grece. On trouvera dans le  
second, la Description de l'A-  
sie Mineure , depuis Apamée  
jusqu'à Smirne , & delà jus-  
qu'à Alep. La Syrie , la Pa-  
lestine & une partie de l'Ara-  
bie font la matiere du troisié-  
me. J'ai renfermé dans le qua-  
trième & le cinquième tout ce  
qui regarde l'Egypte , depuis  
Alexandrie & Rosette , jus-  
qu'au-dessus d'Hermant ; le  
sixième contient une Des-  
cription particuliere de ce  
Roiau-

*P R E F A C E.*

Roiïaume ; un Parallele des  
anciennes Coûtumes , avec  
celles qui s'y pratiquent au-  
jourd'hui ; & un abregé de  
l'histoire de son commerce ,  
depuis le tems des Pharaons  
jusqu'à present. J'ai répandu  
en plusieurs endroits quelques  
morceaux d'histoire qui m'ont  
paru interressants ; tels sont ,  
par exemple , ce qui regarde  
le séjour du Roi de Suède à  
Bender. L'histoire de deux  
Princes Druses ; celle des Ma-  
ronites du Mont-Liban. Deux  
Relations ; dont l'une fait le  
détail d'une sédition arrivée  
au Caire , & l'autre parle de  
quelques Missionnaires qui  
ont souffert le Martyre en  
Ethiopie. Deux Lettres , qui  
servent à éclaircir les Antiqui-  
tez d'Egypte , & à confirmer  
une

**P R E F A C E.**

une partie des choses conte-  
nuës dans le dernier Livre ; &  
un Catalogue des principales  
Curiositez que j'ai raportées  
de mon troisiéme Voïage.



VASCONIANA,

OU

RECUEIL

DES BONS MOTS,

*Des Pensées les plus plaisantes, &  
des Rencontres les plus vives  
des Gascons.*



La Gascogne est un País de gloire & de mérite, où l'envie va moissonner de toutes parts; le mépris n'y trouve rien à glaner après elle.

¶ *Gascon & Coquette*, sont deux termes équivoques; qui sonnent bien ou mal, selon l'intention des Plaisans ou des Railleurs. Le ton en est l'interprete.

A

\* Un Gascon sortant du Cabaret, entra à la Comédie où l'on représentoit alors le Cid. Quand il entendit prononcer ces mots, *Rodrigue, as-tu du cœur?* Il s'écria & dit; *Demandez seulement s'il est Gascon, cela suffit.* On rit long-temps de cette saillie: Rodrigue même & son pere furent obligez de rompre leur gravité: & au sortir de cette piece, on entendoit hommes & femmes dire de tous côtez: *Rodrigue, es-tu Gascon?*

¶ Un Parisien me dit *badinement* que je suis Gascon, une Parisienne me le dit presque de même; mais *joliment*. Elle a raison, & il a tort. J'en punis l'un, j'en recompense l'autre. J'y gagne, & le Pais n'y perd rien.

\* Je l'avouë, une épingle me fait peur. Puisque je suis tout cœur; n'y vaud-il pas de ma vie, si elle me pique?

¶ Un Gascon, qui avoit mis à profit son sçavoir-faire, avoit dans sa chambre un assez grand nombre de Portraits des plus belles femmes de Paris. Il n'étoit pas fâché que l'on crût qu'elles avoient été, ou qu'elles étoient encore ses Maîtresses. Il voulut faire tirer une copie d'un de ces Portraits. Le Peintre en y travaillant, jettoit à toute heure



les yeux sur tous les autres. *Monsieur du Peinceau*, luy dit le Gascon, *vous vous faites bien distraire*, aux dépens de la copie. Je vous permets les conjectures ; mais je vous défens les réflexions.

\* Dy-moy qui tu es avant que je me batte : car, pour l'honneur de mes victoires, je fais toujours choix des personnes. Hé donc, qui es-tu ?

¶ On parloit de la difficulté qu'il y avoit eu à faire entrer des vivres dans Roses en Catalogne. Je ne scay pas comme on l'entendoit, dit un Gascon ; mais si j'avois esté le Pourvoyeur *en chef*, la Méditerranée s'y seroit trouvée Boüillon, & du bon.

¶ Un Prédicateur Gascon demeura court en Chaire. Il eut beau frotter sa teste, il n'en sortit rien. Il fallut descendre. Messieurs, dit-il, en prenant congé de l'Auditoire, je vous plains, vous perdez une belle pièce.

¶ Un Champenois, un Bourguignon, un Auvergnat, un Perigordin ; un Picard, un Normand & un Gascon mangeoient à Paris dans la même Auberge. Leurs Pais étoient tous les jours, entre eux, un ample sujet de raillerie & de dispute. Terminons le différent, dit un

jour le Gascon. Faisons ensemble un repas où chacun fournisse ce que son Pais peut produire de meilleur. Le Bourguignon & le Champenois s'offrirent d'abord à y faire briller leurs meilleurs vins. J'y fourniray, dit l'Auvergnat, de nos excellentes perdrix. Et moy de nos admirables Pâtez, dit le Perigordin. Et moy de nos gelinotes de bois, dit le Picard. Et moy, ajouta le Normand, de nos bonnes poulardes. Et moy, conclut le Gascon, *un Plat Vassin* de Maréchaux de France.

\* Je suis si souvent sur le Pré, qu'à la fin je passeray pour un Faucheur.

¶ Quand on me fait, par-cy par-là des affaires, par inadvertance, ou de gayeté de cœur, disoit un Languedocien à des gens qui le railloient un peu trop, je m'apprête sur l'heure à aller dire galamment le lendemain, que j'ay eü tort d'en faire trop la veille. J'aime les réparations, quand je les fais.

¶ Je ne sçay pas, disoit un autre, de quel front on peut recevoir humainement la réparation d'un affront ou d'une injure. Si, par impossible, je m'en contentois, je croirois toujours qu'on viendroit me dire de par Moliere :

*Je vous demande pardon des coups de bâton que je vous ay donné. J'en déferois bien le coupable un quart d'heure après. Je ne le laisserois pas si long-temps en vie.*

¶ On demandoit au fils d'un Capitoul s'il ne songeoit pas à se marier. Vous ne le sçavez donc pas, répondit-il. J'ay été fiancé *bien joliment* deux fois, & promis *avantageusement* quatre. Toute la demi-douzaine me vouloit de tout son cœur; mais la *paternité* s'y est opposée de toute la bourse. Quel dommage que mon pere ne soit pas aussi riche que noble, je trouverois de belle humeur les peres de mes prétendantes.

\* Vous demandez si je suis Gentilhomme. Oh certes, pour le coup, je n'ay pas icy mes titres de Noblesse pour vous prouver que je le suis. Mais apportez-moy les Gazettes, & je vous y montreray, que du moins je mérite de l'être.

¶ Les Romains, disoit un Toulousain, datoient leur Noblesse du Consulat de leurs peres, à *patre & avo Consulibus*. J'ay bien des ayeuls & des peres de ce rang. Jugez si je suis Consulaire. Je me crois Romain, des Anciens, s'entend.

¶ Je regarde l'Histoire, comme un

beau miroir , qui me represente , comme au naturel , la vie des grands hommes , & qui m'offre sans me flatter , à y faire un jour briller la mienne. J'en tire toujours de l'esperance , & quelquefois de l'émulation.

¶ Les premiers Romains bâtirent un Temple à *Jupiter Stateur* , pour les avoir empêchés de fuir plus loin , après avoir tourné le dos. Ce Temple-là pouvoit être fort bien à Rome. Il n'eût rien valu en Languedoc. Jupiter n'y auroit pas étrené , sous ce titre.

¶ Les premiers Romains étoient brigands , les seconds rustres , les troisièmes usurpateurs , les quatrièmes Gascons , c'est-à-dire , honnêtes & braves. C'est de ceux-cy que nous descendons *heroiquement* en ligne droite.

¶ La Vestale Rhéa Sylvia se trouva en état d'estre mere dans trois ou quatre mois. Elle en convint. C'est être sincere. Elle ajouta que c'étoit du fait du Dieu Mars. Les Latins l'en crurent sur sa parole. C'étoit de bonnes gens , je leur en sçay bon gré. Les Parisiens n'auroient pas été si crédules , & les Gascons ne seroient pas si sots , à moins que la Belle ne citât quelque jeune

Guerrier du País. En ce cas ce seroit une espece de Dieu Mars.

¶ J'aurois meilleure opinion de Lucrece & de sa vertu, si elle avoit eu l'esprit de se tuer un peu plutôt : l'intervalle m'est suspect.

¶ Je ne sçay pas s'il y a à Paris des Vestales & des Lucreces ; mais il n'y a ni Porcies ni Pénolopes ; j'en répons, car je l'ignore.

\* Fat, que tu es, puisque je t'ay toujours fait fuir, comment sçay-tu que je suis bossu ; car tu ne m'as jamais vû par derriere.

¶ Si je ne sçavois qu'Alexandre étoit de Macedoine, & César du País Latin, je croirois à leurs mœurs & à leur conduite, que l'un auroit été de Provence, & l'autre de Languedoc. Quand je me crois César, je me console de n'être pas Aléxandre. Je suis de Languedoc pour vous servir.

¶ Quand je dis qu'Aléxandre tenoit un peu du Provençal, je corrige la phrase, ou je l'abrége. Je n'ajoute pas, pour luy : *Pis je ne te puis dire.*

¶ Les meilleurs guerriers de Paris sont dans nos Troupes des hirondelles, qui n'y paroissent que l'Été, & qui ga-

§ V A S C O N I A N A.

*gnent pais*, dès que l'Hyver approche. Nous en sommes nous autres les pilliers, à la joie des Garnisons.

¶ Un Gascon à la guerre est un vray poisson dans l'eau, nous y avons des nageoires.

¶ Je regarde un homme d'esprit qui me raille, & un brave qui veut m'attaquer, comme deux témoins oculaires de ma gloire. C'est pour moy *pierre à fusil*, qui fait prendre feu à ma poudre. Gare le coup, je tire droit.

¶ Je ne tire en volant qu'à la Chasse, & aux *Emprunts* dans le besoin; par tout ailleurs à bout portant. Jugez si l'on s'y frotte: je donne *opinion* de moy.

\* Volontiers, je me rends à vos décisions, étant fille d'un Chandelier, certes vous ne parlez point, que vous ne soyez parfaitement éclairée.

¶ Il étoit dû à un Gentilhomme de Guyenne un millier d'écus sur un bien qui étoit en decret, & qu'on vendoit au profit des Croanciers: son hypothèque étoit postérieure à celle d'un Bourgeois. Le jour qu'on distribua les deniers, le Bourgeois passa pour deux mille écus avant le Gentilhomme. Il est bien triste, dit celuy-cy, qu'il faille

qu'un homme comme moy cede le pas à la roture, & qu'avec cette préférence, ce Bourgeois en ait deux fois autant. Peste de l'antidate.

¶ Un jeune Gentilhomme de Languedoc vint à Paris pour entrer aux Mousquetaires. On le reçut dans la première Compagnie avec plaisir. Il étoit bien fait, & tout propre à servir le Roy. Il ne fut question que d'avoir un bon cheval gris à longue queue : il eut de la peine à en trouver. Un Capitaine de Cavalerie de son pais & de sa connoissance, luy en vendit un, quarante Loüis. Dès que ses camarades virent ce cheval, ils luy dirent tous qu'il ne valoit pas trente pistoles. Le jeune Mousquetaire retourne chez le Capitaine : Monsieur, luy dit-il, d'aussi loin qu'il le vit, on dit que vôtre cheval ne vaut pas trente pistoles. On dit ! s'écria le Capitaine ; Eh qui sont à peu près ceux qui le disent ? N'est-ce pas, par hazard, Messieurs vos comperes de l'Hôtel ? Je m'y connois mieux qu'eux ; je suis enfant de la Cavalerie : & je vous dis qu'à quarante Loüis d'or, ce cheval est donné. Allez, allez, continua-t-il, laissez dire ces gaillards ; si

vous les écoutez , ils vous feront croire que le Cheval de bronze est devenu pouffif.

¶ Ce même Capitaine étoit un jour sur le théâtre de la Comedie à une Pièce nouvelle. L'Assemblée étoit magnifique. Tous les premiers rangs des Loges étoient remplis des plus belles femmes de Paris. Il vit un jeune Officier de son païs assez près de luy : il le joint ; & en l'embrassant : Que vous semble , luy dit-il , de cette *Geographie* ? Que voulez-vous dire , luy répond le jeune Officier ? Comment , repartit le Capitaine , en luy montrant les Loges , vous ne voyez pas cette Carte de tendre ? Voilà une belle description des patrimoines des gens du Païs.

\* Si j'étois Gouverneur d'une Ville , disoit un Gascon , je proteste & je jure foy de Gentilhomme , que je ne la rendrois jamais aux ennemis , quand même elle seroit affligée de la plus cruelle famine. Je le croy comme vous le dites , Monsieur , luy répondit son valet , parce que je n'ay jamais vû un homme tenir si long-temps en une place , où il n'y a point de vivres : car j'ay remarqué souvent que vous estiez plus



de quatre heures à table avec un harang foret.

¶ Si quelque chose pouvoit me dégouter du glorieux métier de la guerre, disoit un Officier Gascon, c'est que le plomb y est aveugle & insolent, il n'y perce pas plus le Soldat que le Capitaine : la mort & la vie y logent ensemble à l'Enseigne du hazard.

¶ Un Officier du Limousin faisoit une Recrue à son País : il vit que le valet d'un Fermier de son pere étoit tout fait pour être un bon Soldat, il entreprit de l'engager. Hé bien Marcial, luy dit-il un jour, comment te portes-tu ? Pardi, Monsieur, luy répondit le gros garçon, bien de la santé, mal de la bourse. Je travaillons beaucoup, & je ne gagnons guere : il faut bien labourer en ce país pour avoir du pain. C'est que tu le veux bien, reprit l'Officier, si tu étois raisonnable, tu t'en viendrois avec moy, tu aurois de quoy vivre, & tu aurois à coup sûr ton pain de munition. Voyez, répondit Marcial, comme Monsieur l'Officier se gausse des pauvres gens. A quelque niais ; vous voulez que j'aïlle me faire tuer pour avoir de quoy vivre : j'aime

encore mieux travailler que mourir.

¶ Dans le temps de la dernière paix, un Seigneur Anglois qui avoit l'ordre de la Jarretière, vint à Montpellier pour guerir du mal qu'on appelle la *Consumption*. Il étoit critique & médisant, & on le traitoit volontiers comme il traitoit les autres. Il vit passer un jour une veuve riche qui avoit un fort beau collier, elle étoit des plus brunes: J'aurois mieux, dit-il en parlant d'elle, le collier que le More: Et moy le licol que l'Asne, luy repliqua-t-elle, en touchant son ruban bleu.

¶ Deux filles des plus brunes se promenoient un soir aux Thuilleries: elles virent fort près d'elles une jolie Provençale qui étoit à Paris depuis peu, & qui y faisoit bruit par sa beauté. Voilà une belle personne, s'écria l'une des deux brunes. C'est la petite Provençale, dit l'autre assez haut pour être entendu: la belle Provençale l'entendit en effet; & se trouvant vis-à-vis d'elles: Qu'est-ce, dit-elle sur le même ton, que ces deux bouteilles d'encre?

\* Voy, voy-moy combattre, & tu connoîtras que je ne suis pas si vieux que tu le dis

¶ Un Conseiller au Parlement de Provence devint amoureux d'une fort jolie Comedienne, quoy qu'il eût épousé depuis peu une des plus belles personnes d'Aix. En allant un matin au Palais, il entra chez des Marchands, & il acheta la plus belle étoffe qu'il put trouver, pour en faire present le soir à la petite Actrice. Il envoya cette étoffe chez luy par un Laquais affidé. La Dame en fut bien-tôt avertie. Elle se saisit de l'étoffe, & elle la fait mettre en œuvre dansle moment. On y travailloit quand le mary revint du Palais. Il fut bien étonné à cet aspect. Que vous en semble, luy dit-elle, c'est une étoffe de hazard dont j'ay trouvé le moyen d'avoir, à juste prix, la préférence; je m'en fais une Andrienne. Une Andrienne, s'écria-t-il, quel dommage! Quel dommage, reprit-elle? c'est ce qu'on auroit pû dire ce soir de moy & de l'étoffe.

¶ Un Espagnol, dans une occasion toute semblable, dit à sa femme, qui avoit déjà sur elle une pareille étoffe: Elle est belle, mais elle est mal employée. La belle luy répondit: *assi di-zen demi*, c'est ce que tout le monde dit de moy.

\* Un cartel à moy ! pauvre malheureux, vous n'avez jamais écrit si mal-à-propos ! Ah, que vous direz bien-tôt comme cet Empereur : plust au Ciel n'avoir jamais appris à écrire !

¶ Le Marquis de F\*\*\* étoit un petit bossu des plus vifs & des plus déterminés. Le Marquis d'A\*\*\* étoit Gascon & brave comme luy. Ils se trouverent un soir à la Comedie avec deux autres de leurs amis : ils firent partie d'aller souper tous quatre ensemble chez un Traiteur : ils étoient tous de fort bonne compagnie ; mais ils aimoient la société des femmes, ils s'ennuyoient bien-tôt par tout où il n'y en avoit pas. Il n'étoit pas onze heures, lorsqu'un d'entre eux assura qu'il étoit plus de minuit : ils prirent le parti de se retirer ; mais à peine furent-ils dans la rue, qu'ils virent les Bourgeois qui venoient de souper chez leurs amis. Cadedy s'écria M. de \*\*\* il est ridicule à des gens comme nous de se retirer aussi bourgeoisement que ces gens-là. Tu as raison, luy répondit M. d'A\*\*\* j'aimerois autant qu'on me prît pour un souper sept heures, que pour un se couche à onze. Amusons-nous, dit le petit Bossu, à faire peur à tous ces gens-là & à faire

semblant de les voler : chacun y tope. Ils étoient au milieu d'un Carrefour, ils se separent, & ils se mettent chacun à l'entrée d'une ruë. A peine le Marquis de F\*\*\* fut-il entré dans celle qu'il avoit choisi, qu'il vit venir un Bourgeois bien étoffé & de la taille la plus riche ; il va à luy, & luy demande la bourse. Le Bourgeois n'en fait pas à deux, il le joint, le prend par le bouton de son juste-au-corps, le charge sur ses épaules. Le Marquis de F\*\*\* en cette posture confus & embarrassé de sa personne, crie à perte d'haleine : A moy d'A\*\*\*, à moy. Il résiste.

¶ Un Languedocien venoit à Paris : en entrant dans le Limoufin, il trouve en chemin un homme de Perigord à cheval, comme luy, qui suivoit la même route : ils font connoissance, ils lient une conversation assez gaye, & ils s'égarent. Ils s'apperçoivent qu'ils ne sont pas dans le grand chemin. Le Languedocien s'adresse civilement à des Laboureurs, qui ne daignent pas luy répondre. Croyez-vous être en Languedoc, luy dit le Perigordin ? les honnêtetez ne sont pas faites pour ces gens-cy, c'est pour eux de l'Arabe : parlez-leur brutalement, si

vous voulez qu'ils vous répondent. Leur parler brutalement ! s'écria le Languedocien , brutalement ! qui ? moy ? J'aime mieux m'égarer.

\* Fuy, Fuy, malheureux ; car si je te prens , je te jetteray si haut , que tu auras plustost peur de la faim , que de ta chute ; ou je te mettray en tant de pieces , que la plus grande sera ton oreille.

¶ Le fils d'un Conseiller au Parlement de Toulouse étoit à Paris avec un Valet Gascon des plus affidez. Le Toulousain habloit terriblement sur ses revenus , sur ses châteaux , & sur la magnifique maison de son perc. Monsieur ? luy dit un jour le Valet zélé , sçavez-vous que tout le monde se mocque de vous , & qu'avec vos exagérations vous donnez par tout la comédie ? Hé bien , répondit le Toulousain , c'est bon signe ; preuve que je divertis. Oüy , réprit le Valet , mais à vos dépens. C'est ta faute , repliqua le Maître ; si tu prenois la parole dès que j'ay parlé , & que tu eusses l'esprit d'en dire après moy une fois autant , on croiroit que je suis trop modeste. Hé bien , dit le Valet , à cela ne tienne , je vous donneray de la modestie

à bon marché : exagerez à vôtre gré , je doubleray. Deux Parisiens arrivent , qui venoient voir le Touloufain , pour se divertir à ses dépens. Vous me trouvez , dit-il dans un entretien fort agréable , je parlois avec Frontignan de la superbe maison de M. le Grand Chambrier mon pere ; nous en étions à une galerie qui a mille pas de long. Une galerie de mille pas de long , s'écrierent les Parisiens , avec un éclat de rire. Riez-en tant qu'il vous plaira , dit le Valet Gascon , mais la galerie a mille pas de long sur deux mille pas de large.

§ Les Gascons sont toujours vifs sur le point d'honneur ; mais ceux de Bourdeaux le sont encore plus que les autres. Un Gentilhomme de cette Ville-là avoit insulté avec la dernière hauteur un Capitaine de Cavalerie. L'Officier luy dit qu'il prétendoit en avoir satisfaction , qu'il n'avoit qu'à choisir la manière dont il voudroit se battre. Vous êtes donc las de servir le Roy , Monsieur le Capitaine , luy répondit le Bourdelois , vous aurez satisfaction ; je vous expediray : pour la manière , je vous laisse le choix des armes depuis l'épingle jusqu'à u canon.

¶ Un Parisien voulut faire tirer l'épée en pleine rue à un Gascon qui l'insultoit. Celuy-cy appelle un Décroteur, & luy dit : Tiens, Décroteur, voilà une petite piece, va-t'en à la Paroisse dire qu'on sonne à mort, & qu'on vienne querir ce corps. Hé Monsieur, répondit le Ramoneur, il me semble que Monsieur se porte bien. Oüy, reprit le Gascon; mais ne vois-tu pas qu'il veut se battre avec moy?

\* Un Capitaine Gascon voyant qu'on s'étonnoit de ce qu'en prenant ses armes il trembloit, dit : Ma chair tremble de peur pour les dangers où elle prévoit que mon courage la portera tantost. Un autre dit : Je ne tremble pas; mais je fremis seulement d'horreur pour le carnage que je vais faire. Un autre assura qu'il trembloit du froid avec lequel il alloit regarder le peril où sa valeur l'alloit exposer. Un autre disoit que sa chair ne trembloit pas; mais qu'elle tresfailloit de joye pour la victoire qu'il étoit assuré de gagner.

¶ Madame de V. demandoit à une Dame de Provence si elle trouvoit que Madame de G. eût tant d'esprit. Oh! elle en a infiniment, répondit la Pro-



vençale, c'est-à-dire plus que vous, pas tant que moy.

¶ Un Gascon étoit allé glisser sur la glace avec des patins; un homme de sa connoissance le poussa rudement, & le fait tomber. Il se relève en colere, il quitte ses patins, il va à celuy qui l'avoit poussé de toute sa force; & levant la main, il luy dit: Vous êtes bien heureux que la chute ne me déplaise pas.

¶ Un autre étoit allé voir la Revûe de la Maison du Roy à la Plaine d'Oüille: des gens qui étoient sortis de leur carrosse, dirent à ce Cavalier qui étoit trop près d'eux: Monsieur, de grace, faites reculer vôtre cheval. Messieurs, leur répondit-il, il est du país, il ne recule point.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à Paris pour un procès: elle entretenoit son Rapporteur: mais elle n'avoit pas avec elle son Homme d'affaires; elle sentit qu'elle s'embroüilloit dans le détail de ses raisons. Monsieur, luy dit-elle, j'en sçay l'air, & non pas les paroles.

¶ Un Languedocien s'étoit broüillé avec une fort jolie Parisienne, elle en fut piquée, & voulut avoir avec luy

un éclaircissement. Elle luy fit d'abord mille reproches , & elle luy laissa remarquer qu'elle avoit encore pour luy quelque tendresse. Elle vouloit le rappeler & le retenir , & elle luy proposa enfin de faire une reprise d'ombre : Madame, luy dit-il, croyez-moy, faisons plustost une reprise d'amitié.

\* On dit que vous êtes glorieuse ? hé bien qu'on le dise ; cela ne rebute point mon amour ; au contraire j'en deviens plus amoureux ; car je n'aime que la gloire.

¶ Un Gascon étoit malade à Paris, il ne guérissoit pas , & tous les remedes de la Faculté ne le tiroient pas d'affaires. Il prit le parti d'aller consulter le Medecin de Chaudray ; son Medecin ordinaire le sçut , & s'en plaignit. Quoy, dit-il à son malade, un homme d'esprit comme vous se livre à un sot qui ne sçait ni Grec ni Latin. Monsieur, répondit-il, il me guérit en François.

¶ Un Valet unique d'un Officier Gascon faisoit assez souvent certaines fautes qui pouvoient meriter quelque punition ; il avoit le secret d'en éluder le châtiment ; il désarmoioit toujours son Maître par l'aveu sincere d'avoir manqué,

& par les protestations de le servir mieux dans la suite. Jusques-là il étoit souvent menacé, & jamais battu. Un jour l'Officier avoit été en party : il y avoit eu un choc assez rude, il étoit las & épuisé : il demanda sa soupe pour se refaire. Monsieur, luy dit le Valet d'un ton larmoyant, cette fois icy vous aurez raison d'être en colere ; attendez avant que de vous y mettre que je sois un peu loin de vous. Qu'as-tu donc fait? Monsieur, je n'ay rien fait ; mais sans y prendre garde, j'ay laissé faire. Quoy donc maraut? Parle. Monsieur, on m'a volé, ou j'ay perdu vôtre marmite. Tu as perdu ma marmite, malheureux? Oüi, Monsieur, la poule & le lard que j'avois pour y mettre. Ma marmite, la poule & le lard ! Attens que je te fasse expirer sous le bâton. Le Valet s'échape, le Maître le suit le bâton à une main & le pistolet à l'autre. Tu ne m'échaperas pas, luy dit-il ; attens, si je t'attrappe tu expires sous le bâton ; si tu fuis, tu as du pistolet dans la teste. Hé Monsieur, s'écria le Valet, que voulez-vous donc que je devienne? Invisible, coquin, dit l'Officier.

¶ Une femme de Paris avoit épousé

un Gentilhomme de Perigord, elle eut envie de le quitter pour un Languedocien. Elle se pourvut en Justice, & elle entreprit de prouver que celuy qu'elle avoit épousé ne pouvoit être mary de personne ; elle en vint à bout, & elle se maria bien-tôt avec le Languedocien. Quelque temps après les deux maris se trouverent ensemble : celuy qui l'avoit été en premiere date, fait un conte assez gay de la Dame, du temps qu'il en étoit encore le mary. Celuy qui l'étoit pour lors luy dit assez séchement : Pardy, Monsieur, vous pourriez bien vous passer de faire de pareils contes de ma femme. Oh parbleu, Monsieur, répondit l'autre, je parle de mes cornes & non pas des vôtres.

\* Un Gascon passoit sous une fenestre où un Masson travailloit ; & comme quelques petits platras étoient tombez sur luy : Parle donc, dit-il au Masson, homme de plastre, si je monte là-haut, je te couperay les deux oreilles. Le Masson qui étoit aussi Gascon, prit son marteau, en disant : Quoy ! eatedis, m'appeller homme de plastre ? & se mettoit en état de descendre. Demeure, demeure, mon pais, je te pardonne.

¶ Certain grand Seigneur de Guienne étoit à Bourdeaux dans le temps du carnaval chez M. le Maréchal d'Albret Gouverneur de cette Province. Il étoit son parent, & il luy étoit arrivé deux ou trois fois au Bal des aventures qui avoient fait éclat, & où il avoit couru quelque risque. M. le Gouverneur luy dit un soir : Mon Cousin, les Bals de Bourdeaux pourroient vous coûter trop cher, je ne veux plus que vous y alliez. Un Gentilhomme du pais qui avoit beaucoup d'esprit & de gayeté, qui étoit fort du goût du Maréchal, & qui soupoit avec eux, luy répondit : Monseigneur, une autre fois vous en ferez le Maître ; mais pour ce soir, Monsieur votre Cousin ira au Bal bien certainement. Nous avons luy & moy un rendez-vous qui en vaut la peine. Oh pour vous, dit le Maréchal, vous irez tant qu'il vous plaira ; mais mon Cousin n'ira pas, c'est moy qui vous en assure. Si j'osois, dit le Gentilhomme, j'assurerois bien le contraire. Vous êtes fertile en expediens, reprit le Maréchal ; mais je parie qu'ils ne vous réussiront pas. Si vous me le permettez, repartit le Gentilhomme, je parie qu'ils me

réussiront, & que nous irons au bal tous les deux. Que voulez-vous parier, dit le Maréchal ? Je viens de gagner cent pistoles à votre jeu, répondit le Gentilhomme, je les parie. Voila qui est fait, dit le Maréchal ; & en même temps il parle à l'oreille à son Capitaine des Gardes, & il luy donne ordre de faire doubler la garde à sa porte, & d'empêcher son parent de sortir. Voila ce que tu gagnes avec ton pari, dit le Seigneur au Gentilhomme. Vous avez peur de votre ombre, luy repond celuy-cy, tout vous embarasse, & je ne m'embarasse de rien. On sort de table, le Maréchal donne de nouveaux ordres, son parent passe dans l'Appartement qu'il occupoit. Le Gentilhomme y fait venir un de ses laquais qui étoit à peu près de la taille du Seigneur, qui s'offrit volontiers à prendre son juste-au-corps de livrée. Le Gentilhomme luy fait prendre encore un gros flambeau, & il apprit au grand Seigneur à le porter en Valet qui sçavoit bien éclairer son Maître. Il fait venir ensuite une vingtaine de ses amis, & tous ensemble, le manteau sur le nez, ils descendent, s'avancent dans la cour, & vont

à grands pas vers la porte. Les Officiers des Gardes vont examiner tous ces gens sous leur manteau ; le prétendu laquais étoit déjà près de la porte avec d'autre laquais : un des Officiers va à eux , le Gentilhomme s'en apperçoit , il court au Seigneur déguisé , il luy donne deux coups de pied , & il le pousse rudement par le dos , en luy disant pour mieux le déguiser : Eh, marche donc maraut , il le jette dans la ruë ; & cabriolant de joie : Et bien , Monsieur , luy dit-il, est-ce que je ne vous déguise pas bien ; Oüi , luy répondit le grand Seigneur ; mais tu me déguises trop.

\* Moy boiteux ; certes, vous vous trompez , dites plutôt que c'est qu'à chaque pas que je fais , je rends un humble hommage à vôtre mérite.

¶ Le Baron de Criccrac avoit insulté à Agen un Toulousain , ils tirèrent l'épée ; mais ils furent séparés : le Toulousain s'en retourna chez luy ; & deux jours après il écrivit au Baron qu'il vouloit le voir le pistolet à la main dès qu'il viendroit à Toulouse. Le Baron luy répond : Amorcez , je pars.

\* Un Gascon se battant en duel , & ne pouvant plus résister , il s'arrête &

dit : la vie mon Gentilhomme , la vie ; je la demande pour ma gloire , afin de m'en servir pour montrer encore dans d'autres occasions , avec quel courage je ſçay me défendre contre les vaillans hommes comme vous.

\* As-tu vû aſſez de Livres , diſoit un Gaſcon à ſon ami , qu'il avoit accompagné au Palais ? Je veux avoir mon tour. Allons donc ſur le Pont S. Michel chez un Fourbiſſeur , voir des épées bien rangées , voilà la Bibliothèque que j'aime , & enſuite je me plais à les déranger , pour en écrire avec du ſang , & en compoſer des Livres à ma gloire.

¶ Un Languedocien étant à Paris , avoit à Beziers une fort jolie Maîtreſſe. Elle luy écrivoit des Lettres pleines d'eſprit & de tendreſſe ; il les monroit à des Pariſiennes qui le prierent de leur faire le portrait d'une perſonne qui écrivoit avec autant de paſſion & de délicateſſe : il en fit une peinture des plus gracieuſes & des plus touchantes. Eh ! comment pouvez-vous quitter , luy dirent-elles , une perſonne de cette beauté & de ce mérite , qui vous aime ſi paſſionnément ? Meſdames , leur répon-



dit-il, une Maîtresse est un Benefice qui oblige à résidence: j'aime Paris, j'en ay fait mon air natal. Vous y êtes, si quelqu'une de vous me veut *beneficier*, je prens volontiers, & tout à l'heure, le benefice avec les charges.

¶ L'Abbé, que vous devenez gras! disoit un Parisien à un Ecclesiastique de Gascogne. Cela se peut, répond l'Abbé, je suis en pension à de bonnes tables, & je n'y entens pas sonner le quart d'heure de Rabelais.

\* Si je me battois contre vous, je m'imaginerois peloter en attendant partie.

¶ Un jeune Officier revint de la guerre avec les deux bras en écharpe, il ne pouvoit pas s'en servir. Il avoit une Maîtresse qui prenoit plaisir à le servir & à le faire manger. C'est ce qu'elle faisoit avec tant d'adresse, qu'un jour elle luy dit: Est-ce que je ne vous mets pas bien le morceau à la bouche? Est-ce, luy répondit-il, que je ne l'avale pas bien?

¶ Le Financier R. avoit fait bâtir une magnifique maison de Campagne, il y attiroit la plus agréable compagnie qu'il pouvoit. Il avoit un jour avec

luy un Baron de Cascoigne qui avoit beaucoup d'esprit & d'enjoüement. Il luy montra en arrivant une Terrasse qui luy coûtoit plus de cinquante mille écus. Voyez, dit-il, ce que c'est que d'être entendu ; tout le monde croit que cette Terrasse me revient à deux cens mille francs , & elle ne m'en coûte pas quarante mille. Comment quarante mille , repartit le Gascon , c'est trop cher , j'aurois juré qu'il ne vous en coûtoit rien. Comment rien , répond le Financier. J'entens rien par rapport à vos richesses , reprit le Baron , mais beaucoup par rapport à l'impatience de la voir finie en la commençant. Je juge par vous du pouvoir d s Féés.

\* Vous me voyez aujourd'huy avec le petit ordinaire Bourgeois , bœuf & mouton , cela vous surprend sans doute , pour un homme comme moy ? Franchement je suis si las de petits pieds , que pour me ragoûter , j'ay besoin de recourir aux grands. Mon valet même en est bien-aise , tant ce coquin est rempli de trop bonne chere.

¶ Lorsque la belle Mademoiselle C. vint à Paris , il ne fut bruit que de l'

beauté; tout le monde s'empressoit à la voir. Elle alla un soir aux Tuilleries. A son aspect un Gascon s'écria : Qui fera l'Éole de cette Anemone ! Un autre Gascon répondit : J'ay pitié du téméraire qui osera devenir l'objet de l'envie du genre humain.

¶ Un Gascon donnoit la main à une Dame, elle tomba, & elle entraîna le Gascon avec elle. Ils ne se firent aucun mal. La Dame se mit à rire, & elle dit au Gascon : On voit bien, Monsieur, qu'on n'est guere en sûreté avec des gens comme vous. Pourquoi non, Madame, répondit-il ? Vous sçavez que César tomba de cheval en Affrique. Se voyant à terre comme nous sans aucune incommodité : C'est bon signe, dit-il, que ce pais soit sous moy, c'est une prise de possession. Si vous voulez, Madame, vous faire Affrique, je me fais César.

¶ Une Dame avoit donné à un Languedocien un reste d'étoffe fort riche, Il n'y en avoit que pour les manches d'une veste. Il fit mettre l'étoffe en œuvre, & le lendemain il va chez la Dame, & il entre dans sa chambre avec une grande croix à la main. Madame,

luy dit-il en entrant, n'ayez pas peur, voilà les manches, je viens chercher le corps.

¶ Je suis obligé de faire icy l'amour à l'Espagnolle, disoit un autre, Je ne puis parler à ma Dulcinée que de la rue à son balcon. Je suis diligent au rendez-vous, & elle y est paresseuse. Je m'y tiens les pieds en bas, & les yeux en haut. Je ne songe qu'à l'apparition; & je l'attens & je la cherche comme qui attend & cherche à éternuer.

\* J'ay entendu il y a plusieurs années à S. André des Arcs, un Prédicateur, qui après avoir avancé une proposition, disoit: Je ne vous citeray point l'Ecriture, les Conciles, les Pères, pour autoriser la proposition que j'avance, il suffit que je vous la dise.

¶ Une veuve fort riche, & qui donnoit bien à manger, avoit souvent à sa table un Gascon qui la divertissoit encore plus par son esprit & par sa belle humeur, que par son accent & par son jargon. Il étoit plus occupé à faire rire qu'à manger. Il laissoit refroidir sur son assiette tous les bons morceaux qu'on luy donnoit. Pour l'en

corriger, la Dame donne ordre aux laquais de changer l'assiette du Gascon, dès qu'ils y verroient quelque chose de bon. Il s'en apperçût, & n'en dit rien. Il revint le lendemain avec un gros clou & un bon marteau dans sa poche. Au premier bon morceau qu'on luy servit, un laquais prend l'assiette; il eut un petit coup de marteau sur les doigts. La pointe du clou appuyoit déjà sur le centre de l'assiette, & le marteau en l'air étoit déjà prêt à frapper, quand la Dame s'écria, & dit au Gascon; qu'allez-vous faire? Madame, dit-il, vos assiettes sont trop volages devant moy. J'ay trouvé le moyen de les fixer.

¶ Un valet Gascon portoit de nuit quelques bouteilles de bon vin à son Maître qui soupoit chez sa Maîtresse. Il rencontra le Guet. Il crut qu'il alloit être dévalisé; il s'enfuit. Le Guet courut après, & le joignit. Que cachez-vous là, luy dit celui qui commandoit l'Escouade? Monsieur, répondit le valet, en montrant les bouteilles, ce sont des poignards dont je vous offre les fourreaux.

¶ Certain Mousquetaire natif d'Auch se trouvant dans une rue assez étroite,

n'avoit guere plus d'espace qu'il ne luy en falloit pour passer entre les maisons & une charette. Le Charretier marchoit du même côté que luy, & il remplissoit une bonne partie de l'espace. Range-toy donc, luy dit le Mousquetaire Gascon. Pardy rangez-vous vous-même, luy dit le Charretier. Comment maraut, repliqua le Gascon, tu te compares ?

¶ Un autre Mousquetaire voulut avoir à son service un valet Gascon qu'il connoissoit, & qui avoit fait quelque Campagne. Il luy proposa de s'attacher à luy, & luy offrit de bons gages. Monsieur, luy dit le valet Gascon, sur ce pied-là je le veux bien, mais avant que de faire nôtre marché, je veux un Répondant : En avez-vous ?

¶ Un Parisien avoit un valet Gascon. Il étoit allé passer quelques jours à la Campagne chez un de ses amis. Le jour qu'il en revint, sur le point de son départ, il luy demanda, s'il avoit tout mis dans son Porte-manteau. Le valet luy répondit qu'oüy. Le Maître ajoute : As-tu pris tout ce qui est à nous ? Le valet lui répond : Oüy, Monsieur, tout au moins.

¶ Le Chevalier de Crovillac entra un jour dans la boutique d'un Perruquier. Il demanda à voir une grande perruque d'un beau blond. Monsieur, luy dit le Perruquier, nous ne faisons guere de ces perruques-là, qu'on ne nous les commande. Hé bien, reprit le Gascon, je la commande, faites-la, & à bon compte, rafez-moy. On luy fait la barbe, on luy poudre sa perruque, & on n'oublie rien pour le contenter. Voilà qui est bien, dit-il, en attendant ma belle perruque. Mais, Monsieur, dit le Perruquier, je n'ay point l'honneur de vous connoître. Si je fais cette perruque, puis-je être sûr que vous veniez la prendre? Vous pouvez bien en être sûr, répond le Gascon. Vous voyez bien que je ne vous paye pas vôtre barbe. N'est-ce pas vous dire: Je reviendray.

\* Un Gascon disoit à sa Maîtresse, fille des plus emportées & des plus violentes. Vous êtes belle, il est vray; mais vous êtes encore plus que belle: car vous êtes bellone; & voilà ce qui m'attache. Ah, que j'aurois de repos, si je n'avois pas le cœur si guerrier!

¶ Dans une partie de jeu, un Gascon & un Officier prirent querelle. Il ti-

rerent l'épée ; mais ils furent separez. L'Officier luy envoya dire qu'il ne s'entenoit pas là, qu'il prétendoit se battre avec luy, & qu'il n'avoit qu'à dire de quelle maniere, & avec quelles armes. Allez luy dire, répondit le Gascon, que je laisse le tout à sa fantaisie ; & pour les armes, que les miennes m'ont toujours servi à vaincre ; que de ce côté-là, nous ne sçaurions nous battre à armes égales.

¶ Vous voilà bien émeû, dit un jour une Dame à un Gascon qui entroit chez elle tout essoufflé. Emû ! Non, répondit-il, échauffé, oüy, & si il fait bien froid. J'ay trouvé trois gaillards, qui ont voulu me disputer le haut du pavé, & qui m'ont diverti à grands coups d'épées. Les deux ont payé les violons, & le troisiéme danse la courante.

¶ J'ay une chose entre autres, l'épée à la main, disoit le Baron d'Hargnac, c'est que je la démene gracieusement, & périlleusement à proportion.

\* On fait parler ainsi un Gascon des plus Gascons :

Quand je suis dans la mêlée  
D'une bataille bien réglée,



Je me montre si furieux ,  
Qu'il sort plus de feu de mes yeux ,  
Que non pas de l'Artillerie.  
Tout cecy n'est point raillerie.  
Mes regards donnent de l'horreur ,  
Et les soldats dans la terreur  
Tombent tout roides morts sur la terre ,  
Comme étant frappez du tonnerre.  
Et ce que je fais de mes yeux  
En soufflant , je le fais bien mieux.  
Car d'un seul souffle de ma bouche ,  
Tout autant par terre j'en couche ,  
Qu'il s'en presente devant moy.  
Dans le Camp je donne l'effroy ,  
Seulement avec ma parole ,  
Il n'est nul soldat qui ne vole ,  
Qui n'apprehende plus mon nom  
Que la décharge du canon.  
Et je puis dire sans mécompte ,  
( Puisque j'en ay fait le compte )  
Que des moustaches seulement  
Que j'ay mises separement ,  
De ceux de qui par moy la vie  
Dedans le duel fut ravie ;  
J'en ay fait ( & je ne ments pas )  
Plus de soixante matelas.  
Ma gloire en d'autres faits se montre.

Tout fremit où je me rencontre.  
 L'an passé d'un seul coup de poing,  
 Un soldat je jettay si loin,  
 Qu'on le trouva ( mais d'assurance )  
 Vers le Cap de bonne Esperance.

¶ Mademoiselle de G... n'étoit pas majeure quand sa mere mourut. L'empressement de se voir en majorité pour jouir de son bien par elle-même, luy fit avouer avec plaisir qu'elle avoit vingt-cinq ans du premier jour qu'elle les eut. Mais elle ne changea plus de date. Pendant dix bonnes années elle ne s'en donna que vingt-cinq. Des femmes de sa connoissance dirent un jour à un Gascon qui la voyoit souvent : Votre amie se mocque-t-elle, de dire qu'elle a vingt-cinq ans. Il faut bien que cela soit, dit le Gascon, il y a dix ans que je luy entens dire la même chose.

¶ Un Nouvelliste de Gascogne se piquoit d'avoir les nouvelles les plus sûres, & tous ses avis étoient de fraîche date. Un Nouvelliste Parisien luy disputoit un jour un fait qu'il détaillait, & il luy dit qu'il avoit eu des nouvelles postérieures qui détruisoient ce qu'on en avoit dit d'abord. De quelle

date font vos nouvelles, luy dit le Gascon : Du 31. répondit le Parisien. He bien, repartit le Gascon, les miennes font du 32.

¶ On parloit de la mort d'un fort honnête homme qui venoit de mourir subitement. Quoy ! dit un Gascon, cet homme-là est mort, & d'une maniere si subite ? Voilà qui est terrible. Je n'en reviens pas, vous m'en voyez au desespoir. J'en suis outré, ajouta-t-il d'un air touché. C'étoit l'homme du monde qui avoit le meilleur tabac.

¶ Un Gascon avoit emprunté à un Parisien vingt pistoles sur son billet. Longtemps après le terme échu, le Parisien eut besoin de son argent. Il le demanda au Gascon qui remettoit d'un terme à l'autre. Après tant de remises on luy fit donner un Exploit. Un Exploit pour vingt pistoles, s'écria le Gascon ! A moy un Exploit ! Voilà un procedé des plus outrageans. Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas dequoy attendre qu'il me prenne envie de le payer.

\* Un Officier raillant un de ses soldats, Gascon de nation, qui avoit le nez extrêmement court ; celui-cy, luy

dit: Mon Capitaine, si la nature ne m'a pas allongé le nez, elle m'a en récompense donné tout le courage qu'il faut pour allonger de grands coups; donnez m'en l'occasion, & vous le verrez.

¶ Monsieur de Vigouroux étoit un digne Officier fort estimé par ses services. Il avoit été blessé en plus d'une occasion. Une de ses playes se r'ouvrit à Paris. Son Marchand de drap luy porta de longues parties; & le voyant en tres-grand danger, il le pria, du moins, de les arrêter. Donnez-moy une écritoire, luy répondit-il. Il prend la plume, & il écrit au bas des parties: Si je meurs, je les passe. Si je vis, à revoir. V I G O U R O U X.

¶ Monsieur de Casteras écrivit un jour à Monsieur de Louvois. Vous avez oublié, Monseigneur, que vous m'avez promis un Employ digne de moy & de luy à un jeune Officier qui le mérite. Pour vous le persuader, il a plus que des gouttes de mon sang dans ses veines; & pour vous en faire souvenir, il est mon neveu, c'est-à-dire brave, pour vous renfermer tout dans un mot. Il *m'est fils de frere*; & comme moy il s'appelle Casteras.

\* Quel bonheur pour les ennemis , quand j'ay pris le petit colet ! disoit un Abbé Gascon.

¶ Un Officier Gascon tomba dangereusement malade à Paris. Le Curé de la Paroisse en fut averti ; il l'alla voir , & le disposa à mourir en Chrétien. J'aime à faire mon devoir , Monsieur le Curé , luy dit-il ; je veux ce que Dieu veut , & vous serez content ; mais avoüez-moy qu'il est bien triste pour moy de faire une pareille fin. Tout mes camarades meurent en heros sur le champ de bataille , & je suis réduit à mourir dans mon lit , comme un Bourgeois.

\* Elle n'a pas d'honneur , dites-vous ? hé , que m'importe ? quand je l'auray épousée , elle en trouvera chez moy plus qu'il ne luy en faut , car j'en regorge.

¶ Un Gascon & un Normand mangeoient ensemble. Ils se mirent à plaisanter sur leurs Pais. La raillerie s'échauffa. Ils sortirent de table. Ils en vinrent aux prises. On les separa. Il vous doit un bon grand mercy , dit le Gascon. Si vous m'aviez laissé faire , je l'allois nicher dans la muraille , & je ne

luy aurois laissé de libre que le bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que j'aurois passé devant luy.

¶ Dans une petite Ville de Gascogne où il y a un assez grand nombre de chevaux, un Ecclésiastique riche & avaro ne songeoit pas à en acheter, par la facilité qu'on avoit à luy en prêter, quand il en avoit à faire. Il se vit obligé un jour d'aller à deux ou trois lieües de la Ville. Il ne trouva point de cheval à emprunter. N'est-il pas cruel, dit-il à un Marchand de ses amis, que dans une affaire qui m'importe à deux ou trois lieües d'icy, je ne puisse pas trouver une monture pour y aller? Cela est fâcheux. Sans doute, répondit le Marchand; mais que faire? Que faire? répartit l'Abbé, j'en sçay bien le remede. J'en acheterai. Vous? repliqua le Marchand, c'est ce que vous ne ferez pas. Pourquoi ne le feray-je pas? reprit l'Abbé, Pourquoi, dit le Marchand, c'est qu'ils mangent; *les chevaux.*

\* Un vieux Gascon & Courtisan, ayant obtenu d'un grand Prince, une faveur qu'il luy avoit demandée avec beaucoup d'instance; crut qu'il étoit de son devoir de l'aller remercier; & pour cela,

cela, avant que de paroître devant luy, il s'habilla à la mode, en jeune homme, & se fit peindre sa barbe grise; alla ensuite remercier le Prince. Celuy-cy étonné de cette metamorphose, & faisant semblant de ne le pas connoître, luy dit qu'il ne pensoit pas luy avoir fait aucune faveur, mais que c'étoit à son frere aîné. Certes, c'est à moy que vous l'avez faite, mon Prince, répondit le Gascon, & si vous me trouvez changé, c'est vôtre faveur qui m'a rajeuni. Continuez, & vous me ferez remonter jusqu'à l'enfance.

¶ L'avarice est une avidité insatiable qui ne se nourrit que de ce qu'elle vole aux besoins. Un avare prend où il peut, & se fait un plaisir de se voler luy-même. Il ferre la mule sur sa dépense.

¶ Un Duc & Pair Gascon qui n'étoit point encore marié, étoit passionnément amoureux d'une jeune personne de la Cour, qui n'avoit que sa beauté pour toute prétention au Tabouret. Un jour que Madame la Dauphine donnoit audience à des Ambassadeurs, la Belle qui étoit de cette Cour, & qui ne pouvoit pas se dispenser d'assister à cette cérémonie, fut si long-tems sur ses pieds,

qu'elle s'en trouvoit bien fatiguée. Elle s'adresse à une de ses amies qu'elle avoit à son côté. Ah ! ma chere compagne, luy dit-elle, je me meurs, les jambes me tremblent. Quand pourray-je m'asseoir ? Le Duc étoit derriere elle, & il luy répond : Quand il vous plaira, Mademoiselle.

\* Suisse, je n'ay pas un bel habit, cela est vray ; mais j'ay une bonne épée qui m'a fait passage au milieu des Escadrons : est-ce qu'il faut que je la dégainne pour entrer chez ce Maltotic dont tu gardes la porte ?

¶ Une jeune veuve de Paris, & un Gentilhomme de Languedoc s'étoient fait par pure estime, ou, tout au plus, par bonne amitié, une douce habitude de se voir presque tous les jours. La veuve n'étoit pas coquette, & elle avoit assez de bien & de naissance pour prétendre à un rang. Le Languedocien l'honoroit si fort, qu'il ne luy conseilloit pas de changer d'état à un moindre prix. Jusques-là l'amour n'avoit pas été entre eux de la partie, l'estime & l'amitié avoient pris le dessus. Un jour qu'ils étoient seuls, ils furent tout un tems sans se rien dire. Après un intervalle af-



ſez long : Je vous y prens, Madame, s'é-  
 cria le Languedocien, vous rêvez. La  
 Dame avoit une belle voix ; elle luy  
 chanta gayement : Vous y venez rêver  
*aussi*. J'en conviens, répondit-il ; mais  
 j'ay bien peur que cet *aussi* ne ſoit pas  
 tout-à-fait en ſa place. Hé bien, reprit-  
 elle, dites-moy à quoy vous rêvez, &  
 je vous diray peut-être à quoy je rêve.  
 Ne voilà-t-il pas, repliqua-t-il, ce  
*peut-être* ne m'embaraffe pas moins que  
 cet *aussi*. En arrive ce qui pourra, je  
 vous avoüerai que je rêvois ; car nous  
 autres Gascons nous rêvons tendrement.  
 Je rêvois, que voulez-vous que je vous  
 diſe ? je penſois que mon reſpect étoit  
 devenu trop tendre, pour n'être pas ac-  
 compagné d'un nom plus doux. Je vous  
 avoüerai à mon tour, dit-elle, que je  
 penſois qu'il n'y a peut-être pas dans  
 tout Paris deux perſonnes comme nous,  
 qui ſ'eſtiment autant ſans aucune foi-  
 bleſſe. Oh, ſans aucune foibleſſe, re-  
 prit-il, vous en parlez à vôtre aïſe. Ah,  
 ne me diſſuadez pas, dit-elle, ce ne ſe-  
 roit plus la même choſe. Comment,  
 repartit-il ? Vous le ſçavez, reprit-elle.  
 J'aime mon état, & je n'en veux pas  
 changer ; je renoncerois au meilleur de

mes amis, s'il me parloit d'amour ou de mariage. Quoy ! repliqua-t-il. Si l'homme du monde qui vous aime le plus, & qui vous honore davantage vous avoüoit..... Je luy dirois, interrompit-elle, de me quitter sur l'heure, de s'en aller, & de ne revenir que quand je le rappellerois. Adieu donc, Madame, luy dit-il. Adieu, Monsieur, luy dit-elle. Jusqu'au revoir. Et quand vous reverrai-je, Madame, repliqua-t-il ? Quand me rappellerez-vous ? Quand vous ne rêverez plus, repartit-elle, & que vous ne songerez plus ni à m'aimer, ni à me plaire. Ah, Madame, s'écria-t-il, vous ne me rappellerez jamais. Le hazard fit qu'ils se trouverent ensemble dès le lendemain. Ils se parlerent à cœur ouvert. Ils convinrent de leurs faits. Ils se marièrent ensemble dans la suite. Ils étoient faits l'un pour l'autre, & ils en sont persuadés depuis leur mariage beaucoup plus qu'auparavant.

\* Ce que je fais, mérite d'être écrit, ce que j'écris mérite d'être lû. Hé donc, concluez.

\* Il est vray, je suis tres-peu de temps à table ; car je ne mange que pour vivre. Mais aussi, comme je ne combat

que pour tuer, je suis sur le champ de bataille aussi long-tems que l'on veut.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Dame qui avoit les dents d'une grande blancheur, vous ne sçauriez être aussi propre qu'une autre? Vos dents salifent vôtre linge; elles ne luy permettent pas auprès d'elles de paroître blanc.

¶ Un Officier Gascon étoit fort aimé d'un homme de la premiere qualité. Celuy-cy s'étoit marié depuis qu'ils ne s'étoient vûs: il avoit épousé une des plus belles personnes de la Cour; & dans dix mois il se vit pere d'un tres-joly enfant, qu'on appella Monsieur le Comte. L'Officier revint de l'armée: il alla voir son amy le grand Seigneur, qui le présenta à sa femme, & qui luy fit voir son fils. Voilà, luy dit-il, nôtre petit Comte; qu'en dites-vous? J'en dis, répondit le Gascon, ce que j'en pense, c'est un Conte fait à plaisir.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié à Paris, & il avoit épousé une fort jolie brune. Tout le monde luy en faisoit compliment; & il répondoit: Le mariage est une Loterie, j'y ay mis, & j'ay eu un billet noir.

\* Vous êtes trois? vous m'attaquez?

allons, battons-nous, je le veux, je succomberay peut-être; mais je ne céderay point.

¶ Une jolie femme entretenoit de choses indifferentes un Gascon qui luy tenoit de doux propos. Il l'interrompoit, & il revenoit toujourns à ses moutons. Ecoutez, écoutez donc, luy dit-elle. Oh, écoutez, écoutez, luy répondit-il. Ecoutez vous-même: j'ay écouté, moy, c'est vôtre tour.

¶ Cct homme-là se rehausse quand je me baiffe devant luy; il s'éleve quand on le saluë; il fait la reverence par en-haut.

¶ Cette femme-là veut faire semblant d'être civile. Elle commence toujours des reverences qu'elle ne finit jamais. Elle s'en repent à moitié chemin. Elle revient à son point sur l'heure. Voyez-vous la fierté?

\* Riez, Pedant, riez de me voir placer si mal les points & les virgules sur ce que j'écris. Mais apprenez que je scay mieux pointer sur les corps humains, que sur le papier; demandez-le à mon épée. En voulez-vous voir l'épreuve?

¶ Deux personnes fort assorties s'ai-

moient beaucoup : on parloit de les marier ensemble ; & ils ne se contraignoient pas de se dire les choses les plus tendres en presence d'un Gascon qui le sçavoit. Vous croyez être , leur dit-il , dans un jeu de paume. *Vous pelotez en attendant partie . . .* Vous me prenez , je croy , pour le marqueur. Je marque chasse , & je m'enfuis.

\* Si je suis , c'est pour chercher un ennemy plus fort que celuy qui me poursuit.

¶ Un Borgne de Toulouse trouvant dans les ruës au point du jour un Bossu du même lieu , luy dit : Vous voilà chargé de bon matin. Il faut qu'il soit bien matin en effet , répondit le Bossu au Borgne ; car je ne voy d'ouvert chez vous qu'une fenestre.

¶ Une Dame qui avoit de fort petits yeux , jugeoit mal d'un Gascon , & donnoit de mauvaises couleurs à tout ce qu'elle disoit de luy. Madame , luy dit-il , je ne m'étonne pas qu'on ne voye pas bien chez vous , le jour n'y entre que par deux lucarnes.

¶ Il fait un tonnerre affreux , disoit une Parisienne à un Gentilhomme de Pau , & vous n'en êtes ni ému , ni

ébranlé. Madame, luy répondit-il, un rocher s'ébranle-t-il, parce qu'il tonne? Je suis de Bearn, & dans nôtre païs les courages y sont plus hauts que les montagnes : nous faisons dans les périls un rocher de nôtre cœur.

\* Quelqu'un, pour railler un Gascon, de ce qu'il portoit toujours le même habit, luy disoit : au calendrier de vos habits on ne voit point de festes. Il répondit : j'ay beaucoup d'ennemis ; je le sçay, mon épée m'en avertit ; si je changeois d'habit, ils croiroient que ce seroit pour me déguiser afin de n'en être pas connu. Hé, donc.

• J'ay lû, disoit un Gascon, que les voleurs de l'ancienne Egypte portoiem de temps en temps au Souverain Pontife leurs larcins. Si cet usage s'introduisoit à Paris, & que j'y fusse le Pontife des Intendans & des Financiers, je remettrois les grands Seigneurs en argent comptant, & j'enrichirois le Peuple.

¶ Un Provençal avoit perdu assez considérablement au picquet contre un Picard, qu'on pouvoit appeller un homme de son païs. Le Provençal sortit du jeu picqué à outrance : il ne pouvoit se consoler, sur tout d'avoir été fait capot

à la dernière partie. Les lamentations qu'il en faisoit passoient celles du Joueur de Moliere avec son six de cœur. Picquet, ajoutoit-il, tu merites bien le nom que tu portes. Je sçay qu'on t'a bien nommé. Si j'avois joué contre un Normand, je ne dirois rien; mais cela n'est pas juste. Pardy, Monsieur, dit le Picard, je ne sçay ce que vous voulez dire; mais j'ay joué le jeu, & j'ay joué en honnête-homme. En honnête-homme, d'accord, répondit le Provençal; qui vous parle d'honnête-homme? Tout compté, reprit le Picard, vous n'avez pas perdu un si gros argent. *Un si gros argent est bon*, repliqua le Provençal. Croyez-vous qu'un si gros argent me tienne? Voilà une plaisante gucuserie que l'argent: ce n'est pas l'argent qui me tient, c'est la honte d'avoir perdu. Entendez-vous?

\* Quelqu'un disoit à un Gascon, qu'on s'étonnoit de ce qu'il n'étoit point encore monté à aucune dignité considérable. Et moy, répondit-il, je ne m'en étonne point, parce que je suis Caton sur cette matiere. Je ne m'explique pas davantage; lisez l'histoire, & vous comprendrez ce que je veux dire. C'est qu'on

disoit de Caton, que le triomphe ne luy avoit apporté aucune recommandation, ni la dignité de Censeur aucune autorité; parce que son mérite luy avoit acquis tout cela.

\* Un homme sage faisant quelques remontrances à un jeune Gascon qui étoit sans pere & sans mere, & qui mangeoit tout son bien, celuy-cy luy dit: Je suis encore verd, je meuriray & deviendray plus sage: ouy vous meurirez, repliqua l'autre, mais comme les fruits, c'est-à-dire, sur la paille.

\* Je me louë, dites-vous? dites-plûtôt que je me dis mes veritez à moy-même? Est-ce qu'il ne m'est pas permis de me les dire aussi-bien qu'aux autres.

¶ Te voilà bien coëffé de cette veuve que tu aimes, disoit un Gascon à un homme de son país? J'en suis coëffé, émû & content, répondit le passionné. Ma veuve est belle & jeune, riche & généreuse: on en seroit coëffé à moins. Elle me laisse entrevoir un vray bonheur, & elle ne me défend pas d'y prétendre: tout cela n'est pas indigeste.

¶ On assure, disoit un Gascon, que l'aimant perd sa vertu à la vûë du dia-



mant. Faut-il s'étonner qu'une jeune Beauté perde la sienne à la vûe d'un homme du païs.

¶ Un Gascon qui avoit la réputation d'être brave, étoit insulté par un homme qui l'étoit aussi. Il mit l'épée à la main : on se jeta sur luy. N'ayez pas peur, dit-il, il est sauvé de par César, & de par Antiochus le Grand. On luy demanda ce qu'il vouloit dire. Je m'explique, répondit-il, remettant son épée dans le fourreau. Je lis l'histoire à mon profit, pour ne pas m'emporter dans les occasions, contre qui n'est pas digne de ma colere. Je me souviens que Metellus le Romain se déchaînoit contre César, & étoit toujours dans le Sénat d'un avis contraire. Un jour qu'il s'élevoit contre luy plus que de coûtume, César luy dit : A qui en voulez-vous, Metellus ? Mettez-vous bien dans la tête que vous ne parviendrez jamais à mériter la colere de César. Voilà mon premier modèle de modération. Voicy le second : Antiochus insulté par un Officier de son Armée, alla à luy l'épée à la main ; & prêt à luy percer le flanc, il luy dit : Tu es bienheureux que je sois fâché, tu étois mort si je

n'étois pas en colere. J'ay d'abord fait le César, je fais ensuite l'Antiochus ; le Grand s'entend. Voilà des modèles ; je copie.

\* Quand tu me dis , qu'à cause que je suis vieux , il est temps que je me repose , est-ce que tu t'imagines , que les années en me donnant des cheveux blancs , m'ont ôté mon courage & ma valeur ? Quoy ! il y a si long-tems que je cours dans la carrière de la gloire & de l'honneur ; & tu veux que je m'arreste , quand je suis prest d'arriver au but ?

☉ Cette Femme-là est un Anti-Neron, disoit le même d'une Coquette qui se fardoit. Elle ne se picque pas assurément d'être aussi cruelle que Neron, luy répondit un Parisien. Ce n'est pas cela, repliqua-t-il. Ne sçavez-vous pas que Neron qui pensoit toujours à gauche , s'avisa de faire dorer ce fameux Alexandre , ouvrage de Lisippe ? Les Romains dirent que l'or de Neron en avoit chassé l'ame d'Alexandre. Cellecy tout au contraire rappelle à force de couleurs *toute l'ame*, que le temps avoit effacé sur sa figure. Rappelez tout le reste, & vous la croirez comme moy Anti-Neron.

\* Un Gascon avoit fait un placet pour demander une grace à un Prince qu'il servoit; & au lieu de le finir par des souhaits, selon l'usage ordinaire; il le terminoit ainsi: & je continueray de combattre pour vôtre gloire.

¶ Une femme qui n'avoit rien de beau parloit toujours, & ne sçavoit gueres ce qu'elle disoit. Avec ce don de parler toujours, elle n'avoit gueres celuy d'écouter, & encore moins celuy de répondre. C'est un *assommoir* de conversation, dit un Gascon. Elle me *Nabucodonosorise*: pour dire, elle me rend bête.

\* Vous m'avez confié vôtre secret, vous voulez que je vous confie le mien? Helas! que pourrois-je vous dire que tout le monde ne sçache, mes actions étant aussi connues qu'elles le sont.

¶ Un Petit-Maître s'étoit fait un jargon qui luy étoit particulier, & qui amusoit toutes les femmes. Il les divertissoit par un caquet qui ne vouloit rien dire; & elles rioient de ce qu'il ne disoit pas. Il alloit un jour à la Comédie de loge en loge. Voyez-vous un tel, dit un Gascon? Il croit être à la Foire: il va de boutique en boutique debiter ses petits riens.

¶ Je ne m'étonne plus qu'on nous accuse d'exagérer naturellement, disoit un Touloufain ; depuis ce que j'ai vû & entendu dans nôtre Ville l'année du pain cher. Feu mon pere riche & charitable, ancien Capitol, & par consequent noble comme le Roy, faisoit manger à sa porte, à certaines heures, tous ceux qui s'y présentoient, & sur tout *bon bouillon*. Le concours y étoit grand. Secondant les bonnes intentions d'un si digne pere, j'avois une baguette, & je faisois ranger les pauvres le long de nôtre rue. Un gros coquin robuste & bien fait, & qui passoit vingt-cinq ans, sortoit toujours de son rang, & ne se pouvoit tenir en place. Range - toy donc, luy dis-je, en le touchant légèrement de ma baguette. Quoy ! me dit-il d'un patois hyperbolique, assommer à grands coups de barres un petit pauvret de Nôtre-Seigneur, pour luy lâcher une goutte d'eau de la Garonne. Notez, ajoûta-t-il, que je ne fis que le toucher, & rien moins qu'assommer ; que les grands coups étoient à peine une friction ; les barres étoient une baguette, le petit pauvret étoit un grand corps, on donnoit libéralement, & on ne lâchoit pas,

de pleines écuelles, & non pas des gouttes, de bon boüillon, & non pas d'eau de la Gâronne. L'exagération peut-elle être à un plus haut superlatif ?

\* Vous me craignez ? Oh, soyez donc tranquille ! certes je ne me batteray pas contre vous ; il me faut des sujets plus hardis, vous me feriez plus de honte que vous ne m'apporteriez de gloire.

¶ On parloit d'un parasite médifant de profession. Un Gascon dit : Cet homme-là a une bouche qui ne luy coûte rien. Il ne l'ouvre qu'aux dépens d'autrui.

¶ Un homme de qualité fort ennuyé de son métier, s'étoit associé à un grand parleur qu'il menoit par tout. Ce diseur de rien entra le premier un jour dans une chambre où il y avoit fort bonne compagnie, & où l'on se réjouïssoit de bon cœur. Un Gascon s'écria, dès qu'il le vit paroître : Oh, ma foy, serviteur à la joye, voicy une procession d'ennuy, en voilà la banniere.

\* Un Prédicateur ayant extrêmement ennuyé tous ses Auditeurs par un Sermon tres-long & tres-mal digéré sur les Beatitudes, un Gascon de ses amis luy dit : *Mon cher, tu n'as pas prêché toutes*

les *Beatitudes*, quoique tu ayes prêché tres-long-temps, tu en as oublié une. La quelle reprit le Prédicateur. C'est celle-cy, ajouta le Gascon: *Bienheureux ceux qui n'étoient pas à ton Sermon.*

¶ Certain Bourgeois de Paris riche & galant, disoit qu'il ne pouvoit souffrir la Ville, & qu'il ne se plaisoit qu'à la Campagne. Il aimoit passionnément une fille nommée *des Champs* qui n'étoit nullement belle. Si vous aimez tant la Campagne, luy dit un Gascon, je ne m'étonne plus que vous ayiez tant de goût pour *des Champs*, quoiqu'il n'y ait rien de beau.

¶ Une vieille riche disoit à un Gascon qu'elle l'aimoit. Madame, luy répondit-il, vous ne persuadez pas. Vous en avez les preuves en poche. Persuadez, il ne tient qu'à vous.

¶ Une Gasconne délicate & de beaucoup d'esprit, étoit rivale d'une Parisienne qui étoit fort belle, mais qui n'avoit pas de beaux yeux. Elle étoit jalouse, & elle ne vouloit pas trop le laisser paroître. Vous n'êtes pas délicat, dit-elle un jour à son Amant. Vous êtes vivement touché d'une aussi belle personne, & vous ne songez pas à avoir son portrait?

Croyez-moy, faites la peindre; mais si vous voulez que le portrait soit beau, & qu'il ressemble, avertissez bien le Peintre de ne la peindre qu'en dormant.

¶ Je trouve, disoit un Gascon, qu'à Paris on ne parle pas trop juste. On dit la prunelle des yeux. Quand celle que j'aime les a grands & beaux, je ne me sers pas du mot de prunelle, c'est un diminutif. Je dis qu'elle a des prunes. Quand elle les a petits & noirs, je dis qu'elle a des pruneaux. C'est parler plus juste.

¶ Un homme de quelque âge avoit des cheveux blonds à demi blancs. Un Gascon disoit qu'en voyant sa tête, il croyoit voir une poire de bon chrétien qu'on envoyoit de la Ville d'Auch envelopée de filasse.

¶ Le même disoit d'un homme qui portoit toujours un chapeau plat, qu'il couvroit d'un toit orbiculaire le Prince de ses membres.

¶ Monsieur, dit-on un jour à un Toulousain qui faisoit le bel esprit, on se plaint dans une maison où il y a des personnes bien agréables, qu'on ne vous y voit pas. Je vous entens, répondit-il. L'amitié se plaît à rapprocher les distances.

On assure, ajouta-t-on, qu'il y a six mois qu'on ne vous a vû. Voilà, repliqua-t-il, ce qui s'appelle une date d'inclination.

¶ Le même appelloit les bottes les instrumens de la fatigue ; & les billets, les interpretes favoris des absens.

\* Un Marchand Venitien qui aimoit passionnement une tres-belle Dame, luy envoya un jour par son valet un present d'un tres-grand prix , & luy ordonna , que si cette Dame luy demandoit si son Maître étoit riche , il l'assurât qu'il étoit un Gentilhomme tres-puissant & qui avoit *tre galie in porto* , c'est-à-dire , trois Galeres au Port. Ce valet qui , quoique Gascon , n'étoit pas des plus spirituels , jura à cette Dame, sur la question qu'elle luy fit , que son Maître avoit *tre galine & un porco* , c'est-à-dire , trois poules & un coq.

¶ Un Gascon s'étoit allé baigner , dans le grand chaud. Il nageoit assez bien ; mais il en voulut trop faire. Il plongea tant de fois , que revenant sur l'eau il se trouva entraîné par un courant qui ne luy laissoit plus la liberté de regagner le rivage. Il fut en danger de se noyer. Il n'étoit pas aisé de le sauver , & personne ne courut à son secours.



Il eut l'adresse de ménager ce qui luy restoit de force , pour gagner un pilier d'un Pont de bois qui étoit assez loin de luy. Il alla s'y accrocher , & on alla l'en retirer avec un petit bateau. J'ai couru grand risque , dit-il , dès qu'il fut en sûreté. On m'a abandonné , on ne m'a prêté aucun secours. Sans moy je me ferois noyé.

¶ Dans la dernière Guerre , le Roy à cheval marchoit le long d'une Mare impraticable. Il donne quelque ordre à un jeune Ayde de Camp qui étoit de Languedoc. Dans l'ardeur d'obéir au Roy , & de luy plaire , l'Ayde de Camp veut traverser la Mare. Dès l'entrée son cheval se trouve embourbé jusqu'aux sangles. Le Roy vient luy-même à son secours , & donne les ordres les plus prompts, Le danger augmentoit, & la bourbe gaignoit déjà la selle. Dans le tems qu'on travailloit avec succès : Est-ce que vous ne voyiez pas qu'on ne pouvoit pas passer par là , luy dit le Roy avec bonté ? Je le voyois bien , Sire , luy répondit-il ; mais quand il est question d'obéir à V. M. ou de la servir , les gens du País ne connoissent point de péril qui les arrête. On dit pour lors au Roy que ce

jeune Gentilhomme étoit intrépide, & qu'il avoit devers lui plus d'une action. Le Roy répondit qu'il s'en souviendrait en tems & lieu. Le tems est tout venu, Sire, luy dit-il, & le lieu m'est favorable. Il met la main dans sa poche, & il en tire un Placet. Il le présente au Roy, & il luy dit qu'il le tenoit tout prêt pour le donner dans l'occasion. Pour la rareté du fait, luy répondit le Roy, je vous accorde ce que vous me demandez. Et moy, repartit le Languedocien, je vous promets, Sire, de vous bien servir toujours, & de n'éviter jamais aucun danger en vous servant.

¶ Un Officier general du plus grand mérite & de la plus grande réputation, commandoit dans une bonne place. Il avoit coupé la riviere qui y passoit. Les Ennemis se dispoient à assiéger cette Place. Leur Armée étoit au dessous sur le bord de cette riviere. Il n'y avoit plus d'eau. Leur Cavalerie en souffroit, & leur Général fut réduit à envoyer un Trompette au Commandant de la Place pour le prier de luy donner de l'eau. Il répondit qu'on lui en demandoit de trop loin; mais que si ce General vouloit d'excellent vin de Champagne, il lui en

offroit. Le General prit cette réponse pour une raillerie. Il renvoya le Trompette pour dire au Commandant que s'il ne luy donnoit de l'eau, il brûleroit toute la Ville avec ses bombes, & qu'après le Siege il acheveroit de brûler ce que les bombes auroient épargné; qu'il mettroit enfin le feu par tout. Dites-lui, repartit le Commandant, qu'il n'y pense pas, & que lorsqu'il me menace du feu, il m'avertit de garder l'eau pour l'éteindre.

¶ A la Guerre, disoit un Officier Gascon, je suis de l'Ordre de l'Echarpe blanche. Depuis que j'aime les Espagnols, je m'accoutume à y souffrir le rouge. Les couleurs opposées m'y blessent, & par représailles je blesse ou je tue qui ose se montrer devant moy avec quelque couleur différente. Je n'ai pas les yeux fort loin du cœur.

¶ Nous sommes tous de l'Ordre du Chevalier Bayard. Tous Chevaliers sans peur & sans reproche. Nous sommes ses compatriotes. Tout Ordre militaire se renferme dans ce nom.

¶ Le Chevalier Bayard, disoit un Gascon, mouroit de ses blessures assis & appuyé contre un arbre, après l'affaire

de Pavie. Charles de Bourbon le voyant dans cet état, s'écria en lui offrant du secours : Hé, mon pauvre Chevalier Bayard, que je te plains ! Vous me plaignez, luy répondit l'agonisant ? Je meurs pour mon pais & pour mon Roy, & vous vivez faisant la guerre à tous les deux, & à vôtre sang sur le marché. Je ne changerois pas mon sort avec le vôtre. Notez, ajouta le Gascon, qu'il se mouloit ; & treve de compliments à l'agonie. Il parloit en vieux Romain, ou en Gascon nouveau. En gloire & en valeur, l'un vaut l'autre.

¶ Un Gascon avoit accommodé un Parisien & un Normand qui plaidoient ensemble. Le Normand convint qu'il devoit certaine somme à sa partie, & il donna sa parole d'honneur de le payer dans deux mois. Au bout du terme il eut recours à la Loy du dédit reçue en Normandie. Le Parisien alla s'en plaindre à l'Entremetteur. Il étoit dangereusement malade, & il le trouva se disposant à la mort avec tout son bon sens. Donnez-moy une écritoire, dit le moribond, & il écrivit de sa main, comme il put, ce billet au Normand en Normandie. *J'interromps mon agonie pour vous*

*reprocher vôtre peu de bonne foy. Tenez-moy vôtre parole, ou je ne vous répons pas que je ne revienne de l'autre monde, pour vous reprocher que vous êtes de vôtre païs.*

¶ Un Parisien disoit à un Gascon, qu'il avoit vû en pleine nuit l'ombre de feu son pere. Vous l'avez donc bien reconnu, luy dit le Gascon? Comme je vous reconnois, répondit le Parisien. Et comment étoit-il habilé, lui demanda le Gascon? Il faisoit si obscur, repartit le peureux, que je n'ai pas pû le démêler. Il avoit donc la face illuminée, reprit le Gascon, puisque vous l'avez reconnu au visage?

¶ Un valet Gascon rapportoit à Paris deux bouteilles de bon vin qui étoient restées d'un repas que son Maître avoit donné à la Campagne. En approchant des portes, un des Gardes luy dit: Que portez-vous? Deux Pâtez, lui répondit-il, dont je vous offre la croute. Il appella des gens de sa connoissance, & il but avec eux le vin à la santé des Gardes qui étoient à la porte.

¶ Avouëz, disoit un Parisien à un Gascon, que vous avez tous, de vôtre Païs, un certain petit fonds de vanité. Hé bien, répondit-il, en valons-nous moins?

Nous luy faisons tenir compagnie à nos vertus. Nous ne les porterions peut-être pas si loin sans elle.

¶ Il faut avoüer, disoit un Maître à un valet Gascon, que les Maîtres sont bien malheureux de ne pouvoir pas se passer de valets. Oh Monsieur, répondit celuy-cy, les valets sont bien encore plus malheureux de ne pouvoir pas se passer de Maîtres.

¶ Un Officier Gascon, homme de bien, qui avoit mille bonnes qualitez, & qui n'aimoit pas à boire, avoit dîné avec des gens de belle humeur, qui lui en avoient fait prendre quelque doze de plus qu'il ne lui en falloit. Il s'en retournoit chez lui d'un pas qui n'étoit pas trop assuré. Il passe à la Croix du Tiroir, où l'on venoit de roüer un scelerat. Il étoit sur la roüe, & il juroit aussi ferme que lorsqu'il commettoit les crimes qui lui avoient attiré si justement cette punition. L'Officier qui ne pouvoit souffrir aucune irreligion, fend la presse comme il peut, approche de l'échelle, monte, s'adresse au patient, & lui dit : Ecoute, mon ami, en bredouillant, cela n'est pas bien, si tu jures comme cela, tu ne prospereras pas. Il t'arrivera

rivera malencontre. Le patient redouble ses juremens, & l'envoie au diable. Oh pardy mon ami, lui dit l'Officier Gascon: vas-y toy-même, si tu en as tant d'envie, je ne te suivrai pas. Adieu, je n'aime pas la mauvaise compagnie. Tu ne feras jamais une bonne fin.

¶ Du temps d'un certain Ministre, cinq beaux esprits qui passoient pour être bons amis, avoient soupé ensemble. Dans la chaleur du repas, après avoir renvoyé les Valets, ils parlerent en liberté des affaires du temps; & l'un des cinq fit sur le champ un couplet de chanson des plus sanglans sur le Ministre. Le lendemain à neuf heures du matin le Ministre envoya dire à l'Auteur du couplet qu'il vint luy parler. Il fut surpris de ce message. Il n'avoit avec le Ministre aucune relation. Il étoit Gascon, & il n'avoit aucune affaire. Il ne songea à rien moins qu'à sa chanson. Il va chez le Ministre. Monsieur, luy dit-il, dès qu'il le tint dans son Cabinet, que vous ai-je fait? Vous, Monseigneur, luy répondit le Gascon? Ni bien ni mal. Hé bien, reprit le Ministre: si je ne vous ai point fait de mal, pourquoy voulez-vous m'en faire? Moy, Monseigneur,

s'écria le Poëte ? Tenez , dit le Ministre, en luy montrant par écrit le couplet de chanson , connoissez-vous cela ? Que vois-je ? s'écria encore le Gascon bien étonné. Monseigneur , luy dit-il , après avoir un peu repris ses esprits , vous jugez bien qu'un homme bien embarrassé & moy ne font pas deux. Si vous êtes toujours aussi bien servi en espions, vous avez dequoy soutenir aisément la réputation de grand Ministre. Mais pourquoy me déchirer ainsi, parlez, pourquoy ? lui disoit le Ministre fort piqué. Pourquoy ? Monseigneur, pourquoy ? reprit le Gascon , pourquoy ? Que voulez-vous que je vous réponde ? J'ay crû être avec quatre de mes amis , & je vois que tout au moins un des quatre est un traître. Laissons-là le traître & la trahison, repar-tit encore le Ministre. Il n'est question que de vous & de vôtre mauvais esprit. Pourquoy me déchirez-vous ? Monseigneur , repliqua le Gascon, que vous réponde ? C'est la mode de faire des chansons contre vous. Les François aiment la mode , & je suis François. Allez, Monsieur, vôtre esprit vous tire d'affaire, lui dit le Ministre. Allez en paix , & ne péchez plus. Monseigneur , dit le Gascon bien



joyeux, vôtre absolution me corrige. Ou je n'irai plus au Parnasse, ou j'irai vous y chanter sur un ton bien différent. Je vous le conseille, reprit le Ministre. Je vais profiter de l'avis, répliqua le Poëte Gascon. Il alla faire à la gloire du Ministre un fort joli ouvrage, qu'il vint lui présenter dès le lendemain à la même heure. Il en eut une pension, & il en fut toujours fort bien traité.

¶ Monsieur de Vaugelas avoit une bonne pension, il n'en étoit pas trop bien payé. Monsieur le Cardinal de Richelieu lui demanda un jour où l'on en étoit du Dictionnaire de l'Académie. Il répondit que c'étoit une besogne qui ne se faisoit bien qu'avec du tems. Je le crois bien, luy dit le Cardinal; mais quand vous serez à la lettre P. continuait-il, n'oubliez pas le mot de pension dont je me souviens. Monseigneur, lui répondit Monsieur de Vaugelas: si à la lettre P. vous voulez que je me souviene du mot *Pension*, je vous promets que lorsqu'on en sera à la lettre R. je n'oublierai pas le mot *Reconnoissance*.

¶ Monsieur de Besmaux étoit fort bien dans l'esprit de Monsieur le Cardinal Mazarin. Il étoit de l'ancienne Mai-

son de Monlezun ; & il avoit un parent de ce nom qui servoit bien le Roy, & qui n'avoit pas une fortune proportionnée à sa naissance. Il pria un jour Monsieur de Besmaux de le présenter à Monsieur le Cardinal. Il l'annonça à S. E. & il l'affura que son parent n'avoit que deux mots à luy dire. Pour deux mots, dit Monsieur le Cardinal, je le veux bien ; mais deux mots donc, & pas davantage. Monsieur de Besmaux fit entrer son parent ; mais il l'avertit bien de ne dire que deux mots. Je n'en ay pas davantage à dire, répondit cet Officier. Il entra en effet ; & en approchant de Monsieur le Cardinal, il lui dit : *Monsieur, c'étoit en hyver, froid & sain.* Monsieur le Cardinal lui répondit : *Argent & patience.*

¶ Madame, disoit un Gascon à une jolie personne dont il étoit piqué, qui ne luy répondoit que d'un air fier, & qui lui inspiroit une air de retenuë : d'où vient qu'étant aussi belle que vous l'êtes, & moy aussi naturel que je le suis, nous nous fardons tous deux en nous parlant : Je vous assure, luy répondit-elle, que je n'ai jamais mis ni blanc ni rouge, & que je n'ai rien de fardé, ni

pour d'autres, ni pour vous. Hé, convenez-en, repliqua-t-il. *f'avoie, avouez.* Mon respect est le fard de mon amour, & la fierté est le fard de tous vos charmes.

¶ La fortune, disoit un bel esprit de Languedoc, est une lumiere qui jette le jour le plus avantageux sur les qualitez & sur les actions d'un homme qui est en bonheur. Les disgraces sont des ténèbres qui succedent à ce beau jour. Voulez-vous être estimé? soyez heureux. La pauvreté vous ôtera l'estime & la complaisance de ceux qui en avoient le plus pour vous. La beauté est en cela pour les femmes, ce qu'est pour les hommes la fortune. Pendant qu'une femme est belle, ses moindres qualitez sont dans leur plus beau jour. Cette beauté est-elle passée ou flâitrie, celle qui en jouïssoit ne jouït plus que d'elle-même, & de son bien; encore lui en faut-il beaucoup, de ce bien, pour en jouïr à sa fantaisie. C'est un grand bonheur que la fortune; mais c'est un grand bonheur aux femmes que la beauté. Celles qui ont de l'esprit avoüeront qu'elle sert à tout. Ce n'est pas une demande à faire aux sottes.

¶ Un autre bel esprit de ce pais-là

disoit, qu'Aristote avoit décidé avec raison, que les hommes étoient tous les fous les uns des autres. Vous me blâmez, ajoutoit-il, de trop ménager mon bien. Je vous blâme encore plus de trop dissiper le vôtre. Céphise ne peut souffrir qu'à son âge Clorinde soit parée. Clorinde se moque de Céphise, de ce qu'elle affecte un air negligé avec des habits magnifiques. Corrigez la vanité & l'amour propre, vous vous moquerez moins des autres, & les autres se moqueront moins de vous. Nous ne blâmons rien de ce que nous aimons; & c'est parce que nous aimons nos vrais défauts, que nous ne nous défaisons que de ceux que nous n'avons pas véritablement. L'amour propre en est le Juge. Fiez-vous-y.

¶ Une précieuse de Provence étoit fort prévenue en sa faveur. Elle parloit toujours d'elle, & elle se citoit à tout propos. Moy, disoit-elle un jour, je n'étois pas née pour être belle, & je me suis renduë telle par mes manieres. Je dois être contente d'un genre de beauté qui est de mon goût & de mon choix. Elle étoit sortie un jour, après avoir passé bien des heures à sa toilette. Son choix &

son attention avoient eu tout leur employ. Elle fit bien des visites. Elle trouva bien des gens d'esprit & de goût. Personne ne luy parla de ses charmes prétendus. Elle s'en revint chez elle aussi contente de sa personne, que mécontente de tout ce qu'elle avoit vû. Elle se plante devant un grand miroir. Elle appelle toutes ses femmes. Mes enfans, leur dit-elle, je vous aime, & vous m'aimez. Parlez-moy en vraies amies., Comment me trouvez-vous? A charmer, Madame, lui répondirent-elles toutes à la fois. Personne n'a cet air, ce port, ni cette grace. Hé! c'est ce qui me semble, s'écria-t-elle: Cependant le croiriez-vous, mes enfans, continua-t-elle toute émue? Je m'en reviens *Bredouille*; & je n'ai pas trouvé une ame qui m'ait dit un mot gracieux. Qu'est devenu ce tems heureux où l'on trouvoit à tous momens de ces honnêtes persecuteurs qui nous faisoient goûter à toute heure les délices du refus?

\* Un Gascon mangeant un jour en bonne compagnie d'un potage qui étoit d'une chaleur excessive, il laissa aller un vent qui fit assez de bruit pour être entendu de tous ceux qui étoient presens;

lui sans s'étonner apostrophe ce disgracieux vent, & lui dit : *Carectis, us as bien fait de sortir, car j'allois te brûler tout vif.*

¶ Une jeune fille de Bourdeaux, après avoir été reprimendée par plusieurs prudes de sa parenté, pour fruit de leur morale, se mit à chanter : *Est-ce un grand mal de trop aimer ce que l'on trouve aimable ?* Sa mere avoit de l'esprit & de la gayeté ; elle luy dit, viens mon enfant, c'est plus ma faute que la tienne. Je devois t'avoir donné un autre temperament, si je voulois que tu fusse indifférente. Je te plains, & tu ne me laisses pas la force de te blâmer. Je sçay ce qu'il en coûte ; mais avec un peu de courage on vient à bout d'une bonne résolution. Ma mere, lui répondit la fille, prend-on bien aisément certaines résolutions, quand on est jeune ? On les prend, dit la mere ; mais gare l'occasion.

¶ Dans le tems que Madame la Connetable de Lesdiguières étoit en Dauphiné, trois hommes de qualité de ce Pais qui étoient souvent avec elle, jouèrent un jour aux souhaits pour l'amuser. L'un étoit un ambitieux. Il souhaita d'avoir  
pendant

pendant tout un jour seulement le pouvoir d'un grand Roy, & de n'obtenir avec cela qu'une seule faveur du Ciel, qui étoit qu'il ne fût jamais nuit, & que le Soleil ne sortît plus de nôtre horison. Le second étoit un homme de guerre. Il souhaita que ses dix doigts fussent autant de canons toujours chargez, & toujours prêts à tirer sur tout ce qui se présenteroit d'ennemis. Le troisiéme étoit galant, & son souhait fut d'avoir un crible dont chacun des yeux lui valût autant qu'avoient valu les deux beaux yeux à Madame la Connétable.

¶ Un Duc qui ne l'étoit qu'à brevet, jouïtoit un jour fort malheureusement. Il perdoit beaucoup. Un Gascon qui le voyoit jouïr, dit : Il est Duc & perd.

\* J'ay eu tant de remissions, pour m'être battu en duel, que tous les chassis de ma maison ne sont faits d'autre chose.

¶ Un Officier Gascon étoit le favori d'un puissant Ministre. Il sçut si bien en profiter, qu'après avoir passé par tous les emplois de la guerre, il parvint à être Maréchal de France. Il avoit fort bien servi ; mais il n'avoit par devers lui

aucune action d'éclat. Un homme qui lui en vouloit fit publier par les rues un imprimé qui avoit pour titre, *Faits éclatans & actions héroïques de Monseigneur le Maréchal de ...* Son nom terminoit la première page, & puis c'est tout. Un homme du País du Maréchal, & qui lui étoit fort attaché, acheta de ces imprimez autant qu'il en trouva. Il court chez le Maréchal ; & en l'abordant tout essoufflé, Monseigneur, lui dit-il, à la fin on rend justice à vôtre mérite. Voicy ce qu'on publie de vous. Voyons, dit le Maréchal. Il lit cette première page. Il tourne le feüillet, & il ne voit que du papier blanc. Ah, Monseigneur, s'écria l'étourdi qui lui montrait cette Satyre en blanc : ce sont des coquins, ils n'y ont rien mis. Eh ! innocent, répondit le Maréchal, que voulois-tu qu'ils y missent ?

¶ Le Chevalier de Lamourignac faisoit à Paris une fort grande dépense, & n'avoit pas un sol de bien. Un de ses compatriotes qui étoit fort de ses amis, luy dit un jour : Chevalier, je ne te comprends pas, tu vis avec opulence, & tu n'es rien moins qu'opulent & bien renté. Comment fais-tu ? Parle-moy na-



rurellement ? As-tu trouvé la pierre Philosophale ? Oüy & non , répondit le Chevalier ; autant vaut. Tiens , naturellement, on dit que j'ai quelque esprit. Je ne suis pas vieux , & tu vois que je suis passablement bien fait. J'en fais profession , & je vis de mon métier.

¶ Un des plus beaux esprits de Languedoc étoit l'Amant déclaré d'une Dame de son País , qui n'avoit pas moins d'esprit que de beauté. Leur esprit aussi avoit plus de part que leur cœur à leur liaison. Il étoit allé dîner un jour avec elle. Sur le soir elle voulut sortir ; & dès qu'elle fut dans son carrosse : Venez donc , lui dit-elle. Comment, venez donc , repartit-il devant un grand nombre de témoins , moy je serois seul avec vous dans vôtre carrosse ! Pourquoi non , repartit-elle, je vais vous remener chez vous ? Ah ! Madame , repliqua-t-il , vous me maltraitez : tout le monde sçait à quel point je vous aime , & vous voulez me promener par les rues , pour faire voir que je suis homme sans conséquence. Ah ! point tant de raisonnement , reprit-elle , ou venez , ou je vais vous baiser devant tout le monde.

\* Un Gascon , après avoir reçu des

coups de bâton au sujet d'une Dame, ne laissa pas de paroître hardiment devant ceux qui en étoient instruits, & sur ce qu'il remarqua qu'on le regardoit : Catedis, dit-il, je ne sçay ce qu'ont tous ces gens-là pour me regarder avec tant d'étonnement ; est-ce que je suis devenu Sauvage, pour avoir passé par le bois ?

¶ Je ne tracasse pas mes esperances, mais je contrecarre mes desirs. Pour mes affections je les seconde, en vûe de l'utile & du loüable *avec* ; & en faveur du naturel, je leur fais grace. Je loge à l'enseigne de la tranquillité.

¶ Tout homme qui me fâche, doit m'avoir obligation ; & toute femme que je maltraite, doit tout au moins m'en dire grand mercy. C'est plus que de les estimer, que de les croire dignes de ma colere. Mes vengeances vont par en-haut, & mes ressentimens ne vont pas par en bas. Je m'éleve.

¶ Un Parisien & un Gascon avoient eu quelque démêlé. A la premiere rencontre, le Parisien mit l'épée à la main. Le Gascon vint à lui sans tirer la sienne : Est-ce tout de bon, luy dit-il, que vous en voulez découdre, la chose est en vos mains ? Point de raison, dit le

Parisien. L'épée à la main. Cela vaut fait, dit le Gascon, vous n'avez qu'à dire : mais écoutez, voilà l'horloge qui sonne ; c'est votre dernière heure, si vous persistez. En disant ces mots, il met l'épée à la main ; il fond comme un aigle sur le Parisien, & il le desarme. Il lui jette avec mépris l'épée à ses pieds, & il lui dit : Adieu, Monsieur de Paris ; quand l'envie vous prendra de nous attaquer, apprenez à bon compte à vous défendre.

¶ Le même dit à des gens qui lui parloient du sang froid qu'il avoit conservé dans cette action, ne vous en étonnez pas, quand je puis résister avec force, je ne sçaurois m'opposer qu'avec tranquillité : je ne me fâche qu'au besoin.

¶ Un autre se vançoit d'avoir résisté seul à trois voleurs qui l'avoient attaqué. Il ajouta d'un ton ingénu : Le nombre pouvoit bien m'accabler : mais le péril, ce n'est pas lui qui m'épouvante ; je lui fais peur.

¶ Ce qui embarasse le plus un timide dans le péril, c'est l'idée qu'il en a. J'y remédie, je le fais moindre.

¶ Je ne suis jamais bien actif, que

lorsque je suis tranquille ; & je n'ay jamais le cœur si guay , que lorsque j'ay l'esprit sérieux. Voilà de la méthode.

¶ Ne peut-on pas dire que la précipitation dans les affaires , est ce qu'est le bredouillement dans les discours. Je ne bredouille pas plus en action , qu'en paroles. Je ne prononce jamais mieux , que quand je fais ce que je dis. J'articule.

¶ Comment faites-vous , disoit un Gascon à un homme de Robe de ses amis , pour gronder sans cesse ? Vous ne décolérisez pas , vous ne quittez jamais votre *sourcil magistral* , & vous ne parlez à vos domestiques que pour leur prononcer des arrêts de condamnation. Quoy qu'on vous dise , vous êtes sourd , & vos refus préviennent les demandes. Pour moy quand on se plaint , quoy qu'injustement , j'écoute. Si c'est avec justice , j'exauce ; & si c'est par finesse , j'imite. Serviteur à la duplicité , je la renvoye en Normandie : mais pour la justice & l'humanité , nous avons fait ensemble la triple alliance. Croyez-moy , foyez-en d'un quart.

¶ Vous croyez , dit le même à un autre Magistrat , que la Justice est une

vertu d'audience ou de rapport, qui ne paroît à son avantage que sur les Fleur-de-lys. Apprenez qu'en tout temps & en tous lieux, les autres vertus sans celle-là ne sont qu'autant de colonnes sans pied-d'estail, qui ne sont guere sûres sous un grand poids. Les vertus changent de nom en tournant le dos à la Justice.

¶ La Justice & la Sagesse sont les trésors des gens d'honneur; les richesses & les commoditez sont des biens populaires. Je ne haïs pas d'être peuple quelquefois.

• ¶ On t'accuse, mon cher, disoit un Gascon à un de ces jeunes gens qu'on appelle Enfans de Paris; on t'accuse de fréquenter mauvaise compagnie. Purgetoy de l'accusation, ou souferis au proverbe: Si tu lui dis qui tu hantes, il prononcera ton arrêt, il te dira qui tu es: c'est en dernier ressort.

¶ Les compagnies qu'on fréquente sont pour les mœurs, ce que sont pour les étofes les boutiques des Teinturiers. On y prend les couleurs qu'on y donne; & on fait voir aisément quand on en sort, qu'on vient de la teinture. La question est, si elle convient. J'aime les couleurs belles.

¶ Notre esprit est une espece de Teinturier, qui donne les couleurs qu'il lui plaît à nos pensées. Jugez de lui par elles : les expressions en sont les images, & les termes les portraits. Nous sommes Peintres.

¶ Je ne parle que pour persuader, & toujours en bien. J'ay ma fin, dont je fais mes termes les moyens. Si je n'y parviens pas, je me venge, je me persuade moy-même, je n'y perds rien.

¶ Quand les autres ne veulent pas faire ce que ma raison exige d'eux, je les attrape : je fais sans délay ce que la leur exige de moy. Les voilà pris pour dupes.

¶ Quand on m'empêche puissamment de faire un bien, je songe qu'à l'impossible nul n'est tenu : après quoy j'ay un beau secret, & le voicy. Je change l'obstacle à une vertu, en occasion d'en pratiquer une autre. M'empêchera-t-on, par exemple, de paroître belliqueux ? Eh bien, je me fais pacifique.

¶ De tous les caracteres, je tiens pour l'heroïque ; les foiblesses n'y entrent qu'en chemin faisant ; ce sont les hors-d'œuvre.

¶ La Gascogne est la valeur de la Terre ; & la Terre des valeureux. Nous sommes tous en naissant des heros en herbe , & nous montons en graine dans l'occasion. C'est le produit.

¶ La valeur ne nous est pas moins naturelle que l'accent ; l'un & l'autre d'origine.

¶ Nôtre cœur n'est pas de pierre , & si il est d'aimant. Je m'en rapporte à nos connoissances feminines.

¶ Les gens du pais passent pour avoir l'amour gracieux , & les graces amoureuses. Je ne m'en étonne pas. La Renommée les met en vogue ; & ils sçavent jouir de leur réputation.

¶ Quand ma vengeance veut faire des playes , ma compassion la prévient , & y met le baûme en anticipant. Jugez des soins de l'amour par les indulgences de la haine.

¶ Guerres en idées , combats en l'air , victoires au vent , qu'il y a de gens qui s'en vantent ! Croyez-vous qu'ils soient tous du pais ?

¶ Voulez-vous faire trébucher les Ennemis , dénombrez nos bras , pesez nos courages , opposez leurs efforts à nôtre valeur. Je vous les livre *trebuche*.

¶ J'en conviens, disoit un Officier Gascon, je suis toujours de bonne foy. Il n'y a pas de Nation sur la Terre plus faite que la nôtre pour la guerre & pour l'amour, également. Ces deux faits ne sont pas douteux. Les Ennemis du Roy disent l'un, & les jolies Femmes taisent l'autre.

¶ D'où vient, disoit un Parisien à un Gascon, que vous mettez tous vos soins à vous faire des maîtresses, & que vous ne les employez guere à vous faire des amis? Cela se pourroit, répondit le Gascon; car souvent je ne sçay que faire d'eux; je ne dis pas de même d'elles.

¶ Les amis, disoit à Paris un Gentilhomme de Narbonne, sont ici comme le Tourne-sol & le Soleil. Ils n'agissent l'un pour l'autre qu'autant qu'ils se voyent. Tout tombe en se quittant. Je ne veux pas d'une amitié qui traîne.

\* Plusieurs personnes étoient dans la boutique d'un Libraire du Palais; l'un d'eux, dont le nez étoit des plus courts qu'on ait jamais vûs, éternua, tous les autres, selon la coûtume, le saluerent, un Gascon, ajouta au salut ordinaire ces mots: *Dieu vous conserve la vie.* Celuy



qui venoit d'éternuer, surpris de ce vœu, lui demanda pourquoy il le faisoit ; *parce que*, répondit le Gascon, *malheureusement pour vous, vôtre nez n'est point du tout propre à porter des lunettes.*

¶ En Languedoc, comme en Espagne, être amy de son amy, entre dans la définition de l'honnête homme. On ne définit pas ainsi à Paris ; l'interêt s'y modifie plus que la lumière. Pour moy en Espagnol : *Hombre de bien y amigo de mi amigo.*

¶ Un bel Eſprit de Toulouse avoit à Paris un ami qui venoit de faire une perte considerable. Il lui écrivit en ces termes : *Si j'étois où vous êtes, je ne flatteroies de vous consoler en m'affligeant avec vous. Vous auriez de moins de vôtre peine, la part que vous m'y verriez prendre. Si mes larmes ne peuvent pas tenir compagnie aux vôtres, je m'en dédommage. J'accompagne par tout vôtre douleur ; je la promene. C'est toujours l'amuser.*

¶ Un autre Toulousain qui avoit la réputation d'être véritablement ami, quand il l'étoit, & qui se trouvoit uni d'une liaison des plus étroites avec le fils d'un Ministre, qui perdoit tout en perdant son pere, consoloit ainsi son

ami : Votre pere est mort, & vous pleurez. Ce n'est pas assez : vos larmes ne feront jamais du prix de ce que vous perdez : laissez-les couler en abondance, ne craignez point d'en tarir la source ; elle en deviendra inépuisable, & de nouveau, & tous les jours. C'est un devoir dont vous n'êtes que trop sûr de vous acquitter. Suspendez après cela bien hardiment votre douleur ; n'appréhendez pas de lui être infidèle. Vous ne perdez pas seulement un si digne pere, vous perdez avec lui une fortune, qui sans lui ne sauroit plus être la même. En faveur d'elle négligez-vous un peu pour lui ; il l'exigeroit de vous s'il revenoit. Interpretez son intention. Donnez-vous des mouvemens qui ne veulent point de remise ; & faites trêve à des larmes qui reviendront d'elles-mêmes, & qui couleront sans que vous y pensiez. Agissez en un mot pour réparer tant de pertes ; tirez-vous du naufrage ; sauvez-en quelques débris ; & nous pleurerons ensuite de compagnie, & plus commodément, le meilleur de vos effets, & le Vaisseau coulé à fond. Il en fut cru, & son zele & ses conseils eurent le succès qu'on en pouvoit attendre. C'est là la bonne maniere

de consoler : peu de gens y sont propres.

\* Un jeune Languedocien , homme , dont le stile étoit fort laconique ou fort concis, écrivit un jour cette Lettre à son pere : *Mon pere , je vous écris aujourd'huy qu'il est Lundy , par le Messager , qui partira Mardy ; il arrivera chez vous Mercredi ; vous aurez ma Lettre Jeudi , vous m'envoyerez de l'argent Vendredy , sinon , je pars Samedi , pour être chez vous Dimanche.*

¶ Dans les afflictions comme dans les tempêtes , je prens le gouvernail , je me fais pilote.

¶ Un homme de fort grande qualité avoit un employ considerable dans une des plus grandes Provinces du Royaume. Il étoit de fort mauvaise humeur , & il traitoit fort rudement toute sa famille. Il avoit une grande fille qu'il ne pouvoit souffrir : elle n'avoit rien de joly ; mais elle avoit beaucoup d'esprit & de hauteur. Une Dame de ses parentes , & du premier rang de la Cour , alla par hazard dans cette Province : elle fut touchée de la situation de cette fille : elle la prit avec elle , & la mena à la Cour. Le pere ravy d'en être défait, ne la rappella point. Quelques années après , la nouvelle vint que le pere

déjà vieux étoit fort mal. Ecourez, dit à la Demoiselle la Dame qui avoit tout l'esprit possible, & tout l'enjouement imaginable, vôtre pere est fort mal; s'il meurt ne vous avisez pas de pleurer, vous me feriez rire. Il mourut. La Dame en apprit la nouvelle, comme on se mettoit à table: elle regarde avec attention la Demoiselle, & elle se met à rire avec éclat. De quoy riez-vous, Madame, luy dit-elle? Je ris d'avance, luy répondit la Dame, de ce que vous allez pleurer: vôtre pere est mort. La fille se mit à sangloter, & la Dame à étouffer de rire. Les larmes furent essuyées dans peu de jours, & on s'entretenoit avec une gayeté qui n'étoit guere du sujet, de la maniere dont la Dame avoit annoncé à la fille la mort du pere. On en rioit sur nouveaux frais. Dans ce temps, on annonce un Seigneur de Gascogne parent du défunt, qui apprenant sa mort au retour de l'Armée, en venoit faire à la fille ses complimens de condoléance. Ecourez, dit celle-cy à la Dame, ne vous avisez pas au moins de rire au compliment que va me faire le Seigneur Gascon? Ne vous avisez donc pas vous-même, lui re-

partit la Dame, de prendre ni un air, ni un ton larmoyant? Si vous faites le moindre semblant de pleurer, je vous avertis que vous me ferez encore rire. Le parent entre; il s'adresse à la Demoiselle qu'il connoissoit; il lui fait la reverence jusqu'à terre: elle prit un sérieux, qui arracha à la Dame un éclat de rire. La Demoiselle ne put s'empêcher de rire à son tour. Le parent en se relevant, veut commencer sa harangue: il voit que la fille résistoit en vain à une envie de rire: Mademoiselle, lui dit-il, ne vous en contraignez pas. Sur le ton que vous le prenez, je quitte celuy que j'allois prendre. Je croyois que nous allions pleurer la mort de Monsieur vôtre pere: mais puisque vous le voulez, rions-en, la chose est plus aisée: m'en voilà aussi consolé que vous. On luy conta ce qui s'étoit passé: il en rit de nouveau d'un bon courage,

¶ Un des plus beaux Esprits du dernier siecle mourut dans un âge fort avancé: il avoit avec le merite le plus distingué, mille qualitez aimables. Un de ses meilleurs amis qui ne pouvoit se consoler de cette perte, fit son portrait pour faire son éloge. Un autre bel Esprit de

Gascogne, également ami & du défunt, & de l'Auteur du panegyrique, dit à celuy-cy : Votre amitié n'est ni sterile, ni bornée : ceux qui ont le bonheur d'y avoir part, en jouissent encore après leur mort. Vous avez immortalisé à la fois & votre mérite, & celuy de nôtre ami défunt. Je le retrouve tout entier dans le portrait que vous en faites. Vous nous le rendez, & vous l'arrachez à la mort & à l'oubli. Je compterois de revenir de mon tombeau, si on m'en tiroit de même après qu'on m'y auroit mis. Que voulez-vous que je vous dise, conclut-il avec un transport ? Je m'offre à mourir demain, si vous voulez me promettre d'en faire dans huit jours autant pour moy : j'aime plus la gloire que la vie.

¶ Un autre bel Esprit de Gascogne disoit à une belle Veuve, dont il étoit amoureux, & qui pleuroit sans cesse son mary : De quoy vous tourmentez-vous, Madame ? S'il est mort, vous le ressuscitez : il est tout vivant dans votre cœur, dans vos soupirs, & dans vos larmes. Je meurs pour vous, ressuscitez-moy : je suis vaincu, je suis blessé à mort, je vous demande la vie. Au lieu

lieu de me tuer à terre, dites-moy : Levez-vous, & immortalisez-moy ?

¶ Nous sommes tellement militaires, disoit un Officier Gascon, & la guerre est si fort nôtre élément, que le camp est nôtre pais natal, & le champ de bataille nôtre tombeau, ou nôtre char de triomphe.

¶ Chacun de nous est un Phœnix, qui fait du péril son bucher, son soleil du service du Roy, & ses cendres du sang répandu. Jugez si nous craignons la mort à l'aspect & à la certitude d'une plus belle & plus durable vie : nous aimons à nous éterniser.

¶ Le grand Prince de Condé aimoit fort les Gascons. Il disoit qu'ils étoient naturellement divertissans & braves: Il en avoit toujours avec luy. Il s'en étoit attaché un entre autres, qui ne le quittoit pas, & qui avoit l'honneur de manger à sa table. Un jour que ce Heros venoit de faire un récit admirable d'un fait militaire du plus grand éclat : Nôtre entretien, dit-il, devient trop sérieux. Ne nous ferez-vous pas le plaisir de l'égayer à vôtre ordinaire, continua-t-il, adressant la parole à l'Officier Gascon ? Je compte que vous nous allez servir

quelque plat de vôtre métier. On défervoit le roft ; & le Gascon lui répondit : Monfeigneur, vôtre table eft fi bonne , que vous vous passerez bien pour aujourd'huy de mon entremets. Comment , repartit le grand Prince , il ne nous reviendra pas une pauvre petite Gasconade ? Vous parlez de vous & de la Guerre, reprit l'Officier : voulez-vous que je prime sur vous , & que je vous donne quinze & bisque ? Je veux , répliqua la Prince , que vous releviez la balle ; vous avez toujourns la raquette à la main. *Elle me tombe* , reprit le Gascon. Toute Gasconade s'applatit à l'aspect de vôtre valeur heroïque. Je n'en ſçai pas sur cela. Faites-en , repartit le Prince. Que j'en faſſe , s'écria le Gascon ! Vous l'ordonnez , vous m'attaquez. Si j'en fais une , je vous ferai trembler. On applaudit , & on convint que c'en étoit une des plus fortes.

¶ Dans une Bataille que donna ce grand Prince , & qu'il gagna , un Officier Gascon en rendit le succès douteux de son côté , par trop de précipitation & d'audace. Il fit enfin une faute qui méritoit quelque punition. Monsieur le Prince qui l'estimoit , le fit venir, le menaçâ



de le mettre au Conseil de Guerre, & à bon compte il le faisoit mettre aux arrêts. J'ai donc manqué en dépit de moy, Monseigneur, dit l'Officier Gascon, & vous m'en allez punir. Tout mon chagrin est que vous vous y connoissiez, & que je le mérite. Redoublez la peine; mais effacez la coulpe. Ce grand Prince l'embrassa, & luy fit grace.

¶ Une chose me fait craindre les punitions, disoit un autre. C'est qu'en mal (car en bien c'est autre chose) j'aime à profiter des exemples, & à ne pas en donner. Et il n'y a pas d'exemples plus forts que les châtimens. Les Espagnols disent que *se ha de escarmentar en cabeza agena*. Tant pis pour le modele.

¶ Le Roy vous a accordé mille écus de gratification, dit un jour à un Officier Gascon un grand Ministre. De gratification, Monseigneur, reprit l'Officier: Dites s'il vous plaît de récompense, je l'ai mérité.

\* Catedis, vous êtes de fort plaisantes gens, vous autres Huguenots, quand pour inscription des Lettres que vous écrivez aux Ministres, vous mettez F. M. D. S. E. Je sçay que vous entendez par là, ces mots, *Fidèle Ministre du*

*Saint Evangile.* Mais moy, je les explique ainsi, *Friand Mangeur de saucisses épissées.* Hé donc ?

¶ On ne nous blâme pas, quand on nous raille, & on ne nous condamne pas, quand on nous reprend. Nos vertus ne sont jamais impraticables, & nos défauts sont toujours aisez. Nôtre belle humeur les entremêle ; & quand nous suspendons le solide, nous appuyons sur le divertissant.

¶ Certains défauts sont à la mode, disoit un Gascon ; & qui ne porteroit à Paris que le solide & le sérieux, n'y feroit pas fort de mise. Nous nous accommodons au tems, & nous n'y portons pas de ces marchandises de contrebande.

¶ On veut dans une Maîtresse certains défauts, & certaines vertus dans une femme. Ne diroit-on pas qu'on les destine à des usages tous differens ?

¶ Les femmes qui inspirent les plus grandes passions, ne sont pas celles qui n'ont pas de défauts ; mais celles qui n'en ont pas de ceux qui choquent. Elles radoucissent les leurs. Elles ne les font voir qu'en miniature. L'œil & l'oreille en sont les dupes aux dépens du cœur.

¶ Dés que les défauts plaisent & lient : d'où vient qu'il n'y a pas à Paris & plus de liaisons & plus d'inclinations sincères ? N'est-ce pas que ces sortes de charmes y sont un peu trop communs ? Source de concurrence.

¶ Les jeunes Parisiens ennuyent les femmes, parce qu'ils ne leur parlent que d'eux. Nous les divertissons, parce que nous ne parlons que d'elles, ou pour elles de nous. Tous chemins vont à Rome.

¶ D'où vient, demandoit un Gascon, qu'une femme qui raisonne, craint moins de faire un infidelle qu'un ingrat ? C'est que l'un, se répondit-il à luy-même, ne fait que la quitter, & l'autre la sacrifie. L'un se retire, & l'autre parle. Le dernier est périlleux.

¶ Je louë, disoit le même, toute honnête femme, qui ne s'expose pas à faire des ingrats ; mais je blâme tout honnête-homme qui l'évite sans interruption. Ne vaut-il pas mieux perdre quelque chose du bien qu'on fait, que de n'en faire jamais ? La générosité le veut, & le bon cœur l'exige. C'est ma maniere.

¶ Nous avons cela de bon, disoit un

autre, que chacun de nous n'a bonne opinion de luy qu'avec luy-même ; les autres ne s'en apperçoivent que lorsqu'ils en doutent. Qu'ils le disent les premiers, nous n'en parlerons qu'en second. C'est-là un de ces faits où nous ne souffrons ni l'oubli, ni le silence. Qu'on le dise, ou nous en parlerons. C'est le monologue de la gloire. Je ne hais pas qu'on ait raison d'avoir bonne opinion de soy. Cette idée n'est pas muette. Nous la rendons persuasive.

¶ Nous avons l'art de condamner au silence les Belles que nous abandonnons. Nous les empêchons de s'en plaindre, & nous ne leur laissons pas la liberté de s'en vanter. S'il leur en échape quelque mot, nous avons par devers nous dequoy les faire taire. Voyez ce que peut la discretion.

¶ La discretion, dans la plûpart des femmes, n'est pas tant une retenue qu'une honte. La crainte du mépris y a grand part ; & on ne craint jamais tant le mépris ; que lorsqu'on le mérite. C'est l'art de penser des femmes d'esprit.

¶ Les femmes les moins crédules sont celles qui craignent le plus de l'a-

voir trop été, pour peu qu'on les ait persuadées. Nous leur en épargnons la réflexion. Cela leur est commode.

\* Un Comte, sans Comté, pour railler un Abbé Gascon qui étoit sans Abbaye, luy dit : *Monsieur l'Abbé, je n'ay pu encore sçavoir où étoit votre Abbaye; voudriez-vous bien me l'apprendre? Quoy,* luy répondit l'Abbé, *vous ne le sçavez pas! Comment cela se peut-il faire, puisqu'elle est dans votre Comté!*

¶ L'amour n'enyvre pas moins que le vin; & il ne fait pas moins tourner la tête. Le cœur est aussi troublé par une grande passion, que l'est l'esprit d'un Beuveur par le trop de vin qu'il a bû. Le trop grand excez n'est pas toujours requis à ce dérangement. Il y en a qu'un verre de vin enyvre. Avis aux Dames.

¶ La crapule est le tombeau de la délicatesse, & le poison de la vivacité. Nous sommes sobres, & nous en avons la réputation. C'est toujours une justice qu'on nous rend. Nous mangeons pour vivre, & nous buvons pour la soif, & quelquefois pour le plaisir; mais toujours sobres.

¶ La fortune & la gloire sont les deux termes de nos voyages. Nous som-

mes sur cela voyageurs de profession. Nous aimons à y aller par le droit chemin, & à grandes journées, & toujours à pas comptez. Le vin ne s'accommode pas du calcul, & Bacchus est le Dieu du mécompte. Ce n'est pas là notre Divinité. Nous n'abusons pas au País de ses largesses. Il écarte de la route, il y mene en tortillant. Quel guide ! La gloire conduit tout autrement. Voilà notre Bouffole & notre Etoile Pôleaire tout à la fois.

¶ Je ne m'étonne pas qu'un gueux boive trop, & qu'un poltron s'enivre. Ils n'ont rien à perdre du côté de la réputation. Mais un honnête-homme & un brave qui s'y exposent avec connoissance de cause, ne pensent ni à ce qu'ils font, ni à ce qu'ils vont être. Qui leur répondra du point d'honneur ? Sont-ils sûrs qu'ils ne démentiront pas dans leur vin leur caractère, & que nulle indignité ne s'enfuivra ? Si Bacchus en répond, ce n'est pas caution bourgeoise.

¶ Il falloit qu'il n'y eût pas autant de Beuveurs de profession parmi les Anciens, que parmi nos Modernes. Bacchus ne leur étoit pas autant en recommandation qu'à nos François, sans citer les

les Allemans. Si ce Dieu si célébré avoit vécû, ou qu'il eût pû subsister jusqu'au tems où nous sommes; que de Temples on eût élevé à sa gloire en Suisse surtout, & en Allemagne! Mais à coup sûr il n'eût pas ruiné en encens le Languedoc.

¶ La Satyre, l'Amour & le Vin ont fait chanter tous nos meilleurs Poètes. A bien examiner leurs divers chants, & à calculer leurs chansons les plus ingénieuses, on les croira moins amoureux que beuveurs. Cupidon n'y a qu'une petite part. Si défunt Quinault ne s'en étoit mêlé, on ne chanteroit guere l'amour en nôtre Langue. Bacchus l'emporteroit, & nos plus beaux chants ne seroient qu'à son honneur & gloire. Il m'enrhume. Le chante qui voudra. Je suis du tems d'Astrée. Je me plais au bord du Lignon, ou du moins de la Garonne.

¶ Un homme d'esprit & de mérite marchoit un jour doucement avec un Toulousain de sa connoissance le long d'une ruë de Paris. Un Porteur d'eau les suivoit avec sa charge. Il avoit bû, & la ruë n'étoit pas assez large pour luy. Il donna d'un sceau à la jambe du Tou-

louloufain. Prends donc garde, si tu veux, dit-il au Porteur d'eau. Pour moy, luy répondit celuy-cy, je le veux bien; mais Monsieur, mon eau & mon vin ne le veulent pas. Il faillit à tomber en faisant cette réponse. L'homme d'esprit le soutint, & il dit: Voilà un vin qui porte bien mal son eau. Elle luy dessine un parterre, ajouta le Touloufain.

¶ Pourquoi blâme-t-on les Normands de n'être pas sinceres, & d'appuyer sur le faux? Ces pauvres malheureux n'ont chez eux ni treilles ni vignes: & la verité se trouve dans le vin. Est-ce leur faute, si elle ne se trouve pas de même dans le cidre?

¶ Un Gascon avoit trop bû. Il se retiroit chez luy. Il faisoit des SS, & il dégueuloit chemin faisant. Il rencontra un homme de son Pays, qui luy dit, en l'abordant: Eh! dans quel état te voilà mon compatriote? En assez mauvais état, comme tu vois, répondit le Gascon yvre. J'ai à faire à forte partie. J'ai beau prendre le haut du pavé, il faut malgré moy que je le cede à l'ennemy. Crois-moy, luy dit son Compatriote, entre dans quelque endroit; tu vas te donner en spectacle au peuple.



Te voilà tout en feu , & on ne voit sortir de toy que des serpenteaux & des fusées ; on te prendra pour un feu d'artifice. Je suis en effet un feu de joye , répondit celuy qui avoit bû. Ma poudre se mocque de moy , elle prend feu de tous côtez ; & je ne suis plus maître des fusées. Tu me vois bien embarrassé , mon cher , continua-t-il. La Champagne & la Bourgogne sont en guerre , & leurs troupes font du ravage dans mes Etats. Je suis un bon Prince , moy. Je suis leur Allié & leur Médiateur , & je ne sçau-rois les voir d'accord. Tout le choc , jecté , retombe sur moy ; & je vois bien que si tu ne viens à mon secours , je donnerai du nez à terre. Il voulut faire deux pas , il tomba ; & pendant que son amy le relevoit. Tu vois , luy dit-il , mon cher , que je suis Prophete de malheur. Je te prédis que si tu fais jamais alliance de même avec la Champagne & la Bourgogne , il t'en arrivera autant qu'à moy. Tu seras bien-tôt *mous du parterre*.

¶ Une Dame de Paris , fort aimable d'ailleurs , étoit accusée d'aimer à boire. Son mary s'en plaignoit un jour en presence d'une Dame de Languedoc , & il reprochoit à sa femme qu'elle fes-

soit diablement son vin pur. Hé bien, Madame, dit-elle à la Languedocienne, vous voyez à quoy nous sommes exposées. Vos maris ne vous font pas en Languedoc de pareils reproches? Non certes, Madame, lui répondit la Gasconne, & nous n'y donnons ni temps ni lieu. Helas, luy répondit la beuveuse: à l'entendre, ne diriez-vous pas qu'il se vuide pour moy seule un bon quartaut par jour? Il a bien trouvé sa beuveuse, continua-t-elle. Il est six heures du soir, & je ne crois pas avoir bù de la journée la valeur de trois bouteilles. Pensez-vous après cela qu'on ait raison de me dire que je bois trop? Qu'en croyez-vous? Je crois, répondit la Gasconne, ce que vous dites.

¶ Un bon Curé du Diocèse de Montauban avoit pris pour valet le fils d'un Laboureur de sa Paroisse. Il avoit fait pendant le Carnaval sa provision de sardines & de harangs pour son Carême. Quelques semaines après il demanda de ce poisson salé. Monsieur, il n'y en a plus, dit le valet. Comment, il n'y en a plus? s'écria le Maître. Eh! qu'est-il donc devenu? Monsieur, répliqua le valet, vous en avez mangé vôtre part, &

moy la mienne. Que veut dire ta part & la mienne, malheureux, reprit le Curé? Il devoit y en avoir jufqu'à Pâques pour tous les deux, & nous ne fommes pas à la my-Carême. Tu en as donc mangé deux fois autant que moy. Je crois qu'oüy, répond le valet. Tu crois qu'oüy, dit le Maître? Que meriterois-tu, d'avoir mangé tout mon poiffon falé? A boire, repartit le valet.

¶ Le Baron de Plaidenville, quoy-que Normand, ne vouloit avoir que des valets Gascons. Il en avoit un qui luy étoit bon à tout, & qui faisoit fort bien fa cuifine. Il n'avoit mené que celuy-là à Paris, où il étoit venu pourfivre un procès. Un Samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce valet qui dînoit. Que fais-tu là, luy dit-il? Hé, répond le valet, il est tard, & je dînois en vous attendant. A la bonne heure, répliqua le Maître; mais puisqu'il est tard, il est donc tems que je dine auffi. Sers-moy. Monsieur, reprit le valet, cela est bien-tôt dit. Vous ne fçavez pas que le chat a mangé vôtre dîné. Comment, répliqua le Baron? le chat a mangé mon dîné. Oüy, repartit le valet. J'avois acheté deux soles, une

grande pour vous, & une petite pour moy. Ce maudit animal ne s'est pas trompé, il a pris la vôtre; & de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. Il me semble, reprit le Baron, que puisque le chat avoit pris l'une, tu pouvois bien me garder l'autre. Oh, Monsieur, repartit le valet, je sçay mieux vivre que cela. En fait de diné, chacun le sien n'est pas trop; & il n'est pas juste qu'un Baron Normand soit réduit à manger la portion d'un valet Gascon. Je ne sçaurois vous le conseiller, ni m'y résoudre. Vous qui sçavez plaider, Monsieur, & qui n'en perdez pas l'occasion, continua le valet: Pourvoyez-vous à la Cour des Aydes.

¶ D'où vient, demandoit un autre Normand à un Gascon, que votre País, qui est le País de la gloire & de la domination, fournit tant de bons valets au reste du Royaume. C'est, répondit le Gascon, que ce n'est pas le País du tien & du mien, comme la Normandie. Cette discussion n'y occupe pas; & quand on n'y est maître de rien, on va être ailleurs serviteur de quelque chose. Voilà toute nôtre procédure.

¶ La fidelité d'un valet, & la sagesse

d'une femme sont deux vertus qu'il ne faut guere mettre à l'épreuve. Je n'en répons qu'en l'absence des occasions.

¶ D'où vient que les valets trouvent à Paris des Répondans ? C'est que les jolies femmes y trouvent des maris. Il y a par tout des dupes & des insolubles.

¶ Les valets Gascons à la longue, ont le bon esprit de ne servir qu'en maîtres. C'est le meilleur produit de la servitude.

¶ Il y a de bonnes maisons où les Maîtres ne le sont que d'après leurs valets. Faut-il s'en étonner ? Les Juges décident moins d'affaires que leurs Secretaires. Je m'en rapporte aux Plai-deurs.

\* Un sçavant qui étoit d'une laideur extraordinaire, racontoit que jamais on ne pouvoit avoir une mortification plus grande que celle qu'il avoit eue un jour. Une Dame Gasconne, disoit-il, me prit un jour par la main dans la rue & me mena devant la boutique d'un Fondeur à qui elle dit: *Comme cela, entendez-vous ?* Je fus d'autant plus surpris de l'avanture, que je ne sçavois pas ce que cela vouloit dire. Je priay le Fon-

deur de me l'apprendre, & il me dit : cette Dame étoit venuë pour me faire fondre la figure d'un diable, & je luy avois répondu que je n'avois pas de modele, pour luy rendre le service qu'elle souhaitoit. Elle vous a rencontré, & vous a amené pour me dire que j'y prenne le modele sur vous.

¶ Dans le service des valets, le commencement est en faveur du Maître, & la suite à leur profit. Si cette variété ne se suit & ne se succede, je plains le Maître & le valet. Tout long service devient onereux des deux côtez.

¶ Un valet m'a servi long-temps, vingt années, par exemple. Je luy ay donné ses gages. Je ne luy dois rien. Je le renvoye. Je me crois quitte avec luy; mais il ne le croit pas. A-t-il tort? Je l'ay payé sur le pied de la convention; mais étions-nous convenus qu'il me donneroit les vingt plus belles années de sa vie? Il me les a données. Il ne les a plus. C'est ce que je ne puis ni luy payer, ni luy rendre. Il s'en plaindra, & si je me suis trop fié à luy, je le tiens vengé. C'est l'usage.

¶ Ceux qui ont le plus de valets sont-ils les mieux servis? Les Grands le

croient. Ils se l'imaginent tout au moins. Ils sont toujours placez sur la pointe du clocher. La tête leur tourne en regardant de haut en bas. L'esprit de vertige est souvent le leur. Faut-il s'étonner qu'ils obéissent à ce qui leur est soumis ?

¶ Pourquoi un mary , à quelque point qu'il aime sa femme , n'en sçau-roit-il faire à la longue sa Maîtresse ? C'est qu'à la longue le valet le plus soumis prend un air dominant sur son Maître. La familiarité est une dispense de soumission.

¶ Comment fait-on , pour estimer toujours ce qu'on voit trop souvent ? Il faut pour cela que l'interêt s'y trouve , & que l'humeur s'en mêle. La sympathie n'y sert que par quartiers.

¶ Le Baron de Landrignac étoit à Paris dans le temps que son pere mourut en Gascogne. Il luy laissoit un bien assez considerable, & il ne tenoit qu'à lui de choisir parmi les meilleurs partis de sa Province. Il auroit préféré une fille de Paris ; mais il auroit voulu qu'elle fût d'aussi bonne maison que luy , & il ne se soucioit pas qu'elle eût un bien aussi considerable. On luy parla donc de

bien des filles qui avoient quelque nom & quelque beauté. Il y a quelque tems que je suis à Paris, dit-il un jour, & je n'y ay pas vû le tiers des beautez & des filles parfaites qu'on me propose. Ce ne sont que charmes, mérites & perfections. Chacune a en belles paroles milles vertus, autant de talens, & plus encore de qualitez aimables. Pas une, jusqu'icy, n'a aucun défaut, continuait-il. Et c'est pourtant ce qu'une fille de Paris ne manque guere d'avoir en mariage, & de porter chez un mari. Oh, je veux sçavoir, poursuivit-il, de quelle espece seront les défauts que portera chez moy celle que je prendray. Amis voulez-vous que je me marie; dites-moy avec quels défauts vous voulez m'assortir. Je diray les miens. Nous verrons s'ils sont faits pour être ensemble.

¶ Y a-t-il jamais eu des filles qui ayent entierement ressemblé aux portraits qu'on fait d'elles, quand on parle de les marier? Il faut, pour s'en contenter, ou leur absence, ou un faux jour.

¶ On portoit un beau collier à vendre à une fille qui alloit se marier. Les



perles en étoient grosses ; mais elles étoient baroques. J'aime mieux, dit-elle, que les perles n'en soient pas si grosses, & qu'elles soient rondes. Quoy, luy dit un Provençal, de la belle taille & du beau teint dont vous êtes, vous parlez contre les perles Baroques ? Oubliez-vous que vous en êtes une ? Vous faites vôtre satire sans y penser.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un Languedocien, qu'on trouve des taches & des inégalitez jusques dans les perfections. On en trouve bien au Soleil, & à nous. Le mérite est toujours baroque.

¶ Le seul mérite que n'attaquent point les envieux, c'est celuy qui ne produit aucun bien au propriétaire, ni aucun mal à ses voisins. L'envie n'en veut point au mérite qui fait pitié. Je l'attens avec luy. Qu'elle vienne.

¶ Quelques Curieux disputoient entre eux sur un des Dieux des Payens. Il vint un homme fort scavant sur ces matieres, & qui a un Cabinet plein de toutes sortes d'antiquités. Un Gascon qui le vit le premier, se mit à crier : Paix-là. Vôtre dispute finit. Vous êtes en contestation sur un des Dieux du tems passé. Voicy leur hôte. Il les a tous refu-

guez chez luy, depuis qu'on les a chassés du reste de l'Univers. Il en est devenu le tuteur.

¶ Les meilleures intentions ont quelque chose d'équivoque.

¶ Les plus belles qualitez se laissent entrelacer avec des défauts. Et l'homme qui se conduit le mieux, se trouve toujours avec des sentimens qui le partagent. Le plus grand mérite est à la mercy des occasions.

¶ Dans le Maine & dans l'Anjou on dit à tous momens : *Dieu-mercy & la vôtre*, pour témoigner à quelqu'un l'obligation qu'on luy a, ou pour le remercier de la part qu'il veut bien prendre à quelque succès. Un Gascon se récria à ces mots : *Dieu-mercy & la vôtre*, dit-il. Voilà une maniere de parler qui plaît. Je l'adopte & je la declare du Pais. Je vais tâcher de dire à ma conduite & à quelque Ministre puissant : Je suis heureux, *Dieu-mercy & la vôtre*. La phrase est belle. *Je la fais de chez nous*, au refus des Parisiens.

¶ Un Officier Gascon qui avoit une Terre en Anjou, de part sa femme, y alloit tous les ans avec plaisir au retour de l'Armée. Il trouva à un voyage qu'il

y fit, que la fille de son Procureur Fiscal avoit épousé le fils du Baillif de son Village. Elle étoit belle & toute jeune. Le Seigneur, dès qu'il la vit, luy dit: Hé bien, mon enfant, vous voilà mariée? Oüy, Monsieur, luy répondit cette Agnès, *Dieu-mercy & la vôtre*. Et vous en êtes bien aisé, ce me semble, ajouta-t-il? *Dieu-mercy & la vôtre*, répondit-elle toujours. Etes-vous grosse, luy demanda-t-il? Oüy, Monsieur, luy répondit-elle encore, *Dieu-mercy & la vôtre*. Hé bien, répliqua-t-il, je me fais compere. L'enfant est mon filleül.

¶ Un autre Agnès de ce lieu vint un jour porter une plainte à ce même Seigneur de Village. Monsieur, luy dit-elle, pardonnez, si je viens vous dire que je me plains de Monsieur votre grand Laquis. Eh! que vous a-t-il fait, luy demanda-t-il? Oh, Monsieur, rien, *Dieu-mercy & la vôtre*, luy répondit-elle; mais c'est qu'il m'appelle Dame Catin, & je m'appelle, si vous le permettez, Madame Catherine. Mais, répliqua-t-il, Catherine ou Catin c'est même chose, à peu près. Oüy, reprit-elle, Non pas, s'il vous plaît. On dit que les Catins à Paris, ce sont les Dames qui ne sont pas

sages. Et moy, je veux être sage, & je ne suis pas Dame. Hé bien, luy dit-il, j'apprendray à mon Laquais que vous n'êtes que Catherine. Tenez-vous-y.

¶ Pourquoi se marie-t-on à Paris ? Pour se faire enrager les uns les autres, & pour avoir 24. heures ce qu'on sera au desespoir toute la vie d'avoir eu. Pourquoi se marie-t-on chez nous ? Pour être toujours avec ce qu'on aime, & pour l'aimer de plus en plus, & vivement. Voilà le bon. Choisissez, Mademoiselle.

¶ L'amour de Paris agonise dans les Amans, & trépassé dans les mariés. Au País il se fait Salamandre, il ne vit que dans les flammes. Nôtre feu est son élément.

¶ Un Languedocien devint passionnément amoureux d'une veuve, pour qui il n'avoit d'abord qu'une parfaite estime. Il ne lui étoit pas indifférent, & ils étoient faits l'un pour l'autre. Elle remarqua un jour en lui une espee d'inquiétude, qui lui donnoit un air plus tendre, mais plus réservé. Qu'avez-vous, luy dit-elle ? Il se passe dans vôtre esprit quelque chose qui vous occupe. Vous y êtes, luy répondit-il. Nest-

ce pas de l'occupation? Mais qu'y a-t-il de nouveau, luy demanda-t-elle? Je ne connoissois pas la jalousie, luy répondit-il, & vous me faites faire connoissance avec elle d'une maniere qui n'est pas commune; & la voicy. Je crains de vous estimer plus que je ne vous aime. Soyez toujours jaloux sur ce ton-là, reprit-elle, je vous le passe. Je suis donc plus délicat que vous, répliqua-t-il. Au point que vous êtes aimable, & que vous me le paroissez, je ne pardonnerai jamais à mon cœur de porter quelque autre sentiment que ce soit, plus loin que celui de l'amour que j'ay pour vous. Je vous assure, luy dit-elle, que je ne seray jamais fâchée que pour moy, votre estime aille plus loin que votre amour. Et moy, je vous assure, ajouta-t-il, que si mon cœur ne met dans la balance autant d'amour pour vous, que mon ame y met d'estime, je ne seray jamais content du poids.

¶ Qu'on se marie à Paris, quand on est aîné d'une bonne maison, ou quand on trouve une fortune, la raison le veut. En toute autre situation, le repos ne le veut pas. Je ne sçaurois vivre sans luy. J'ay dequoy vivre. Je le cherche, ou je l'attens.

¶ Un homme d'esprit dit un jour dans une conversation où il y avoit un Gascon, & de fort jolies femmes, qu'il étoit moins douloureux de se marier que de brûler. Vous voyez bien, Mesdames, s'écria le Gascon, que selon luy, vous n'êtes qu'un onguent pour la brulure.

\* Les Gascons ont du cœur, il est vray, mais il est vray aussi qu'ils le sçavent bien, disoit un Picard à un Gascon : Oüy ils le sçavent, répondit celuy-cy ; & s'ils l'oublioient, ils n'auroient qu'à regarder la pointe de leur épée pour s'en ressouvenir.

¶ Il y a des hommes qui naissent pour être fots, & des femmes qui naissent pour être coquetes. Blâme-t-on un conquerant de faire des conquêtes ? ni un idiot de ne pas parler avec esprit ? C'est vouloir qu'un homme aille de Blayes à Bordeaux, contre vent & marée ? Le mauvais naturel est nôtre *Mascaret*.

¶ Le *Mascaret* est un vent des plus particuliers, & des plus dangereux, qui s'éleve souvent vers le *becq d'Ambez*, dans le trajet de Bordeaux à Blaye. Ce lieu est fameux en naufrages. Bien des gens y ont péri. Un Gascon disoit que

Paris

Paris étoit vn becq d'Ambez pour ceux qui ne sçavoient pas profiter de la Marée, & que l'amour & la dépense en étoient le Mascaret.

¶ On demandoit à un Gascon combien il y avoit de Bordeaux à Blaye. Si vous n'y allez pas, répondit-il, je vous diray qu'il y a sept bonnes lieües. Si vous y allez, je vous diray que le vent & la Marée en abregent ou en alongent le chemin. Voilà, ajouta-t-il, le préliminaire de cet embarquement; & la Bouffole, ne la négligez pas.

¶ Auroit-on en France du poivre & du gérosle, s'il n'y avoit jamais eu des téméraires, ou des fols? Combien il ya eu de folies utiles, & de téméritez heureuses!

¶ De tous les Etrangers, celuy qui a fait le plus de bien à la France, c'est le poulet d'Inde, sans contredit. Je luy pardonne sa fierté & son caquet.

¶ Les Colombiers des Gentils-hommes de Gascogne sont les Enseignes des Hôtelleries de leurs cousins, chemin faisant.

¶ Le Domestique le plus ruineux des bonnes maisons de Paris, c'est celuy, sans dispute, qui achete & qui va à

la provision. Chez nous autres Gentilshommes, au País, la basse-court est nôtre Vallée de misère, le Colombier nôtre Boucher, & le Fusil nôtre Rotisseur. Et à tous venans, beau jeu & bon visage d'hôte.

¶ Le Ciel du Languedoc est le plus beau Ciel du monde. Faut-il s'étonner des influences ? Nous en tenons en esprit & en vérité. Il y a toujours en nous quelque chose de céleste. Le terrestre ne s'y mêle qu'au besoin.

¶ On s'avisa de dire un jour à un Gascon qui parloit d'une manière trop figurée, qu'on voyoit bien ce qu'il vouloit dire ; mais qu'on ne l'entendoit pas. Vous voyez, dit-il, & vous n'entendez pas. J'y suis. N'avez-vous pas oüy dire, ajouta-t-il, qu'il résulte du mouvement des Cieux une harmonie des plus mélodieuses. Ces pauvres Cieux, tout le monde a des yeux pour les voir, & personne n'a des oreilles pour les entendre. C'est assez souvent le sort des gens du País. C'est ma patrie.

¶ Que faites-vous-là, *vous autres*, dit un jour un Gascon à des jolies femmes de sa connoissance, qu'il voyoit souvent ? Vous n'êtes pas de mauvais



goût, je le vois. Vous vous ennuyez en m'attendant.

¶ Le Vicomte de Croquinoillac poursuivoit l'épée à la main un homme qui sortoit d'une maison où ils avoient eu quelque querelle. On voulut retenir le Vicomte; & un de ses amis luy dit: Eh, laisse donc cela. Veux-tu te faire des affaires pour rien? Comment, pour rien, répondit le Vicomte? Il m'insulte, & tu prens cela pour rien? Si tu es mon ami, & que tu veüilles que je lui fasse grace, va lui donner cent coups de bâton pour moy, je t'en donne la commission & la préférence. Tu luy diras que ce n'est rien.

¶ Deux fort jolies personnes jouïoient ensemble au Trictrac. Elles dispuoient un peu trop vivement sur une école. Elles virent entrer un Gascon qui jouïoit fort bien ce jeu-là, Venez, Monsieur, luy dirent-elles toutes les deux à la fois. Jugez-nous. Elles se mirent à dire leurs raisons avec un peu de chaleur, & elles parloient toutes à la fois. Ecoutez, leur dit-il, je devine de tout ce que vous voulez dire, que l'une veut envoyer l'autre à l'école. Et moy, si vous ne changez de ton, je vous y envoie toutes les deux.

¶ Un autre fut pris aussi pour Juge par trois ou quatre femmes, en un cas presque pareil. Elles étoient piquées, & elles parloient avec aigreur & emportement. Elles commençoient à se dire leurs veritez. Vous jouiez donc gros jeu, Mesdames : leur dit-il ? On ne peut pas moins, luy repondirent-elles. Nous ne jouions que pour l'honneur. Pour l'honneur, s'écria-t-il ! A quoy pensez-vous ? C'est faire bien du bruit pour rien.

¶ Un Gascon se trouva insulté au jeu. Il jetta les cartes au nez de celui qui luy parloit trop fortement, & il voulut se jeter sur luy. On le retint. Laissez-moy faire, dit-il, à ceux qui le tenoient à quatre. Il m'a insulté. Vous l'avez vû. Si vous l'aimez, préparez-vous à le ramasser par pieces.

¶ Dans une autre contestation au jeu, le même Joueur Gascon prit sur le fait un fripon qui luy jouoit un tour de navette. Tout beau, Monsieur, luy dit-il : halte-là. Je vous y prens, & je prens mon argent que vous ne gagnez pas, avec le vôtre que vous perdez. Le filou outré luy dit des impertinences. Ah, vous en voulez, Monsieur le fripon,

luy repliqua le Gascon en colere. Je vais vous faire jouër un jeu où vous ne scauriez tricher. Il se leve. Il se veut élancer sur luy. On le retient. Otez-vous, dit-il, à ceux qui le tenoient. Ne me détournez pas. Je vais luy couper oreilles, bras & jambes deux à deux.

¶ Du tems qu'on jouïoit publiquement, & qu'on se ruinoit avec impunité à la bassette, un Officier Gascon qui étoit distingué à l'Armée, & estimé à la Cour, tailloit un jour dans une bonne maison, pour faire plaisir à toute une Compagnie. Il étoit beau Jouëur, & il n'étoit pas dupe. Il avoit à sa gauche une Joieuse de profession, fort appliquée à le tromper. Elle luy faisoit des *Alpious de Province*, sans trop de ménagement. Pour éviter tout bruit, il se contentoit, sans luy rien dire, de passer la main sur les cartes, & d'en ôter legerement & en passant *les Alpious* qui n'y devoient pas être. Elle s'emporta enfin, & elle soutint que sa carte étoit *en Alpiou*. Madame, luy répondit le Tailleur, je vois bien que vôtre carte y est; mais ce n'est pas de par le jeu. Il en fit voir aisément la preuve. La Dame enrageoit de n'avoir pas trouvé sa dupe.

Elle eut recours à d'autres expédiens. Dans le cours de la taille suivante, le Tailleur dit : sept perd, huit gagne. Il commence par la droite à faire le tour, pour payer le 8, & pour tirer l'argent qui étoit sur le 7. La Dame prend ce tems pour escamoter le 7, & pour substituer un 8. Il l'observoit, & du premier coup d'œil : Va huit, dit-il tout haut. Elle répond : Va sept. Il réplique : sept perd, & il prend l'argent. Elle luy donne un démenti. Ce langage m'est nouveau, dit l'Officier, personne ne s'en étoit encore avisé avec moy ; mais c'est une femme, & je demande qu'on juge le coup. Elle fut condamnée tout d'une voix. La Dame crevoit dans sa peau ; mais elle ne perdit pas courage. Quelques tailles après, elle prit le tems qu'il étoit appliqué à débrouïller un incident, & elle substitua une nouvelle carte à son profit. Il la prend encore sur le fait, & la friponnerie n'en étoit pas douteuse. Elle s'emporte, & dans sa fureur, elle luy donne un soufflet à tour de bras. Il met les cartes sur la table, & de sang froid il compte sur les bouts de ses doigts, & il dit tout haut : On me filoute vilainement, je l'empê-

che avec douceur ; on me dit des injures , on me donne un démenti , & on m'applique un bon soufflet. Si c'est un homme , je suis Officier , il faut ou que je l'égorge , ou que je sois deshonoré. Si c'est une femme , je n'ai qu'à luy faire la révérence. Le sexe en décide ; & pour en avoir le cœur net , voyons , je vous prie , Madame , continua-t-il , en la regardant entre deux yeux. Le fait n'est pas douteux. Il faut qu'il y ait quarante ans que vous êtes femme dans les formes. Je n'en doute plus. Ma tranquillité vous en répond. Je n'en suis pas seulement ému. Vous n'êtes pas homme , je vous en félicite.

\* Pendant une nuit fort obscure , un Aveugle , Provençal de nation , marchoit dans les ruës avec une lanterne à la main , & une cruche d'eau sur le dos ; un petit Maître qui sortoit du cabaret , luy dit : *Sot que tu es , à quoy te sert cette lumiere , puisque tu es aveugle ?* Le Provençal luy répondit , avec cette vivacité si naturelle à ceux de son País : *Sot que tu es toy-même , en me faisant cette demande , ne vois-tu pas que ce n'est pas pour moy que je porte cette lumiere ; mais que c'est afin que des Etondis comme toy , ne*

*viennent pas heurter contre moy , & me faire rompre ma cruche ?*

¶ Monsieur , dit un jour étourdiment une Joïeuse de Paris à un Joïeur de Gascogne , qui jouïoit avec autant de noblesse , que de malheur , vous vous possédez bien au jeu. Madame , luy répondit-il , c'est qu'il ne me possède pas. Mais , continua-t-elle , est-ce que vous ne sentez pas le chagrin de perdre ? Non pas , ajouta-t-il , quand j'ai dequoy payer. Quoy , poursuivit-elle , vous ne regrettez pas l'argent qu'une carte vous coûte ? Je ne le regrette pas plus , ajouta-t-il , que celuy que m'ont coûté des Lotteries où je n'ai rien eû. Comment , s'écria-t-elle , vous ne regrettez pas l'argent , que vous avez mis à une Lotterie , où vous n'avez pas eû un pauvre billet noir ? Comme celuy , répondit-il , que j'ai mis , & que j'ai perdu sur une carte. C'est être bien maître de soy , repartit-elle. C'est l'être , du moins , repliqua-t-il , de son humeur & de sa bourse. Je n'en veux être ni l'Esclave , ni le Tyran.

¶ J'aime à jouïer , disoit un autre , & je regarde le jeu comme un de ces plaisirs qui doivent coûter quelque chose. Quand je donne la Comédie ou l'Opera ,  
&

& que j'ai retenu une Loge, je compte que le plaisir, qui m'en revient, vaut tout ce qu'il me coûte. Les regrets n'y entrent pour rien. Je paye à proportion l'envie de jouïr. Si je perds, je crois être à une pièce sérieuse : c'est toujours me divertir. Si je gagne, je crois être à une Pièce Comique. Je m'y réjouis. Le Comique me fait rire, & le sérieux ne me fait pas pleurer. C'est avoir du goût pour le Théâtre.

§ Tout Jouïeur qui a des dettes, disoit un autre, est condamné à un chagrin inévitable d'avoir gagné. Tous ceux à qui il doit, sont des Argus qu'il ne sçauroit tromper, & à qui il ne sçauroit cacher un gain, ni un profit. Ils sçavent, ou ils sentent que le debiteur est en argent comptant, & ils bourdonnent autour de luy, comme ces mouches & ces guêpes qui sentent autour d'un arbre qu'il a du fruit meûr. Ces guêpes avides, c'est-à-dire, les Creanciers ne sentent pas que l'argent du jeu est un fruit précoce. Il n'a pas toujours le tems de meûrir.

§ Un grand Seigneur de Gascogne, Jouïeur de profession, faisoit à Paris un peu trop de dépense. Il devoit de tous

côtez , & son Intendant & son Maître d'Hôtel ne sçavoient plus comment y fournir. Ils sçurent un soir par ses Valets qu'il venoit de gagner une grosse somme. Ils coururent ensemble à son Appartement. Ils le trouverent ouvrant son coffre-fort pour y mettre son argent en sûreté. Monseigneur , luy dit l'Intendant , voilà qui nous vient bien à propos ; car nous ne sçavons plus de quel côté nous tourner. Je vais vous l'apprendre , répondit le Seigneur Gascon. Tournez-vous du côté de la porte. Il n'y a rien à faire icy pour vous autres. Ma foy , Monseigneur , dit le Maître d'Hôtel , je ne sçavois plus comment aller demain au marché. Ma foy , Monsieur le Maître , dit le Seigneur , c'est un chemin que vous sçavez par cœur , & que vous faites avec trop de plaisir , pour l'oublier. Tenez , mes enfans , leur dit-il , finissons. Il met la main dans sa poche , & il leur donne une pistole. Voilà pour boire à ma santé. Pour l'argent du jeu , n'en parlons pas. C'est chose sacrée. Si j'en ôtois seulement dix pistoles , j'en perdrais deux mille demain. Voudriez-vous me porter malheur ?



¶ Je ne suis pas surpris qu'une femme aime à jouter ; mais je m'étonne que son mari le souffre. Il y perd toujours plus qu'elle , & il peut compter qu'il ne luy plaît qu'autant qu'il luy donne de liberté & d'argent. Il n'en paye guere moins cher les ressources.

\* *Vous me reprochez que je bâtis des Châteaux en l'air ; songez mieux , je vous prie , à ce que vous dites , & faites réflexion , qu'on n'est pas réduit à bâtir dans l'air , quand on a des Terres aussi considérables que celles que je possède. C'est la réponse que fit un Gascon à un Breton , contre qui il plaidoit.*

¶ Quand je vois , disoit un Gascon qui n'aimoit pas le jeu , que des Joueurs après au gain exposent aux caprices du hazard leur bien le plus liquide , je crois voir autant de fous qui tremblent à l'idée du naufrage , & qui le cherchent. Ils se font d'un tapis une mer , & un écueil d'une carte. Ce sont de mauvais Commerçans. Je ne mettray rien sur leurs Vaisseaux.

¶ Les gens qui jouient gros jeu entre eux peuvent - ils être bons amis ? Ils ne songent qu'à se dépouiller l'un l'autre. Belle amitié ! Que souhaiteroit-

on de pire à l'ennemi le plus déclaré :

¶ J'étois surpris en arrivant à Paris ; disoit un autre , que le jeu fût si fort en vogue dans un lieu où l'on a tant d'esprit , & où les femmes parlent si bien. Je suis revenu de ma surprise , & j'en ai trouvé la raison. On parle icy avec tant de vivacité ; & on y a souvent si peu de chose à dire , que la conversation s'y épuise aisément. Le jeu y supplée. Il en remplit les vuides. C'est son institution. Qui en porte plus loin, l'employ en abuse. Combien de choses se font à Paris contre l'intention des Fondateurs !

\* Monsieur N. Gouverneur de B... faisant son entrée dans la Capitale de son Gouvernement , le Chef d'une Compagnie considerable de la Ville vint pour le complimenter ; il commença par une grande reverence ; & comme il se baïsoit fort bas , un souffle indiscret ; qu'on appelle un pet , se fit entendre un peu trop fort ; cet accident devoit assurément le deconcerter ; mais luy se relevant , se tourne vers son derriere , & luy dit froidement : *Catadis , si vous voulez parler , il faut donc que je me taise.* Cette plaisanterie Gasconne me fait

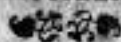
ressouvenir d'une semblable dite par un Italien, & de quelques Vers fort plaisans qui furent faits sur la même matiere ; je croy qu'on ne sera pas fâché de les trouver icy. Un Abbé Italien, qui lâchoit assez souvent des vents, se trouvant en bonne compagnie, en fit un fort intelligible. Faisant le surpris, il se tourna, & en parlant à son derriere, *che impertinente*, luy dit-il, *che indiscreto*, *parler cosi alto in nanzi la Dame*, è *interrompere se ioccamente una bella conversatione*. Vous êtes un impertinent & un indiscret de parler si haut en presence des Dames, & d'interrompre une belle conversation. Un Amant ayant eû le malheur de faire la même chose en presence de sa Maîtresse, il luy donna ces Vers.

Unique objet de mes desirs,  
 Philis, faut-il que mes plaisirs,  
 Pour rien se changent en supplices,  
 Et qu'au mépris de vôtre foy  
 Un pet efface les services  
 Que vous avez reçûs de moy.

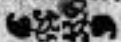


Je sçay bien, ô charmant Objet,  
 Que vous avez quelque sujet

D'être pour moy toute de glace.  
 Je le confesse ingénument,  
 Puisque mon cul fait ma disgrâce,  
 Qu'elle n'est pas sans fondement.



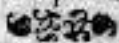
Si pourtant cette extrême amour,  
 Dont j'eus des preuves chaque jour,  
 Pour un pet s'est changée en haine,  
 Vous ne pouviez jamais songer  
 A rompre une si forte chaîne  
 Pour aucun sujet plus léger.



Mon cœur outré de déplaisirs,  
 Etoit gros de tant de soupirs,  
 Voyant votre amour si farouche,  
 Que l'un d'eux se trouva réduit,  
 Ne pouvant sortir par ma bouche,  
 A chercher un autre conduit.

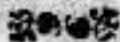


S'il est vray qu'on n'ose nier  
 La porte à chaque prisonnier,  
 Alors que la Princesse passe :  
 Ce pet pouvoit avec raison  
 Vous demander la même grace,  
 Puisqu'il se voyoit en prison.

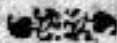


S'il ne s'est pas fort bien conduit,  
 Qu'il ait fait quelque peu de bruit,

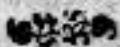
Lorsqu'il se fraya cette voye ,  
 C'est qu'il étoit si transporté ,  
 Qu'il fit en l'air un cry de joye ,  
 En recouvrant la liberté.



Helas ! quand je viens à songer  
 A ce sujet foible & leger ,  
 Qui cause mon malheur extrême ;  
 Je m'écrie en ma vive ardeur ,  
 Falloit-il me mettre moy-même  
 Prés de vous en mauvaise odeur ?



Si pour un pet fait par hazard ,  
 Vôte cœur où j'ay tant de part ,  
 Pour jamais de moy se retire ,  
 Voulez vous que dorés-en-avant  
 Vous me donniez sujet de dire ,  
 Que vous changez au moindre vent ?



¶ Mon esprit peut faire des allées  
 & des venuës ; mais je ne laisse jamais  
 marcher ma volonté sur l'impuissance  
 de mes desirs , & encore moins mes  
 projets , aux caprices du hazard.

¶ Quand je desire , je ne tiens pas.  
 Quand je veux , je vois mon but. Quand  
 j'y arrive , je m'y tiens ; & quand j'en  
 approche , je sçay la portée du fleuret.

¶ Lorsque je ne vois pas poindre le jour de mon repos, j'allume le flambeau de mon esperance. Je n'y vais pas à tâtons. Je vois clair dans le chemin obscur qui y conduit. Je suis animal Solaire. Je sçay me faire lumineux.

¶ Je ne sçay pas, disoit un Gascon, si les femmes de Paris sont aussi fines qu'on le publie; mais je sçay bien qu'elles ont grand besoin de l'être. En voicy la raison démonstrative. Elles ne sçavent pas se cacher, & elles ont bien des choses à mettre derriere le rideau. Tirez la consequence.

¶ Une femme delicate ne peut souffrir une fausse finesse dans son Amant. Que ne luy dit-il : Medecin, *Guéris-toy-toy-même.*

¶ D'où vient, demandoit-on à un Gascon, qu'une sotte est ordinairement moins trompée qu'une femme d'esprit? C'est, répondit-il, qu'elle ne se flatte pas tant, & que pour croire, elle veut voir. Cela n'est pas tant sot.

¶ Vous me demandez, disoit un Provençal, d'où vient que les femmes sont si foibles? Les verres sont fragiles. Si vous me demandez, je vous réponds.

¶ J'aime à être heureux, Madame,

& j'aime à l'être de par vous. Dites-m'en autant. Vous profiterez du Dialogue.

¶ Où en sommes-nous, Madame? C'est à vous à me le dire; car pour moy je n'en sçais rien, grace à vos yeux. Ils sont heureusement les interpretes de vôtre cœur, & ce cœur est mon oracle. Il l'est aussi de mon destin. Je le consulte. Vous me lorgnez. Il se declare.

¶ Il y a déjà quelques jours, Madame, dit à une Veuve jeune & riche le Marquis de Poussignac, que nous sommes vous & moy à frais communs en pour-parler d'amour & d'amitié. Voilà deux belles transitions pour entamer un pour-parler de mariage. Puisque nous y sommes, si vous m'en croyez, nous traiterons à fond entre nous deux cette matiere. Hé bien, Marquis, répondit la Veuve, qu'avez-vous à me dire sur cela? J'ai à vous redire que je vous aime comme on aime ce qu'on doit toujours aimer. Voilà le préliminaire. Venons aux conventions. Vous êtes née, à vûc de pays, pour être heureuse. Vôtre phisionomie le declare, & la mienne y souscrit. Voicy le premier article.

Voulez-vous passer en félicité les vingt-quatre heures de chaque jour de vôtre vie ? Vous me tenez , je vous marchandé ; l'étoffe me plaît , ne laissez pas aller le chaland. Vous me rappelleriez à la sourdine ; & c'est peut-être à cette Enseigne que je logerois. Croyez-moy , faites sonner la grosse cloche. Profitez de l'heure du Berger. Hé bien , Marquis , luy dit-elle , vous m'aimez , & je vous aime. Vous m'épouserez , quand il vous plaira. Vrayement , s'écria-t-il , si c'est tout à l'heure , c'est quand il me plaît !

¶ Un Gascon disoit d'une fort belle femme qui n'avoit point d'esprit , & qui ne parloit que d'un son de voix désagréable : Voilà un beau portrait d'une belle personne. Il est bien ressemblant , tous les traits y sont. Il ne luy manque que la parole.

¶ Ne me parlez pas de cette femme-là , disoit un autre d'une Belle qui n'avoit point d'esprit , & qui interrompoit à tout moment , pour parler sans rien dire. Elle n'est bonne qu'en spectacle. C'est un *assommoir* de conversation. Elle ne sçauroit fournir à aucun entretien que sa présence. Si elle veut



que je l'aime, il faut qu'elle attende que je sois devenu sourd.

¶ On railloit un Gascon sur l'empressement qu'avoit à luy plaire une Coquette qui avoit de beaux traits; mais qui avoit les dents gâtées, & elle affectoit toujourns de luy parler de prés. A la verité, dit-il, elle me caresse des yeux; mais elle m'offense de la bouche.

¶ Une belle Parleuse étoit devenuë une médifante de profession. Les absans n'étoient jamais épargnez; mais elle divertissoit tous ceux qui pouvoient l'entendre. Un Gascon dit d'elle: Cette femme-là est riche, ou le sera. Elle entend l'œconomie. Elle désaye par tout; mais c'est aux dépens d'autruy.

¶ Madame, dit à Paris un jeune homme de Pezenas à une jeune Veuve qui avoit l'air coquet, & qui se declaroit pour luy. Madame, luy dit-il, je vous entends. C'est mon cœur que vous voulez. Il est parfait au moins, je vous en avertis, à une chose prés. Il luy manque un peu de défiance. Voulez-vous luy donner sa dernière perfection?

\* Un Gascon fit adroitement cette déclaration d'amour:

Je souffre une extrême douleur ,  
 Et je sens un nouveau martyre.  
 Depuis assez long-temps je conservois un cœur ,  
 Que depuis peu je trouve à dire.  
 Soit dit , Philis , sans vous mettre en courroux ,  
 L'aurez-vous point pris par mégarde ?  
 Faites du moins qu'on y regarde ;  
 Je croy , sans y penser , l'avoir laissé chez vous.

¶ Otez certains ajustemens à des femmes qui vous paroissent belles, vous demanderez à la Nature, pourquoy elle est si soumise à l'Art. Otez les riches étoffes, les perles & les diamans à certaines femmes de qualité, vous ne leur accorderez pas droit de Bourgeoisie. Le postiche est devenu une espece d'essentiel.

¶ Je ne haïs pas ces femmes qui font métier & marchandise d'être sages. Je les frequente ; mais je n'en fais pas mon ordinaire. Je ne sçaurois être leur chaland. Leur commerce fait des dupes.

¶ Il faut l'avouër, disoit une Parisienne à un Languedocien : Vous avez tous un fonds de complaisance qui ne s'épuise jamais pour celles à qui vous voulez plaire. Vous y voilà, Madame, s'écria-t-il ! Pour le coup, vous voyez, ou

vous devinez. Mais remarquez que nôtre complaisance est une demande en Justice, en vûe de la compensation. Pour moy, je le declare: quand je l'accorde, je l'exige. En êtes-vous?

¶ Nous nous faisons haïr d'eux, à force de nous faire aimer d'elles.

¶ Avec les belles, ou fort jeunes tout au moins, nous aimons *gratis*. Avec celles du tiers-état, nous les aimons par maniere d'acquit. Leur générosité en est la regle & la mesure.

¶ Voulez-vous, Madame, que je vous donne l'idée d'un joli troc, disoit un Gascon à une Veuve riche? Mettez-moy, faite comme vous êtes, beaucoup de bien d'un côté, & moy fait comme je suis, beaucoup d'amour de l'autre. Voilà ce qui s'appelle *de l'équilibre*.

¶ Nous faisons profession d'esprit & de valeur. Ces deux métiers ne sont pas lucratifs; mais heureusement nous sommes galans sur le marché. Voilà nôtre meilleur commerce. Avis aux vieilles, *en droiture*, & aux laides, *en passant*. Les belles passent à la montre.

¶ Un vray Gascon n'ouvre jamais si bien son cœur à la tendresse, que lorsque les belles ouvrent leur bourse à ses

besoins. Ne faut-il pas que chacun vive ?

¶ Je les aime cruelles ; mais je ne veux pas qu'elles me cruelisent longuement. Je suis sujet à l'impatience, en attendant le changement.

¶ En amour de durée, trop de complaisance me dégoûte. J'aime assez qu'on me résiste par-cy par-là. Je veux sur-tout qu'on me domine, mais doucement. Je les aime imperieuses, mais avec modification. *Le haut à la main* me repugne.

¶ Nous charmons les femmes par nos vertus, & nous les aimons par leurs défauts. Jugez si Paris nous en fournit de charmantes & de charmées ?

¶ Les femmes gagnent à avoir des défauts ; ce n'est bien souvent que par-là qu'elles plaisent. Et sur ce pied, si elles ne sont pas toutes belles, elles sont toutes aimables.

¶ Nous paroissions éloquens à toutes les belles, parce que *nous leur sommes tendres*. Et elles nous trouvent patétiques, parce qu'elles nous croient passionnez.

¶ Je ne sçache rien de plus séduisant que deux beaux yeux. Ce sont des

Orateurs qui persuadent. Le cœur leur cede tout ce que leur dispute la raison. Leur éloquence est leur triomphe.

¶ A Paris, un sot qui appelle quelqu'un, Gascon, croit luy dire des injures. Un homme d'esprit croit luy donner des loüanges. L'entente est au diseur. L'auditeur n'y prend pas le change.

¶ Je ne croirai jamais qu'un Gascon, ce terme pris en mauvaise part, puisse être plus Gascons que deux beaux yeux. La plûpart de leurs regards sont autant de Gasconades. Qui les observe, le sçait à ses dépens. La précaution n'y remédie guere.

¶ On disoit à un Gascon que les gens de son pays sçavoient éviter les concurrens, & éloigner leurs rivaux de leurs Maîtresses. Vous en jugez à rebours, répondit-il. Nous faisons de l'amour un Carrousel, où sûrs de vaincre, nous attirons des combattans. Ce sont autant de pourvoyeurs de myrte & de laurier pour nos couronnes.

¶ Le chef-d'œuvre d'un Cadet de Gascogne, c'est de persuader une heritiere de Paris, qu'elle ne sçauroit vivre heureuse qu'avec luy.

¶ Une jolie personne me voyoit. Je ne la vois plus. Je la condamne à s'ennuier jusqu'à mon retour, ou à l'arrivée de quelqu'autre du pais : l'exclusion aux Parisiens, & à ceux de leur Secte.

¶ Il n'y a pas plus loin du pais de la fourberie à celuy de la sottise, que du pais des Normands à celuy des Picards. Nous sommes au Midy, vers le Soleil. Nous ne sommes pas fourbes aux Dames, & elles sont bien fines, si elles nous font sots.

¶ *Elles font la sottise, & nous sommes les sots.*

Voilà un Vers de bon aloy & de grand cours, que Moliere a dédié aux Parisiens & à leurs Confreres. S'il en eût fait la dédicace aux Gascons, il auroit tourné la phrase.

¶ Ne vaut-il pas mieux à la passade être trompé d'une Maîtresse, & ne s'en méfier jamais, que de n'en être jamais trompé, & de s'en méfier toujours ? L'amour, la fortune, & les femmes aiment les audacieux, & rejettent les timides. Les trembleurs n'y gagnent rien. J'en hais la Secte.

¶ De

¶ De tous les Amans, il n'y en a pas qui épargnent mieux que les Gascons aux jolies femmes, la contrainte de dire *ouy*, ou l'embarras de prononcer une premiere fois, *je vous aime*. Nous répondons pour elles, quand nous demandons pour nous. La dispute finit. La liaison commence.

¶ Madame, disoit un Gascon à une jolie femme dont il étoit amoureux depuis quelque tems, & qui commençoit à se radoucir pour luy : Nous voilà presque contens l'un de l'autre. Il ne vous reste qu'un pas à faire. Je vous donnerai la main, partez. Donnez-moy lieu de me louer de vous sans restriction. Vous jouïrez de mon repos par voye de représailles.

¶ Il est permis, & presque enjoint à un homme raisonnable qui n'a pas fréquenté des femmes, d'être leur dupe en les fréquentant. C'est le chemin par où on y arrive, disoit un Provençal ; mais à force de les voir, il doit avoir appris d'elles, à ne pas croire même ce qu'il voit. Qui doute s'instruit, & qui est trompé se corrige.

¶ Pourquoi nous accuse-t-on, disoit un Gascon, d'être inconstans ? N'est-

ce pas convenir que nous sommes naturels? Nous aimons une Belle, parce qu'elle l'est, & qu'elle nous plaît. Cela est dans le vray. Elle cesse de nous plaire. Nous la quittons. Le vray subsiste. Le goût a ses privileges, si l'amour a les siens. Les femmes y trouvent toujours leur compte. Dequoy se plaignent-elles? l'une y gagne ce que l'autre y perd. Il n'y a donc rien de perdu.

¶ Les hommes sont comme ces habits qui ne paroissent de bon goût qu'autant qu'ils sont encore brillans & propres. Et les femmes sont comme ces fleurs qu'on ne regarde plus, dès qu'elles sont fanées, ou comme ces Vau-de-villes qu'on ne chante qu'un certain tems. Les Modes, les habits & les saisons passent ensemble. Sauf à revenir.

¶ Les femmes sont souvent de leur pudeur & de leur modestie ce que sont les enfans de leurs habits. Ils prennent garde de ne pas les salir les premiers jours, & pendant qu'ils sont bien propres & tout neufs. Y font-ils une tache, ils en sont chagrins, & ils en évitent une seconde; mais avec moins d'attention. Y en a-t-il deux? la troisième ne leur fait plus de peine, & ils se rou-



lent ensuite par tout, sans songer à être propres. Concluez que les jolies femmes sont d'ordinaire des enfans gâtez.

¶ Je ne crains pas l'ennuy, disoit un Gascon. Quand je le vois venir, je me diverts à passer d'une belle action à une autre. Si je n'ay pas de plaisir à faire mon devoir, il m'en revient au moins un contentement de réflexion. Je ne l'ay ni lente ni paresseuse, & dans tout ce que je fais de bien, dès qu'on m'en loüe, j'en jouïs.

¶ Te voilà donc à Paris, l'ami du cœur, disoit un Gascon à un de ses compatriotes ? Tu y viens faire fortune ? Pratique generale des gens du Pais. C'est nôtre Etoile Polaire. Le besoin est nôtre Nord, & le sçavoir-faire nôtre Bouffole. Il n'est plus question, pour mettre à la voile, que d'un bon vent. Voicy le secret de l'avoir en poupe. Mets-toy en vogue par quelque endroit. Tu vogueras. Mets-toy à la mode. Deviens une mode toy-même, tout le monde te suivra. Si la fortune te luit une fois, que d'amis, que de caresses ! Mais sans être ni à la mode, ni en vogue, ni en fortune, tu seras compté *nil*, *ou in-memero rien*. Triste calcul ?

¶ Certain jeune Seigneur de Gasconne, avoit fait de si grandes dépenses à Paris, que sa Seigneurie en avoit sauté. Un Italien avec qui il mangeoit un jour luy dit, le voyant rêveur à table. Votre Seigneurie ne mange pas? Non, répondit le jeune Seigneur Gascon, elle est mangée. Quel quart-d'heure de Rabelais. Il se repete, & il revient.

¶ On disoit un jour devant ce même jeune Seigneur, qu'on s'établissoit plus vite & mieux à Paris par la dépense que par l'œconomie. Je sçay, répondit-il, qu'on s'y ruine par la dépense. Me voilà devenu œconome involontaire. Je vois que je ne m'y établiray pas. Vous êtes jeune, répondit un homme du même País, & vous ne songez pas qu'il y a des vieilles riches.

¶ Rien ne m'a fait plus de plaisir que de lire dans un bon Livre, que la libéralité étoit moins opposée à l'œconomie que l'avarice. Je ne m'étonne plus si les gens du País dépensent si volontiers. Ils n'ont pas la plus grande des oppositions à l'œconome. Fy de l'avarice. J'aime à être libéral, sur-tout quand je seme pour recueillir. Que de Parisiens sont Gascons sur l'article!

¶ Sçavez-vous par où nous nous consolons de ne pas avoir de grands biens & par l'esperance d'en acquerir, & par l'envie de les mériter. Les talens sont nos ressources, & le sçavoir faire est nôtre pourvoyeur.

¶ Le pis aller, de plaire aux vieillés, est un métier ennuyeux & déplaisant, que nous ne prenons que dans le besoin pressant de gagner de quoy vivre. Ce métier déplaît; mais il produit.

¶ Les hypocrites n'aiment de la dévotion que le produit.

¶ Un hypocrite est un Gascon à l'envers. Celuy-cy est homme de mérite, & il fait tout pour paroître ce qu'il est. Et l'autre, qui n'en a point, fait tout, pour paroître ce qu'il n'est pas. J'en aime la difference.

¶ Une femme de Toulouse dit à son mary qu'elle avoit fait un Jugement. Tu as bien fait, luy répondit-il; car tu n'en avois pas.

¶ On avoit fait Cardinal un Abbé de grande naissance, qui n'avoit pas étudié. Un Gascon s'écria: Il entre donc pour la premiere fois dans un College.

¶ Une femme dont la conduite étoit

fort décriée, ne se montroit qu'avec un air modeste & retenu. Un Gascon dit en la voyant : Voilà une phisionomie en masque. *Le coup d'œil s'y dépaïse.*

¶ Un homme d'un vray mérite & d'un grand désintéressement, étoit un jour mal habillé dans une belle Compagnie où tout le monde étoit magnifique. Cet homme-là doit être pauvre, dit un Parisien. Il est du moins habillé bien pauvrement. Oüy, répondit un Gascon ; mais il a l'ame richement ornée. L'idée que j'en ay luy rend toute sa parure. *Il me brille à l'esprit.*

¶ L'amour de la gloire, disoit un Gascon, est le précis de nôtre politique, & la crainte du mépris, l'abregé de nôtre morale. Ne craignez rien d'un homme qui veut mériter vôtre estime. Voilà où j'en suis logé. C'est mon Auberge.

¶ Sçavez-vous pourquoy les Gascons font fortune, & plus vite & plus sûrement que d'autres ? C'est que la gloire leur en fait chercher les moyens, & l'orgueil ne s'oppose pas à l'attention de les employer. Le rebut & l'impatience ne sont que foiblesse de l'ame, & pauvreté de l'esprit. Ce n'est pas de ce côté-là que nous sommes pauvres, ni

que nous évitons d'être riches. *A d'autres.*

¶ Un Gascon n'avoit pour tout bien qu'une Métairie, & pour tout domestique que son Laboureur. Il l'employoit souvent à la Cuisine, & aucun reste ne luy en revenoit. Le Laboureur luy demanda son congé. Comment, luy dit son Maître ? je suis content de toy. Est-ce pour cela que tu me quittes ? Non, luy répondit le Laboureur ; mais c'est parce que je ne le suis ni de vous, ni de mon labour. J'ay moins ici à labourer, qu'à fricasser, & je n'en ay que la fumée.

¶ Nous sommes à Paris du côté de l'esprit, comme des riches Financiers du côté de l'argent. On ne les hait que parce qu'ils en ont trop. Je tiens pour le superflu. Je m'en console.

¶ Feu M. l'Abbé Boyer donna à quatre-vingts ans sa Tragédie de Judith. Le succès en fut prodigieux. Que dites-vous du génie du Pais, dit un Gascon à un homme de Lettres ? J'en dis, répondit celuy-cy, qu'il faut avouer que vous avez un privilege qui est réservé à votre seule Nation. Quand vous arrivez icy, vous avez trop d'esprit pour nous. Vous portez trop loin vos réflexions.

xions & vos idées. Et dans un âge avancé, où tous les autres perdent tout le feu de leur esprit, vous ne perdez que le superflu du vôtre. Vous voyez donc bien, répondit le Gascon, qu'il est bon d'en avoir d'abord plus qu'il ne faut. Qui n'a pas *un peu de trop* dans son bien, n'en a plus assez, pour peu qu'il en perde. Le nécessaire y va trop *justement*. En bien & en esprit, *un peu de trop* préserve du pas *aff* 7.

¶ Un enfant est un commencement de ce qu'il doit être, & un vieillard un reste de ce qu'il a été. Un Figuier jeune ou vieux ne porte pas des neffles. Nous sommes de bons arbres qui portons toujours de bon fruit par tout où nous prenons racine. Tout consiste à nous bien planter. Nôtre bon naturel *facilite*.

\* Quelqu'un en parlant d'un Gascon, disoit qu'il ne faisoit pas grand état de sa peau; *il a raison*, répondit celui-cy, *car m'a peau a été dans les combats où je me suis trouvé percée de tant de coups, que je croy qu'on n'en pourroit rien faire.*

¶ J'avois un ami, je le croyois tel. Je me suis fié à luy, il m'a trompé. J'ay été la dupe du côté de l'interêt, & la victime du côté du cœur. Je luy ay fait

fait plaisir en plusieurs rencontres, & du bien dans l'occasion. Ma générosité me l'avoit fait oublier. Son ingratitude m'en fait souvenir. Il cherche après cela à me donner des marques d'amitié ; il me trouve indifférent. Il devient malheureux, je redeviens sensible. Son malheur me le rend cher. Il ne tiendra pas à moy qu'il ne soit heureux, & moy indifférent. Voyez ma complexion.

\* On offroit à la Comédie la main à un Gascon, pour luy aider à descendre du Théâtre. *Messieurs, retirez-vous*, dit-il, *ce n'est point pour descendre que je voudrois être aidé ; c'est pour monter.* Un autre encore plus Gascon, repliqua ; *Et moy quand je monte, point de secours, je veux être seul.*

¶ Etes-vous ferme dans le danger, disoit un Officier Gascon ? Vous êtes brave. Etes-vous vif à y courir ? Vous aimez la gloire. Etes-vous paisible dans le choc ? vous êtes intrépide. Etes-vous desarmé dès que vous avez vaincu ? vous êtes Héros. Voilà la trempe de mon épée.

¶ On nous reproche que nous sommes glorieux. Si c'est de par la gloire, nous en passons condamnation. La guer-

re le veut, & la victoire le dit. Je défere à l'autorité en faveur des témoignages.

¶ Je regarde les belles paroles, que me dit un homme de Cour, comme les complimens que me fait un Marchand dans sa boutique. Quand je ne me foucieray pas d'être dupe, je me fieray également à tous les deux. En attendant, gare la bourse.

¶ On dit à l'Armée que nous sommes braves; à la Cour, que nous sommes galans. Ce qu'on dit-là de *nous autres*, les Romains l'ont dit de César. Tirez vos conséquences.

¶ Si nos actions sont vives & brillantes, pourquoy s'en étonner? La valeur les anime, & la gloire les conduit. Nous sommes du Païs du Soleil. *Eh donc lumineux.*

¶ Voulez-vous marcher aux Ennemis à front élevé, & à cœur sans peur? Mettez-vous la crainte aux pieds, & le courage à la tête. Vous nous imitez.

¶ Nous quittons par fois les armes; mais nous avons toujours le cœur armé. Gens-d'armes par tout.

¶ Nous sommes, en belle humeur, les meilleures gens du monde. En rail-



lerie , patiens ; en reproches , humains ; en plaintes , délicats ; mais en *agaceries* , si on les ouït , on nous élance de la bonté au courroux , du courroux à l'épée , de l'épée au sang , au meurtre , & le carnage au bout. Les Héros peuvent devenir indociles. Quoyqu'en faveur des soumissions , nous faisons ceder la valeur à la gloire : Hardy qui en abuse.

¶ Sçavez-vous ce qui nuit à nôtre valeur ? C'est d'en avoir trop , & à nôtre bien , de n'en avoir pas assez. Nôtre mérite feroit bien plus rapidement son chemin , si dès qu'il part pour aller à son terme , nous pouvions à nôtre gré fournir aux frais du voyage. Il y a , pour y parvenir , des voitures & des *entrepôts* qui coûtent cher ; & point de credit dans cette route. Il est honteux au mérite d'avoir toujours la bourse à la main. Cela le dégrade , ou le retarde. *Témoin.*

¶ Pourquoi aimons-nous tant à combattre ? C'est que nous nous accoutumons à vaincre.

¶ L'huile s'étend , quand on l'échauffe. L'encens est de bonne odeur , quand on le brûle. La grape ne donne du vin , que quand on la presse. Et l'eau d'une source devient meilleure , plus on en

puise. Symboles des gens du Païs. Voulez-vous sçavoir ce qu'ils valent ? Pressez, échauffez, puisiez. Le mérite y est, & la source aussi.

¶ Les Fanatiques sont les apostumes de la France.

¶ Nous sommes tous comme cette Statuë de Diane faite par Phydias, qui exposée à l'air, n'en recevoit pas les injures. On a beau nous en dire & nous en faire, elles passent, nous ne les recevons pas. C'est une pluye qui glisse sur une toile cirée. En éloges & en approbations, nous sommes des éponges. Tout y entre, & rien n'en sort qu'à la pareille.

¶ Vous ne m'insulterez pas, disoit un Bearnois. Je suis né en lieu trop haut, pour être accessible aux insultes. Si je me rabaisse assez pour me fâcher, gare la valeur. Le Bearn est plus haut en courages qu'en montagnes.

¶ La gloire de la Gascogne est toujours en fleur. Les fruits y viennent quand ils peuvent. Toute saison y convient.

¶ Nous nous ruinons au service, mais nous nous faisons des trophées de nos ruines. Le triomphe nous dédommage. Nous ne voulons des pen-

sions du Roy que pour l'honneur.

¶ Quel plaisir pouvez-vous prendre à médire, disoit un Toulousain à des gens qui faisoient profession de déchirer le Genre humain ? Sçavez-vous que les médifans sont les apostats de la Nature ? Ils courent plutôt aux Eclipses, qu'au Soleil.

¶ Je ne hais rien tant à Paris, disoit un autre, que les visages creanciers. Leurs regards sont autant de sommations, & leurs reproches autant d'Arrêts contradictoires. Quand le dépit est de la partie, le Tonnerre est plus clement qu'un creancier qui tonne. Je ne m'étonne pas du bruit.

¶ Nous sommes vifs, prompts, brusques ; mais nous nous appaisons. Les flambeaux qui ont le plus de méches, sont les plus vite consumez. Telle est nôtre colere, si colere y a. Pour de la gloire & de la belle, *cela est Hoc. Voilà le Hic.*

¶ Un Etang à *bonde ouverte*, ou à *chaussée rompue*, est bien-tôt à sec. Voulez-vous épuiser nôtre colere ? Laissez-la déborder ; mais ôtez-vous du passage.

¶ Sçavez-vous pourquoy les feuilles

du Peuplier tremblent toujours ? C'est qu'elles ont la jambe fresse. Nous avons le pied marin.

\* L'histoire d'une réponse vive & plaisante faite par un Gentilhomme de Bordeaux à une jeune fille.

Une jeune Demoiselle  
 De considerables parens,  
 Qui pour sa personne étoit telle,  
 Qu'est toute fille à douze, à treize & quatorze ans,  
 Ayant à son dîné mangé d'une legume,  
 Plein de ventositez que l'on nomme navets,  
 Et que le peuple a de coûtume  
 D'appeller articles de pets,  
 Par la concoction la vapeur toute prête  
 A s'épandre au dehors, commence à s'agiter,  
 Et la Jouvencelle à peter,  
 N'eut pas si-tôt besogne faite.  
 Comme alors en sautant la belle descendoit,  
 Un tournoyant degré d'assez longue étendue,  
 D'un ami du logis qui vers elle montoit,  
 Elle fut dès l'abord clairement entenduë,  
 Disant à chaque marche ainsi qu'à tous les pets,  
 Un navet, deux navets trois, quatre & cinq navets ;  
 Toujours de même d'une file,  
 Elle auroit été jusqu'à mille,

Sans que le Bourdelois , qui par discretion ,  
 Pour ne pas luy donner de la confusion ,  
 En bas s'étoit tenu , tandis que la fillete  
     Sonnoit si bien de sa trompette ;  
 Mais à ses yeux à la fin paroissant  
 Déconcertée & bien fort rougissant ,  
     Hé , Monsieur , luy demanda-t-elle ;  
     Depuis quand vous tenez vous là ?  
     Depuis , dit-il , Mademoiselle ,  
 Le troisiéme navet , après il détala.

¶ Une chose me déplaît des femmes.  
 C'est que rien n'est à *plomb* dans leur tête. Et tout est dans leur cœur à *pied glissant*.

¶ Cette femme-là se récrepité. Elle avoit le visage de *suze* ; elle l'a de *plâtre* ; mais son front est de *fer rouillé*.

¶ A Paris le Ciel est pesant de nuës, l'air gros de broüillards rampans , l'eau épaisse de limon , la terre liquide de gachis ; rien de naturel que les Saisons dérangées ; & je m'y plais en faveur des circonstances. Cela est net.

¶ Vive le Languedoc. Un Ciel riant, pere de nôtre belle humeur , un air qui sent les fleurs , ou rien ; l'eau , cristal de roche en forme ; & la terre , par terre

fruitier, Empire de Flore & de Pomone, sans oublier Cérés; séjour des Dieux, & le nôtre.

¶ Nous sommes armez aussi-tôt que vêtus. Vaincre & combattre, pour nous même chose. L'un dit les deux.

¶ Voyez comme chacun juge selon son humeur, disoit un Gascon. Les Parisiens & les Normands croient que la complaisance est une foiblesse. Les Parisiennes croient comme les Gascons, que c'est une vertu en nous. Je suis de leur avis. Une jolie femme gagne à la verité d'être severe; mais un homme y perd. Je ne suis pas trop interessé; mais j'aime les profits, & je crains les pertes. *C'est raisonner à profit.*

¶ La complaisance est à la societé ce qu'est au caffè le sucre. Ce qui a de l'amer n'a pas du revenez-y.

¶ Un Officier de Dragons étoit sec & brusque. Il parloit fort rudement à ses Soldats, & il ne s'adressoit à ses gens qu'avec des coups ou des menaces. Oh ça, luy dit un jour un autre Capitaine de ses amis, & du País d'*Adiusias*. Comment l'entendez-vous, *mon ami le camarade*? Vous ne décolerisez pas. Songez à la reforme. Vos Soldats & vos gens ne

font pas Capitaines comme vous ; mais comme vous ils sont hommes, ne vous déplaise. Enrôlez-vous avec eux dans l'humanité, ou vous aurez autant d'ennemis que de subalternes. Craignez la réprefaille.

¶ Je permets qu'un Officier de Justice soit sec & grave. Mais je veux qu'un Officier de Guerre soit humain & apprivoisé. Bravoure tenant.

¶ Je suis haut Justicier dans mes emplois comme dans mes terres, disoit un Gascon Gouverneur d'une Place. Je sçay user de mon pouvoir sans abuser de mon autorité. Le premier meuble, dont quiconque domine doit faire acquisition, c'est la balance. Je l'ay en main.

¶ L'autorité doit être *l'aiman* du respect, & la *Bouffolle* de la déference.

¶ Quand je suis passionné & foible, j'ay soin de ma réputation. Je me souviens que je ne suis pas femme. Celles qui le sont l'oublient souvent en cas pareil. Je renonce à la similitude.

¶ J'aime toujours à être *doucement* maître des autres ; mais je me lasse quelquefois de l'être trop de moy. Je n'obéis de bon cœur qu'au Prince ; & quand

je m'obéis à moy-même, je voudrois me figurer que j'obéis à un souverain. Comment se mettre cela en tête, quand on l'a dans le cœur ? J'envie le bonheur des visionnaires.

¶ Nous faisons de la gloire un remède à l'orgueil ; & de la fortune à venir un soulagement au besoin present, pourvu qu'il soit docile.

¶ Les gens d'affaires qui n'en ont que de bonnes, se plaignent quelquefois d'en avoir. Que feroient-ils, si elles leur coûtoient autant qu'à ceux qu'ils ruinent ? Qui gagne trop perd l'esprit de réflexion. Je le conserve. Consolation de gagner peu, & au bout, *patience*.

¶ La plupart des gens étouffent leur esprit par la multiplicité de leurs idées. Je réduis les miennes au point principal. En ligne droite, à la gloire. En oblique, à la fortune. Mes Châteaux sont en Languedoc, je n'en fais point en Espagne.

¶ L'amour de la fortune est un feu, l'éteigne qui voudra par des matieres mal entassées. Je luy dispose au dedans de moy le bois dont je l'allume. Mon application la prépare avec des soins, & ma conduite y souffle avec



des actions vives & brillantes, s'entend.

¶ L'espérance de parvenir est *une lampe* : je fais de mon mérite une huile à l'entretenir.

¶ Je cede volontiers aux prières, quand elles sont humbles, & point ruineuses. Je résiste un tant soit peu aux ordres, quand ils sont trop supérieurs par accident, & qu'ils ne me viennent pas d'en haut *naturellement*, comme de source. Jugez si je ne me delecte pas à être serviteur du Roy. La source est haute. *Il me le faut.*

¶ Je suis ferme dans mes desseins, & libre dans mes actions. L'esprit me donne l'un, & le courage l'autre. Je ne fais rien sans eux, ce sont mes conseillers d'Etat, & mes Intendans de Guerre, de Police, & point de Finances. Le sçavoir faire en est le Ministre en Chef.

¶ Il faut prendre patience, disoit un homme de distinction hautain & insupportable, & dont les affaires étoient découffés. J'auray ma revanche quelque jour. Tôt ou tard j'auray de grands biens; & dès que je seray à mon aise, je feray enrager tout le monde autour de moy. Il antidate, dit un Gascon.

¶ J'aime à jouir des commoditez de

la vie ; mais je sçay m'en passer en cas de besoin. C'est une science où personne ne veut passer Docteur. La patience est un tripot où peu de gens veulent jouer partie. Je ne l'offre ni ne l'accepte sur nouveaux frais.

¶ Sçavez-vous, disoit un Touloufain, pourquoy je ne fais rien malgré moy ? C'est que la volonté est libre. Je ne fais quoy que ce soit, que je n'en aye plutôt envie, à moins que la complaisance ne s'en mêle. Pour lors je veux, & suffit. C'est *de par moy*.

¶ Je ne me répens guere de ce que je fais, parce que je suis resolu dès que je veux faire. L'examen précède, & l'intention suit. La mienne est arbitraire.

¶ Je fais dépendre ma réputation de ma conduite, & des jugemens d'autrui, & ma tranquillité de ce que j'en pense. J'en suis l'arbitre.

¶ Qui se mêle de trop d'affaires, court risque d'en entretenir qui ne s'en soucie pas. Et le voilà importun ou indiscret. Je n'ay pas peur d'en trop parler. Je laisse là les faits d'autrui, & sur les miens, silence ; à moins que la gloire ne veuille jaser.

¶ Quand je me vante, je suis juste.

Quand je vante les autres , je suis indulgent. *Bien leur vaut.*

¶ D'où vient, disoit un Gascon, que les loüanges sont si rares, quand les flateries sont si communes? J'y mets le doit dessus. C'est que la flaterie est une espece de médifance. Je la hais, pour peu que j'en sois l'objet. Sur ce fait inclusivement je ne suis pas homme; exclusivement, tant qu'on voudra.

¶ La justice n'est pas une vertu à la mode. La mienne est du vieux tems. Je l'habille à la moderne. Quand je ne puis pas l'obtenir des autres toute entiere, ce seroit trop, j'en exige une portion. Je permets qu'on ne dise pas de bien de moy, pourvû qu'on ne dise pas de mal de ce que je fais. C'est partager le different.

¶ Je ne m'informe pas si l'on dit du mal de moy. Belle curiosité! Et je ne le suppose pas, quand je l'ignore. A d'autres. En faire dire du bien est tout mon soin. Je m'y applique, & j'en viens à bout. Objet loüable.

¶ Bien faire est pour moy une espece d'usage dont je contracte l'habitude. Tant pis pour qui me rend inconstant. Si c'est mon ami, ou une belle,

je les plains ; je les livre au repentir.

¶ Je hais moins ceux qui me nuisent que ceux à qui je cherche à nuire , avec justice , s'entend , & connoissance de cause. La vengeance *bien causée* ne me coûte pas beaucoup de réflexions , & la colere me coûte cher. Je ne la donne pas *gratis*.

¶ On disoit à une fort jolie Gasconne , qu'une Dame de grande vertu & de sa connoissance vivoit d'une grande austerité , & qu'elle se donnoit la discipline jusqu'au sang. Je ne sçay pas , dit-elle , comme elle fait. Pour moy , depuis que je veux être dévote , je l'essaye , & je trouve que j'ay le *bras ami du corps*.

¶ Il faut avouer , disoit une autre du même Pais , que rien n'est plus gentil à une fille , que d'être jolie , sur tout à Paris , où l'œil prononce , & le cœur souscrit. C'est un Tribunal suprême où l'on juge de tout à boule-vûé. Regle de propreté. Motif de luxe.

¶ D'où vient , demandoit-on à un Gascon , que la beauté étant le plus grand bonheur des femmes , celles qui en ont le plus ne sont pas d'ordinaire les plus heureuses ? C'est , répondit-il , que c'est un bonheur dont elles ne jouissent

pas seules, & un bien qu'elles partagent avec trop de gens. Qui a compagnon a maître, Et c'est en ce fait-là que le plus souvent compagnie nuit.

¶ Le mari d'une fort belle femme passe d'ordinaire pour sot, ou pour tyran. Un homme sage craint de se donner cette réputation. Avec cela, il vaut mieux faire *envie* que *pitié*.

¶ Vive la Guyenne, disoit un Gascon, c'est le Pais de *Cocagne*, & j'en suis, grace à Dame Nature. Les délices y sont prodiguez. Tout y regorge de bien. Les moineaux y sont des cailles, & les mouches des ortolans.

¶ Je crois, disoit un autre, que la Nature, en produisant le Pais, en voulut faire son chef-d'œuvre. Elle ne put regarder son ouvrage que d'un œil de vanité, & elle a pris plaisir à y répandre à pleines mains plaisirs & biens, richesses & délices, fleurs & fruits. C'est la corne d'abondance.

¶ Qui a vû le Languedoc, cherche-t-il où est le Paradis terrestre? Ce Pais-là est tout au moins pour les hommes ce qu'est pour les femmes la bonne Ville de Paris. Jugez de la joye. Lieu de délices.

¶ Voulez-vous ſçavoir d'où vient qu'en Languedoc l'amour ne fait pas ſon tombeau du mariage ? C'eſt qu'il s'y fait le Phœnix. Il y reſſuſcite de ſes cendres, & il s'y renouvelle ſur ſon bucher. Le bois en eſt aromatique. Cette ſorte de bois n'eſt pas toujours à Paris de ſi bonne odeur.

¶ Un Gascon diſoit d'une femme, qui pour avoir trop d'eſprit, ne vouloit ni entretenir ni voir que ceux qui avoient la réputation d'en avoir beaucoup. Elle s'ennuye par délicateſſe.

¶ Une fort jolie femme parloit fort gracieuſement à un Gascon. Madame, luy répondit-il, vôtre beauté m'enchan- te, & vôtre eſtime me ravit. Si vous vous y prenez bien, je vous croiray, & je vous appelleray mon unique. Vous le pouvez, luy repartit-elle ; perſonne aſſurément ne vous eſtime autant que moy. Ne m'eſtime autant que vous, s'écria-t-il ? N'assurez pas, Madame, j'en connois de vôtre figure, qui, quand il vous plaira, vous donneront vôtre parioli.

¶ Un Gascon avoit fait quelque ſejour à Rome, Il étoit curieux & aſſez connoiſſeur. Il en avoit examiné toutes  
les

les raretez. Il étoit connu du S. Pere, & il luy dit un jour en luy parlant qu'il ne luy restoit plus qu'une chose à voir à Rome, qui étoit la mort d'un Pape. Monsieur, luy dit le Pape, si vous avez fait vœu de contenter bien-tôt cette curiosité, je vous en accorde la dispense. Non, S. Pere, répondit le Gascon, c'est une fête que je ne veux chomer que lorsqu'à son tour elle arrivera.

¶ Un Peintre Gascon étoit devenu fort habile à Rome. Il avoit l'art de faire ressembler tous ses portraits. On obtint du Pape qu'il se laissât peindre par luy. Il parloit mal Italien, & pendant tout le tems qu'il le peignit, il l'appela toujours *Signore*. Souvenez-vous au moins, luy dit à la fin Sa Sainteté, quand vous en ferez à l'habit, que vous peignez un Pape, & non pas un *Signore*. Quelqu'un dit pour lors en Italien, que cet homme ne sçavoit ce qu'il disoit, ni ce qu'il faisoit. Dites, interrompit Sa Sainteté, qu'il peint bien, mais qu'il parle mal. Dites donc *Italien*, S. Pere, s'il vous plaît, dit le Gascon, avec le feu & l'accent de son Pais.

¶ Notre accent vient moins de notre langue que de notre idée. Vous le trou-

vez plaifant. Remontez à la fource, & jugez de l'origine.

¶ Les Italiens, difoit un Gascon, appellent l'opinion *Regina del mondo*. Je la vois regner par tout avec empire; mais à Paris par préciput. C'est-là que les hommes luy donnent le fceptre, & les femmes la couronne. *Regina del mondo*, l'opinion, que c'est bien dit. Je fouscris.

¶ Nôtre conduite eft un arbre qui produit des fruits de fon efpece. La bonne, bons, la mauvaife, mauvais. La féve en décide.

\* Deux Gascons de Bourdeaux ayant pris querelle, s'appellerent en duel. Lors qu'ils furent en prefence, l'un d'eux dit à fon ennemy, qui étoit en pofture de l'attaquer vigoureuſement: *Cadedis, mon amy, tu me charmes! Je ferois fâché de tuer un brave comme toy; demande-moy la vie, & je te la donneray.* L'autre luy répondit fierement qu'il ne la luy demanderoit jamais, & qu'il n'eût qu'à fe préparer à fe défendre. Le premier qui n'avoit guere envie de fe battre, voyant l'obftination de fa partie, continuoit toujors à luy dire qu'il admiroit fa bravoure, & qu'il ne tueroit



jamais un tel brave, ajoutant, *demande-moy-la vie, & je te l'accorderay.* Mais l'autre lassé de ces fanfaronades, luy dit encore, qu'il eût à songer à se défendre. *Ah!* dit le premier, *je t'admires! tu es un Cesar. Eh quoy! tu ne veux pas me demander la vie? Eh bien, puisque tu ne veux pas me la demander, moy je te la demande.*

¶ Je regle mes mouvemens dans mes intentions, comme dans mes allures. Si j'y fais un faux pas, je me remets, & je ne fors plus de cadence. J'ay de l'oreille.

¶ D'où vient que l'oreille est le chemin du cœur? C'est qu'il aime à se nourrir de vent. C'est un Cameleon qui ne vit que de l'air qu'il respire. Viande creuse. *Nourriture à dupes.*

¶ Un Intendant de Province étoit un homme fort épais. Bien des gens entr'eux l'appelloient volontiers *Cheval de carrosse.* Il devint amoureux d'une Gasconne des plus déliées. Le mari le sçavoit, & n'en étoit nullement jaloux. Elle s'en moquoit en effet. L'Intendant dînoit un jour chez elle. Il avoit vû dans l'Écurie du mari un beau cheval, dont il eut envie. Il le pria de le luy vendre. Le

mari dit qu'il étoit à son service. Ce ne fut que complimens. L'Intendant dit à la fin à la Dame : Madame , jugez-nous , & pour vos épices , je vous donneray mon portrait , qui est un second moy-même. Monsieur , luy dit-elle , ce n'est pas à moy qu'est le cheval. Il est à mon mary , & c'est à luy qu'il faut offrir ce second vous-même ; & sur ce pied , j'opine qu'il vous donne son cheval , troc pour troc.

¶ Troquer du travail contre de l'argent , c'est être Artisan. Troquer son tems contre de bonnes œuvres , c'est être vertueux. Troquer de longs services contre un peu de gloire , c'est être homme de Guerre. Je le suis. Voilà mon troc.

¶ On m'accuse , disoit un Gascon , d'être inconstant , parce que je change quelquefois de liaison & d'habitude. Je recuse les Juges & le jugement. Voicy mes chefs de recufation. Je ne suis pas Solitaire de mon humeur , & de ma profession encore moins. Je suis social. Ay-je à vivre avec quelqu'un ? je m'y accoutume. Ne sçauroit-il s'y faire de son côté , & y mettre du sien autant qu'il en faut ? je me fais épingle , &

je me retire du jeu. C'est jouïr seulement à la compagnie ne me plaît pas.

¶ Vous allez à tout, vous autres, disoit un Gascon à des jeunes gens de son País. Vous allez à tout sans réflexion, & vous tombez de haut en bas, comme ces pierres qu'on jette dans un Siège avec des pierriers. Garre les têtes. Pour moy, quand je passe à gué une riviere, j'aime à en voir le fonds. Quand je m'embarque dans une affaire, je veux y voir clair. La lumiere est un guide qui n'éclaire pas, quand elle se termine à rien. Choisissez l'objet, & éclairez.

¶ Je regarde un homme qui me donne un avis utile, comme un guide qui me remet dans le bon chemin, quand je m'égare. J'aime tout ce qui m'aide à toucher le but, dès que j'y vise.

¶ Les moindres petits ruisseaux courent à la Mer. S'étonne-t-on que les gens du País courent à la fortune, comme les Fleuves à l'Océan? Tout a son centre. Tout y court. Aussi faisons-nous, & sans relâche. *Nous sommes des Garonnes.*

¶ Ne vous étonnez pas de nous voir si lumineux & si brillans. Nous naissons sous deux Soleils, l'un pere du jour

& de la lumiere d'esprit, l'autre Astre de bonne fortune. Nous l'apportons au monde en y venant; c'est à elle à se délasser pendant nôtre enfance, & à nous suivre, ou nous attendre, dès que nous sommes *grandeleus*. Nous faisons nôtre devoir; si faut-il bien qu'elle le fasse. Chacun le sien, est-ce trop? Je m'en rapporte.

¶ Nous sommes de grands arbres. Quand on nous abbat, nos branches nous servent de tiges, & de racines, s'il le faut, pour nous tenir encore en l'air. Rien ne nous fait ramper que la complaisance. La violence n'y arrive pas.

¶ J'ay été malade. Si je fusse mort, la Gascogne eût pris la mante, & n'eût plus paru qu'en robe noire, en grand deuil.

¶ Quand des ennemis nous attaquent, nous les prenons pour des Vaisseaux fressles & fragiles. Nous les brisons, ou sçavons les entr'ouvrir pour leur faire des voyes d'eau. Nous les poussons toujourns à nôtre gré contre les rochers de nos vengeances.

¶ Que de rayons du Soleil on étouffe, quand on fait taire un Gascon!

¶ Que nous soyons braves à la Guer-

re, disoit un Gascon, tout le monde le sçait. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux ou les oreilles ; mais que nous y devenions les petits Ministres des succez & des victoires ; qui ne s'y connoît pas, n'en sçait rien. L'attention à nos recits y remédie.

¶ Les Romains, disoit un autre, ne demandoient pas, un jour de bataille, à leurs Soldats, s'ils avoient du cœur ; mais s'ils étoient prêts. On ne nous demande ni l'un ni l'autre. On le suppose.

¶ De nôtre País, nous ne sommes differens en affections, qu'autant que nous le sommes en phisionomies. Nous sommes toujourns à coup sûr uniformes en mérite, parce que nous le sommes à peu près en valeur. Nous avons tous le Soleil également pour *horoscope*, & Mars plus ou moins pour Planete & pour ascendant.

¶ Les autres Héros travaillent pour l'avenir, & nous d'abord pour le present. Nous voyons la posterité d'un peu plus loin. Nous en faisons la perspective.

¶ Une Gasconne des plus modestes disoit à son Amant, qui luy parloit avec trop de reconnoissance de toutes les bon-

rez qu'elle avoit eu pour luy : J'aime-  
rois mieux vous voir un peu ingrat, que  
tout-à-fait reconnoissant. Elle ne l'au-  
roit pas choisi pour l'Historien de sa vie.

¶ Plus j'estime celuy qui m'a fait  
plaisir, & qui n'a pas besoin de moy,  
moins je me presse de m'acquitter à son  
égard. La reconnoissance délicate est  
essentielle, mais non pas précipitée. Qui  
me paye un loyer de maison avant le  
terme, me fait entendre qu'il me croit  
ou mauvais, ou diseteux propriétaire.

¶ L'amour propre n'a pas souvent  
moins de part aux effets de la recon-  
noissance, que la justice & le devoir.  
Qui n'a pas le plaisir de pouvoir obli-  
ger les autres, n'en trouve guere à leur  
être fort obligé. Serviteur aux obliga-  
tions. Je les crois gênantes.

¶ Le Baron de Tendrignac, coquet  
de profession, alloit de Belle en Belle.  
Il vit enfin une Brune dont il devint vé-  
ritablement amoureux, & qui luy fai-  
soit négliger la plûpart des autres. Il ne  
luy déplaisoit pas luy-même ; mais elle  
étoit fiere & délicate. Elle n'ignoroit  
pas à quel point il étoit dissipé. Elle  
craignoit en un mot son humeur vola-  
ge. Il se trouva un jour par hazard seul  
avec

avec elle. Madame, luy dit-il, je ne vous demande pas si vous vous connoissez en mérite ; mais parmi tant d'autres curiositez que vous me suggerez, je voudrois bien sçavoir si vous vous souciez de ce qu'on fait pour vous. C'est selon, luy répondit-elle. C'est selon, luy répliqua-t-il ? Hé bien, reprit-il, je le passe, *le c'est selon*. Et voicy mon *selon* pour vous. Voyons si c'est le vôtre. Avant que de vous voir, je n'avois pas encore vû mon unique. Je répandois entre plusieurs les sentimens & les égards que je n'ay plus que pour elle. Je les rassemble à present pour elle tous au même point. Vous entendez bien que c'est pour vous. Vous en êtes le centre. Etes-vous tendre ou reconnoissante ? L'un des deux me suffit. Baron, luy dit-elle, l'un des deux seroit trop pour vous. Il ne vous en faut pas tant. Il m'en faudroit bien davantage, répliqua-t-il ; mais voicy le fait & constant. Je m'amusois à vous chercher en d'autres. Je vous retrouve toute entiere en vous. Je m'y tiens, & serviteur aux autres. Serviteur à vous-même. Baron, repartit-elle gayement, cherchez-moy encore en d'autres, je consens que vous

me trouviez à votre gré par tout où je ne seray pas. Vous m'échaperiez, s'écria-t-il ! Vous êtes ma trouvaille. Je ne puis vous trouver qu'en vous trouvant, & vous voilà toute trouvée. Adieu vous dis par tout ailleurs. Et moy, Baron, luy dit-elle en le quittant : Adieu vous dis icy. C'est donc jusqu'au revoir, reprit-il. Je vous retrouveray, ma trouvaille. Il la retrouva en effet, & aussi incredule ; mais il la persuada enfin. Ils sont mariez, & il n'aime qu'elle.

¶ Nous avons en aimant un privilege qui nous distingue, & que les Parisiens ne connoissent pas. Ils sont plus occupez de leur passion que de la personne qui la cause ; & nous, plus de la cause que de l'effet. C'est-à-dire, qu'ils n'aiment la Belle que pour l'amour d'eux, & que nous ne nous aimons que pour l'amour d'elle. La dominante a dans nôtre cœur le premier rang, nous n'y sommes qu'avec les autres en second.

¶ On ne compte d'ordinaire nos premieres galanteries qu'après que nous en avons eu de secondes. C'est un droit que nous partageons avec les femmes. On ne leur reproche rien, quand elles n'ont



aimé qu'une fois. Gare la récidive. C'est à elles à être timides. La hardiesse nous convient.

¶ On conseilloit à une jeune & belle Provençale, fille de qualité, mais qui n'avoit nul bien, d'épouser un homme de rien qui étoit fort riche. Moy, s'écria-t-elle ! je me chargerois de ce *guelillon* ! Il m'est avis, quand on m'en parle, qu'on me dégrade de jeunesse & d'agrément, & qu'on me jette au nez une bouteille d'encre.

¶ Une veuve de Languedoc pouvoit se flater d'être mere d'une des plus belles filles du Royaume. Elle vint à Paris dans l'esperance que sa fille s'y établiroit avec éclat, par sa beauté & par son mérite. Un vieux Seigneur riche & gouteux en fut épris en effet, dès qu'il l'eut vûe. Dans la crainte qu'on ne luy enlevât sa proye, il fit demander en mariage. Quoy, dit la mere, je donneroï ma fille à un homme aussi vieux & aussi incommodé ! On me prend donc pour une mere dénaturée. Ce seroit lier, jusqu'à extinction de chaleur naturelle, un corps vivant à un corps mort. Je ne condamneray jamais ma fille à un aussi affreux supplice. Je suis

sa mere, je ne seray pas son tyran.

¶ J'ay remarqué, disoit un Gascon, que les femmes de Paris qui aiment le moins leurs maris, sont celles qui les pleurent davantage quand ils meurent. Cela doit être, & j'en sçay la raison, ajouta-t-il. La bienveillance leur arrache ces larmes de tristesse, qu'elles mêlent aux larmes de joye que leur fait verser leur amour propre. En voilà deux sources pour une. Les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivans.

¶ On reprochoit à un Gascon que tous ceux de son País se faisoient de plein droit un privilege, ou du moins une habitude de se louer eux-mêmes, & de se montrer parfaits de tous les côtez, dont ils s'étudioient à se peindre. Je le crois bien, répondit-il. Nous avons de la perfection une idée qui n'admet point de défaut. Quand nous la confondons avec nous, les vices & les défauts n'y trouvent plus de place. C'est toujours montrer qu'avec l'idée de la perfection, nous avons bonne envie de l'entremêler avec nous, & nous avec elle. C'est nôtre alliage.

¶ Combien de femmes riroient à la

mort de leurs maris , si elles pouvoient résister à la honte de ne pleurer pas ! Je me défie des Artemises.

¶ Il y a des femmes , qui ne pouvant plaire par certaines bonnes qualitez , ont recours à des défauts qui leur en abrègent la méthode. Ce sont-là de ces charmes que toutes les femmes sçavent se donner. S'étonne-t-on , après cela , qu'il y ait tant de charmantes ?

\* Le Chevalier Gaillac ayant quitté la Gascogne son País , s'alla établir en une Ville d'Italie. Etant un jour dans la maison d'un Gentilhomme , & voyant ses armes peintes au bas d'un tableau , il luy sou tint qu'elles étoient usurpées , que c'étoit celles de sa famille , & qu'il prétendoit qu'il luy en fist réparation. Là-dessus ils s'appellent en duel , se donnent rendez-vous & s'y trouvent. Mais avant que de se battre , le Gascon dit à l'Italien : *Voyons , je vous prie , si je ne me suis pas trompé. Quelles sont vos armes ?* à quoy l'Italien ayant répondu , *que c'étoit une tête de bœuf , cadedis* , luy dit le Gascon , *rengainons , vous êtes honnête homme ; car les miennes sont une tête de vache.*

¶ On dit à Paris qu'un homme est bon , quand il n'a pas l'esprit d'être mé-

chant, & qu'un homme est liberal, quand il achete ses plaisirs plus qu'ils ne valent. Ceux qui parlent ainsi, ne devroient jamais être parrains. Ils ne savent pas donner des noms. Il faut dire de l'un, qu'il est sot, & de l'autre, qu'il est dupe. Je me connois en *sobriquets*.

¶ Tout le monde nous croit d'un bon naturel, partant reconnoissans. Faut-il s'étonner qu'on aime à nous faire plaisir, sur tout les femmes? Elles comptent sur la représaille. Et elles fines.

¶ L'amour nous mene à la gloire; mais la gloire ne nous ramene à l'amour que chemin faisant, aux heures de curiosité ou de récréation, comme qui voyage.

¶ Le secret de mon ami ne scauroit autant m'embarasser que le mien. De celuy-cy, j'en suis propriétaire, je le puis trafiquer à ma mode. De l'autre, je n'en puis rien faire. Fond perdu, dont je n'ay pas même l'usufruit.

¶ De toutes les symétries, la plus scavante, à mon avis, & celle qui saute le plus promptement aux yeux, c'est celle de la beauté. L'Architecture n'y fit œuvre.

¶ Deux beaux esprits de Languedoc étoient à Paris depuis plusieurs années.

Ils n'étoient plus jeunes , & ils conser-  
voient toujous le même goût pour la  
galanterie. Le plus vieux ne pouvoit  
plus être amoureux que d'une beauté  
qu'il n'eût pas encore vûë , ou qu'il ne  
vît du moins que pour la premiere fois.  
Ils connoissoient les filles & les femmes  
qui avoient quelque reputation de beau-  
té. Le moins vieux voulut surprendre  
son ami. Il le mene chez deux jeunes  
personnes de Province , qui étoient ve-  
nuës à Paris pour la premiere fois , &  
qui n'étoient arrivées qui depuis huit  
jours. A peine entroient-ils dans leur  
chambre , que la plus jeune s'écria , &  
dit au plus vieux : Eh vous voilà , à la fin,  
Monsieur ! Qu'êtes-vous donc devenu ?  
Il y a trois jours que nous ne vous avons  
vû. Le moins vieux surpris que son ami  
eût déjà déterré ces nouvelles venuës ,  
& qu'il en fût si fort connu , luy mit la  
main sur l'épaule , & luy dit : va , mon  
fils , Paris est trop petit pour toy , cher-  
che un Empire plus vaste & plus digne  
de tes découvertes. Je te reçois Cheva-  
lier d'amour , & Heros de galanterie.

¶ Celuy qui venoit de placer si à pro-  
pos les paroles de Philippe à Alexandre ,  
laissa là son ami , & s'en alla pour son

compte chez une jeune Brodeuse, dont il étoit touché. Elle l'avoit assuré qu'elle ne voyoit personne, & il avoit déterré qu'un jeune Brodeur la voyoit assez souvent. Il en étoit jaloux. Il écouta à la porte. Il entendit un dialogue qui ne l'éclaircissoit pas assez, & qui redoubloit ses soupçons. Il heurte, le Brodeur se cache dans un petit réduit où étoit la fontaine & la petite batterie de cuisine. La Belle ouvre la porte, le jaloux entre, & ne voit qu'elle. Il luy cache son émotion. Il faisoit chaud. Il luy demande un verre d'eau. Elle luy va rincer un verre. Elle le remplit d'eau. Il l'avalle. Il en demande un second. Autant pour le Brodeur, luy dit-il. Il s'adresse à luy. Il le découvre en s'avancant. Il fait avaler le verre d'eau au pauvre Brodeur honteux & tremblant, & il le chasse. Ce que la Belle en pensa est une énigme, dont le mot est *le dépit*.

\* Une Gasconne parlant d'un Prédicateur de qui elle avoit entendu le Sermon de fort loin; *il m'a*, dit-elle, *parlé de la main, & je l'ay écouté des yeux*.

¶ Rien n'est plus nuisible que d'avoir trop d'honneur, quand on a à vi-

vre avec qui n'en a guere. Nous sommes dans le cas, dès que nous sommes hors de chez nous. C'est-là ce qui nous donne le plus *la maladie Suisse*.

¶ D'où vient que, du plus au moins, tout le monde est inconstant, & que la longue possession du plaisir, même le plus grand, dégoûte tôt ou tard, ou ennuye? C'est que c'est un bien de changer de peine, & une volupté de changer de plaisir. On veut plus d'un plat pour faire bonne chere, & plus d'une chambre pour être bien logé.

¶ Je ne sçay pas, disoit une jolie femme à un Gascon, à qui elle ne pouvoit plus résister: d'où vient que nous nous accommodons tant des gens de vôtre País, & que nous vous préferons à d'autres? J'en sçay la raison, luy répondit-il, & la voicy. Nous ne faisons pas l'amour les bras liés à la Parisienne, ayant une tabatiere à une main, & une canne à l'autre. Nous sommes alertes, & nous sçavons vous épargner la contrainte de nous dire *ouy*: Nous le disons pour vous-mêmes, ou nous le supposons. *Voilà le Hic.*

¶ Une belle personne étoit tête à tête avec un Gascon qui luy en contoit.

Elle devint rêveuse, & elle le regarda d'un air languissant. Ah, s'écria-t-il, ma Reine !

*Ah ! je vois dans vos yeux timides ou distraits,  
Que mes feux de ce cœur ont pu troubler la paix.*

Parlez beaux yeux, continua-t-il, j'écoute, n'embrouillez pas la phrase, il vous sied d'être lumineux.

\* *Allons, Monsieur, l'épée à la main,* dit un Parisien dans le milieu d'une rue à un Gascon qui venoit de l'offenser. *Comment, Allons ?* reprit celui-cy : *A qui croyez-vous parler ? Commandez à vos Valets.*

¶ Je ne crois pas, disoit N... qu'il y ait rien de plus piquant que Madame de M. Il y a entre ses regards & ses souris un accord qui enleve, & une harmonie qui ravit. Ses traits sont au *compas*, & sa bouche & ses yeux à l'*unisson*.

¶ Les hommes de bon goût, disoit un autre, sont à la vûe de Madame de B. ce que sont les moutons à l'aspect de l'herbe fraîche & naissante, empressez à y courir, & charmez d'y pouvoir jeter des regards tendres. On ne la voit pas



fans desirs. Le cœur est au bout des regards pour elle.

¶ On demandoit à un Gascon, d'où venoit qu'il embrassoit tous les hommes de sa connoissance, quand il les trouvoit chemin faisant ? C'est, répondit-il, que je les prens pour mes amis à la Parisienne. Les amis de cette espece, ce sont des anguilles. Ils glissent. Ils échappent. Nous sommes toujours avec eux bras dessus, bras dessous, aux accolades. Nous les retenons, de peur de les perdre. Nous n'en usons pas de même, quand nous sommes mariez, avec nos femmes. Nous n'avons pas peur qu'elles s'en aillent. Cette crainte n'auroit rien d'opposé au repos.

¶ On mesure la grandeur & la distance de la Lune, & l'on juge de la figure de la Terre en même-tems, par son ombre. On juge de même de la profondeur & de l'étendue de nôtre génie par les oppositions des Parisiens qui veulent nous offusquer. Ils deviennent nos fa-lots.

¶ Nous sommes le *tremble-cœur* de nos ennemis, le *bouclier* des poltrons qui nous invoquent, & la *tête de Meduse* des fanfarons qui osent nous résister. Répa-

*rateurs des torts ; sur le marché.*

¶ Je donne de l'œil *sur les coins & recoins* du monde. Tout m'y paroît *vent & girouette*. Tout y tourne, tout y fuit. Les seuls Gascons y tournent, & n'y fuient pas. Heureux le lieu de leur *consistance*. Ils en préfont le bonheur.

¶ On dit que nous sommes éloquens; cela pourroit bien être; car nos discours se font quelquefois remedes à nos besoins. Qui nous écoute, ne conserve pas long-tems son humeur refusante. Nous luy *libéralisons* l'ame.

¶ Pourquoi ne serions-nous pas éloquens? Nous mettons dans tous nos discours, pour le moins, tout ce qu'il y faut; & en cas de besoin, nous nous y mettons nous-mêmes. Nous nous faisons *figures de Rhetorique*, & la persuasion au bout.

¶ Nous ne sommes pas inventeurs de veritez. Pour brodeurs, assez souvent, en vûë de l'agreable & de l'utile. *Privilege d'éloquence*.

¶ Nous ne sommes jamais si éloquens, que lorsque nous parlons pour nos amis, en chose qui leur importe. Nous mêlons *konné:ement* nôtre amour propre avec le leur, & nous ajoutons *utilement*

leur esprit au nôtre. *Regle de fortification.*

¶ Les Parisiens appellent souvent *vaineté* ce qui n'est en nous que belle gloire. Ils sçavent le langage de l'esprit. Nous leur apprenons celui du cœur ; & de-là *appointez contraires*. Tant pis pour eux.

¶ Je crois, disoit un Gascon, que cet homme-là a resolu de me faire enrager. Je le méprise, & il m'honore. Soit, je luy passe celuy-là. Mais je le haïs, & il m'aime. La représaille m'embarrasse. Il me devient nécessaire, ou du moins utile malgré moy, & il me sert en dépit que j'en aye. Il vient de me rendre, à mon insçû, un bon office. Je voudrois qu'il m'eût nuï. Je voulois le punir, & il faut à bon compte que je le récompense. Il me diroit, qui doit, a tort ; je luy fermerai la bouche. Qu'il dise après cela ce qu'il voudra, je le casse aux gages : il est payé.

\* Un Cavalier Gascon, fort brave de sa personne ; mais qui tenoit beaucoup du naturel de sa Nation, étant en une escarmouche, tira un coup de pistolet à son ennemy, & au même instant il se vanta à un de ses amis qui étoient au-

près de luy , qu'il l'avoit tué. L'autre ne voyant aucun mort , luy dit : *Cela ne peut être ; car je ne vois personne à bas.* A quoy le Gascon répondit : *Cadedis , ne vois-tu pas que je l'ay réduit en poudre ? Eh ! ne me connois-tu point ?*

¶ Deux Gasconnes se querelloient. L'une étoit jeune & belle , & l'autre n'étoit plus ni l'un ni l'autre. Dans la chaleur de leurs reproches , elles en vinrent aux termes les plus offensans. Allez , dit la vieille , vous êtes une gue-non. Allez , repartit la jeune , vous êtes une vieille forcierre. Je suis forcierre , reprit la vieille ! Je devine donc.

¶ Il n'y a rien de plus triste que d'être femme , disoit dans cette idée une jolie personne de Languedoc. Pendant que nous sommes jeunes , on nous croit Catins , dès que nous sommes vieilles , le mot de forcierre est au bout de tous les reproches qu'on nous fait. Le moyen de l'éviter ? C'est de vivre sans reproche & sans crainte de s'en attirer. Il en coûte ; mais m'y voilà.

— ¶ Les Gasconnes sont vives , & elles ont souvent les dehors de la Coqueterie , sans en avoir les sentimens. Un Parisien en avoit épousé une des plus jo-

lies. Elle étoit naturelle dans ses expressions, & enjoiée dans ses reparties. Le mari étoit jaloux. Il luy entendit faire quelque réponse vive & delicate à un homme des mieux faits qui luy en contoit. Il s'en plaignit trop fortement, & avec outrage. Comment, luy dit-elle ? parce que je ne dois aimer que vous, vous voulez que je creve les yeux à tous ceux qui me trouvent belle, & qui vous envient vôtre bonheur ? Les plaintes du mari redoublerent ; & il porta si loin son emportement, qu'il la battit. Elle appella du secours. Tout le voisinage y accourut. On la trouva meurtrie, & baignée de larmes. On luy dit tout ce qu'on put pour la consoler. Helas ! répondit-elle, tout mon chagrin est de n'avoir pas eû l'esprit de le mériter. Mais ma consolation est, que Dieu-mercy j'y suis à tems. Il me fait malgré moy vindicative.

¶ La jalousie est à l'Amour ce qu'est au vin le vinaigre. La mauvaise humeur d'un mari ou d'un Amant, est pour une femme de la présure *dans le lait*.

¶ La Baronne de Castel-Florit, jeune, gaye, & gracieuse. Une autre qui étoit aussi vive, & qui n'étoit pas moins

belle, demandoit quelque belle étoffe à son mari. Il étoit riche, mais avare & jaloux. Il n'y voulut pas entendre. Si faut-il, luy dit-elle, que j'aye un habit, ou que j'aïlle toute nuë, pour exciter quelqu'un à compassion. Faites comme il vous plaira, luy répondit-il. Vous mériteriez bien que je vous prisse au mot, répliqua-t-elle.

— ¶ Un Parisien étant amoureux d'une Gasconne. Il ne luy déplaisoit pas, & il obtint d'elle une heure marquée, & un lieu déterminé pour la voir, & pour luy parler à son aise. Elle fut la première au Rendez-vous, & il y vint trop tard. La Gasconne ne luy pardonna pas ce défaut d'empressement; elle s'en plaignit, & elle éclata en reproches. Il vouloit se justifier; mais il n'étoit pas écouté. Allez-vous-en, luy disoit-elle toujours, sortez, & ne me voyez de votre vie. Hé bien, luy répondit-il, puisque vous le voulez, écoutez deux mots, & je fors. Je n'écoute rien, répliqua-t-elle, laissez-moy. Deux mots, luy dit-il, & je m'en vais. Cela est fini, reprit-elle, allez-vous-en. Hé bien, repartit-il encore, rien que deux mots, & je m'en irai, je vous en donne ma parole,

parole, écoutez-moy. Eh! vous vous en iriez, luy dit-elle, d'un air languissant & desarmé. Les femmes veulent-elles toujours être obéies?

¶ Un des plus grands Seigneurs de la Cour, & originaire de Gascogne, étoit en liaison avec une Dame de la première qualité, qui faisoit bien des Vers, & qui étoit en procez avec une Princesse fiere & hautaine. Ce grand Seigneur s'étoit déclaré contre celle-cy, & il sollicitoit ouvertement pour son amie. Il étoit un jour avec elle chez le Rapporteur. La Princesse y vint; & les voyant ensemble, elle dit tout haut: Je ne m'étonne pas si je trouve mes Juges si prévenus. J'ai contre moi tout ce qui s'appelle Poëte & Gascon. Tout beau, tout beau, Madame, luy répondit le grand Seigneur Gascon. Nous sommes vous & moy deux cadets de bonne maison, qui n'ont rien épargné pour leur fortune.

¶ Je suis bien à plaindre pour la gloire de mon nom, disoit un Gentilhomme de Guyenne, qu'il n'y ait pas eu dans nôtre País un Plutarque, qui ait fait la vie des hommes illustres de ma maison. Et s'il y avoit ajouté les grands

hommes de toute la Province, il en eût fait une Bibliothèque, qui eût été aussi longue que l'est la route de Bordeaux à Paris.

¶ En parlant des Maréchaux de France, & des Heros de Gascogne, un homme du País dit un jour : Il y en a tant, & le nombre en est si multiplié, que j'en perds le calcul & la mémoire. *Le País en fourmille.*

¶ On parloit de deux Officiers qui s'étoient distinguez dans une action d'éclat. Vous vous en étonnez, dit un Gascon ? l'un est de chez nous, & l'autre meriteroit d'en être, quoique Normand. Nous luy donnons Lettres de compatibilité.

¶ Une Gasconne mariée à Paris, disoit de son mari: Tout le monde dit qu'il est brave : pour brutal, je vous en réponds. Je ne suis pas ennemie de la valeur ; je l'aime d'un côté, & je le hais de l'autre.

¶ Un Gascon s'étoit battu avec un Normand qui l'avoit cruellement offensé. Il le tua. Ses plus intimes amis exigèrent de luy, de leur dire comme la chose s'étoit passée. Il leur en fit le récit au vray. Il rendit justice à la valeur



du défunt, & sentant réveiller encore son animosité & sa vengeance, le combat, dit-il, étoit sanglant & de bonne foy. Il falloit que l'un des deux, tout au moins, restât sur la place. Le Normand a été fin. Il a voulu être le mort : si j'avois été le tué, je serois ressuscité pour luy venir arracher le cœur, & pour luy en souffleter les jouës.

¶ Monsieur de Segnelay avoit pris en amitié un Officier Gascon qui servoit dans la Marine, & qui avoit quelque action devers luy. Ce Ministre luy avoit fait espérer qu'il auroit quelque part à la premiere promotion. La chose tourna autrement. Le Gascon en fut piqué. Il en alla faire ses doleances. Que voulez-vous que j'y fasse, luy dit Monsieur de Segnelay ? J'avois de bonnes intentions pour vous. Il n'a pas tenu à moy. Vous êtes malheureux. Si je suis malheureux, reprit le Gascon ! je le suis au point, que s'il y avoit en France un chapeau de moins qu'il n'y a de têtes d'hommes, & qu'il fallût mettre à nombre égal les chapeaux & les têtes, c'est la mienne qui sauterait.

¶ Un Allemand avoit un Valet Gascon. Il aimoit à boire, & lorsqu'il avoit

trop bû, il oublioit, & il perdoit tout. Le soir, en arrivant dans son Hôtellerie, il dit à son Valet: souviens-toy au moins demain matin de prendre tout ce qui est à nous; quand nous partirons. Je n'y manqueray pas, Monsieur, répondit le Gascon, & je n'oublieray ni vôtre cheval, ni vous.

¶ Quel est le patrimoine le plus sûr d'un Gascon? Un Parisien répondra que c'est le scavoir-faire. Un Normand, que c'est le baragoüin. Un Gascon, que c'est l'art de plaire, & l'envie de réussir. Et moy, je dis que c'est la valeur *aux Champs*, & l'amour *à la Ville*.

¶ D'où vient, disoit un Gascon à un Normand, que vous vendez si cher un *ouy* & un *non*, quand nous les donnons pour rien? C'est, répondit le Normand, que vous n'avez pas grand'chose à perdre, & qu'il n'y va rien du vôtre quand vous vous engagez. Vous risquez donc bien moins vous autres, reprit le Gascon; car chez vous, *du dit au dédit*, il n'y a pas plus loin que de la demande à la réponse.

— ¶ Le feu est le plus noble des Elements. Tout le monde convient que nous en sommes pétris. Jugez de la pâte. La

vivacité est nôtre principe, & la Noblesse nôtre Element.

¶ Un Gascon étoit dans un Fiacre. Le Cocher serra étourdiment un Breteur contre une muraille. Celuy-cy mit bien-tôt flamberge au vent, & donne au Cocher cent coups de plat d'épée. Le Gascon voituré met la tête à la portiere, & crie de toute sa force : Monsieur, Monsieur, qui battez si bien, battez plus vite, dépêchez, je le paye à l'heure.

¶ J'ay lû, disoit un Gascon, qu'un Prince demandoit autrefois à un Philosophe qui luy presentoit un Placet, d'où venoit que les Princes n'avoient rien à demander aux Philosophes, & que ceux-cy avoient toujours quelque requisiion à faire aux Princes ? Mon Sage luy répondit : Les uns sçavent ce qui leur manque, & les autres aiment à l'ignorer. J'aime la réponse, je me l'adopte ; & quand j'ay besoin de m'adresser à quelqu'un, je me souviens que je suis *du País de Philosophie.*

¶ Un Gentilhomme de Gascogne va trouver un Prélat de son voisinage, & en l'abordant, il luy dit : Monseigneur, je vous ay dit souvent combien je vous

honorois. En voicy une bonne preuve, J'ay besoin de deux cens pistoles, tous mes amis me les offrent, à l'envie, je les refuse; & par zele & par respect pour vous, je vous en reserve la preference. Monsieur, je ne la merite pas, répond le Prêlat; je ne veux pas faire des jaloux, je vous refuse. Monseigneur, repartit le Gentilhomme, vous êtes trop modeste & trop timide. Vous avez peur de vous faire aimer. Rassurez-vous à mon profit. Je vous seconde.

— § Monsieur de Taurignac étoit un fort bon Officier. Il faisoit son chemin, & il étoit dans les bonnes graces d'un grand Prince, sous qui il avoit servi avec beaucoup d'approbation. Il étoit veuf pour la seconde fois, & il étoit sur le point de se marier pour la troisieme. Il va prier le Prince d'y consentir. Comment, luy dit ce Heros, tu vas encore te remarier? Taurignac, comptons un peu. Tu as épousé d'abord une Sainte, ensuite une Ange, & tu oses encore te marier avec cette belle Mademoiselle de S..... Taurignac, tu tentes Dieu. Monseigneur, répondit Monsieur de Taurignac, ce que j'en fais, est parce que je crains Dieu, & que je n'ay pas peur des hommes.

¶ Le nommé Tromassin, homme de bas étage, faisoit le capable avec peu d'esprit, & le liberal avec peu de bien, & beaucoup d'avarice. Il venoit de faire une perte considerable. Un Parisien dit : il se pendra. Quoy, dit un Gascon, sans songer qu'il se croit Gentilhomme.

¶ On louoit un beau portrait. Il étoit si ressemblant, & si bien peint, que les meilleurs connoisseurs disoient qu'il ne luy manquoit que la parole. On le croit en vie, dit un Gascon, & il faut que le Peintre soit damné, s'il ne dit où en est l'ame.

¶ Je suis venu si vite, disoit un Ecclesiastique de Gascogne qui avoit couru à une œuvre de charité : Je suis venu si vite, que mon Ange Gardien avoit de la peine à me suivre.

¶ Si j'avois fait pour mon salut, disoit un Officier Gascon qui avoit bien du service, ce que j'ay fait pour ma fortune, je serois dans le Ciel sur un fauteuil de velours cramoisy qui auroit une crépine d'or de cette hauteur, montrant toute la longueur de son bras.

¶ Sur un portrait d'un homme vain & bouffi d'une fausse gloire, où le Peintre ne le faisoit pas ressembler, mais il le

représentoit dans un équipage magnifique : Voilà un mauvais Peintre, dit un connoisseur ; le Peintre ? reprit un Gascon, je le trouve judicieux & habile. Il n'a pas pû peindre l'homme, il en a peint l'orgueil.

¶ Un Medecin en colere contre un Gascon, menace de le tuer. Ce ne sera pas toujours à coups d'ordonnances, luy dit le Gascon. Je ne te crains pas en santé ; & je te promets bien de ne te pas envoyer querir quand je seray malade. Après cela, ajouta-t-il, tu'es émû ; & de peur que je ne le devienne, je t'ordonne deux ou trois doses de silence.

¶ Une Dame fort delicate sur sa santé ne pouvoit souffrir dans sa maison, ni auprès d'elle, quelqu'un qui fût enrhumé, ou qui eût la moindre fin ou le moindre commencement de rhume. Vous verrez, dit un Gascon, que pour voir quelqu'un *en sûreté de reflexion & de visite*, elle exigera qu'avant de l'approcher, on fasse la quarantaine.

— ¶ Depuis huit jours, disoit un grand Joueur à un Gascon, j'ay bien gagné 400 Loüis. Qu'en dites-vous ? J'en dis, répondit le Gascon, que si vous m'en aviez prêté le quart, j'en serois plus aise que vous. ¶ Un

¶ Un homme de rien faisoit l'important. On demanda à un Gascon qui il étoit. Helas ! répondit-il , j'ay vû un Bahutier qui l'appelloit mon fils ; je crois qu'il pouvoit à son tour l'appeller mon pere.

¶ On disoit à un Seigneur Gascon , qu'un Ingénieur de sa connoissance qui ne passoit pas pour habile homme, avoit été pris comme Espion par les Ennemis, & qu'il avoit esté pendu. Helas , dit le Gascon, il est mort innocent ! Ce jugement téméraire luy coûte cher.

¶ Un mauvais Joüeur avoit beaucoup gagné. On dit à un Gascon qui le connoissoit particulièrement , qu'il devoit avoir parié pour luy, ou avoir été de moitié. L'avis n'est bon que pour le passé, répondit-il. Je ne scaurois me résoudre à m'en servir à l'avenir.

¶ Monsieur le Maréchal de Tourville avoit connu à Toulon un jeune Gentilhomme du Pais fort bien fait de sa personne , qui avoit de l'esprit & de l'étude , & qui d'ailleurs étoit fort divertissant. Ce Maréchal en avoit donné à la Cour une si agréable idée, qu'on trouva le moyen de l'y attirer. Un Gascon de Versailles le voyant arriver avec un

air de confiance , dit dès la première vûe : il est bien fait , & il est hardi , il réussira. Il a été prédit.

¶ Une femme de qualité qui n'étoit plus ni jeune ni belle , & qui se flatoit d'être encore l'un & l'autre , vouloit aller au Bal en masque. Elle exigea d'un jeune Gascon qui étoit fort recherché des Belles , de luy donner la main sans masque. En entrant au Bal , elle luy dit : croyez-vous qu'on me reconnoisse ? Non , Madame , luy répondit-il. Je vous déguise au dernier point. On me regarde.

¶ On reprochoit à un Gascon qu'il disoit des douceurs à toutes les femmes , & qu'il avoit une trentaine de Maîtresses. Helas ! répondit-il , le reproche peut avoir quelque fondement ; car il m'en faut deux mille , ou une.

¶ Un grand Joüeur perdoit beaucoup , & joüoit fort malheureusement à une grande partie de Lansquenet. Il étoit toujours premier pris , & il étoit sûr d'un coupe gorge , dès qu'il prenoit les cartes. Il rioit avec éclat dès qu'il voyoit la sienne. Un Gascon qui le voyoit joüer , dit à un de ses amis qui l'étoit beaucoup du Joüeur malheureux :



Ne m'avez-vous pas dit que vôtre ami le perdant & le joyeux avoit beaucoup d'esprit? Il en a beaucoup, assurément, répondit l'ami commun. Oh bien, répartit le Gascon: dites-luy de ma part, qu'il ne s'en sert guere, & qu'il n'y a qu'un sot qui puisse rire & se divertir de son malheur. *Perdre & rire font en effet bande à part.*

¶ Une femme avec qui j'étois en froideur, m'écrivit un jour d'hiver & de glace, de l'aller voir, pour réchauffer au coin du feu nôtre amitié trop refroidie, & à demi gelée. Elle me fit grand feu, & elle tenoit une bourse. Je luy dis en entrant: Madame, voicy de quoy me réchauffer. C'est ce que dit un jour un Baron Toulousain en presence du mari, qui sçavoit que cette aventure étoit arrivée à sa femme.

¶ Le Marquis de Ventignac sortoit un soir de chez le Roy. Il ne trouvoit pas ses gens. Il va à la porte du Louvre, & crie de toute sa force: Laquais, Laquais, Laquais de Ventignac. Point de nouvelles. Personne ne luy répondoit. Il crie encore plus fort: Laquais de Ventignac, Laquais du diable. Plaît-il, Monsieur, répondirent les Laquais.

Peste des coquins, s'écria le Marquis !  
A ce mot, ils ont tous reconnu leur  
Maître.

¶ Les anciens bienfaits s'oublient,  
les nouveaux en rappellent le souvenir,  
Quand je crains qu'un homme ne me  
soit ingrat, je l'empêche, je luy fais tou-  
jours du bien. Imité-moy, Madame,  
vous échauffez mon cœur, rafraichis-  
sez de tems en tems ma memoire; &  
tout à vous.

¶ Une Dame qui avoit les dents gâ-  
tées, mais fort jolie d'ailleurs, disoit  
mille choses gracieuses à un Gascon. Il  
n'y répondoit que froidement. On en  
fut surpris, & on luy demanda la raison.  
Je n'aime pas, dit-il, ces femmes qui  
caressent des yeux ceux qu'elles offen-  
sent de la bouche.

¶ Un homme qui étudie, peut-il se te-  
nir pour interrompu par un homme qui  
sait & qui a de l'esprit? Quand je suis  
aux prises à la Guerre, je ne suis jamais  
fâché de me voir joindre par un brave  
de mon parti; pourvu, s'entend, qu'il  
ne prétende pas à la préférence de la  
gloire. Il y en a pour tous.

¶ Les Parisiens imitent les Gascons  
auprès des Dames, & ils ne peuvent les

y souffrir. Ils n'ont pas tort. Ils n'en font que les marmouzets, quand ils les copient. Nous sommes de la première main. Fy des copies.

¶ On aime le jeu, *je tolere*. On s'y ruine, *je condamne*. Je comprends qu'on aime mieux perdre au jeu l'argent qu'on destine à ses plaisirs, qu'à tout autre divertissement. Les volontez sont libres, & les fantaisies aussi; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on puisse prendre tant de plaisir à se ruiner. Ceux qui vont par là à *Bffetre* ont passé par les *Petites-Maisons*.

\* Un jeune Gascon ayant été arrêté prisonnier pour des violences faites par luy à un homme de Cour; *Cade-dis*, dit-il, *que les Courtisans ont bon temps à present que le Lion est enchainé, ils ne doivent plus rien craindre!*

¶ Cet homme là est né riche & avare. Il n'a jamais pû prendre sur luy de se servir de son bien, ni de ne pas profiter de celui d'autrui. Il n'est pas amoureux, & il dépense. Il n'est pas devot, & il restituë. Il va mourir.

¶ Je regarde une femme qui parle contre la galanterie, & qui s'habille toujours galamment, comme un Prédica-

teur qui fait tout le contraire de ce qu'il dit. Pour lors on les voit *par l'oreille*, & on les entend *par les yeux*.

¶ Un Gascon qui passoit pour avoir beaucoup d'esprit, étoit des heures entières avec une femme qui n'en avoit guere; mais qui en échange étoit fort bien faite, & qui avoit sur tout une belle bouche & de belle dents. On luy demanda un jour: Que pouvez-vous faire avec elle? Il répond: Je la regarde parler.

\* Le Comte de Brulefarac étant un jour à la Comedie, & incommodant beaucoup ceux qui étoient auprès de luy, parce qu'à force de se remuer, son épée se mettoit souvent entre leurs jambes, un Officier s'en trouvant embarrassé luy dit: *Monsieur, votre épée m'incommode*; Cadedis, luy répondit le Gascon, *elle en a bien incommodé d'autres*.

¶ Le Marquis de C. avoit tout l'esprit du monde, & étoit tout-à-fait divertissant dans la conversation. Il faisoit un jour un conte fort plaisant à des gens qui en rioient de bon cœur. Il en rioit luy-même comme les autres. Une femme qui avoit été jeune & belle, passa dans ce tems-là: on la salua, &

On continua de rire. Elle s'en formalisa, & elle crut qu'on se mocquoit ou d'elle, ou de sa trop grande parure. Elle en fit ses plaintes à un ami du Marquis. Quoy ! répondit-il, elle me fait une querelle pour avoir ry ? Elle se fait justice ; les ris pour elle ne sont plus que risées.

¶ Voulez-vous sçavoir, disoit un Gascon, d'où vient que les femmes craignent tant le mépris ? C'est que la plupart d'elles sentent bien que c'est un tribut, que tôt ou tard on leur paye. On s'en acquitte même quelquefois en les aimant. Combien y a-t-il de gens à Paris qui ne sont pas peuple, & qui aiment ce qu'ils méprisent ? Je ne sçache qu'un gros intérêt qui puisse servir de passe-port à ce défaut de délicatesse.

¶ Brutal & amoureux ne sont-ils pas deux termes contradictoires ? *Je demande.* Une Languedocienne dira qu'oüy ; la Maîtresse d'un Financier dira que non ; & toute coquette de Paris répondra à la Normande.

¶ Un homme petit, gros & rond, a un nez des plus grands. Un Gascon dit, que c'est un homme taillé en boule, qu'on a colé à un nez taillé en pointe

de rocher. Un Espagnol a dit à ce sujet : *Un hombre à una nariz pegado.* Un homme colé à un nez.

¶ Vous me faites la guerre en conversation. Etes-vous hommes ? carte blanche, & gare la botte. Etes-vous femmes ? je vous donne l'amnistie, si vous êtes belle ; mais je la refuse aux troupes auxiliaires des Plaisans de profession. Maudite engeance.

\* Un Gascon desirant d'apprendre,  
 Seulement à danser autant qu'il le falloit,  
 Pour se tirer d'affaire au bal, s'il s'y trouvoit,  
 Et que par bienséance il ne pût s'en défendre.  
 Un jour donc qu'en Salle il alla,  
 Le Maître, fûtôt qu'il fut là,  
 Pour ne point perdre temps, le fait mettre en  
 posture,  
 Et luy donne de ses leçons ;  
 Luy fait faire les pas avecque leur figure,  
 En avant, à côté, le tourne en cent façons.  
 Le Gascon s'en acquitte en la même maniere  
 Qu'on le voit en tout Apprentif ;  
 Mais quand ce vint aux pas qu'il faut faire en  
 arriere,  
 Le Maître eut beau parler, l'Ecolier fut retif,

En disant, Cadedis, je renonce à la danse,  
 Et n'en veux rien sçavoir, amy, je vous promets :  
 Car seulement j'avance,  
 Et ne recule jamais.

¶ Quand je songe que je suis brave,  
 je suis prêt à périr dans l'occasion :  
 quand je songe que je suis Serviteur du  
 Roy, je me conserve pour son service.  
 Je me tire du danger pour y revenir : je  
 n'y perds rien, & le Roy y gagne.

¶ Un Auteur de Languedoc avoit  
 fait un assez bon Livre. Il le vendoit  
 bien. On luy en faisoit compliment.  
 Hé, dit-il, c'est un de mes enfans qui  
 fait fortune : il me doit la naissance &  
 l'éducation.

¶ Vous êtes belle, c'est quelque cho-  
 se : vous êtes jeune, c'est beaucoup :  
 vous avez de l'esprit, je l'aime : vous  
 avez du bien. Voulez-vous être par-  
 faite ? soyez Gasconne, vous y voilà.

¶ On avoit raillé assez long-tems  
 un Gascon, il commençoit à s'en las-  
 ser ; & il se mit à railler les autres à son  
 tour. On l'interrompoit ; Attendez,  
 dit-il, s'il vous plaît, c'est à moy à met-  
 tre au jeu.

¶ Un certain nombre de gens d'es-

prit & de qualité s'assembloient souvent, & ne se trouvoient jamais ensemble, qu'ils ne fissent de leurs conversations autant de scènes de Comédie. Un Seigneur qui ne leur cédoit ni en esprit, ni en naissance, & qui en avoit été témoin, voyant qu'ils s'atroupoient, leur dit, comme à des Comédiens : Messieurs, jouiez-vous aujourd'huy ?

¶ On disoit d'un Poète, qu'il étoit grand raisonneur. Un Gascon s'écria : Je luy en sçais bon gré ; il a trouvé la rime, il cherche la raison.

¶ Un Parisien prétendoit à la réputation de bel esprit par un détail continuél des Caractères de Théophraste. Il les citoit à tous momens, & il ne finissoit pas. Un jour qu'il sembloit vouloir épuiser la Bruyere : Eh ! Monsieur, luy dit un Gascon, ayez pitié de nous ; grace, quartier, nous avons le Livre.

¶ Lorsque M. le Maréchal d'Albret alla prendre possession de son Gouvernement de Guyenne, il luy fallut esfuyer des harangues par tous les lieux de cette Province où il passa. Un petit Magistrat luy en fit deux des plus mauvaises en Latin & en François, l'une après l'autre : Monsieur, luy dit ce Ma-



réchal, vous m'avez dit bien des choses en François: mais je tiens pour le Latin; on dit que c'est une belle Langue.

¶ Un homme de rien faisoit parade d'être bâtard d'un grand Seigneur. Un Gascon qui ne pouvoit luy passer cette vanité, luy dit: Monsieur, j'ay connu Madame vôtre mere, c'étoit une honnête-femme.

¶ Un jeune Medecin de Montpellier disoit à une fille de Paris, qui avoit une grosse fièvre: J'ay une poudrè spécifique pour les vierges. Si par hazard vous l'êtes encore, je vous guérirai sur l'heure. Quel discours me tenez-vous là, dit la Belle? Voulez-vous que je vous trompe, répond le jeune Medecin? ma poudre est spécifique pour les vierges, & elle nuit à celles qui ne le sont pas. C'est vôtre affaire, ajoûta-t-il, en la quittant. La malade le rappelle: Donnez-moy, je vous en prie, luy dit-elle, quelque remede; & si vous y mettez de vôtre poudre, n'en mettez pas beaucoup.

¶ On se récrie sur nôtre valeur, disoit un Gascon. Peut-on s'en étonner? Les Romains n'étoient-ils pas braves? Et ne sommes-nous pas du pais du *Droit Romain*?

¶ Un Medecin de la Faculté de Paris ne vouloit faire son métier que pour des gens de qualité. Un Medecin de la Faculté de Montpellier disoit sur cela: Cét homme - cy rendra Paris comme la Suisse; il y exterminera la Noblesse.

¶ En parlant de l'affaire de Cremone: Après ce qu'ont fait là les Irlandois, dit un Toulousain, s'ils ne sont pas Gascons, ils meritent de l'être. Je les associe de mon chef.

\* Quand je me bats, disoit le même, mon épée & celle de mon ennemy brillent comme un éclair, font du bruit comme le tonnerre, & frappent comme la foudre.

Ces expressions conviennent fort aux rodomontades ordinaires aux Gascons; mais elles ont une affectation & un défaut de ressemblance indignes d'un poëme. Le Tasse s'en est pourtant servi. L'Arioste va plus loin, quand parlant d'un de ses Heros, il dit, que dans la chaleur du combat ne s'étant pas aperçû qu'on l'avoit tué, il combattit toujours vaillamment, quoyqu'il fût mort.

¶ Un Gascon lisoit une Satyre vive & picquante; mais personne n'y étoit

nommé. L'Auteur, dit-il, se moque-t-il du Public de luy donner à deviner ce que luy seul peut entendre ? Ce sont autant de coups d'épée dans un fourreau.

¶ Dans le récit d'une Bataille, en finissant l'éloge de ceux qui s'y étoient distinguez : Fiez-vous-en à moy, je suis Auteur probable, je connois la poudre.

• Un Officier Gascon de la Maison du Roy, croyoit avoir droit de monter à une place qui vacquoit, & qui étoit au-dessus de la sienne. Il s'adressa au Roy même : Sire, luy dit-il, la grace que je demande est une justice. Je suis plus ancien que mes concurrens, & j'ay été plus blessé qu'eux. Je m'y suis trouvé par conséquent. Oüy, Monsieur, luy dit le Roy; mais on vous dispute votre ancienneté. C'est là où je les attends, Sire, répliqua-t-il, Il est vray que je l'ay interrompuë par une année de séjour chez moy : mais cette année-là on ne tira pas un seul coup de la poudre de Votre Majesté.

¶ Le même fut fait Chevalier de Saint Louis; & il l'avoit mérité par ses services. J'y gagne, dit-il, un titre de

plus, & une confusion de moins. Je ne pouvois pas passer le Pont-Royal à pied, que ces marauts de Charetiers ne me dissent d'aussi loin qu'ils me voyoient : Monsieur, *allez-vous au bois?* A present à l'honneur de ma Croix, ils ne me parlent pas de bois; & ils me font la reverence. Je les ay rendus polis & honnêtes par l'Ordre de Saint Louis.

¶ Les Parisiens ne cherchent qu'à mettre à mal une jolie femme, & nous ne cherchons qu'à la mettre à bien. Voyez, je vous prie, la difference : nous sommes bien nez, nous nous portons au bien naturellement : tout dépend des idées.

¶ Madame, vous êtes belle, on vous le dit, & on le sent. C'est par là que vous aiment tant d'autres. L'œil en décide pour l'amour d'eux. Pour moy c'est pour l'amour de vous, *pour votre bien.*

¶ Le plus grand bonheur d'une femme qui veut aimer, c'est de plaire à un Gascon qui n'aime qu'elle. Vous voilà, Madame, & me voicy.

¶ D'où vient que le langage des Gascons plaît tant aux femmes? C'est qu'il est coquet & badin comme elles.

¶ Qu'est-ce que les Gascons ont de

meilleur & de plus agréable que d'autres pour les femmes? L'humeur badine,

¶ D'où vient que toutes les femmes d'esprit se plaisent tant à railler des Gascons? C'est qu'ils ne répondent que des gracieusetez à leurs railleries,

¶ Madame, vous ne répondez à mes douceurs, que par des froideurs qui paroissent sinceres. Vous êtes donc ou timide, ou constante. J'en félicite le préféré.

¶ La coqueterie est le fond de l'humeur des femmes: cela est reçu. S'il en étoit de même des Gascons, s'étonneroit-on de la sympathie? Elle y est.

¶ Nous avons l'esprit bien fait; nous ne prenons rien de travers, pas même les railleries, pourvû qu'avec *du sel & du vinaigre*, on n'oublie pas *l'huile*, quand on fait de nous *une salade*.

¶ Madame, dites-moy, que gagnez-vous à être farouche? Si vous vous y obstinez, tant pis pour moy, tant pis pour vous; nous y perdons à frais communs. Que vous en semble?

¶ La riviere coule, la jeunesse passe, le tems fuit, l'argent se dissipe, le mérite reste. J'en ay à revendre: Vous en faut-il? m'appellez-vous?

¶ L'Amour est un beau jardin, où l'on se promene à quelques heures, certains jours. Le Mariage est un labyrinthe, d'où ne sort pas qui veut. J'aime la liberté jusques dans l'esclavage, *Andar & venir*, est la devise des Italiens. Je me l'adopte.

¶ Je regarde une femme trop curieuse qui m'interroge, comme un Juge artificieux qui pourra prononcer mon Arrêt, ou comme un témoin suspect qui pourra déposer un jour contre moy. Grand sot qui s'y fie. Je profite à par moy de la réflexion & de l'expérience. *El primer engaño*, disent les Espagnols, *excluye con el escarmiento el segundo*. Le premier mal exclut le second: grace à l'épreuve.

¶ Si je n'aprehendois pas, disoit un Touloufain, d'aller, *en bronchant*, vers le *Pais de Superstition*, je croirois qu'il y a dans le *haut Astrolabe du Ciel* des jours marquez blancs & noirs, dont les uns nous versent les roses, & les autres les épines. Elles sont pointuës. J'en ay été picqué.

¶ Qui nous offense gagne plus avec nous à dos, qu'à visage tourné. Avis à qui en court le risque. Je le tiens sot ou hardy,

hardy, ou bien sûr de gagner le prix à la course.

¶ Deux Gascons unis d'une vraie amitié, étoient mariez tous les deux à Paris. L'un avoit une femme tout-à-fait raisonnable, & se trouvoit heureux avec elle. L'autre se croyoit fort malheureux avec la sienne : elle le ruinoit, & le traitoit, avec cela, d'une hauteur insupportable. Il étoit réduit à luy parler sur le plus haut ton. Ils en venoient souvent aux plus grossieres injures. Son amy le blâmoit de parler de la sorte à sa femme, quoy qu'elle se l'attirât : Vous en parlez bien à vôtre aise, luy répondit-il. Que diriez-vous à la vôtre, si avec de l'argent & de la dissipation, elle étoit avec vous un vray serpent ? Je luy dirois, luy répondit son amy : Vous êtes serpent, *rampes.*

¶ Les belles Femmes, disoit un Toulousain, ne sont jamais nos dupes. L'affaire est, que nous ne soyons pas les leurs : mais le risque n'en est pas grand. Elles y gagnent d'un côté ; nous tâchons d'en profiter de l'autre : il y a toujours compensation. A l'égard des laides, leur bien en décide : si faut-il que chacun vive. Nôtre besoin est une loy souve-

raine : il faut bien qu'elles s'y soumettent, ou adieu vous dis.

\* Un Gascon étoit charmé de ces six Vers François ; & cela, parce qu'ils sont fort dans le goût de ceux de son País : c'est un Spartiate qui parle.

Foible Athenien qui te flates ,

Tu n'as pas bien appris à nombrer nos Guerriers :  
Dessous ces Pavillons nôtre Armée assemblée,  
N'est qu'un tres-petit corps campé sans em-  
baras ;

Qu'on nous campe dans la mêlée,  
On trouvera que c'est un monde de soldats.

¶ On a dit, & on a eu raison, que l'esprit est la dupe du cœur, regle generale, dont nous sommes l'exception. Nôtre esprit & nôtre cœur se servent à frais communs. Nous avons passablement de l'un & de l'autre, & nous n'avons l'esprit *fort*, ni le cœur *bête*.

¶ Le désintéressement est une invention de l'amour propre, & un artifice de l'intérêt. On ne renonce à peu de chose qu'en faveur du surplus, ou, par hazard, en faveur de l'exclusion de tout besoin. Je condamne cette exclusion au désintéressement. *Je m'exécute.*



¶ Quand un homme, ou une femme, s'est bien pis, m'assure que son cœur n'agit pas par intérêt, je crois entendre un Marchand qui me proteste qu'il me donne ce qu'il me vend. Termes du métier. *J'en dis du miroir.*

¶ Un enfant de Paris ( ce terme porte avec luy sa définition au juste ) étoit en liaison avec un Languedocien qui étoit à son aise, *celuy-là*. Il luy empruntoit par intervalles des écus, un à un, deux à deux, trois à trois. Des écus, il luy prit fantaisie de passer aux pistoles. Il vient un jour luy en emprunter deux *tout d'un coup*. Deux pistoles, luy répondit le prêteur ! Ecoutez, mettons-nous à la raison, partageons le différent à nôtre profit réciproque. Trouvez bon que je ne vous en donne qu'une, que vous ne me rendrez pas, au lieu des deux que je vous donnerois à pure perte. Mon Languedocien n'étoit-il pas bon œconome ?

¶ Chaque métier a son jargon, chaque Profession a son langage, & chaque caractère a ses traits & ses dehors. D'où vient après cela qu'on se masque ? C'est qu'on veut se montrer tel qu'on doit être, & qu'on n'ose paroître tel

qu'on est. Je me console de mon accent. Je ne veux pas qu'il me déguise. Il dit que je suis de Languedoc ; mon esprit & mon cœur ne disent pas le contraire. Je leur donne ma procuration.

\* Un Gentilhomme de Bordeaux disoit à son Fils qui partoit pour l'Armée, & qui vouloit changer d'épée, parce qu'il la trouvoit trop courte, *Mon Fils, tu n'as qu'à t'approcher de l'Ennemy, & tu la trouveras assez longue.*

¶ Michel de Montagne, disoit un autre, étoit de mon País. Je l'aime, quand il dit : *Je ne garantis pas mon goût bon ; mais je le garantis mien.* S'il eût été Parisien, il n'eût pas été si modeste. Il eût décidé, c'est mon goût ; *ergo bon.* Tout Parisien s'en croit l'arbitre. *O diablesho*, si nous leur déferons.

¶ Bien des gens ont de l'esprit ; beaucoup d'autres, de la mémoire ; peu de gens ont du jugement. Est-ce par naturel, ou par paresse ? Je tiens pour tous les deux. Tout le monde pense & se souvient, du plus au moins ; mais tout le monde ne raisonne pas. Trêve de jugement, & par conséquent de bon goût. Il est fils de la raison & du bon sens. Loin de ce Pere nommé Commun, Mere Raison est stérile.

¶ D'où vient qu'on appelle sens commun la qualité de l'esprit la plus essentielle & la plus rare ? C'est par la raison que les Latins appelloient *Parques*, c'est-à-dire, qui pardonnent, ces trois Sœurs infernales qui ne pardonnent pas. Toute Langue a ses contre-veritez. Jugez de la Normande.

\* Monsieur le Chevalier de N... homme fort petit, voyant qu'on luy avoit préféré pour un Employ qu'il demandoit, un autre Gentilhomme Gascon, parce qu'il étoit fort grand, dit : *Les Gens de haute stature ressemblent à des maisons de quatre, ou cinq étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal-meublé.*

¶ Je ne vois rien de plus commode à un homme galant & bien fait, qu'un entretien avec une antiprude. Son attention exclut le verbiage, ses regards dispensent des détours, & ses souris abregent la phrase. Sa presence est une demande, & satisfaction, une réponse.

¶ Un Gentilhomme de Languedoc disoit d'une tres-jolie fille de Paris, qui avec beaucoup de beauté, avoit mille bonnes qualitez ensemble: Sa presence est une compagnie.

¶ Qu'on aime ce qu'on estime, c'est  
*un plein pied*; mais qu'on aime encore ce  
qu'on méprise, c'est *du grenier à la cave*.  
En tel cas, je me fais *Beuveur d'eau*.

¶ Un homme jeune & bien fait peut-  
il être à la longue ami, *rien qu'ami tout  
juste* d'une jolie femme? Si vous le de-  
mandez à celles de ce sexe, les jeunes  
vous diront *ouy*, les vieilles, *non*. Je  
tiens pour les plus sensées. L'expérience  
en est la règle; & c'est dequoy les  
vieilles ne sçauroient manquer. Ce sont  
des repertoires.

\* Un Gascon se voyant absolument  
rejeté d'une fille qu'il vouloit épou-  
ser, seulement pour son bien; car elle  
étoit plutôt laide, que belle, puisqu'elle  
portoit une grande bouche toute de cô-  
té, fit cette Epigramme contre elle:

Si Catin ne peut pas se picquer de beauté,  
Avec sa grande bouche, & toute de côté,  
Elle seroit pourtant à peu d'autres pareille;  
Et pour se consoler de ce que nul Amant  
Ne luy fait ce doux compliment,  
Sa bouche le luy dit tous les jours à l'oreille.

¶ Toute grande passion coûte à la  
longue plus d'un repentir aux deux par-  
ties. Les Amans à qui il en coûte le

moins, sont ceux qui se souviennent à tems qu'on haïra un jour ce qu'on aime, ou qu'on en fera haï. L'un des deux, ou les deux ensemble. L'experience en fait foy.

¶ Les bons Officiers sont des pieces de monnoye, que le Roy fait valoir ce qu'il luy plaît. On les passe à la montre & à l'empreinte. Quand on vient à les peser; mauvais signe. Le succès en est le trébuchet.

¶ Les poltrons dans une Armée sont une fausse-monnoye, qui les empêche d'avoir cours. Les trop prudens y sont de bas-aloy; & les rêtifs, argent de billon: tout cela tire à la fausse-monnoye. Je la renvoye au trébuchet.

¶ On alloit executer un homme qui avoit été convaincu de fausse-monnoye. On demanda à un Gascon ce qu'il avoit fait: Helas! répondit-il, on le va pendre pour avoir peint le Roy, & loué Dieu. Nos pieces de monnoye ont le Portrait du Roy d'un côté, & de l'autre ces paroles: *Sit nomen Domini benedictum.*

¶ Je ne trouve rien de plus bas-aloy que les promesses des Grands, l'esprit d'un fou, & les engagemens d'une coquette.

— \* Un jour qu'il pleuvoit bien fort, quelques personnes étant à la porte de l'Hôtel de Bourgogne, virent arriver un Gascon sans manteau, & tres-moitié-lé; celuy-cy voyant qu'on le regardoit beaucoup, s'écria : *Je gage que mes gens ont oublié de me donner mon manteau.*

— ¶ La Cour est le país des prétentions, & Paris le Tribunal des dupes. La bonne foy y est souvent condamnée aux dépens.

— ¶ On a trouvé de l'esprit à Madame de... pendant qu'elle a été belle. Elle ne l'est plus, on ne luy trouve pas du sens commun. Lorsqu'elle disoit la moindre chose pendant le règne de sa beauté, ses discours n'avoient-ils pas les yeux des auditeurs pour interprètes ?

— ¶ L'éducation qu'on donne aux jeunes filles de Paris ne les dispose-t-elle pas à plaire à tous venans un peu plus qu'à se bien conduire ? Un Maître à danser, un Maître à chanter, un Maître de claveffin, & la sequelle. Tout cela forme-t-il l'esprit ? Et ne gêne-t-il pas plutôt le cœur ? C'est leur apprendre, je crois, & je crois bien, à être coquettes par avance. Ce genre d'éducation réussit toujours. C'est à Paris qu'on élève bien les filles. ¶ Vous

¶ Vous voulez, Monsieur le Marchand, que votre fille, que vous avez fait élever comme celle d'un Marquis, épouse un homme de votre profession. Suivez-vous. Elle n'en veut pas. Son éducation l'a dégoûtée de son état. Donnez-luy-en un autre, ou laissez-luy-en le choix. Elle est trop bien élevée, & trop parée, pour n'être à dix-huit ou à vingt ans qu'une *Enseigne de Boutique*. Vous êtes trop heureux, si elle se contente d'un homme habillé de noir, à qui un Laquais porte la robe quand il va au Palais. Ne la blâmez pas de sa vanité. Corrigez-vous de la vôtre.

¶ Un bon Marchand de drap a ses deux fils au College. Ils sont logez, instruits, nourris & habillez comme les fils d'un Duc & Pair, dont ils sont les camarades. Ils font toutes leurs Etudes. Les voilà grands. Le pere veut résigner du moins à l'un son aulne & sa boutique. Comment traitez-vous un camarade des fils des Ducs & Pairs? Vous n'y pensez pas, Monsieur le Marchand! Votre fils a été élevé en grand Seigneur, il vivra comme s'il l'étoit. Otez-le seulement du College, il est tems, & vous allez voir chez vous un Petit-Maître.

— ¶ A Paris, la plûpart des gens de petite étoffe, mais bien étoffez, accoutument de bonne heure leurs enfans à tailler en plein drap. S'étonne-t-on que leurs filles donnent dans l'étoffe, & leurs fils dans le galon ?

\* Un Gascon étant dans un jeu de paume, comme il regardoit par la galerie, un autre qui étoit auprès de luy, voyant venir à luy une balle, poussée assez rudement, baissa la tête, & la balle donna droit à la tête du Gascon ; ce qui le mit si fort en colere, qu'il donna un grand soufflet à celuy qui s'étoit baissé, & luy dit : *Mort-bleu, poltron, vous avez peur !*

¶ Les jolies femmes de Paris s'accommoderoient-elles d'être habillées tout uniment ? Leur goût veut du *pêle-mêle*, & leur choix de *l'entre-coupûre*. Jugez de la Pertintaille.

¶ Quels sont les meubles de cabinet qui coûtent le plus chez une jolie femme ? C'est à point nommé ceux qui n'y servent de rien. Eh donc ! par tout de la Pertintaille.

¶ Un homme qui cherche à plaire par des ajustemens, n'estime guere ce qu'il aime, & il s'en fait estimer com-



me une Poupée , d'un enfant.

¶ Vous n'êtes ni poli , ni propre , & vous croyez être aimé ? C'est donc à la façon de *Barbari* , mon ami.

¶ Aimer est toujours un Verbe actif pour les femmes qui n'ont ni jeunesse , ni beauté , ni agrément ; mais il n'a plus de passif pour elles.

¶ Quand le cœur dit , j'aime , le cœur dit vrai ; mais quand la raison dit , j'aime , ou j'aimerai : ou elle ment sur l'heure , ou elle en aura bien-tôt menti.

¶ Quels sont les plus hardis menteurs ? Ce sont sans contredit ceux qui à force de mentir , croyent presque dire vrai , lors même qu'ils mentent. C'est le chef-d'œuvre du métier. Que de gens à Paris y passent maîtres !

¶ Un démenti est une recherche de noblesse. Qui en reçoit l'assignation est condamné à la prouver par exhibition de pieces , sauf le prompt recours aux voyes de fait. Faute de quoy , la dégradation en est encouruë.

¶ Deux sortes de gens parlent toujours de leur Qualité , ou de leur noblesse. Ceux dont la conduite ne ressemble en rien au nom qu'ils portent , & ceux qui en laissent plus douter par

leurs peres que par eux. Qui n'a la noblesse que dans la bouche, ne la consulte guere dans le cœur. C'est-là qu'elle prouve. Je m'en rapporte aux actions & aux sentimens. Hors de là, qui dit trop ne prouve rien. Regle de noblesse.

¶ Un Noble de Perigord avoit porté ses Titres à examiner à un fameux Genealogiste. Il alla luy demander où il en étoit : Monsieur, luy dit le faiseur de Généalogie, je vous trouve deux cens ans de bonne Noblesse. Deux cens ans, reprit le Gentilhomme ! N'appellez-vous cela rien ? Il y a des Nobles de cinq ou six cens ans qui en voudroient bien avoir autant. Deux cens ans sont deux siècles au moins, ajouta-t-il ; & je suis trop content de pouvoir, sans mentir, en parlant de ma Noblesse, citer des siècles au nombre pluriel.

¶ Le même Généalogiste dit à un Gentilhomme de Languedoc qui luy avoit aussi donné ses Titres à examiner : Monsieur, vous avez cent cinquante ans de Noblesse bien prouvée. Cent cinquante ans, luy répondit le Gentilhomme, c'est toujours cent cinquante ans. Ecoutez, gardez-moy toujours cela en attendant que vous me trouviez autre

chose : mais je ne m'y tiens que pour le cependant.

¶ Une femme de la premiere qualite avoit épousé un des plus grands Seigneurs de Gascogne. Elle avoit beaucoup d'esprit , & la conversation legere & vive. Elle étoit habile en Généalogies ; elle en parloit souvent , & presque toujours d'un ton critique. Elle avoit une fille , qui pour lors n'avoit que douze à treize ans. On parloit d'un homme de condition : Madame , dit la fille à sa mere , cet homme-là est-il vôtre parent ? Non , ma fille , luy répondit sa mere. Est-il cousin du Roy , reprit la petite fille ? Non vraiment , repartit la mere. Il n'est donc pas Gentilhomme , dit la fille.

¶ Je ne vois point de Noblesse , disoit un Gascon , moins obscure , & mieux prouvée , que celle d'un Secrétaire du Roy. Le titre seul en est la preuve ; & vingt ans de possession du pere , ou sa mort dans la Charge , assure à ses descendans la possession immémoriale , ou du moins l'équivalent. Voyez la force des idées.

¶ Le fils d'un Secrétaire du Roy mort dans sa Charge , & un Gentil-

homme de Guyenne, disputoient entr'eux sur leur Noblesse. Tout gît en preuve, dit le fils du feu Secretaire du Roy; montrez-nous votre Titre primordial? Vous m'embarrassez diablement, répondit le Gentilhomme de Guyenne; il y a cinq cens ans qu'on le cherche chez moy sans le trouver. Vous en parlez à votre aise, continua-t-il: votre pere est mort; & votre premier titre est son billet d'enterrement.

¶ Je n'estime pas un Gentilhomme qui ne l'est que de par ses peres. Je l'honore, quand il l'est, & de par luy, & de par ses actions. A ceux de cette classe, s'il leur falloit quelque titre distingué, je leur en donnerois des miens.

¶ L'orgueil de l'ame ne nuit pas moins à la grande qualité, que la bassesse de l'esprit. L'un la laisse trop bas, quand il s'élève. L'autre ne la laisse pas assez haut en s'abaissant. Serviteur aux deux extrêmes.

¶ Quand je vois qu'un homme veut être tout, parce qu'il est quelque chose, ou qu'il fait le Prince, parce qu'il est grand Seigneur, je me récrie à part-moy, & je dis, si je ne chante: *La belle fusée que je vois en l'air?* En effet, je vois bientôt retomber la baguette.

¶ Tenez-vous au dessous de ceux qui sont au dessus de vous, ceux qui doivent être vos inferieurs ne s'éleveront pas jusqu'à vous par voye de concurrence. Regle de distance & de proportion.

¶ D'où vient que le Bourgeois fait si souvent le Gentilhomme, & le Gentilhomme, l'homme de qualité? C'est que les fots font souvent les gens d'esprit, mais toujourns sotise tenant.

¶ Qu'est-ce que peut faire de plus gracieux ou de plus honnête un sot qui se trouve avec des gens d'esprit? Il ne scauroit, je crois, faire rien de plus honnête que de se taire, ni de plus gracieux, que de s'en aller. Qui se connoitra *en phisionomie*, ne luy en laissera pas *l'alternative*.

¶ Des gens d'esprit s'assembloient certains jours de la semaine chez un homme d'un vrai mérite. On n'y parloit que de bonnes choses, ou tout au moins, des affaires du tems. Ces Assemblées devinrent insensiblement un peu trop nombreuses. Il s'y introduisit des gens qui n'avoient jamais rien à dire, & qui parloient toujourns. Je n'y puis plus tenir, dit un jour le Maître de la maison à un Gascon, & à un autre hom-

me poli & delicat, pour qui il avoit beaucoup d'amitié & d'estime. Hé bien, luy répondit celuy-cy, faites ce qu'on fait dans les Places de Guerre, où l'on craint d'être assiégé; chassez-en les bouches inutiles. Je vous les rendrai muets, ajouta le Gascon. *Je parlerai.*

¶ Le même disoit à cet ami delicat, réservé dans ses manieres, & plus retenu dans ses discours: Vous avez tout l'esprit & toute la raison du monde. Si j'en avois autant, j'en aurois plus que vous; car j'aurois le courage de m'en servir. Si vous craignez, prenez-moy pour second.

\* Un Gascon étoit mal avec son Evêque, qui étoit celuy de Bazas; son aversion pour ce Prélat étoit si violente, qu'il fit serment de ne prier jamais Dieu dans son Diocèse. Un jour, comme il passoit une riviere, & que le bateau commençoit à s'ouvrir, le Battelier luy dit, qu'il n'y avoit plus d'autre remede, que de se recommander à Dieu; le Gascon luy dit: *Mon ami, sommes-nous encore dans le Bazadois?*

¶ On accuse les gens du País d'être affamez de loüanges, & alterez d'approbations. Je les en loüe. *Le bien-faire en*

est le pourvoyeur, & le mérite le Receveur general. N'avons-nous pas toujours un pied dans la terre de prétention ?

¶ Combien de gens ont une approbation generale dans le monde, qui n'y auroient jamais été connus, sans leurs défauts ! Les perfections ont moins d'éclat. Qui a trop de modestie & de retenue, se met des entraves. Il ne fait pas grand chemin en peu de tems. C'est ce qui nous retarde ; mais dans l'occasion, nous doublons le pas.

¶ Vous dites que vous avez des amis. Si c'est maniere de parler, je vous le passe. Si vous prenez le terme à la rigueur, tournez la phrase.

¶ Vous ne sçauriez douter, me dites-vous, qu'il n'y ait de vrais amis, & pour vôtre part, vous croyez en avoir quelque nombre ? Avoüez la dette. Vous êtes donc heureux, ou crédule.

\* Un Cavalier Gascon, ayant été appelé en duel, ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, où voyant un Cavalier qui se promenoit, il crut d'abord qu'il étoit son homme ; mais s'étant approché de luy, il vit que c'étoit un autre : la crainte qu'il eut que son dessein

ne fût troublé par sa presence, luy fit dire assez brusquement à ce Cavalier, qu'il eût à se retirer de là, l'autre luy repartit sur le même ton, en sorte que s'étant piquez assez fortement, ils en vinrent aux mains : cependant celuy qui avoit fait appeller le Gascon en duel, arriva, & surpris de le trouver l'épée à la main contre un autre, il luy demanda, *pourquoy il luy manquoit de parole, & pourquoy il avoit affaire à un autre avant que de l'avoir satisfait ?* Cadedis, répondit le Gascon, *il m'ennuyoit, je pelotois, en attendant qu'on jouât partie.*

¶ A Paris, disoit un Gascon, on me croit trop œconome, & au País, trop liberal. Pour moy, qui sçai ma recette & ma dépense, je partage à part-moy le differend.

¶ On accuse Ménédor d'aimer l'avarice. Je crois qu'on a tort. Il n'aime à frequenter que des prodigues ; par tout ailleurs que chez luy, s'entend.

¶ On dit à Paris que nous aimons toujours à faire de nouvelles connoissances. Pourquoi non ? Nous avons un droit de presence que nous cherchons à faire valoir. Nous sommes en possession de nous faire estimer, ou aimer, tout



au moins, en nous faisant connoître. Nous étendons ce domaine : Avons-nous tort ?

¶ Un Gascon parloit de ses proüesses. Il disoit qu'il s'étoit trouvé à dix-huit Batailles, & à trente Sieges, & qu'il s'étoit distingué par tout, au vü & au sçu de toutes nos Armées. Me voilà cependant, ajouta-t-il. Je n'en suis pas plus avancé. Les succès ont amusé mon ambition. La fortune a pris son pli dans l'intervalle.

¶ Un Gascon avoit mille petits bijoux, dont il faisoit par tout montre & parade. Ce n'étoit que tabatieres, petits étuis, petites boëtes, bagues, & lorgnetes. Comme il n'y avoit rien en cela qui fût de quelque prix, on luy en demandoit aisément, & il en refusoit de même. On luy en fit un jour la guerre. Oh sçavez-vous, dit-il, sans se déferer, que vous accusez les gens du Pais, vous autres, de surfaire ce qu'ils donnent ? Je me mets à l'abri de l'accusation.

¶ On reprochoit à un Gascon qu'à force de parler il n'écoutoit personne. Vous le croyez donc, interrompit-il, que je ne suis pas attentif ? Voilà ce qui

vous abuse. Dès que je parle de la bouche, j'écoute des yeux. Je vois la persuasion avant qu'elle se declare; & c'est d'avance que je fournis la réplique à la réponse. En fait d'éloquence, j'aime les fruits précoces.

¶ On railloit un Languedocien, de ce que les gens de son País n'aimoient guere moins la parure que des femmes. Ecoutez, répondit-il, elles & nous, nous ne scaurions nous montrer, sans être en spectacle au monde. Le Public ne distingue les gens que par les habits. Nous voulons nous faire voir du bon côté. Le Public est juste, & le particulier n'est pas ingrat. Etonnez-vous, après cela, que les femmes aiment le luxe, & les Languedociens la propreté?

¶ Un jeune Barbier de Toulouse, bien fait, & en réputation, travailloit beaucoup, & ne gagnoit guere. Il en accusa la trop grande simplicité de ses habits. Il en prit de magnifiques pour son état, & il y trouva son compte. Ceux qui ne luy donnoient que deux sols marquez, le voyant de cette propreté, n'osèrent plus luy donner moins de deux petites pieces. J'ai eu un bon esprit, disoit-il après. Je me suis fait magnifique

par intérêt, & dépensier par œconomie. Cette pratique n'est pas moins de Paris que de Toulouse. Et pareils Gascons font de tout País. Témoins les domestiques de bien des femmes.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Belle à qui il en contoit, & qu'il ne persuadoit guere : je suis du País de complaisance ; si vous êtes de celuy d'obstination, nous ne serons pas compatriotes,

¶ Un autre disoit à une Précieuse qui ne luy répondoit que d'après Clelie ou Cléopatre : Madame, vous vous diviniziez diablement. Rapprochez-vous un peu de l'humanité, vous ne perdrez rien au change. Je vous suis caution du produit.

¶ On montroit à un Touloufain qui avoit du goût pour la peinture, un excellent tableau qui representoit bien au naturel une belle & sçavante Joüeuse de Luth. Je ne veux plus la voir, dit-il, elle m'inquiete l'oreille par les yeux. Autant que je la regarde, je me crois sourd.

¶ Vous me demandez pourquoy nous nous plaifons plus à Paris que dans nôtre Paradis terrestre ? C'est qu'icy les hommes ont moins d'esprit que nous, &

les femmes autant de tendresse, & plus de bien. Nous cherchons nos avantages. C'est-là le bon goût.

¶ Je sçai bon gré à un grand Orateur qui tient mon esprit en suspens, qui me fait penser haut, qui m'associe à son génie, qui me met à son niveau, & qui me flatte en secret de l'idée, que je pense avec luy, comme luy-même. J'aime ce qui m'éleve.

¶ On parloit d'un Parasite. On disoit que c'étoit un grand mangeur de profession, qui ne faisoit jamais abstinence que chez luy. De quoy le blâmez-vous, dit un Gascon? C'est un Sosie qui soutient son caractère. Il fait son maître de tout ami qui veut être pour luy Amphitriion le véritable. Il n'en trouve pas toujours le chemin applani. Il est à charge à la Providence huit jours de la semaine.

¶ On voyoit passer un homme de ce même caractère. Un Gascon disoit, en le voyant: voilà un homme d'une morale bien severe. Comment, d'une morale bien severe, luy dit un Parisien? C'est un Parasite reconnu. Je le connois mieux que vous, reprit le Gascon. C'est un homme rigide qui s'est condamné à

rendre des visites deux fois le jour aux heures des repas. Ce n'est jamais par sa faute qu'il y manque ; mais il ne s'en punit pas moins. Il se condamne pour lors à jeûner. Cela n'est-il pas rigide ?

¶ Un autre disoit d'un homme de cette même espece : il est quatre heures, & il n'a trouvé personne de ceux qu'il a cherchez depuis midy. Il luy faudra à souper double dose, & portion congrüe.

¶ Y auroit-il à Paris autant d'importuns & autant de faineans, si on n'y recevoit aux tables que ceux qui y doivent être naturellement ? C'est par là qu'on vit de rien.

¶ Un homme qui n'a point d'ordinaire chez luy, peut-il compter que personne ne le trouve extraordinaire ?

¶ Je permets à un homme de bon commerce d'aller à des tables où il est reçu avec plaisir ; mais passé deux fois, je veux qu'il essuye quelque reproche de n'y être pas revenu, avant que d'y aller faire une troisième reprise. Et si, j'exige encore qu'il ait toujours dequoy payer son écot. C'est à quoy toute monnoye n'est pas également bonne. Tout Parasite est pauvre de plus d'une façon.  
*Je ne les tiens pas riches d'esprit.*

¶ Chez des femmes qui aiment à jouër à l'ombre, un commode toujors prêt à servir de tiers, n'est plus si incommode, quand la nape est mise. On passe l'un pour l'autre par voye d'accommodement.

¶ Les femmes ne s'accommodent guere d'un jaloux, & elles ne haïssent pas un peu de jalousie. La fin chez elles n'est pas une suite des moyens. L'humour n'admet pas les principes.

¶ Qui sont les hommes qui aiment le plus les femmes? C'est sans contredit ceux qui aiment le moins la raison. C'est du reciproque.

¶ Je ne suis pas jaloux de mon naturel, disoit un Gascon à une Parisienne qu'il aimoit. Quand je le suis, c'est du fonds d'autrui. Prenez garde au vôtre. Comment l'entendez-vous, luy répondit la Belle? Je l'entens, reprit-il, que si je n'avois pas été amoureux, je n'aurois jamais connu la crainte. Ne me rendez pas plus timide qu'il ne faut. Vous avez beau dire, repartit-elle, vous avez une disposition à la jalousie, & je veux vous en corriger. Madame, répliqua-t-il, le doute m'instruit, & le soupçon me corrige. Si vous me voulez

lez amoureux, ne me corrigez pas trop.

¶ Nous ne sçaurions nous passer, disoit une Gasconne de quelque consideration, d'un Cocher & d'un Directeur pour nous mener; mais il y a cette difference, ajoûta-t-elle, que l'un nous conduit, & que nous conduisons l'autre. Et si tous les deux nous menent, ce n'est qu'ou nous voulons.

¶ Quand j'ai quelqu'un à persuader, disoit un Officier Gascon, je le regarde comme une place qu'il me faut attaquer, & que je ne sçaurois emporter d'emblée. Mon premier soin est d'en chercher le foible, de le trouver, & d'en tirer mes usages. Cet endroit foible (chacun a le sien) une fois découvert, je fais venir l'artillerie, & je dis à part-moy: Ville gagnée.

¶ Est-ce la faute de la verité, si elle ne persuade pas, & si elle n'est pas reçûë selon ses mérites, dès qu'elle fait tant que de se laisser voir? Ce n'est pas la faute, certainement, de la verité; mais de ceux qui ne la sçavent pas dire, ou qui ne le veulent pas. On ment presque toujours en disant trop vrai.

¶ La verité est simple & nuë: qui l'orne trop, la dépare; & qui l'embellit,

la défigure. C'est une Mer qui ne souffre rien d'impur, ni d'étranger. *Je me fais Océan.*

¶ D'où vient qu'on ne croit pas un menteur, lors même qu'il dit vrai? C'est de peur de le croire quand il ment. Il a joié son crédit à croix & pille.

¶ Il y a des gens qui ne mentent pas dans ce qu'ils disent, mais qui ne disent pas vrai dans ce qu'ils font. Peu agissent comme ils parlent. Je m'en rapporte aux gens de Cour.

¶ Les promesses des grands sont de la viande à Cameleons; il faut vivre d'air pour s'en repaître. Viande creusée tout au plus. Le vuide en est le centre.

¶ Qui sont ceux qui mentent le plus, en croyant même dire vrai? Ce sont les Amais qui jurent entr'eux de s'aimer toujours.

¶ Un sot n'est pas plus responsable d'agir & de parler de travers, qu'un boiteux de ne pas aller droit.

¶ Un Gascon qui avoit une jambe plus courte que l'autre, boitoit si bas, & traînoit un pied de telle manière, qu'on pouvoit croire qu'à chaque pas il faisoit une réverence. Il traversoit une allée d'un Jardin où beaucoup de gens



de la connoissance étoient assis sur des bancs des deux côtez. Vous méprisez bien, luy dit un homme qui étoit familier avec luy, ceux qui sont de ce côté-cy. Vous dédiez toutes vos réverences à ceux qui sont de l'autre. Attendez que je repasse, luy répondit le boiteux, à mon retour vous aurez vôtre revanche. Préparez-vous *au paroli*.

¶ Paris est pour une Coquette ce qu'est l'eau pour un poisson, ou ce qu'est pour un homme de Paris, la Guerre. Chacun a son objet. Voilà le nôtre. Qu'en dites-vous, Madame?

¶ Le Roy est le centre de nos services, la fortune n'en est que la circonférence. Nous vogueons entre les deux.

¶ Ce n'est pas tant l'esprit que le besoin du País qui nous fait busquer fortune. Nos Cadets ne la trouvent pas dans leur naissance, ils la font naître de leurs talens. Voilà du génie.

¶ On s'accôûtume si fort à nous regarder du côté des qualitez aimables, qu'on est long-tems à s'appercevoir en nous des solides; & si, elles y sont.

¶ Nous avons un avantage par dessus tant d'autres. C'est que nous sommes bons à nôtre prochain comme à

nous-mêmes. C'est à luy à le mériter.

¶ Nous nous plaisons presque toujours avec ceux avec qui nous sommes. S'ils ne nous réjouiissent pas, nous les réjouiissons, & nous avons part à la joye.

¶ Nos vertus sont nos augures, & nos soins sont nos auspices. Nous n'allons pas aux devoirs *par cabrioles*, ni aux plaisirs, *que par recreation*.

¶ Je ne sçauois me résoudre, disoit un Provençal, à faire pitié; mais je cherche volontiers à faire envie. Ces deux sentimens ont des objets plus opposez qu'eux mêmes. Je tiens pour le meilleur.

— ¶ J'ai voulu souvent, disoit un autre, m'introduire tout doucement dans le sanctuaire de la faveur. Bien loin de m'en faciliter l'accès, on m'en a fermé les avenues. Cela est allé jusqu'aux rebufades. quelquefois, & toujours patience. J'ai pris sur moy de ne pas paroître mélancolique des mauvais succès. Je ne donne point à mes jaloux le plaisir de me voir triste. J'aime mieux leur donner le chagrin de me voir comme content de leur bonheur. Je m'en tiens à la grandeur d'ame. Toute petitesse me déplaît.

— ¶ Qu'est devenu ce fameux Temple

de l'honneur, où l'on n'entroit, chez les Anciens, que par la porte du mérite ? Il ne subsiste plus que dans l'idée ; & personne n'y perd plus que nous. Je m'étonne que le Pais ne se soit pas cotisé pour le faire rebâtir. Il me prend quelquefois envie d'en présenter un Placet au Roy ; & pour le droit d'avis, la porte m'en seroit ouverte. En tout cas, dès que ce seroit celle du mérite, j'en aurois toujours la clef. Et me voilà dedans.

¶ Sçavez-vous pourquoy j'ai manqué si souvent la fortune, après en avoir approché de si près ? C'est que lorsque j'ai vû qu'elle tournoit la tête de mon côté, je luy ai toujours fait signe de venir jusqu'à moy. J'ai toujours oublié qu'elle étoit aveugle. Je la croyois injuste, & je vois que ce n'est que faute d'y voir clair.

¶ Dès qu'un homme du Pais rassemblé dans ses perfections, *comme un bouton de rose*, commence à s'épanouir aux rayons de quelque prospérité, gare la piqueure. Je ne m'en émerveille pas. L'envie est une guépe qui se jette toujours sur un homme en fleur.

¶ La fortune nous enrôle, & l'hon-

neur nous tient à sa solde. Quand ses finances n'y suffisent pas, il n'y perd rien, nous le servons *gratis*.

¶ Nous avons un art singulier de semer pour recueillir. Dès que nôtre courage est en graine, propre à la semaille, nos actions sont bientôt en fleur, & nos esperances sont du moins des fruits précoces de la victoire.

¶ Nôtre esperance est une Aurore, & nos succès autant de Soleils. S'étonnet-on, après cela, que nous brillons dans *l'interim*?

¶ Nous faisons de nos inclinations nos Almanachs. Le present nous y dévoile l'avenir. Nos mouvemens divers & assidus sont les troupes auxiliaires du Pronostic, & nous tâchons de réaliser d'avance les prédictions.

¶ Dans la crise de nos biens, nous attendons le symptome des ressources. Si elles sont tardives, ou nous allons à leur rencontre, ou nous les forçons à doubler le pas.

¶ Mars & Venus sont nos Etoiles dominantes. Elles sont en conjonction pour nous, & nous sommes en réciproque pour elles.

¶ Nous sommes des Mausoles res-

suscitez, qui consolons les Artemises tristes & dolentes. Nôtre départ les tue. Nôtre retour les ranime ; & leur met le cœur en mouvement & en repos.

¶ Les hommes s'attachent à leurs amis, comme les hirondelles aux Pais où elles paroissent. Jusqu'au mauvais tems. C'est la clôture du Contrat.

¶ Les amis, à la Parisienne, sont des guêpes qui courent à la ruche ; mais c'est autant qu'il y a du miel. Le profit en vûë.

¶ Les amis sont icy de verre, ils se cassent au premier heurt. Gare le choc.

¶ Une chose m'étonne de nôtre cœur ; c'est qu'il n'est pas de pierre, & si, il est d'aimant.

¶ J'ay eu un ami, disoit un Languedocien, qui n'avoit rien qui ne fût à mon service, pendant qu'il n'avoit rien, & qui me trouvoit pour lors d'un prompt secours à son indigence. Il est parvenu, & je suis demeuré. Il est toujours mon ami, dit-il ; mais ce qu'il a n'est plus à mon service. Je ne suis pas crédule. Il faudroit, pour me persuader, qu'il fût du moins mon ami par maniere d'acquit.

¶ Vous avez été heureux, dites-vous ? vous avez fait une belle dépense, &

vous avez eu des amis. Je l'aurois deviné. Vôtres fortune a changé, & vos amis avec elle. Je le devinerois. Vous espérez de revenir sur l'eau, & d'avoir ensuite des amis sur nouveaux frais ; je le prédis encore.

¶ Vous avez fait de grands biens à un homme qui en est bien reconnoissant ; il en espère donc encore d'autres. La reconnoissance de ce temps-cy n'oublie pas l'avenir, en songeant au passé.

\* Un jeune Gentilhomme s'étoit fait peindre avec un baton de commandement ; un Gascon voyant le portrait, dit : *Le voilà comme un saint Martyr, l'instrument de sa passion à la main.* Et cela, parce qu'un grand Seigneur luy avoit fait donner quelques jours auparavant des coups de bâton, pour le punir de la hardiesse qu'il avoit eüe de se faire son rival.

¶ On a dit des Parisiens, qu'il y en avoit parmy eux un grand nombre qui sçavoient mépriser le bien, & qui ne sçavoient pas le donner. C'est au contraire de nous autres, nous sçaurions le donner : mais pour le mépriser, attendez que nous soyions trop riches.

¶ Le Pais nous fournit tout ce qu'il faut

faut pour chercher la fortune, & pour la trouver, excepté l'*Alembic*, pour en tirer la *quinte-essence*. C'est-à-dire, un gros argent comptant.

¶ L'encre la mieux employée est celle des Financiers. Ils écrivent d'or, & quand il leur plaît de parler de même, ils font briller leurs discours, quoyque d'ailleurs grossiers.

¶ Q'est devenuë cette balance du tems passé, où l'on pesoit avec les couronnes les têtes qui y prétendoient?

¶ Je compare certaines gens qui se tourmentent pour s'avancer, & qui se donnent pour cela des mouvemens superflus & inutiles; je les compare à ces petites Etoiles voisines du Pôle Antarctique, qui tournent continuellement depuis la création du monde, & qui ne sont pas encore parvenuës à montrer le nez sur nôtre horison. *Je me refuse aux avancemens invisibles.*

¶ Les montagnes qui cachent le plus d'or dans leur sein, ne sont pas celles qui sont les mieux *coëffées*, ny qui ont au dehors le plus d'ajustemens. N'est-ce pas un symbole & une consolation des femmes non belles qui ont une vraye vertu dans l'ame?

§ Les mines du Perou, plus elles cachent de veines d'or, plus elles ont au dehors la mine triste & ruinée. Autre symbole des gens qui possèdent les sciences. Ils peuvent dire, comme ces mines, plus nous sommes riches au dedans, plus au dehors nous sommes pauvres. Cependant, pour vivre, il faut que le dehors fournisse au dedans. *Témoins les Pourvoyeurs.*

— \* Un Gascon assez curieux,  
 En abordant à la Boutique  
 D'un Libraire des plus fameux,  
 Selon que cela se pratique,  
 Demande qu'il luy montre ce qu'il avoit de beau,  
 De meilleur & de plus nouveau.  
 Son homme, suivant la coutume,  
 Sans se le faire repeter,  
 S'en vient volume après volume,  
 Plusieurs livres luy présenter,  
 Dont les titres qu'il vit en tête  
 Commençoient par le mot Honnête,  
 Ainsi que l'honnête homme & l'honnête garçon,  
 L'honnête femme, & puis l'honnête fille,  
 Et d'autres de même façon,  
 Comme branches d'une famille,  
 A qui le bon ou le mauvais renom.



Donne un quolibet pour surnom.

Mais ce Gascon voyant toujours le pareil titre,

Quoyque sur different chapitre,

Après les avoir tous sur le Contoir jettés ;

De ces ouvrages-là fort peu je me soucie,

Dit-il, en s'en allant, & je vous remercie

De toutes vós Honnêtetez.

¶ Je ne sçai si la fortune est une Etoile ; mais je sçay bien que le mérite ne l'a pas toujours pour ascendant. Le mien se la trouve rétrograde. Heureusement il sçait doubler le pas, & il aime la fatigue.

¶ Quand je vois qu'un beau Livre est admiré, & que celuy qui l'a fait meurt de faim, je songe à par-moy à ces anciens Sculpteurs qui faisoient des Idoles admirables. Tout le monde adoroit l'ouvrage, & personne ne songeoit à l'Ouvrier. Chaque tems a eu son abus. Les pauvres en souffrent, & nous aussi.

¶ Je n'envie aux grands que deux privileges. L'un, d'être haut élevé ; l'autre, de pouvoir descendre pour acheter de l'esprit avec des gracieusetez, & pour pêcher de la science & du mérite avec des filets d'or ou de foye. Le moyen

d'en avoir comme eux ? Ce n'est pas ainsi qu'au Païs nous en faisons commerce.

¶ Les gens de Lettres ne sont pas de bons Argonautes. On ne leur a jamais vû équiper de Vaisseaux, ni s'embarquer pour aller à la conquête d'une Toison d'or. Ils ne commercent que des idées. Heureusement ils ont l'art de s'en repaître. Je ne suis pas de leur écot.

¶ Etre obligé de chercher à vivre, dans le tems qu'on voudroit étudier, partager son tems entre l'étude & de vrais besoins ; voir toujourns chez soy la pauvreté & la raison aux prises ; s'occuper d'esprit, & n'avoir rien ; ce sont *les épines* des gens de Lettres, où les sciences ne font guere leur nid.

\* Un Provençal & un Parisien discourant des qualitez de l'ame, tomberent insensiblement sur la grandeur de courage & sur la générosité. Le Parisien souûtenoit que ces deux vertus se rencontroient plus ordinairement dans les Parisiens, que dans toute autre Nation. *Et moy je vous souûtiens*, dit le Provençal, *que la grandeur de courage de tous les Parisiens ensemble danseroit dans la mienne.* Alors le Parisien, pour l'éprouver, mit

l'épée à la main ; *Catedis*, dit le Provençal, sans tirer l'épée, je t'estime, mon amy, je te cede de bon cœur le courage ; laisse-moy donc du moins la générosité de pardonner à ta promptitude.

¶ Les Cignes chantoient, à ce qu'on dit, & mélodieusement sur les bords du Méandre. Ils ne chantent pas sur le bord de la Seine. C'est qu'ils étoient traittez là en Cignes, & qu'on les traite icy en Oyes & en Canards. Ceux qu'on dégrade perdent la voix, ou changent de ton.

¶ Quand je vois des gens d'un mérite distingué, & d'une science profonde, réduits à chercher leur pain, ou à ramper pour vivre, je me récrie sur la profanation ; & j'insulte le destin de ce qu'il ne m'a pas fait *remede à ce mal*. Je dis aux Parisiens ce que disoit aux Athéniens Démostène à l'occasion de ce Navire sacré, qui n'étoit employé d'abord qu'à des cérémonies de Religion, & dont on se servoit ensuite pour le commerce le plus vil. Voilà l'injustice des hommes.

¶ Je suis souvent seul, de peur d'être en mauvaise compagnie ; je prends soin de me la faire bonne au dedans de

moy. Au dehors, qui en peut toujours répondre ?

Je ne sçaurois vivre Isolé, il faut que je tienne toujours ou à quelqu'un, ou à quelque chose. Mon repos dépend du choix. Je le fais bon, ou partie à remettre.

§ Rien ne me rend l'ame si grande, que le mépris de tout ce qui la dégrade, ou la ternit. Je la veux resplendissante.

§ L'ame est d'autant plus dans la pureté, qu'elle est moins dans la matière. Je la fais esprit, & je la suspens.

§ Quand je trouve que mon corps se mêle trop avec mon ame, je la sépare. C'est à elle à faire bande à part.

Un Financier s'étoit attaché un Gascon qu'il logeoit chez luy, qu'il avoit toujours à sa table, & qu'il traînoit par tout. On demanda un jour à ce Gascon, s'il étoit à cet homme riche ? Non, répondit-il, en se montrant soy-même par une geste de la main. Je suis à cet homme non riche ; car je suis à moy. Mais vous logez chez luy, ajouta-t-on ? J'y loge pour mon plaisir, reprit le Gascon. Il y veut trouver le sien, je luy en laisse l'honneur ; mais voicy le fait, continua-t-il. Pour vous ôter l'é-

quivoque, ce maître Cresus me talonnoit, je l'avois toujors à mes trouffes, & il m'invitoit soir & matin. J'ay cherché un moyen de me mettre à l'abri de la persecution, je l'ai trouvé. Je suis venu loger avec lui, pour m'en défaire. Je ne suis plus importuné d'en être invité deux fois le jour. J'étois fatigué d'une sottre reconnoissance que je luy jette sur le dos. C'est à luy à s'en tirer.

\* Un Espagnol qui n'avoit pour toute compaignie qu'un méchant Rouffin, arriva à minuit & pendant la pluye dans un petit Village de Gascogne, où il n'y avoit qu'une seule Hôtellerie. Ayant frapé à la porte, le Maître se leva, & demanda qui c'étoit. C'est, répondit l'Espagnol, *Dom Sanche, Alphonse, Ramire, Juan, Pedro, Carlos, Francisque Domingue de Roxas, de Stumiga, de las Fuentes*. L'Hôte qui sçavoit qu'il n'y avoit qu'un lit de reste, luy répliqua brusquement, qu'il n'y avoit pas de quoy loger tant de monde, & s'alla recoucher.

¶ Tous les peres, disoit un beau génie, peuvent regarder leurs enfans comme autant de créanciers incommodés qu'on paye à toute heure, & qu'on ne

contente jamais. Heureux qui n'a pas contracté de pareilles dettes. Mon bien est tout à moy.

¶ Je ne sçay nul gré, disoit un autre, à une fille qui m'aime, dès qu'avec moins de bien & de naissance que moy, elle m'aime pour me réduire à l'épouser. Est-ce mon avantage, ou le sien qu'elle a en vûe? Que pourroit faire de pire contre moy un ennemy de cœur & d'inclination? Dois-je être reconnoissant du mal qu'on cherche à me faire? La sottise n'est pas mon foible.

¶ Le cœur est de la nature de l'argent comptant. Il n'est bon que quand on le donne. En ce tems-cy, donne-t-on son argent pour rien? Le cœur suit la règle du commerce.

\* Le Comte de Logignac lisant l'Histoire, fit de grandes réflexions, sur deux bons mots d'un des plus grands Capitaines de l'Antiquité; les voicy. Un Soldat tout éperdu étant venu dire à Leonidas Roy des Lacédémoniens, que les ennemis étoient proches, il répondit froidement; *S'ils sont proches de nous, nous sommes proches d'eux.* Il répondit à un autre, qui, pour l'étonner, disoit que l'armée des Perses qui s'avançoit,

étoit si grande, que le Soleil seroit obscurci de leurs flèches ; *Tant mieux, nous en combattrons à l'ombre.* Toutes les réflexions du Comte se terminèrent à cette exclamation ; *Ah ! certes, Leonidas étoit Gascon, ou meritoit de l'être.*

¶ Que vous êtes coquet, disoit une jolie femme à un Gascon qui ne luy étoit pas indifférent ! Il semble que vous ayiez condamné vos yeux à payer à toutes les coëffes un tribut, dont vos regards s'acquittent avidement. Vous portez la chose trop loin, répondit-il ; mais je vous avoüerai que je regarde l'air gracieux d'une jolie femme, comme un vestibule bien entendu, qui me donne, avec de la curiosité, bonne opinion de la demeure.

¶ Une Coquette monroit à un Gascon des Lettres fort tendres que lui écrivoit un homme de considération qui étoit amoureux d'elle. Vous trichez, Mademoiselle, luy dit-il, vous ne me montrez pas les réponses, quand vous me faites voir les Lettres. Pour moy, continua-t-il, je suis de meilleure foy. Je prie toutes les Belles à qui j'écris des billets doux, de me les prêter, pour faire le plaisir entier à ceux à qui je montre les Réponses.

— ¶ Mademoiselle, vous éludez, disoit un Gentilhomme de Languedoc à une heritiere de Paris déjà majeure. Vous ne me parlez que d'amitié, quand je vous parle d'amour, & qui pis est, de mariage. Vos yeux sont mes astres, j'y vois ce qui est écrit. Je consulte, consultez à vôtre tour. Si vous êtes faite pour être heureuse, vous lirez que j'en ferai de moitié. Comptez sur l'horoscope.

¶ Adieu, Mademoiselle, disoit un Gascon à sa Maîtresse, la veille d'un départ pour un voyage. Adieu, mon unique, ma regretée par avance. Je vous laisse vos yeux pour me pleurer, prêtez-moy mon cœur pour vous sangloter en mon absence. *Il est homme à faire son devoir.*

¶ Sçavez-vous pourquoy nous paroissions toujors contens auprès des Dames? C'est que tout au moins nous le sommes de nous, & de quelqu'une d'elles. En tout cas, nous payons comptant à leurs oreilles le plaisir qu'elles prêtent à nos yeux.

¶ On nous demande à tous nous autres Languedociens, d'où vient qu'étant d'un País aussi délicieux que le nôtre,



nous préférons le séjour de Paris à celui-là. Réponse à la question. Ce n'est pas nous qui préférons Paris, c'est luy-même qui se préfère, & nous y consentons en faveur des objets de préférence, & en retribution de nous y voir préférez par la plus belle moitié du monde. Voilà le vrai Paris.

¶ Pourquoi les Belles de Paris, à raison égale, aiment-elles mieux un Gascon qu'un Parisien ? C'est que celui-cy est trop fait comme elles. La différence en est plus marquée dans un Gascon ; & les Belles aiment par *préciput* ces différences. Ajoutez que tout Gascon a l'art d'apprendre à toute Belle ce qu'elle vaut. C'est-là que les femmes ne sont pas rétives à l'instruction. Elles apprennent à aimer qui les aide à plaire.

\* Un Conseiller d'une Ville de Gascoigne étant à une Foire pour y acheter des chevaux, y trouva un Libraire de ses amis, grand railleur, qui luy demanda s'il étoit venu acheter des chevaux ; le Magistrat luy répondit que ouy. *Mais toy, ajouta-t-il, qu'y viens tu faire ? sçarrais-tu bien distinguer un cheval d'avec un âne ? Oh que ouy, Monsieur,* repliqua le Libraire, *quand vous seriez, entre mille*

*chevaux , je vous reconnoîtrois bien.*

¶ Voulez-vous un homme tout-à-fait aimable , & parfait à proportion ? Choisissez-le brave & bienfait , & *habillez-luy des manieres de Paris* une humeur Gasconne. Vous avez vôtre affaire. Faites-en vôtre profit.

— ¶ Madame , attaquez un Cadet de Gascogne, vous êtes belle, je vous l'offre tendre. Préférez-le , je vous le donne empressé. Perseverez, je vous le garantis fidelle. Chancelez, je vous le livre inconstant. *Eh donc !*

¶ Les femmes de Paris haïssent la guerre , & aiment les Guerriers. Leur goût est militaire, & leurs desirs sont pacifiques. Les Gascons sont , à leur gré , les demons de la Guerre , & les Anges de la paix. Eh donc ! objets pour elles de préférence , & elles pour eux. De là, rapport & sympathie. L'expérience en fait foy.

— \* M.N...dont la barbe étoit rousse, avoit un Jardinier Gascon , qu'il sçavoit être eunuque, il lui demanda, *pourquoy il n'avoit point de barbe.* Le Manant luy répondit , que *le bon Dieu faisant la distribution des barbes, il étoit venu lors qu'il n'en restoit que de rousses à donner, & qu'il aime*

*mieux n'en point avoir que d'en porter une de cette vilaine couleur.*

¶ Si tous les Gascons étoient riches les femmes de Paris n'auroient pour maris & pour Amans que des Gascons. Par malheur pour eux, l'interêt est pour elles le premier Dieu d'amour, & l'argent comptant, le seul Dieu du mariage. Sauf les exceptions de la regle générale.

¶ Pour vous marier à vôtre gré à Paris, ne vous embarrassez pas de ce que vous êtes, & encore moins de ce que vous avez été. Montrez-y de l'or & de l'argent en quantité, & choisissez. Carte blanche, malgré les couleurs.

¶ Ces *Arcs-en-Ciel* de Paris qui font fortune, sont comme ces mouches qui vivent dans l'ordure, & qui vont mourir sur les fleurs. Voyez le Mausolée.

¶ Nous avons l'ame grande sur la gloire, & belle sur l'interêt. Nous l'aimons par raison, & nous le cherchons par besoin. S'il vient de luy-même, tant mieux pour luy, & jamais tant pis pour qui nous approche. Jugez pour qui nous plaît. Les Belles ont raison de nous souhaiter riches. Elles nous y aident aussi. Cela leur revient,

¶ Avoir du bien , c'est être riche. Avoir du cœur , c'est être brave. Nous avons l'un , nous cherchons l'autre. Nous ne voulons ni paix, ni treve qu'après le succès. Chaque jour nous en approchons. Le tems & la patience nous en font venir à bout. Nôtre origine & nos talens sont les *arches* de nôtre fortune. Si vous m'en demandez *le pourquoi*, je vous en demanderai *le pourquoi non*.

¶ Nous avons pour tout de la force & du courage , hors pour souffrir les maux de nos amis , & les absences de nos Maîtresses. Les Heros ne sont pas impitoyables.

— ¶ Un Cadet de Gascogne vouloit persuader à une jeune veuve , qu'elle ne pouvoit mieux faire que de l'épouser : Elle luy répondoit toujours que son parti étoit pris , & qu'elle ne se remarieroit jamais. Jamais, luy répliqua-t-il ? Vous donnez un long terme à vôtre veuvage. Je ne crois pas qu'il l'écoute tranquillement. Mais, Madame , luy demanda-t-il , quand vous voulez être opiniâtre, le voulez-vous pour long-tems ? Sur ce point-là , luy répondit-elle ; je le veux pour toute ma vie. Pour toute vôtre vie , s'écria-t-il ? Soixante-dix ans d'ob-

stination ? Jamais opiniâtré n'est allée si loin. Comment, soixante-dix ans, reprit-elle, que voulez-vous dire ? Je veux dire, répondit-il, que vous n'avez pas trente ans, & que vous en vivrez cent, du moins je le souhaite. Voyez à quelle patience vous vous condamnez. Croyez-moy, continua-t-il, le veuvage a son mérite, quand il commence. Il a ses dégoûts, quand il continué ; & il n'a tous ses charmes que quand il finit. Je vous y attends.

¶ Un homme qui n'est pas né bête, & qui fait une vraie sottise qui luy devient nuisible, peut dire : cy git défunt mon esprit. Et qui se marie à Paris sans bonne connoissance de cause, doit dire : cy git feu mon repos.

¶ Quand j'ay quelque chose à dire, mille jolies idées, & autant de pensées délicates briguent l'honneur de mon choix. Elles s'empresent, je les suspens. Elles me minaudent, & me caressent, je ne les rebute pas. Elles sont du Genre féminin, je ne suis pas surpris que des femelles veüillent plaire. Chacune me fait les yeux doux pour obtenir la préférence. Je les tire à part, & je donne la pomme à la plus belle. *Je me fais Paris.*

¶ Je connois une femme maigre & sèche, qui parle toujours, & parle bien. Je la crois convertie en voix. Je sçay les Métamorphoses. Ovide la connoissoit. Je le dis d'après luy. C'est Canante.

— ¶ Un Cadet de Gascogne étoit toujours propre & magnifique. Il n'avoit aucun bien. Chevalier, luy dit un jour un de ses amis, à la dépense que tu fais, trouves bon que je te demande quel est ton fonds? Quoy, répondit le Chevalier, tu es mon ami, & tu l'ignores? Apprens donc que l'envie & le besoin sont mes ressources. Je n'ai ni paresse, ni fierté. J'ay la gloire docile & le besoin diligent. Voilà ma navigation. Je suis *bon voilier*.

— \* L'amour seroit bon à être Courier; car il fait faire terriblement du chemin en peu de temps.

¶ Une Précieuse faisoit des reproches en termes de Roman à un Gascon. Madame, luy dit-il, voilà du stile. Je ne m'y connois pas; & je m'y reconnois encore moins. Si vous voulez que je me retrouve dans vos expressions, traduisez-moy en langue vulgaire.

¶ Nos Gasconnes ne manquent point d'esprit, & elles s'accommodent fort de ceux  
ceux

ceux qui en ont ; mais dès qu'on les aime, elles veulent des sentimens. Un Parisien aimoit une Toulousaine. Il ne luy disoit que de grands mots, & il ne luy parloit que par phrases. Ah ! que cet homme-là m'ennuye, dit-elle un jour. Je ne scaurois plus me contraindre à luy rien dire, & encore moins à l'écouter. *C'est un Phrasier.*

¶ Une Gasconne toute polie & toute jeune vint à Paris avec sa famille. Sa mere luy dit un jour : Ma fille, bien des gens vous demandent en mariage. Avez-vous envie de vous marier ? Pour envie, répondit la jeune fille, pas autrement ; mais pour me marier, je le veux bien. Mais ne me donnez pas, s'il vous plaît un Robiet, *pour dire un homme de Robe,* Il me faut un Epetier, ou rien, *pour dire un homme d'épée.*

¶ Certain homme fort ennuyeux de son métier, s'étoit adonné à aller presque tous les jours dans une maison où il y avoit toujours bonne compagnie. On trouva le moyen de s'en défaire ; & de l'empêcher d'y revenir. Un Gascon dit sur cela : Il s'étoit fait là une mauvaise habitude, dont on a trouvé à propos de le corriger. Et pour dire, on l'a mis

dehors, il ajouta : on luy a donné la clef du grand Appartement.

¶ Cet homme-là, disoit un autre de quelqu'un qui parloit bien, doit avoir un parterre dans sa bouche, & un trésor dans son esprit. Les plus belles fleurs s'entremêlent à ses discours, & les plus beaux diamans à ses pensées. Il m'offusque.

¶ D'un avare fort grossier dans toutes ses expressions, & qui ne parloit que d'or & d'argent. Il parle d'or, & il s'en faut bien qu'il soit éloquent.

¶ Un Gascon s'étoit introduit dans une maison où il y avoit une fort jolie fille, & qui n'auroit pas été un mauvais parti pour luy. Elle avoit une mere qui ne manquoit ni d'esprit, ni de raison. Elle se défia des frequentes visites du Gascon, & elle le pria honnêtement de ne plus luy en rendre. *Pardy*, Madame, luy dit-il, il faut que vous m'aimiez bien. Vous faites vos partages de vôtre vivant. Vous donnez à vôtre fille tout le dedans de la maison, & à moy tout le dehors. J'en ai trop, & il ne tiendra pas à moy que je ne luy en retrocede une partie. Je suis généreux.



¶ On demandoit un jour à un Gascon, d'où pouvoit venir que la plupart des gens de sa Nation s'avançoient si fort sans aucun bien, & que les Parisiens échoïoient avec des biens, même considérables ? C'est, répondit-il, que nous ne songeons qu'à acquérir ce qui nous manque, & eux, qu'à dissiper ce qu'ils ont. Pour réüssir dans ces deux projets, Paris est une occasion prochaine.

¶ Un autre se servit fort plaisamment de cette expression, en voyant de jolies femmes habillées d'un air fort négligé en apparence, & fort coquet dans le fond. Elles étoient en deshabilité, & en coëffure de nuit. Voilà, dit-il, de jolies occasions prochaines.

¶ Les Bourgeois de Paris sont presque tous de l'humeur de l'avare de Molière. Ils ne voyent pas chez eux deux chandelles allumées, qu'ils ne prennent le soin d'en éteindre une, tout au moins. Il y en eut un qui se plaignit à un Gascon qu'on en brûloit trop chez luy, & que ses enfans & ses domestiques en allumoient par tout. Donnez leur de la bougie, luy dit le Gascon, ils luy porteront respect.

\* Un jour comme on parloit d'un biberon gou-  
teux,

Et qu'on disputoit fort des causes de la goutte,

Certes, dit un Gascon, rien n'est là de doux,

La goutte luy vient de la goutte.

\* Cet homme, dites-vous, médit de moy devant tout le monde? Certes, il vaut mieux qu'il dise du mal de moy à tout le monde, que si tout le monde luy en disoit.

¶ Certaine femme de la Cour avoit beaucoup d'esprit; mais elle vouloit en trop avoir. Elle avoit assez de beauté, & elle mettoit du blanc & du rouge. Un Gascon dit d'elle: Ses belles couleurs gâtent son teint, comme son esprit gâte son langage. Le postiche y est de trop. Si elle veut revenir au naturel, je m'y tiens.

¶ On a dit d'une autre Belle de la Cour: Son humeur gâte sa beauté. Un Gascon a ajouté: Et sa beauté gâte son mérite. Elle n'est qu'une équivoque.

¶ D'où vient, disoit un Normand à un Gascon, que les femmes de Paris aiment tant vôtre accent? C'est, répondit celui-cy, qu'elles haïssent le vôtre. Nous sommes vôtre contre-poison à

Poreille. Ce n'est pas répondre, reprit le Normand. Je conviens que nôtre accent n'a rien d'agréable, & que le vôtre choque moins; mais je ne vois point de Gascon à Paris qui ne cherche à s'en défaire. Distinguez, répliqua le Gascon, avec les hommes, j'en conviens, ils en sont jaloux. Avec les Dames, c'est autre chose. Elles aiment l'harmonie; & quand on aime la mufette, on aime bien-tôt le Berger. Etes-vous du País de la mélodie?

¶ On demandoit pourquoy à Paris les femmes aiment tant les Gascons? C'est, répondit un Parisien qu'elles aiment la bagatelle; & qu'elles n'aiment pas l'ennuy, luy dit un Gascon. *Je vous réveille.*

¶ Nous ne connoissons tous nos talens, qu'après que nous avons fait quelque séjour dans la bonne Ville. *Le sçavoir-faire* est un art que nous n'employons guere entre nous autres, & *le sçavoir parvenir* en est un autre qui n'en trouve pas les moyens chez nous. Paris est une pépiniere d'occasions, que nous avons le secret de nous rendre prochaines. Elles nous aident à y passer *Maîtres és Arts.*

¶ A Paris & à la Cour on n'aime guere *de cœur* ce qu'on n'estime pas ; mais on y hait en échange ce qu'on estime trop. C'est un échange dont nous souffrons quelquefois. Il nous regarde.

¶ Ce qui me charme le plus en vous, disoit une Parisienne à un Gascon qu'elle aimoit fort : c'est que vous êtes de belle humeur. De belle humeur, Madame, s'écria-t-il ! Vous me dites une injure. Pour avoir l'humeur belle, il en faut avoir ; & je n'en ai pas, ni n'en veux.

¶ Il faut avoüer, disoit une jolie femme à un Gascon, que tous les gens de vôtre pais sont toujours de belle humeur. Pourquoi, de belle humeur, répliqua-t-il ? Avec les Dames, le beau naturel nous suffit. Nous vous la laissons l'humeur, à vous autres. Quand vous êtes belles, elle vous sied, à certaines conditions. Nous nous en tenons avec vous à un tempérament bon & beau, & nous y ajoutons de jolies fantaisies. Il vous les faut.

¶ C'est une jolie chose, disoit un autre, que la fantaisie d'un Gascon pour une femme qu'il aime ; je la tiens heureuse, si elle a de l'esprit & de la curiosité. Vous avez l'un, Madame, donnez-vous l'autre.

¶ Un vieux Gascon voyoit souvent à Paris une jeune Dame qui n'avoit pas moins de mérite que de beauté. Dans l'honnête familiarité où il étoit avec elle : Croyez-vous, Madame, luy dit-il un jour, que malgré toutes les qualitez aimables & solides qui vous distinguent, je puisse me plaire si fort avec vous ? Helas ! Monsieur, luy dit-elle, je suis vôtre amie, & je vous crois de mes amis ; n'en soyons pas sur la cérémonie, & dès que je vous ennuye, croyez-moy, allez vous divertir ailleurs. Pour ennuyer, reprit-il, vous ne m'ennuyez pas ; mais si vous croyez que vôtre vertu soit si divertissante, vous vous trompez beaucoup. Je ne m'y trompe pas, repartit-elle, je n'ai jamais regardé cette vertu que vous me supposez, comme un divertissement pour d'autres ; je regarde celle que je veux tâcher d'acquérir, comme un solide pour moy. Et c'est cela même, reprit le vieux Gascon, ce solide est trop gênant. Ce qui plaît le plus dans une jolie femme, n'est ni la solidité, ni la vertu. La conversation n'y perd rien, quand elle y mêle un peu de liberté, & qu'elle en donne un peu plus qu'elle n'en prend. Oh ça, Monsieur,

reprit-elle, je vous ai dit que j'étois de vos amies, je vais vous le prouver. Trouveriez-vous mieux votre compte avec des femmes de ce caractère ? Croyez-vous que celles qui sont de cette humeur choisissent des gens de votre âge pour la laisser voir sans ménagement ? Tout ce qui vous plaira, répliqua-t-il ; mais il en revient toujours quelque chose, quand ce ne seroit que quelque gayeté qui réjouit. On n'en sort pas toujours *bredouille*, comme avec vous. Défendez-vous-en au Triétrac, repartit la Dame ; mais en pareilles conversations, ne croyez pas avoir joué de malheur quand cela vous arrivera. Il luy avoua qu'il conservoit encore tout son goût pour les femmes ; mais qu'il leur vouloit quelque chose de galant. Elle l'assura bien que celles qui seroient galantes ne le seroient plus pour luy. En cas qu'il en soit autrement, luy dit-elle, pour toute conclusion, si vous oubliez le salut de votre ame, songez du moins à celuy de votre bourse. Hé bien, s'écria-t-il, voilà une gayeté. Elle me réveille. *J'ay du bien.*

¶ Un grand Seigneur de Gascogne, plein d'esprit & de mérite, mais déjà  
vieux,

vieux, étoit à Paris. Il étoit noble dans ses actions, & galant dans ses manières. On le croyoit riche, & toutes les femmes d'une certaine espece cherchoient à en faire leur conquête, par l'esperoir de la retribution. Las & rebuté des empressements affectez qu'on avoit pour luy, il s'avisa, pour s'en défaire, de porter une bourse vuide, qu'il tiroit à leurs yeux de sa poche avec son mouchoir. Il est vrai qu'il en avoit une autre bien remplie, qu'il étaloit aux yeux de celles qui étoient de son goût; & par ce moyen il se délivroit des unes, & il s'attiroit les autres.

¶ On nous accuse, disoit un Gascon, de parler souvent de nos bonnes fortunes. Qui est le sot qui se vante du mal qu'il a fait, ou de celuy qu'il s'est laissé faire?

¶ Nous avons la mémoire bonne, pour citer toutes les particularitez de tout ce qui nous arrive à nôtre gloire. Mais pour ce qui est contre nous, nous faisons de la Garonne & de la Loire des fleuves d'oubli.

¶ Vous voulez que je vous écoute, disoit un Gascon à un Picard, & vous me parlez de vous. C'est tout ce que

vous pourriez faire , si je vous parlois de moy. Ne sçauriez-vous vous accoutumer *au parler d'esprit* ?

¶ Rien n'est plus ennuyeux à la longue qu'un diseur de rien. Je n'aime en conversation qu'un homme qui ne parle que pour dire quelque chose. Je n'en exige pas tant de la plûpart des femmes. Le silence seroit trop long.

\* Un Prince railloit un jour un de ses Courtisans , Gentilhomme Gascon des plus vifs en reparties , qui l'avoit servi dans plusieurs Ambassades , & luy disoit qu'il ressembloit à un bœuf. *Je ne sçay pas à qui je ressemble*, répondit le Courtisan ; *mais j'ay eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

¶ Nous traitons nos obligations comme nos dettes. Les petites , nous les payons comptant , ou *Jean qui ne peut*. Les médiocres à la première commodité. Les grandes , chaque jour quelque monnoye en acquit de la somme principale ; & après le payement complet , nous continuons au creancier son hypothèque sur nôtre reconnoissance. Nous n'y admettons pas le droit de prescription. Jamais ingrats. Pas même dans nôtre haine.



¶ Je suis venu à Paris jeune, & sans bien, disoit le Financier Crezon. Je m'y suis poussé. J'y ai fait fortune. A peine m'y suis-je trouvé en fonds, que tous mes compatriotes de connoissance sont devenus mes emprunteurs. Honteux d'abord de refuser, je leur ai ouvert la bourse. La réitération m'a corrigé de l'habitude; & le défaut de remboursement m'a guéri de la honte du refus.

¶ Lorsque quelqu'un que j'estime me vient emprunter de l'argent, si je n'ai pas le courage de luy en refuser, je le prie bien honnêtement de me rendre ou l'argent, ou l'ami, & qu'il m'en revienne du moins quelque chose. Est-il juste de perdre les deux?

¶ J'ay lû dans un bon Livre, disoit un Banquier de Toulouse, qu'une legere somme prêtée faisoit un debiteur, & une grosse, un ennemi. J'évite de donner mon argent pour me faire haïr. C'est ce qu'on peut avoir par tout *gratis*. Pourquoi l'acheter?

¶ Il n'est pas bien agréable d'emprunter, & il est fort incommode. Souvent de payer. J'évite l'un, de peur de l'autre. *J'ay antipathie pour les deux.*

¶ J'ay de l'argent, & j'ay un ami. J'ay

quelque besoin de mon argent, & il en a un besoin véritable. Je luy en dois la préférence ; mais à son tour il me devra ma préférence , mon argent & le sien.

— \* Quelqu'un rapportant à un Gascon les médisances qu'on faisoit de luy. *On ne les ent pas faites devant toy*, répondit le Gascon, *si l'on n'eût crû que tu étois bien aise de les entendre.*

— ¶ Je suis homme de Guerre, disoit un Gascon appelé *Jacques*. Je me suis trouvé à quelques batailles, & j'ay vû bien des Sieges. Le bonheur m'en a voulu. Je n'y ay pas eu la moindre égratignure. Je suis en vie. En quelque endroit de mon corps que j'eusse été blessé, je serois mort. Le cœur se fût trouvé à l'ouverture de la playe, & *Jacques déloge.*

— ¶ Un Gascon aimoit une fort jolie fille qui avoit l'esprit doux, & l'ame noble. Elle travailloit à l'aiguille devant luy. Elle se piqua. Il fit un cry. Ah ! Mademoiselle, s'écria-t-il, que faites-vous ? Voulez-vous vous tuer ? Ne scavez-vous pas que toute blessure au cœur est mortelle ? Et vous avez de l'esprit jusqu'aux ongles, & du cœur jusqu'au bout des doigts.

— ¶ Un autre se donnoit quelques pe-

tites libertez auprès d'une femme qu'il aimoit. Après luy en avoir fait quelques reproches, elle luy donna bien sec sur les doits. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que faites-vous ? Vous me battez ? Si vous voulez me bien punir, battez-vous vous-même. Je sentirai encore plus le mal que vous vous ferez, que celuy que vous me faites.

¶ Voulez-vous sçavoir à quel point nous sommes braves ? Nous aimons bien la vie, & nous la sacrifions à l'honneur. Jugez de la gloire. Elle vous dira quelle est la valeur.

¶ La France ne scauroit faire des conquêtes, qu'elles ne luy coûtent cher. Elle y perd des Gascons. Ils en sont les bons Ouvriers. Ils en payent le chef-d'œuvre.

¶ Nous aimons en guerre à massacrer & à détruire ; mais en paix nous sommes amis de nous & du Genre humain.

¶ Tous mes peres ont été *Chevaliers*. J'en descens en ligne droite. Je me sens leur fils, & je me le fais sentir sous les armes. Avis aux ennemis du Roy, & aux miens.

¶ Avez-vous remarqué qu'il y a eu des Hetos en France depuis que la Gas-

cogne est sur pied ? & qu'il y en aura autant qu'il y aura de Gascons. C'est la pépiniere.

¶ Mon pere étoit Capitaine, je suis Lieutenant. Jugez de l'épée.

¶ Nous avons le cœur tourné à la Guerre en ligne droite, & aux plaisirs obliquement. Le premier penchant l'emporte.

¶ Nous sommes dans nos Terres bons voisins, mauvais sur les frontieres de l'Etat. *Eh donc !* pacifiques & militaires.

¶ Je remarque, disoit un Officier Gascon, que la plupart des Guerriers des autres Nations, sont des Soties, qui se font du cœur par raison, ou des moutons qui suivent qui les guide. Que de motifs dans les Combats ! Les autres n'ont qu'une valeur de réflexion, & nous, d'habitude & d'origine.

¶ Quand je songe, hors de l'occasion, disoit un autre, que je suis *Capitaine*, je ne fais pas le *Soldat*, quand je m'y trouve, j'en reprends le titre, & le *Soldat* y conserve au Roy le *Capitaine*. L'un sauve l'autre. Et en faveur de la victoire, je joins à l'espérance le droit d'y revenir. *C'est aimer le métier.*

\* Souvent les manaces que fait  
 Un homme de peu d'apparence,  
 Ne produisent pour tout effet  
 Que du mépris, ou de l'indifference,  
 Ainsi qu'on voit en un certain quidam,  
 Bien bas en tout, mais fort haut en paroles,  
 Qui menaçoit, non pas de poires molles,  
 Un autre grand & fort autant qu'un Allemand,  
 Lequel apprenant sa menace,  
 Dit d'un air de Gascon, & de fort bonne grace :  
 O l'homme redoutable à qui le craindroit fort !  
 Hélas ! s'il arrivoit que par pure aventure,  
 Il pût bien me tuer, je serois, je le jure,  
 Huit jours entiers & plus encor,  
 Renfermé dans la sepulture,  
 Sans m'imaginer être mort.

¶ En fait de Guerre les Parisiens sont  
 Nouvellistes de profession & d'habitu-  
 de. Ce qu'ils aiment le mieux, c'est d'en  
 discourir, & nous, d'y courir.

¶ La plupart des autres braves le sont  
 d'idée, de paroles, ou de raisonnement.  
 Ils forcent la nature, & nous la forti-  
 fions. *Le País influe.*

¶ Les François sont braves ; mais  
 quand les autres sont Guerriers d'étude,  
 ou de profession, nous le sommes nous

autres de tempérament & de naissance. Tous ceux du pais sont Gens d'Armes en naissant. *C'est pais de Chevalerie.*

— ¶ On demandoit à un Chevalier Gascon, de quel Ordre étoit sa Chevalerie. De la veritable, répondit-il. Il y a, continua-t-il, des Chevaliers de divers Ordres; mais nous autres, nous sommes Chevaliers *de cœur & d'épée.*

¶ On parloit d'un Officier qui avoit la reputation d'être un peu poltron, & qui vouloit aller toujourns à la Guerre. Cet homme-là, dit un Gascon, eût été un bon Religieux, il mortifie bien ses passions. Pour moy, ajouta-t-il, si j'avois peur de mon ombre, je ne me mettrois jamais au Soleil.

\* Je croy qu'il en est d'un homme qui aime, comme d'un moineau pris à la glu; plus il se débat, plus il s'embarasse.

— ¶ Un Chevalier de Gascogne contoit ses raisons à une petite innocente de Paris. Il lui disoit qu'il n'aimoit qu'elle, & qu'il l'aimeroit toujourns uniquement. Vraiment, luy dit-elle, si cela étoit vrai, nous serions bons amis; car je serois fort aise, Monsieur le Chevalier, que vous voulussiez m'aimer comme cela.

Et tout le monde dit que vous aimez toutes les Belles , & que vous allez de l'une à l'autre bien aisément. Ah quelle calomnie ! s'écria le Chevalier. Eh vous le pouvez croire ? Oüy vraiment, repliqua-t-elle , je le crois. Et moy , répondit le Chevalier, pour vous convaincre , je vous ferai voir dans Paris une vingtaine de jolies personnes, dont chacune vous dira que je l'ai aimée bien fidèlement. Cela est-il possible , reprit la jeune Agnès ! Je vous assure que je ne l'aurois jamais cru.

¶ Un autre entretenoit de sa passion une jeune personne de ce même caractère. Ecoutez , luy dit-elle , vous ne me persuaderez jamais que vous m'aimez. Vous avez dit vous-même que vous aviez les portraits de toutes vos Maîtresses. Je vous y prens. Avez-vous le mien ? Comment , le vôtre , reprit-il ? Je n'ai les portraits que de celles que j'ai aimées , & que je n'aime pas. Je ne les fais peindre que lorsque je ne les aime plus. Ah ! reprit-elle , si nous parvenons à nous aimer , dès que vous voudrez mon portrait , je vous rendrai le vôtre.

¶ On disoit à une fort belle fille de Montpellier , qu'elle devoit souhaiter

de voir plutôt son Amant mort, qu'in-fidelle. Non pas, s'il vous plaît, reprit-elle brusquement. S'il vivoit, & qu'il me quittât un jour, il pourroit revenir l'autre. Et s'il étoit mort, point de retour. *Qu'il vive.* J'ay peur des morts.

¶ Les maris de Languedoc, demandoit une Parisienne à une femme de Montpellier, se dégoûtent-ils, comme ici, de leurs femmes? Madame, luy répondit-elle, ils s'en lassent souvent; mais ils ne s'en dégoûtent guere. Ils rendent justice à nôtre humeur & à nôtre propriété.

¶ Une fille de Paris demandoit à une Gasconne, comment on pouvoit quitter un Amant qu'on avoit aimé. Celle-cy répondit: comme on quitte un habit qu'on a trop porté.

¶ Le Baron de Croustillac étoit un facétieux qui rioit de tout, & qui faisoit rire tous ceux avec qui il s'entretenoit. Il étoit bien fait de sa personne, & il avoit au souverain degré ce qu'on appelle l'esprit de bagatelle. Il s'étoit rendu si agréable par là, qu'hommes & femmes recherchoient également sa société. Il n'aimoit pas trop à boire; & pour peu



qu'il eût bû, il y paroiffoit. Il avoit dîné un jour chez un Traiteur avec des Bûveurs de profession, qui luy avoient fait doubler la dofe. Ils ne fortirent de table, que pour aller à l'Opéra, bien réfolus de revenir encore fouper enfemble. Ils vont fe camper à l'entrée du Parterre. Le Baron fe tint vis-à-vis fur l'efcalier. Tout le monde le connoiffoit, & il connoiffoit tout le monde. Il bredouilloit quelque plaifanterie à tous ceux qui pafsoient. On voit entrer une fort jolie perfonne, c'étoit la femme d'un homme qui étoit dans les Affaires, & qui s'y étoit déjà enrichi. Baron, luy dit un des Convives, voilà ce qui s'appelle une jolie femme. *Cadedy*, répondit le Baron, je le vois comme toy, & je le fçai encore mieux. Elle ne m'est pas cruelle, & la coquine me traite favorablement. Il ne l'avoit jamais vûë en particulier, & il en parla dans fon vin, comme s'il étoit tout du mieux avec elle. Le mari y étoit par hazard. Il étoit jaloux, & il entendit tous les jolis contes qu'en fit le Baron. Il n'en falloit pas tant à un riche bourru, qui étoit toujours poffédé de fa jaloûfie. Il fe tint à l'Opéra avec beaucoup d'impatience. Il luy tar-

doit qu'il fût fini, pour faire une sortie à la femme. C'est à quoy il ne manqua pas, dès qu'elle fut rentrée chez luy. Il l'insulta, & il luy dit avec les paroles les plus outrageantes, ce que le Baron avoit dit d'elle. Elle eut beau protester & jurer qu'elle ne l'avoit vû qu'en public, rien ne pouvoit ni le desarmer, ni le fléchir. Elle ne voulut de son côté, ni souper, ni se coucher, qu'elle n'eût parlé devant luy au Baron. Elle envoya chez luy. On répondit qu'il soupoit en Ville, & qu'il ne reviendrait qu'à deux heures après minuit. Il s'étoit retiré un peu plutôt, la Dame en fut avertie. Elle voulut y aller, & y entraîner son mari à toute force. Il s'en défendit, mais il l'aimoit, & elle le menaça de le quitter, s'il luy refusoit cette justice & cette satisfaction. Ils y allerent. Le Baron s'étoit couché en arrivant. Il dormoit; mais il fallut leur ouvrir. Ils entrent dans la chambre. La Dame outrée tire son rideau, & l'éveille, quoiqu'avec peine. Monsieur, luy dit-elle, me connoissez-vous? Oüy, Madame, luy répondit-il en bredouillant. Pourquoi non? Elle luy répète tout ce que son mari lui avoit en-

tendu dire à l'Opera. Quoy ! repartit-il, j'ai dit cela, moy ? Oüy, répliqua le mari, toujourns furibond : vous l'avez dit, & je l'ai entendu. Vous l'avez entendu, & je l'ai dit ? Il faut donc que cela soit ; mais d'honneur, je ne m'en souviens pas. Mais, reprit la Dame, vous devez vous souvenir, si de vôtre vie vous m'avez vûé qu'aux spectacles, ou aux promenades. Ecoutez, Madame, dit le Baron : vous m'en demandez beaucoup. Tout ce que je vous puis dire, c'est que je ne mens jamais ; & si je l'ai dit, il faut que cela soit vrai. Je vous donne le bon soir. Il se tourne de l'autre côté, & il se rendort. Le mari vit bien en quel état il étoit. Il demanda pardon à la femme, & il luy avoua qu'il étoit bien persuadé que le vin seul avoit parlé dans tout ce qu'avoit dit le Baron.

\* Il arrive aux gens véritablement sçavans, ce qui arrive aux épis de bled ; ils relevent & haussent la tête droite & fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins & grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'abaïsser & à s'humilier. *Avis aux demy-sçavans.*

¶ Combien de gens negligent leur

santé, pour trop boire à la santé des autres ! Je m'en rapporte aux Allemans. Ils sont Juges *en compéance*.

¶ Venez me voir demain matin, dit à un Gascon un homme de qualité, qui avoit à luy parler. De quel matin vous irai-je voir, dit le Gascon ? Est-ce du matin de robe, ou d'épée ? Chaque profession a ses noms differens pour la même chose. Le matin du Magistrat commence à six heures, continua-t-il, & finit à huit. Hé bien, reprit l'homme de qualité, le matin commence chez moy à neuf heures, & ne finit qu'à midy bien sonné. Vive l'épée, repartit le Gascon : elle n'a guere d'heures induës.

\* Un Païsan, monté sur un âne, passant dans une Ville de Gascogne, devant un College à l'heure que les Ecoliers en sortoient, son âne se mit à braire de toute sa force ; ce que les Ecoliers ayant entendu, luy dirent ; *gros butor, ne sçais tu pas mieux dresser ta bête, & luy apprendre à être civile ? Certes, Messieurs*, répondit le Païsan, *cet âne est si aise de trouver tant de camarades, qu'il en chante de joye.*

¶ J'ai cru certaines choses que je ne crois plus. Je n'en croyois pas d'au-

tres, que je crois. En fait de persuader, rien ne le sçait mieux que le tems. C'est le vrai Professeur de Rhétorique.

¶ Une Dame de Languedoc étoit à Paris. Elle aimoit à jouër, & elle jouïoit gros jeu. Elle étoit un jour dans une partie de Lansquenet des plus fortes. Un jeune étourdi de sa connoissance vint se planter derriere elle. Il luy annonçoit sa carte à tous momens ; & à force de la nommer, elle paroïsoit de tems en tems. Elle le prit pour un oiseau de mauvais augure. Dans le courant du jeu sa carte ayant été faite, elle reprit un sept. A quatre ou cinq cartes de là, voilà le sept, dit mon étourdy, avant que la carte fut tournée, Il se trouva que c'étoit en effet un sept. Et de quel trou sortez-vous, luy dit-elle? le prenant pour un hibou qui luy prédisoit malheur.

¶ On s'étonne qu'en voyant jouër des gens, même indifferens, également connus, ou inconnus, on s'interesse plus pour les uns que pour les autres. N'y a-t-il pas quelque chose qui plaît, ou qui déplaît dans toutes les phisionomies? Leur difference fait celle des inclinations.

¶ Chacun a sa chacune, ou veut l'a-

voir, disoit un Gascon. L'a-t-il trouvée par choix, ou par hazard? Il s'y tient. S'il croit que c'est la sienne, & qu'il la quitte, je le declare volage. S'il cherche jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée, & qu'il ne la trouve pas, dequoy le blâmez-vous? S'il cherche encore: dans cette perseverance, l'appellez-vous inconstant? Il en appelle, & je me fais partie intervenante. J'aurois peur du préjugé.

¶ J'aimois une jolie personne, disoit un autre. Je la croyois d'abord faite pour moy. J'ai vû qu'elle se croyoit faite pour d'autres, je me suis pourvû, & elle aussi. Le cœur est un aiman qui ne cherche qu'une Etoile. Tout Astre n'est pas le sien. Rien ne le fixe que son Pôle.

¶ Vous m'appellez inconstant, disoit le Chevalier de Tendrignac, parce que je vais de l'une à l'autre. Donne-t-on ce nom à quelqu'un qui voulant acheter une bague, en essaye vingt ou trente, pour trouver au vrai celle qui luy est propre? J'ai l'esprit de comparaison.

¶ Quand je compare l'état d'un indifferant à celuy d'un amoureux, j'opte le premier; mais j'en ai honte, & je me crois sot. Pour le second, je le crois fou,  
&

& j'en ai peur. Ce n'est pas en cela que nous sommes les fous les uns des autres.

¶ Je n'appelle pas bon un homme foible qui n'a ni la force, ni le courage de faire une malice. Je l'appelle imbécille. Je crois luy donner son nom.

¶ Vous êtes parvenu, disoit une Dame de Paris à un Gascon qu'elle aimoit beaucoup, à n'avoir plus de mérite à dire toujours vray. Vous ne sçauriez plus mentir, quand vous le voudriez. Vous ne craignez pas, je crois, qu'on vous fasse le même reproche, luy répondit-il. Le sexe & l'habitude vous en mettent à couvert.

¶ Il y a peu de femmes à Paris, disoit un Gascon, à qui il ne soit défendu, en parlant d'elles, de dire toujours vray, sur peine de léze réputation.

¶ Bien des femmes peuvent dire vrai, en parlant de leur esprit & de leurs manières; mais il n'y en a guere qui le puissent en tout honneur, quand elles parlent de leur cœur & de leur conduite. Sur leur âge, *amnistie*.

¶ Un mary peut-il souhaiter à Paris, que sa femme ne luy cache rien? Son repos dépend de ce qu'il ignore. Il l'e-

stime peu, s'il la croit entièrement sincère.

¶ Un Gascon n'avoit avalé, un jour gras pour son dîné, que deux œufs frais. Il en étoit tombé sur sa cravate. Le premier qui s'en apperçut luy demanda ce qu'il avoit mangé. Un Poulet, répondit-il. Il y paroît, répliqua-t-on; mais c'étoit un Poulet en herbe, le jus en paroît encore sur votre cravate. Est-ce, répondit-il, parce que vous y voyez un peu de jaune d'œuf? Ne vous en étonnez pas. J'avale toujours quelques œufs frais à mon dessert. Cela me facilite la digestion.

¶ Deux Gascons disoient qu'ils étoient fort bien dans leur Auberge. Un Parisien leur demande combien ils donnoient par repas. *Huit bons sols de Dieu*, répondit l'un. Comment, huit sols, réprit le Parisien? Et à huit sols par repas vous êtes bien? Fort bien, répondit l'autre; mais si vous nous disputez la symétrie des plats, vous n'y trouverez pas votre compte.

¶ J'ay un bon pere, disoit à Paris un Toulousain, qui ne me laisse manquer de rien icy. La verité est qu'il est noble, qu'il m'aime bien, & qu'il est ri-



che. Combien vous donne-t-il, luy demanda-t-on? Vingt sols par jour, répondit-il, deux habits par an, & trente sols par mois pour les menus plaisirs. Combien de fois la semaine, luy dit un Parisien, allez-vous pour cette somme à la Comédie & à l'Opera? *Je suis reçu gratis*, répondit le Toulousain, *à tous les concerts publics*. Et vous autres Parisiens, vous me donnez assez la Comédie, sans qu'il m'en coûte rien.

\* Un grand Seigneur Gascon, revenu de l'armée, encore tout couvert de poussière, & avec un habit mal-propre, étant au Louvre pour faire sa cour au Prince, deux Maréchaux de France, qui le rencontrèrent dans l'antichambre en ce méchant équipage, luy dirent; Comment vous voilà fait! vous êtes fait comme un Palefrenier; *Ouy*, répondit-il brusquement, *& tout prêt, Messieurs, à vous bien étriller*.

¶ Un grand Seigneur de Gascogne étant à Paris, avoit un assez beau cheval de Selle qui ne luy servoit de rien. Il dit à son Ecuyer de s'en défaire. Un Capitaine de Cavalerie en fut aussi averti. Il alla voir ce cheval pour l'acheter. Il en fut content. Il en demanda

le prix. L'Ecuyer répondit qu'il falloit s'adresser pour cela à Monseigneur ? mais Monsieur, luy dit le Capitaine, je n'ay pas l'honneur d'être connu de luy, & il n'est pas naturel que je m'adresse à luy-même, pour sçavoir combien on veut de ce cheval. Monsieur, répondit l'Ecuyer, c'est sa manière. Il ne trouveroit pas bon que je fisse ce marché sans luy. Vous ne courez d'ailleurs aucun risque, ajoûta l'Ecuyer, Monseigneur aime les gens de mérite, & sur tout les Officiers. Il vous recevra fort bien, & il vous donnera son cheval à meilleur marché qu'à un autre. L'Officier se laissa persuader. Ils vont ensemble dans l'Appartement du Seigneur Gascon. L'Ecuyer entre le premier. En approchant de luy : Monseigneur, luy dit-il, voilà un Officier qui vient acheter vôtre cheval. Un Officier, répondit le Seigneur, tant mieux, voilà ce qu'il nous faut. C'est comme cela que je les aime, Qui êtes-vous, Monsieur, dit-il à l'Officier ? Monsieur, répondit-il, je suis Capitaine de Cavalerie. Y a-t-il long-temps que vous servez le Roy, luy demanda le Seigneur ? Monsieur, répondit l'Officier, il y a dix

ans. Dix ans, reprit le Seigneur, cela est bon; cela commence à s'appeller une date. J'ay servi le Roy, moy, trente bonnes années, & je l'ay bien servi, mais ce qui s'appelle bien, avec approbation & récompense. Monsieur, je le crois fort, repartit l'Officier. Vraiment; répliqua le Seigneur, vous le pouvez croire tres fort, le Gouvernement & les pensions dont je jöuis en font foy, je pense. Je vous en souhaite autant, *Tenez*. Monsieur, dit l'Officier, vous avez bien de la bonté. Oüy, assurément, reprit le Seigneur, j'en ay, de la bonté; & qui plus est, j'en ay pour vous. Que vous semble de mon cheval? Monsieur, répondit l'Officier, ce cheval est beau, & je le crois bon. Vous croyez bien, reprit le Seigneur, & vous me parlez en honnête-homme, j'aime cela. Il ne s'agit que du prix, dit l'Officier. Je le sçai bien, dit le Seigneur; mais pour le prix, avez-vous monté mon cheval? Non, Monsieur, répondit l'Officier. Hé bien, dit le Seigneur, vous n'y pensez pas? Je veux que vous le montiez, & vous verrez bien ce qu'il vaut vous-même. Mon Ecuyer, ajouta-t-il, donnez mon cheval à Monsieur

le Capitaine , qu'il le monte. Faites-luy donner mon beau harnois. Allez, Monsieur, montez mon cheval, & rendez-moy réponse. L'Officier alla monter le cheval, & il revint. Hé bien, luy dit le Seigneur, qu'en dites-vous? Monsieur, répondit l'Officier, j'en suis fort content. Ce cheval répond bien à tout ce qu'on luy demande, & on ne le recherche pas inutilement. Hé bien, reprit le Seigneur, voilà comme j'aime qu'on me parle. Mon Ecuyer, vous m'avez trouvé là l'homme qu'il me faut. Monsieur, dit l'Officier, je tâcheray de mériter vôtre approbation. Permettez-moy de vous demander combien vous voulez vendre ce cheval? Combien, reprit le Seigneur? Ecoutez, vous êtes honnête-homme, parlez-moy de bonne foy. Vous avez passé l'hyver à Paris? Oüy, Monsieur, répondit l'Officier. Vous avez été souvent à la Comédie & à l'Opéra? Assez souvent, répondit l'Officier. Vous y avez mené quelquefois des femmes? Quelquefois, répondit encore le Capitaine. Vous leur avez donné quelquefois à manger à Paris & à la Campagne? Cela m'est arrivé quelquefois, dit encore l'Officier. Ne sçay-je

pas comment tout cela se fait ? J'ay été jeune , voyez-vous , & du monde , autant qu'un autre. Cela étant , avoüez qu'un Officier qui a passé ainsi l'hiver à Paris , n'a pas plus d'argent qu'il ne luy en faut pour entrer en Campagne. Cela est bien vray , Monsieur , répondit l'Officier. Hé bien , reprit le Seigneur Gascon, de quoy vous avisez-vous donc, de demander obstinément le prix d'un cheval que vous ne sçauriez payer , sans vous incommoder ? Tenez , finissons , prenez mon cheval, servez-vous-en ; & à vôtre retour de la Campagne , vous pourrez dire à coup sûr ce qu'il vaut. Le Capitaine surpris de cette générosité , voulut s'en défendre ; mais il fallut en passer par là. Il emmena le cheval , il luy rendit de fort bons services , & il luy sauva la vie dans une occasion. Il en rendit compte au Seigneur Gascon par une lettre. Il ne l'eût pas plutôt reçüe de la main de l'Ecuyer, qu'il en fut penetré de joye. Hé bien , mon Ecuyer , dit-il , après l'avoir lûë, ce qu'il m'écrit ne vaut-il pas bien ce que j'ay fait ? Et mon cheval vaut-il la vie qu'il luy a sauvée ? Enfin l'Officier revint après la Campagne. Son premier soin

fut d'aller chez le Seigneur Gascon. Voilà, luy dit celuy-cy, dès qu'il le vit, ce qui s'appelle sçavoir vivre. Vous me deviez cette visite, & j'aime qu'on me rende ce qu'on me doit. Monsieur, dit l'Officier, je vous dois de plus cent pistoles. Vôte cheval les vaut bien. Ordonnez à vôte Ecuyer de les prendre. Vous êtes un étrange homme, reprit le Seigneur. Un Officier a-t-il de l'argent de reste, quand il revient passer l'hyver à Paris à la fin de la Campagne? Que deviendroient les petites parties de Comédie, d'Opéra, de repas & de promenades? Laissez-moy conduire cela. Divertissez-vous pendant l'hyver, & nous en parlerons vers le Printemps. La chose se passa encore de même qu'au premier départ pour la Guerre. Le Capitaine alla prendre congé de luy. Il fut tué malheureusement dans cette Campagne, après avoir fait des actions d'éclat. L'Ecuyer en reçut la nouvelle. Il en fit part à son Maître, la larme à l'œil. Ah quelle perte, dit le Seigneur Gascon, que j'en suis touché, que je le plains! Il ajoûta mille regrets; & puis revenant tout d'un coup à luy-même: au bout du compte, dit-il, j'ay tort de m'en

m'en affliger tant. Il m'auroit persecuté toute sa vie pour me faire prendre l'argent de mon cheval. M'en voilà quitte.

\* Un Officier Gascon en appella un autre en duel sur le point qu'on alloit donner bataille ; Celuy-cy luy dit : *Mon cher, l'Etat a besoin de vous & de moy, nous allons chercher les ennemis ; combattons à qui de nous deux en tuera le plus.*

¶ Etre Gascon, disoit un homme du pais, c'est avoir un mélange heureux de vertus d'éclat & de défauts agréables & commodes. Tout plaît en nous, jusqu'aux imperfections.

¶ Les Amans fidels ne s'aimeroient pas si long-tems, s'ils n'étoient par-cy, par-là les dupes les uns des autres.

¶ Je plaindrois une femme de mérite, qui auroit à la fois de l'amour & de la vertu, si je ne sçavois qu'elle n'aura pas long-tems les deux ensemble. Je sçai même à coup sûr lequel des deux l'emportera. Je devine, & si, je ne suis pas Astrologue.

\* Un Gentilhomme Gascon, entendant parler des belles actions de quelques Generaux d'Armée, & d'un grand Prince, qui dans deux attaques de Place avoit tué jusqu'à six hommes de sa main;

*Ab ! dit-il , voilà bien de quoy s'étonner ! je veux que vous sçachiez que les matelars sur lesquels je repose , ne sont garnis que des moustaches de ceux dont mon épée a été victorieuse.*

¶ La jalousie est un art de deviner qui rend habiles en pronostics ceux qui ont un interêt vif de découvrir ce qu'on leur cache. C'est la science des augures , & c'est une alliance avec les Astres. Un Espagnol illustre l'a exprimé en ces termes : *En agueros los Amantes afinidades tienen con los Cielos.* Les Amans , pour deviner , ont des liaisons étroites avec les Astres.

¶ Y a-t-il quelque chose de plus difficile garde , qu'une belle fille à marier , & qu'on ne marie pas ? Les formalitez y courent de grands risques.

¶ Un Gentilhomme du voisinage de Toulouse , riche & déjà vieux , n'avoit qu'une fille qui se trouvoit un grand parti. Il vouloit bien la marier , & elle vouloit bien de son côté être mariée. Elle avoit fait un choix qui n'étoit pas du goût du pere , & elle trouvoit encore moins du sien celuy que son pere luy destinoit. Une nuit le pere fut obligé de se lever pour quelque besoin , quelques



heures après que tout le monde fut couché chez luy. Il passe devant la chambre de sa fille, qu'il aimoit tendrement. Il marchoit sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller. Il entrevoit que la porte en étoit ouverte, il prête l'oreille. Il entend un Dialogue entrecoupé, & à demi muet. Il se douta, sans trop de peine, de tout ce qui en étoit. Il va se munir d'une lanterne sourde, & il se glisse dans la chambre à petit bruit. Il surprit la mignone avec son Amant. Louïé soit Dieu, leur dit-il, voyez, je vous prie, quand deux personnes s'aiment ! Ils voulurent, dans leur trouble, chercher de mauvaises raisons. Allez, allez, mes enfans, leur dit le bonhomme, puisque vous voilà ensemble, tenez-vous-y. Il sort. Il ferme la porte à double tour, & dès que le jour parut, il fit appeller le Curé & le Notaire. La nôce se fit sans autre appareil. Le pere y trouva son compte. Il luy en coûta beaucoup moins ; & les Amans n'eurent pas besoin de presser le tems de la cérémonie, ni d'en essuyer les formalitez.

¶ Tout le monde dit que rien n'est plus rare à Paris, que l'argent comptant pour qui n'en a pas la provision ; & moy, je

foutiens, disoit un Gascon, que rien n'y coûte si cher, que le tems. Témoin ce-luy qu'on passe dans les Fiacres, & chez les Traiteurs.

\* Quelqu'un demandant un jour à un vieux Courtisan Gascon de quelle maniere il s'étoit fait tant d'amis à la Cour, où l'on en trouve si peu, & par quelle voye il s'étoit si avantageusement établi, sans avoir essuyé aucune disgrâce, *C'est, répondit-il, non seulement en souffrant avec patience les injures, mais en remerciant quelquefois ceux qui me les faisoient,*

¶ On croit toujours avoir du tems de reste pour les devoirs, & on craint d'en manquer pour les plaisirs. C'est une phrase bonne à tourner.

¶ De toutes les pertes, la plus ordinaire est la plus irréparable, & la moins sensible. Le tems perdu ne revient, ni ne se répare. Qui est-ce qui n'en perd? Et qui est-ce qui le regrette? Ceux qui en connoissent le prix. C'est un bien qui est également à tout le monde, & dont peu de gens sont æconomes.

¶ Tout Amant qui ajoute beaucoup d'estime à beaucoup d'amour, redouble ses chaînes & la captivité. Je suis libre. Je ne scaurois être l'Artisan de

ma prison, ni de mes fers. En amour, je suis oiseau de passage, & en estime, je ne suis pas microscope. Je ne grossis pas les objets. Je ne suppose pas plus de mérite qu'il n'y en a. Tout ce qui reluit n'est pas or. Je ne crois pas diamant le verre.

¶ Les devoirs me laissent maître de ma conduite, à condition qu'elle ne dépendra que d'eux. J'en fais des Législateurs.

¶ Qui n'épargne rien pour la gloire, doit tout hazarder pour la vertu. Quoy qu'il en coûte, elle dédommage.

\* Le Marquis de \*\*\* se trouvant dans le carosse ordinaire de Bourgogne à Paris, avec diverses personnes, où quoique la conversation fût générale, il s'attacha principalement à un Danois, qui venoit de voyager en Pologne, en Allemagne, & en Espagne, qui avoit vû une partie de la France, & qui venoit à Paris; il luy demanda des nouvelles des Pais qu'il avoit vûs; après quoy il luy fit plusieurs questions sur le Dannemarc. Ayant répondu à toutes, il luy parla des forces de son Roy, de ses armées, & du nombre de vaisseaux qu'il a toujours sur l'Océan. Un Gascon, qui étoit aussi de

la compagnie , écoutoit cela avec une attention extrême , sans dire un seul mot. Quand le Danois eut cessé de parler , le Gascon , comme revenant d'un profond sommeil ; *Monsieur* , dit-il , s'adressant au Danois , *le Roy de Dannemarc a-t-il carosse ?* Cette question surprit tellement les personnes qui l'entendirent , qu'il leur fut impossible de s'empêcher de rire. Le Danois croyant que le Gascon luy avoit fait cette question pour se moquer du Roy de Dannemarc , le voulut tuer. Le Gascon , qui ne comprenoit pas la sottise qu'il venoit de dire , demandoit au Danois pourquoi il se fâchoit contre luy. Enfin on eut toute la peine du monde d'empêcher le Danois de le maltraiter. Le lendemain au soir ils arriverent à Paris , tous descendirent de carosse ; mais le Gascon n'en sortit point , *craignant* , comme il avoit dit tout-bas au Marquis de \* \* \* *l'irruption sur luy de ce mal-honnête étranger.* Quand le Danois eut pris congé de la Compagnie , & qu'il fut loin , le Gascon sentant revenir son courage ; *J'ay voulu attendre* , dit-il d'un ton fier , *si le faquin me diroit quelque chose. Je le défie luy & son Roy de Dannemarc d'oser jamais me regarder entre deux yeux.*

¶ Quel plaisir prenez-vous, disoit-on à un Gascon, de ne dire jamais simplement les choses comme elles sont, & de tortiller toujourns au tour de la verité? La verité, répondit-il, je ne la tortille pas. Je l'alonge; & en cas de besoin, je la brode, & puis c'est tout; *car c'est assez.*

¶ Les loüanges veulent des proportions. Qui les force, ou les outre, critique, ou empoisonne. Le métier m'en déplaît. Je l'évite. *Je suis homme d'approbation.*

¶ Sçavez-vous, disoit un Seigneur de Gascogne, comme j'en use avec mes Vassaux? Dans mes Terres, j'en suis le Juge; à la Cour, l'Avocat, & auprès de moy, l'Homme d'affaires. Le droit du Seigneur s'y trouve quand il peut, ou quand je veux.

\* Une bonne femme pressée,  
De faire ses necessitez,  
N'alla pas se cacher dans des lieux écartez;  
Mais vîtement s'étant baissée  
En un endroit assez passant;  
Par hazard un Gascon, homme riche & puissant,  
Devant elle vint à paroître;  
Mais comme en sa presence elle apprehendoit d'être

En un état si peu décent ,  
 Cette vergogneuse femelle  
 Se voulut relever quand il fut proche d'elle ,  
 Mais il l'en empêche soudain ,  
 En luy mettant la main  
 Sur le haut de la tête ,  
 Puis luy dit , ne bougez , car par la vertubleu ,  
 J'aime en un cas si mal honnête  
 Bien mieux voir la poule que l'œuf.

¶ Je ne raisonne guere avec des fots,  
 de peur d'y perdre la raison avec les rai-  
 sonnemens. Je ris de ceux qui montrent  
 de belles couleurs à des aveugles.

¶ Les femmes de Paris nous disent  
 que nous les divertissons. N'est-ce pas  
 nous dire qu'elles nous aiment ? Elles  
 ne haïssent pas les divertissemens. Elles  
 nous mettent au nombre de leurs plai-  
 firs. Nous ne sommes pas pour elles mar-  
 chandise de rebut. *Leur choix s'autorise.*

¶ Une jolie femme me dit qu'elle ne  
 m'aime pas ; mais qu'elle aime mon ac-  
 cent & mes manieres. Je prens mon  
 parti : je vous luy chante sur l'heure :

*Et quand on aime la musette ,*

*On aime bien-tôt le Berger. Eh donc !*

\* Quelqu'un disoit dans une compagnie, où un Gentilhomme Gascon se trouvoit aussi, que les Gascons sont pres- que tous fanfarons. *En demeure d'accord,* dit le Gascon, *mais aussi avouez qu'il ont bonne grace à faire une Rodomontade, & que les autres nations n'y entendent rien en comparaison d'eux.* Une Demoiselle qui étoit presente à ce discours luy dit : *Pour obliger donc la compagnie, Monsieur, je vous prie de nous en faire une, puisque vous y réussirez mieux que personne.* Ah ! répondit-il, *je m'en donneray bien de garde ; car si je vous faisois une Rodomontade, je vous ferois tous mourir de peur.*

¶ N'est-on pas un peu sot, quand on craint d'estre inconstant ? Le bon goût n'est pas timide.

¶ Je suis tendre pendant que j'aime, & reconnoissant lorsque j'ai aimé. *C'est une regle d'inconstance.* Et c'est par là que je console mes pauvres affligées de m'avoir perdu. Quand je ne suis plus leur Amant, je suis leur honnête-homme.

¶ Une femme d'esprit reprochoit à un Gascon qui n'en manquoit pas, la foiblesse d'en conter à nombre d'autres. Eh Madame ! luy dit-il, de quoy-vous allez vous lanterner l'esprit ? dès qu'il n'est

question que d'en conter. Craignez-vous d'y être oubliée ? Vous retranche-t-on votre part ? Je suis tendre pour vous, c'est tout dire, & honnête pour les autres. Voilà vos droits conservez. Fiez-vous-en à moy, ajouta-t-il, vous êtes ma préférée ; & *je sçais mon pain manger.*

¶ Un Allemand brave, disoit un Languedocien, est souvent brutal. Un Gascon brave est toujours tendre. La raison du fait, ajoutoit-il, est que les animaux n'ont du courage que lorsqu'ils sont féroces ; & les hommes, que lorsqu'ils ont du cœur. Privileges naturels. Jugez des nôtres.

¶ Les Gascons, disoit un autre, ont de l'esprit & de la gloire jusqu'aux ongles, & de la valeur & de l'amour jusqu'au bout des doigts. Nous en avons *cinq à chaque main.*

¶ Un ancien Grec sot & étourdi, se crut sçavant, pour avoir acheté *la lampe d'Epictete.* Je ne m'en étonne point, disoit un Gascon. Je connois des femmes qui prétendent à la réputation de bel esprit, pour avoir sur leur toilette quelque tome de S. Evremont. *C'est l'enseigne.*



¶ Monsieur de Bredoüillard aimoit la Poësie, & se piquoit de faire de beaux Vers. Un bel esprit de Gascogne qui le connoissoit, & qui sçavoit qu'il avoit donné un Recueil de ses pieces au Public, le rencontra un jour. D'aussi loin qu'il le vit: Bonjour, Bredoüillard, luy dit le Gascon. Comment, bonjour, Bredoüillard, luy repartit le Poëte? Il me semble que vous pourriez me dire, Monsieur, sans vous faire tort. Monsieur, s'écria le Gascon! Vous n'y pensez pas. Ce n'est pas à moy que je ferois tort, c'est à vous, si je mettois le Monsieur trop vulgaire à la tête de vôtre nom fameux. Dit-on Monsieur Horace, Monsieur Ovide, & Monsieur Virgile; Je vous mets au rang des grands Hommes. Voilà vôtre niveau. Justifiez le parallele. Vous n'êtes pour moy que *Bredoüillard*.

¶ Que sont devenuës les belles conversations de nôtre tems, demandoit un Parisien déjà âgé à un Gascon qui n'étoit plus jeune? Helas! mon cher, répondit celuy-cy, je crois qu'il y a encore de ces sortes de conversations; mais dès qu'elles sont graves & vives, on ne nous prend plus pour témoins.

¶ Quand je suis en Mer, je hais les vents qui me refusent. Quand je suis en Garnison, ou à Paris, je n'y aime pas les femmes refusantes. Elles ne le sont pas de leur humeur. Je juge que ce qu'on me refuse est ou perdu, ou donné. Je juge bien. Jugez de même.

\* On trouva chez un Gascon un manuscrit, qui avoit pour titre ces mots : *Catalogue de ceux qui se disent de mes amis, & leur distinction.* Au premier feüillet il y avoit un *cœur*, & audessous un fort petit nombre de noms. Au second feüillet il y avoit une *bourse*, & audessous, huit ou dix noms, dont la plüpart avoient été effacez. Sur le troisieme, il y avoit une *bouteille*, & audessous une infinité de noms. Et enfin, au quatrieme feüillet, il y avoit un *masque*, & audessous un si grand nombre de noms, qu'ils remplissoient tout le reste du registre.

¶ Il n'y a point de Gascon à Paris, disoit un Provençal, qui ne persuade à quelque Parisien, qu'il ne court aucun risque de luy prêter, & à quelque Parisienne, qu'elle ne risque rien de répondre à sa tendresse. Jugez de l'éloquence.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un au-

tre, que nous persuadions un amour sincere, quand nous le sentons. Mais ce qui me surprend, c'est que nous le persuadions tel, lors même que nous ne le sentons pas. Nous aimons la Comédie, nous en sçavons distribuer les Rôles. C'est un art.

¶ Si un homme du País ne réussit pas à plaire à quelque belle Parisienne, ce n'est pas sa faute, mais uniquement la faute de son impatience, ou de son choix. Le dernier en décide.

¶ Il faut l'avouer, disoit un autre : la femme du monde qui aura inspiré les plus grandes passions, ignorera encore le charme d'être joliment aimée, si elle ne l'a été, d'un Gascon. Nous avons un art particulier d'apprendre à une jolie femme ce qu'elle est, & ce qu'elle peut être. Cela a *du curieux*.

¶ D'où vient qu'un Gascon qui parle de luy, sur tout aux femmes, ne les ennuye pas ? C'est qu'elles y ont leur part. Cette portion est toujours de leur goût & du nôtre.

¶ Je plains ou je hais toute femme que j'ennuye. Elle est l'un des deux, sote, ou laide, & les deux ensemble en cas de besoin. Jugez de l'idée.

¶ C'est par foiblesse que certaines femmes sont sinceres ; & c'est par bonne raison que la plûpart ne le sont pas. Il est défendu au plus grand nombre de l'être, sur peine d'interdiction ou de clôture.

¶ Vous craignez d'obliger un ingrat ; & moy je crains d'être obligé à un mal-honnête-homme. Ma crainte a du haut, la vôtre rampe. Elevez-vous.

¶ On accuse tout Gascon, disoit un homme du Pais, d'avoir bonne opinion de luy. C'est peut-être un tribut que nous payons à la connoissance de nous-mêmes.

¶ Quand chacun de nous s'estime, c'est une justice qu'il se doit, & qu'il se rend. Si cela va jusqu'à la vanité, qu'importe : Elle nous sied. Le Pais la donne.

¶ Si j'avois trente mille enfans, disoit un Gascon marié à Paris, je les ferois tous élever en Gascogne, pour les mettre en occasion d'apprendre à s'estimer, & à se faire estimer des autres. C'est le privilege de l'air natal. Il influë.

¶ Nous sommes glorieux, dites-vous ? Hé bien, tant mieux pour la gloire, & tant pis pour les indignitez. Elles

n'y sçauroient trouver place, Loin de nous.

¶ Notre gloire n'est qu'une honnête crainte du mépris. Heureux les timides de cette espece. Nous renonçons au courage qui détruit cette timidité. Celui du País est d'une autre nature.

¶ Vous souffrez le mépris, mon compatriote ? Vous cessez de l'être *ipso facto*. Je ne vous crois pas tel. Faites-vous réhabiliter les armes à la main. C'est la grande maniere, & la belle à proportion.

¶ Les gens du país coutent après les distinctions. Je ne m'en étonne pas. Ils aiment tous les marques d'honneur. Pourquoi non ? Les vertus aiment à être reconnues, Cela est dans l'ordre, & nous aussi.

¶ Voulez-vous voir jusqu'où va la complaisance ? Gagnez le cœur d'un homme du país, vous jouïssiez de la *curiosité*.

¶ Voulez-vous avoir un homme bien à vous ? Gagnez un Gascon. Achez-le; s'il le faut, à force d'amitié & d'honneur. Voilà la monnoye.

¶ Il en coûte, dites-vous, pour gagner, & pour retenir tout un Gascon.

Qu'importe ? il vaut son prix. Si vous êtes homme, & en premier, vous vous faites un second. Si vous êtes femme & belle, il y met autant du sien que vous du vôtre. Vous y trouvez à *plein* la compensation.

¶ Quand je vois les influences visibles de la terre, disoit un Touloufain, je ne sçaurois disputer les influences occultes du Ciel. Les Villes influent, Comment les Astres n'influeroient-ils pas ? Je suis de Toulouse : vaudrois-je ce que je vauz, si j'étois de Roüen ? Le vin de Brie vaut-il celuy de Champagne & de Bourgogne ? Et n'y a-t-il nulle difference entre un Normand & un Languedocien ? Le territoire en décide. Jugez du pais des Astres. Nous en sommes voisins. *Eh donc lumineux.*

¶ J'aurois une curiosité, disoit un autre Touloufain, & la voicy. Je voudrois bien sçavoir si un des anciens Romains revenoit au monde, s'il n'aime-roit pas autant être né à Toulouse qu'à Rome. Je sens du moins, quand je dis, *je suis Touloufain*, tout ce que chacun de ces Messieurs sentoit autrefois, quand il pouvoit dire, *Romain je suis.*

¶ On demandoit à un Gentilhomme d'Auch,

d'Auch, quel bien pouvoit avoir un homme de Leytoure, qu'on parloit de marier avec un assez bon parti. Je sçai bien, répondit-il, que d'un seul article, pour un petit service qu'il m'a rendu, je luy ay donné dans le Territoire de la Ville six bonnes Métairies. Six Métairies, s'écria-t-on? Six, répondit-il, autant. Jugez s'il est à son aise, pour peu qu'il ait d'ailleurs. Il n'étoit pas déjà, ajouta-t-il, mal riche *de par soy, & de par défunt son pere.*

¶ On disoit à un Gascon qu'un homme de son pais exageroit terriblement, & que la verité ne gênoit guere ses expressions. Ecoutez, répondit-il: pour mentir, il ne ment pas. Il y a toujours du vray dans ce qu'il dit; mais en faveur des ornemens il trébuche dans les circonstances. Un Espagnol a dit aussi que dans les hommes les plus vrais, *trabucan las circunstancias.*

¶ Une fort jolie fille de Languedoc étoit mariée à Paris. Elle étoit de la plus jolie humeur du monde. Toute la famille de son mari étoit charmée de son naturel & de ses manieres. Son beau-pere étoit un homme d'un mérite distingué. Elle avoit pour luy tous les

sentimens qu'il méritoit, & elle prenoit un vray plaisir à l'entretenir de son estime & de sa tendresse. Un jour qu'elle luy disoit, sans aucune affectation, à quel point il étoit estimable : vous me flattez trop, luy dit-il, je vous aimerois cent fois plus, si vous me disiez mes veritez. Vos veritez, s'écria-t-elle ! Vous aimez, qu'on vous les dise, vos veritez ! Vous allez avoir satisfaction. Apprenez que vous êtes quelquefois..... Vous avez d'ordinaire..... Bon, vous allez croire encore que je vous flatte.

¶ Un fameux Musicien mettoit de belles paroles en musique. Il étoit de Provence, & il avoit un vray génie pour le beau chant. Il cherchoit & il trouvoit sur son claveffin les accords les plus sçavans. Il en paroïssoit extasié, & il s'admiroit le premier. L'Auteur des paroles entra : le Musicien le regarda tendrement tout un tems ; & ensuite il luy dit : Je me charme moy-même.

¶ Le plaisir que nous prenons à quelque chose, n'est pas toujours la règle de celuy que nous donnons à ceux qui en sont témoins. J'en prens moins pour en donner davantage.

¶ La plûpart de ceux qui jouent le



mieux des instrumens, ont tant d'esprit au bout des doigts, & à l'entrée de l'oreille, qu'il ne leur en reste dans la tête qu'un tant soit peu. Jugez de la Musique.

¶ J'entreprendrois plutôt de donner l'air du monde à un Pédant, que d'empêcher un Musicien de profession d'être bizarre. Le métier le veut.

¶ Un homme de qualité qui se piquoit de faire de beaux Vers, insultoit un jour un Gascon qui jouoit du Violon parfaitement. Vous le prenez d'un ton trop haut, mon frere, luy dit celuy-cy. Comment, mon frere, luy dit le Seigneur Poëte? Oüy, mon frere, luy répondit le Violon Gascon. Ne l'êtes-vous pas? Nous sommes vous & moy enfans d'un même pere. Je suis Violon, & vous êtes Poëte. Nous voilà également fils d'Apollon. *Ergò, freres.*

¶ Vous aimez à faire des Vers, disoit un Gascon à un Poëte de ses amis? Si vous en faites peu & bons, je vous en félicite. Si vous en faites tant & tant, je vous plains. Vous travaillez beaucoup, & vous ne gagnez rien. Votre Apollon ne donne que des branches de laurier, j'aimerois autant des feüil-

les de chêne. *Foüets du vent.*

¶ Un Parisien qui avoit beaucoup d'esprit, & fort peu de conduite, avoit eu en present un Livre rare, & fort recherché. On demanda combien valoit ce Livre. Un Gascon qui sçavoit que cet homme d'esprit l'avoit déjà vendu, répondit: demandez-le à Monsieur, personne n'en sçait mieux le prix.

— \* Un Gascon voyant que des gens assiegez craignoient extrêmement les bombes, se moque d'eux en leur disant: *Quoy! cette petite machine vous fait peur? Ah, cadedis, vous êtes de pauvres gens! les femmes de mon país les ramassent par douzaines dans leurs tabliers.*

¶ J'aime bien les beaux ouvrages d'esprit, mais je préfere les bons ouvrages de conduite. Je veux de l'utile jusques dans l'agréable. Je fais cas des œuvres méritoires.

— ¶ Un Gentilhomme de Gascogne, bien fait de sa personne, & qui avoit beaucoup d'esprit, en contoit à une jolie Veuve qui n'en manquoit pas. Il la persuadoit. Elle étoit sage, & elle en fut effrayée. Oh, luy dit-elle, taisez-vous, je me défie de vous, comme d'un vrai coupeur de bourses. Ah, s'écria-t-il!

quelle idée vous avez de moy ? Vous me donnez envie de me rendre digne de vos injures. Une Dame de leurs amies entra. Elle leur proposa d'aller à la Foire. On y topa. La belle Veuve prit une bourse ; & de peur qu'on ne la luy prît dans sa poche , elle l'attacha à sa ceinture avec un bon ruban. Les voilà partis. Ils arrivent à la Foire. Parmi les choses différentes qu'on étaloit dans la première boutique où ils entrèrent, ils virent de fort jolis couteaux. La Veuve en prit un , & s'adressant au Gentilhomme Gascon : voilà vôtre Foire , luy dit-elle. Voilà un joli couteau , dit-il , en le recevant , qui est plus propre à couper des bourses , qu'à rompre des amitiés ; & dans le même tems il coupe adroitement la bourse de sa belle Veuve. Elle étoit occupée à voir d'autres choses qu'elle vouloit acheter. Elle cherche sa bourse. Celuy qui l'avoit coupée l'avoit donnée de la main à la main à la Dame qui étoit avec eux , & il luy avoit fait signe de ne rien dire. Il prêta de l'argent à la Dame pour payer ce qu'elle achetoit, & il luy dit que sa bourse luy reviendroit , qu'il connoissoit un homme qui faisoit rendre tout ce qu'on

voloit en ce lieu-là. Ils y furent quel-  
 que tems , & ils s'en retournerent chez  
 la Veuve pour y souper ensemble. Le  
 Gascon la quitta , pour aller , disoit-il ,  
 parler à celuy qui feroit rendre la bour-  
 se. Dès qu'il fut revenu , on se mit à  
 table. On étoit au dessert , lorsqu'un  
 homme vint le demander. On luy per-  
 mit de sortir de table. Il revint avec un  
 paquet. On l'ouvrit , on y trouva la  
 bourse. La Dame en fut surprise agréa-  
 blement. Il y avoit trente pistoles , &  
 elle voulut absolument en donner qua-  
 tre , pour payer l'adresse & la bonne foy  
 du Voleur. Le Gascon les prit , pour luy  
 obéir. Il regarde attentivement les qua-  
 tre Louis , & celle qui les donnoit , &  
 il luy dit : Je suis ravi que vous me ren-  
 diez justice. Vous ne voulez pas que  
 j'aye eu la peine de vous voler pour  
 rien. La chose se tourna en galanterie.  
 Le Gascon rendit les quatre Louis , &  
 il fit remarquer à la Veuve que son  
 adresse ne se limitoit pas à luy avoir scû  
 couper la bourse.

¶ Un autre Gentilhomme de Gasco-  
 gne entrant dans une Eglise où il y avoit  
 beaucoup de monde , va se mettre à ge-  
 noux auprès d'une assez jolie femme ,

fans songer ni à elle , ni à son agrément. Elle le prit pour un filou ; & d'un air assez sec , elle luy dit : Monsieur , ne foyez pas , je vous prie , si près de moy , pour le salut de ma bourse. Madame , luy répondit-il froidement , je vous assure que vôtres bourse , ny mon cœur ne courent icy aucun risque. Un homme de la premiere qualité qui connoissoit l'un & l'autre , passa un moment après ; il fit mille honnêtetez au Gentilhomme de Gascogne. Elle voulut sçavoir qui il étoit ; & elle comprit en peu de mots la faute qu'elle avoit faite. Elle pria le Gentilhomme de l'attendre après la Messe , pour recevoir la réparation qu'elle luy feroit. La mienne est toute prête aussi , luy répondit-il. Ils sortirent ensemble. Dès qu'ils furent hors de l'Eglise : Je commence par la réponse , Madame , dit le Gascon. Je la répare en vous regardant. La Dame demuroit à deux pas , il la ramena chez elle. Ils furent fort contens l'un de l'autre , & ils firent une liaison qui a duré long-tems.

¶ Je veux , disoit à Paris un jeune homme de Pezenas , qu'une beauté que j'aime fasse pour moy la pluye & le beau

tems. Je veux qu'elle réünisse en elle les trois belles Saisons de l'année, Printems, Eté, & Automne, tant qu'elle voudra, à son choix, & à mon gré. Pour les glaçons, je n'en suis pas. Si elle se fait Hyver, je me fais hirondelle. Le froid me chasse.

¶ Voulez-vous en abrégé l'art de plaire dans la conversation? N'y parlez pas de vous, & écoutez, sans interrompre, ceux qui y parlent d'eux. Après cela, donnez-vous carrière, parlez raison devant des hommes senez, & bagatelle devant des femmes de belle humeur. Souvenez-vous, en un mot, que dans une société vous y êtes pour vous; mais pour y plaire aux autres. Y répugnez-vous? pliez bagage.

¶ Pourquoi diriez-vous que nous aimons à parler de nous? C'est qu'en parlant, nous aimons à donner de jolies idées. Celle que nous avons de nous, n'est pas du genre neutre.

\* Un Gascon se trouva dans une Compagnie où l'on parloit de la Musique & de ses instrumens. Chacun selon son goût estimoit le Luth, le Clavessin, le Theorbe, ou le Violon. Le Gascon après les avoir entendus parler, s'écria:

*Ah,*

*Ah, Messieurs, le bel instrument qu'une épée!*

\* Un grand Capitaine de Gascogne étant tombé de son Siege sur le point d'une bataille, *Courage*, dit-il, *c'est qu'il n'est plus temps de s'asseoir, mais qu'il faut être debout.*

¶ Arlequin sous un masque difforme avoit l'air du monde le plus gracieux. Il n'avoit qu'à se montrer, pour plaire; & pour faire rire, qu'à se laisser entendre, ou à se faire voir. Patoissoit-il à visage découvert? le plus grand sérieux succédoit au plus vif comique. Combien d'autres, pour plaire, ont besoin, comme luy, d'un masque! A Paris chacun a le sien. Personne ne nous demande où est le nôtre. On rend hommage en nous au naturel.

¶ Une Dame de fort grande qualité, plus distinguée par son esprit que par sa naissance, étoit accusée de briller aux dépens même de ses amis. Rien n'étoit pour elle à l'épreuve d'un bon mot; & les absens avoient toujours tort chez elle. Un homme de Paris pour qui elle avoit beaucoup d'estime, & qui étoit lié d'une étroite amitié avec un Languedocien que la Dame exceptoit de ses

plaisanteries trop fortes, sortit un jour de chez elle, & le Languedocien y entra en même tems. Elle attaque, de la maniere la plus vive, celui qui venoit de sortir; sans se souvenir que celui qui venoit d'entrer, étoit le meilleur ami de l'autre. Elle en fit, selon sa coutume, le portrait le plus grotesque. L'ami de l'absent la laissa dire. Dès qu'elle eut fini, il se leve d'un grand sérieux, & il prend congé d'elle. Où allez-vous donc, luy dit-elle? Vous ne faites qu'entrer. Je ne fors aussi que pour revenir, luy répondit-il. Il est tems que je contente une curiosité qui me possède depuis que je viens icy. Je meurs d'envie de sçavoir au vray, Madame, comment vous parlez de moy en mon absence. Je vois icy deux personnes qui m'aiment, & qui me le diront fort sûrement. Je profite de l'occasion. Dès que mon ami qui vient de sortir n'a pas été épargné, je ne suis pas assez de mon pais, pour me figurer que je doive l'être. La Dame le retint. Elle luy fit mille excuses & mille amitez, & elle l'assura qu'elle profiteroit de la leçon qu'il venoit de luy faire d'une maniere si délicate. Elle parut fort disposée à



cette conversion ; mais ce défaut n'est pas de ceux dont on se corrige. Pareilles réformes ne sont pas du sexe féminin.

¶ Certain Gascon de la Cour disoit que depuis que les serpens mouroient dans leur peau , les hommes mouroient comme ils avoient vécu. Est-ce , luy dit un Courtisan, qui fait par tout le capable à juste prix , qu'il n'y a pas des défauts dont on se corrige ? Pardonnez-moy , luy répondit le Gascon , on se corrige de tous ceux qu'on n'a pas. Par exemple, de faire le capable quand on ne l'est point. Si j'ai eu ce défaut , l'exemple m'en corrige. J'écoute & je vois.

\* Un Gascon homme d'esprit & Ecclesiastique disoit que l'Eglise ne connoissoit autrefois que le *vocatif* ; c'étoit la vocation pure & sincere qui en ouvroit la porte. Mais depuis on s'est peu-à-peu accoutumé à décliner par tous les cas. Les nominations attachées à de certains Benefices , ou accordées par les concordats & les indults , font le *nominatif*. Les résignations , ou collations qui n'ont en vûë que l'interêt du sang & l'avancement de ses proches , font le *genitif*. La simonie a le *datif* pour elle ; comme l'*accusatif* est le partage du de-

volur, & l'*ablatif*, c'est, quand par violence, par procez injustes, ou par séductions, on arrache un Benefice au legitime Titulaire.

¶ Tout ce qui est beau, noble & éclarant, est de chez nous, ou devoit l'être.

¶ Un Parisien fort amusant divertissoit un jour toute une Compagnie. Un Gascon qui l'admiroit, luy dit : Allez, *Monsieur de Paris*, je vous fais compatriote, & de la part du País, je vous donne Lettres de naturalité.

¶ A la premiere representation de la Tragedie de Scipion l'Affricain, dont Pradon étoit l'Auteur, un bel esprit de Toulouse & un Gentilhomme de Languedoc étoient sur le Théâtre. Quand on fut au portrait de la belle Espagnole, que fait Scipion, & où il dit qu'elle avoit

*Des traits qui pouvoient même embellir la beauté;*

le Toulousain s'écria, & s'adressant au Gentilhomme Languedocien qui étoit à quatre ou cinq places de luy : Vous ne criez pas au Volcur, luy dit-il tout haut. Il nous l'est venu arracher. Il est de la Garonne ce Vers-là.

¶ Pradon étoit devenu amoureux à Paris d'une fort jolie Gasconne. Elle ne l'aimoit pas ; mais elle avoit de l'esprit, & du goût pour la Poësie. Elle luy trouvoit des faillies qui la divertissoient. Il luy écrivit un jour une Lettre en Prose & en Vers, où sa passion avoit plus de part que sa Muse. Elle luy fit une belle réponse, qui ne laissoit voir que l'esprit. Il l'admira ; mais il n'en fut guere content. Il n'y répliqua que par ces quatre Vers que bien des gens se sont attribuez.

*Vous n'écrivez que pour écrire,  
C'est pour vous un amusement,  
Moy qui vous aime tendrement,  
Je n'écris que pour vous le dire.*

Voicy la réponse qu'elle y fit sur le champ.

Il est vray que vous sçavez me dire en beaux termes que vous m'aimez ; mais vous me le dites en Poëte & en Normand ; & je l'écoute en Gasconne & en fille qui ne veut donner son cœur qu'à celui qui se sera acquis le droit de le garder toute sa vie. Votre Nation vous donne un privilege de feindre, que votre Poësie ne vous ôte pas. Parlez-

moy en Vers de vôtre amour , & du même stile , vous me ferez plaisir ; mais en prose, si vous me parlez de vôtre estime, je me souviendray de vôtre País & du mien.

¶ Un Normand qui faisoit de fort jolis Vers, & qui avoit la voix fort belle, offrit un jour à une belle Compagnie qui luy demandoit une chanson , d'en chanter une, dont il avoit fait, disoit-il, & l'air , & les paroles. Un Gascon qui en étoit , qui sçavoit la musique, qui chantoit fort bien , & qui sçavoit depuis long-tems cette chanson qui avoit été faite à Toulouse, luy dit après qu'il l'eut chantée : Voyez donc quel rapport d'esprit, malgré l'antipathie. A ce que je vois nous pensons de même ; mais nous chantons differemment. Il chanta la même chanson sur un autre air. Si Lambert en eut fait le chant, elle seroit dans la bouche de tous ceux qui ont de la voix. Les paroles en sont fort belles. Les voicy.

*Ma plus chere brebis est toute languissante.  
Elle se couche au bord de ce ruisseau,  
Et refuse les fleurs que ma main luy présente.*

*Si c'est Amour qui la tourmente,  
O Dieux ! quel mal fâcheux se met dans  
mon troupeau !*

C'est la réponse d'une jeune Bergere à un Berger qui ne luy est pas indifférent, & qui luy reproche qu'elle est triste & rêveuse, & qu'elle n'aime rien. Le Normand avoit raison de s'adopter le détour de la Gasconne. Elles sont Normandes par-cy par-là.

¶ Une fille de condition de Normandie, avoit fort plû à Paris à un jeune Gascon de qualité. Elle auroit été fort de son goût ; mais il luy trouvoit un peu trop d'esprit, & les manieres de son Pais. Il se refroidit pour elle. Elle s'en apperçut bien-tôt ; & pour s'en dédommager, elle se vançoit qu'il étoit jaloux d'elle. Ils étoient un jour ensemble. On lisoit un petit Ouvrage dans le gout de *l'Isle d'Amour*. Le Heros du Roman entroit dans la Ville de Jalousie. La Normande, avec un sous-ri malin, s'écria ; Ah je l'y vois ! Comment, luy répondit le Gascon, n'y verriez-vous pas celui-cy qui fait profession d'y être, que vous y voyez souvent, qui n'y a jamais été ? Les Belles, continua-t-il,

qui se vantent de donner des Habitans à cette affreuse Ville, ne sont pas celles qui la peuplent le plus. Pour moy, je le declare, ajouta-t-il. Je n'iray jamais là *de par qui* m'y voudra mener de force, ou de dessein prémédité.

\* Un Gascon pria avec assez d'honnêteté M. le Comte de \*\*\* de luy obtenir une grace d'un Maréchal de France. Mais ce qui fut plaisant, c'est qu'il voulut le persuader que cette grace étoit bien plus pour M. le Comte de \*\*\* que pour luy; & cela, parce qu'il n'en tiroit, disoit-il, qu'une utilité fort petite; mais qu'au contraire le Comte feroit connoître le crédit qu'il avoit dans le monde. Il luy demandoit cette grace, comme les Napolitains demandent l'aumône, *fate mi ben per voi.*

¶ En fait de jalousie, disoit un autre, je crains d'en prendre, & j'évite d'en donner. Je traite l'amour comme le vin. Je n'en veux plus, dès qu'il devient aigre.

\* A...rencontrant un Gascon avec un habit moitié noir, moitié gris, qui étoit tout en lambeaux, qui luy demanda l'aumône, son chapeau sur la tête, disant qu'il étoit Gentilhomme, il luy

donna une piece de quatre sols , & le pria de luy en rendre trois. Le Gascon cherche dans ses poches , mais n'y trouvant rien ; Catedis , luy dit-il , je pense que j'ay laissé ma monnoye , en changeant d'habit.

¶ Les Provençales sont fort vives dans leurs inclinations. Une des plus belles veuves de cette Province-là étoit résoluë de ne rien aimer , de peur que l'envie de se remarier ne luy prît encore. Elle se faisoit mille amusemens pour éviter ce qu'elle craignoit le plus. Elle avoit un fort joli chien. Elle s'y attacha si fort , qu'elle l'aima au-delà de ce qu'on peut sentir pour une bête. Elle portoit jusqu'à la foiblesse , & peut-être jusqu'à l'inquiétude cette affection. Un homme d'esprit luy demanda un jour s'il étoit possible qu'une personne qui avoit autant qu'elle d'esprit & de raison, eût un si grand attachement pour une bête ? Vous m'en blâmerez tant qu'il vous plaira , luy répondit-elle ; mais j'aime mon chien au-delà de l'expression. Après cela , j'ay peut-être mes raisons , ajouta-t-elle. Il amuse ma tendresse. Si cela n'étoit pas , que sçait-on ?

\* B. un des plus galans esprits de son temps, voyant un jour qu'on apportoit un chapeau de Cardinal à un Prélat d'un grand mérite, qui venoit de disputer contre luy avec un peu d'aigreur. *Parbleu, dit-il, j'étois bien fou de quereller avec un homme, qui avoit la tête si près du bonnet !*

\* Une jeune Bourdeloise dit à un jeune homme amoureux d'elle : *Je vous accorderay les faveurs que vous me demandez, après que vous m'aurez donné ce que vous n'avez pas, ce que vous ne sçauriez avoir, & ce que pourtant vous pouvez me donner (un mary.)*

¶ Les emplettes les plus difficiles à faire, sont celles d'une bonne femme & d'un bon valet. Qui est le présomp-tueux qui se flatte de n'y être pas trompé? Je ne sçay pas si dans cet art il y a des connoisseurs. Je n'y vois que des dupes.

¶ J'ay trouvé l'art de me faire bien servir. Je n'épouse pas mes domestiques, & je les paye bien. C'est un art qu'ignorent les grands Seigneurs. Leurs valets sont ou leurs maîtres, ou leurs esclaves. Je me trouve éloigné des miens. Je m'y tiens. Leurs services



qui les approchent de moy, ne me rapprochent pas d'eux. J'y conserve la barriere, ou j'y employe le bâton.

¶ Un Gentilhomme de Provence avoit fait quelque séjour à Paris, du vivant de son oncle, qui devoit luy laisser un assez grand bien. Il y étoit devenu amoureux d'une fort jolie fille. Il la demanda en mariage, du consentement de la fille; mais le pere refusa le sien. Il s'en retourna en Provence. L'oncle mourut. Il luy laissa un bien considerable. Cet amant, toujours fidelle, n'en fut pas plutôt en possession, qu'il en donna avis & à la fille, & au pere. Ils l'en remercièrent par des Lettres tous les deux; mais d'une maniere bien differente. Il revint à Paris. Il esperâ que la fille l'aideroit à vaincre la dureté & les refus du pere. Il prit en arrivant un valet Gascon. Il luy fit confidence de l'embarras où il étoit. Le pere avoit fait maison neuve, & le Gentilhomme Provençal n'y connoissoit personne avec qui il pût prendre langue. Comment ferons-nous, dit-il au valet Gascon, pour sçavoir ce qui se passe dans cette maison, & pour découvrir à qui ce barbare veut donner sa fille? C'est un se-

cret qu'il m'importe de développer. Un secret, Monsieur, répondit le Gascon? Il n'y a donc pas des valets dans cette maison là. Des valets, répondit le Maître! Il y en a sans doute. Il n'y a donc pas des secrets impénétrables, repartit le valet Gascon. Tout domestique a des yeux & des oreilles, & une langue qui n'est jamais muette, quand le bon vin l'oblige de parler. *Voilà l'interprète.*

\* Nouvelliste & faincant, qui dit le premier, dit l'autre; & ces deux mots sont aussi étroitement mariez, que Chantre & beuveur.

¶ J'avois toujours eu des uniques en femmes. Je n'en pouvois pas trouver en hommes. Je m'en suis fait un. C'est un gros Financier, que j'ay rendu aussi souple & aussi genereux pour moy, que pour ses fantaisies. Je me suis rendu son nécessaire; & je me suis mis tout doucement dans son Livre de dépense, au catalogue de ses plaisirs. Il n'est pas juste que ces gens-là en ayent qui ne leur coûtent pas cher. Je ne scaurois me donner à bon marché. Je suis en droit de m'estimer, & je me fais traiter comme je me traite. *Je le dédie à mon Financier.*

¶ Rien n'est plus honnête que d'avoir bonne opinion de soy ; mais il ne l'est pas d'en parler trop aux autres. C'est un secret que la bouche doit taire, & que la conduite doit publier. *La pratique me réussit.*

¶ Dans les honnêtetez qu'on se doit les uns aux autres, les Parisiens les disent ; & nous les faisons. Voyez la différence. Nous sommes *gens de cœur.*

¶ Quand nous sommes en argent comptant, & que nous aimons quelqu'un, les cordons de nos bourses ne sont que *de fils d'araignée*, ou *de peaux d'oignon*. Celles des Parisiens pour leurs meilleurs amis, sont liées avec des cordes de Violon, ou *de boyaux de loup.*

¶ Un Gascon jouïoit parfaitement bien du Luth. Il se trouva un jour dans une belle Compagnie où on le pria d'en jouïr. On luy en offrit un excellent, & fort bien monté. Il le prit, il préluda ; & le trouvant à son gré, il le mérite, dit-il, & vous aussi. J'en felicite les oreilles délicates. Il jouïa de son mieux, & il charmoit toute l'Assemblée, lorsqu'une Vieille qui ne connoissoit d'autre plaisir que celui de parler sans cesse, se leva, & luy arracha le Luth. Vous en abu-

sez, dit-elle aux autres, au milieu de la plus belle & de la plus sçavante piece. Il y a trop long-tems qu'il jouë. Laissez-le reposer. Il demeurera immobile, & dans la même attitude; & regardant d'un œil attendri & d'un air confondu, la bonne Vieille qui portoit le Luth dans une autre chambre: *Suis-je pétrifié*, dit-il? J'ay cru voir la tête de Meduse. Il me reste encore quelque mouvement. J'en profite. Il se leve. Il frappe rudement une main contre l'autre. Il baise les deux, & il s'enfuit.

¶ Toutes les femmes aiment à parler. D'où vient que les Vieilles l'aiment encore davantage? C'est qu'elles n'ont plus que cela à faire. Personne ne songe à leur faire prendre du plaisir à écouter. Ce qu'on auroit à leur dire les disculpe. Respect à l'âge. Pour au sexe, une Vieille n'en a plus. Je la tiens du genre neutre, si son esprit n'a sçû conserver ses droits.

— ¶ La plus grande consolation d'une femme de merite, qui a été belle, & qui ne l'est plus, c'est d'avoir gagné au dedans tout ce qu'elle a perdu au dehors. Le tems aime à restituer à l'ame tout ce qu'il ôte au corps le mieux fait. Ce

n'est jamais sur le nombre des années que tombe le défaut de restitution. Le tems, *en sûreté de conscience*, prend tout, & ne rend rien qu'au mérite & à la vérité.

¶ Nous avons tant de vivacité étant jeunes, que nous en avons encore étant vieux, autant que d'autres qui ne le sont pas. Nous vieillissons aussi, par là, plus tard sur certains articles, que le reste des mortels.

\* Il y a trois sortes d'ignorance; ne rien sçavoir; sçavoir mal ce qu'on sçait; & sçavoir autre chose que ce qu'on doit sçavoir.

¶ Quelque bien qu'on dise de nous, qui nous plaît ainsi, ne nous surprend pas. On ne sçauroit en dire un bien, que nous n'en ayons déjà pensé & dit. Notre justice ne fait jamais pour nous *vœu de silence*.

¶ Nous avons certains défauts, dont les vertus mêmes s'accommodent. Nous en convenons de bonne foy, & cet aveu n'est pas une *quittance des éloges*.

¶ L'indiscretion peut être un petit défaut en nous; mais nous ne la portons jamais jusqu'au vice. Nous ne sçaurions nous la permettre, que lorsqu'elle

n'est en nous *qu'une joye*, & en d'autres, *un passe temps.*

¶ Un Parisien parloit fort librement sur des faits d'une grande consequence. Un Gascon luy dit : Monsieur, quittez-vous votre maison ? Etes-vous résolu d'aller loger ailleurs ? Pourquoy cela, répondit le Parisien ? Eh c'est, répliqua le Gascon, qu'il semble que vous cherchiez un logement dans la Bastille. On pourroit bien vous y loger *méritoirement.*

¶ Vous m'ennuyez Mesdames, vous avez tort ; mais je vous le pardonne. Je vous ennuye, le cas est irrémédiable. Je ne vous le pardonne pas.

¶ Tout le monde raisonne, & peu de gens ont de la raison. Je ne m'en étonne pas. Tout les hommes ont une tête ; mais de la cervelle, en ont-ils tous ? En la plûpart des gens, *c'est une eau de vie qui s'évapore.*

¶ Ne pourroit-on pas dire en voyant une belle femme : O la belle tête ? Quel dommage qu'il n'y ait point de cervelle au dedans !

*O bella testa ! ma non v'è cervello.*

— ¶ En nous la nature supplée à la raison. Nos inclinations nous portent au bien ;

bien ; & nôtre penchant nous y mene. Nos lumieres en font les *guides*, & nos sentimens, les *relais*.

¶ Je ne sçache rien de plus aisé, disoit un Gascon, que d'avoir à Paris des passions grandes & heureuses. On y aime ce qu'on n'estime pas. Si le mépris en est la regle, faut-il s'étonner que les choix n'y coûtent *qu'un coup d'œil* ?

¶ Je conseillerois toujours à tout homme qui voudra se marier, disoit un Gascon, & qui n'aura pas besoin de se ménager quelque riche veuve, d'aller choisir sa femme ailleurs qu'à Paris, pour peu qu'il ait envie de se conserver chez luy du pouvoir & du repos ; mais je conseillerois aussi à tout homme galant, de ne choisir que là ses Maîtresses, pourvû, s'entend, qu'il ait fait bonne provision d'argent & de patience.

¶ J'étois devenu amoureux à Paris, disoit un autre. Je ne pouvois me tirer des fers de ma Belle. J'avois beau voyager pour l'oublier ; son idée & ma passion me suivoient par tout. Je l'ai épousée pour m'en défaire. J'y ay réussi. A Paris, contre l'amour, le mariage est le *spécifique*.

¶ Il n'y a point de femme, disoit

Paris un jeune homme de Bourdeaux, qui puisse me regarder *en sûreté de cœur*, ni qui puisse m'entretenir *en repos de conscience*, à moins que *du premier coup d'œil*, il ne luy prenne envie de la nôce. Dès qu'il passoit près de quelque Belle : m'a-t-elle vû ? m'a-t-elle regardé, demandoit-il à son Valet ? S'il répondoit, *ouy*, il s'écrioit, sans y manquer : elle m'a vû ! Elle en tient.

¶ Un Officier Gascon étoit amoureux à Paris d'une fille belle & riche. Il en étoit aimé, & il comptoit de l'épouser. A la fin de la Campagne il revint à Paris, il la trouva mariée ; il en fut au desespoir. Il en faisoit par tout ses doléances. Ne suis-je pas bien malheureux, disoit-il un jour à un de ses amis ? Certainement, luy répondit celui-cy, vous l'êtes en cela. Comment, en cela, répondit-il ? L'être en cela, c'est l'être en tout. Je suis si malheureux, s'écrioit-il, que si je m'étois fait Chapelier, *les hommes naîtroient sans tête*.

¶ Otez-vous de là, dit un jour un Gascon à un Artisan de Paris, dont il vouloit la place. Comment, ôtez-vous de là, répondit l'Artisan, Je suis icy, & je m'y tiendray. Hé bien, répliqua le



Gascon, ôtez-vous, ou demeurez, vous ferez toujours ce que j'ordonne.

¶ Un homme me commande, je ré-  
pugne. Une femme m'ordonne, je souf-  
fris. Comme brave, je me défens. Com-  
me galant, je cède. Hors du service du  
Roy, je ne reconnois point d'empire,  
s'il ne se fait du genre féminin.

¶ Quand je vois des gens que la Na-  
ture ou la faveur n'ont pas mis au des-  
sus de moy, & qui vont trop haut pour  
me voir trop bas, je m'éleve à tire d'aile.  
Me voilà au dessus. Je me superiorise.

\* Un jeune Perigordin,  
D'appetit haut & de goût fin,  
Prévoyant qu'un jour sa fortune  
Devoit ne pas être commune;  
Quoique miserable pié-plat,  
Prétendoit à l'Episcopat,  
Croyant qu'à moins d'un Diocèse,  
Il ne pouvoit vivre à son aise.  
Aussi fut il enfin depuis  
Fait Evêque de son Pais.  
Par la Gasconne hardieffe  
Qui luy fit ce beaultour d'adresse:  
Car son Prince, auquel il plaisoit,  
Pour tous les bons mots qu'il disoit,  
E e ij

S'informant à luy de sa race,  
 Obscure & fort dans la disgrâce,  
 Il dit, sans paroître étonné,  
 Gueux je suis en ce monde né,  
 Je suis gueux encore à cette heure,  
 Et gueux il faut que je demeure,  
 Puis qu'enfin je veux Perigueux.  
 L'équivoque aisée à comprendre,  
 Au Roy s'étant bien fait entendre,  
 Le drole obtint ce qu'il voulut,  
 Et bien-tôt Perigneux pour son Evêque l'eut.

¶ Un Marquis Languedocien en con-  
 toit à une veuve de son País, qu'il au-  
 roit bien voulu épouser. Il ne cherchoit  
 qu'une occasion favorable de luy en fai-  
 re la proposition. Elle luy dit un jour  
 qu'elle avoit vingt mille livres de rente.  
 Madame, ajouta-t-il, j'en ay autant ;  
 mettez-moy, si vous m'en croyez, tout  
 cela ensemble, vous en aurez quarante.  
 Non, Monsieur, répondit-elle, vous les  
 auriez, je ne les aurois pas.

¶ Un Philosophe de Gascogne plein  
 d'esprit & de probité, & aussi estimé  
 par son mérite, que par sa science,  
 étant à Paris, prit son manteau un jour  
 qu'il ne faisoit nul froid, & qu'il pleu-

voit par intervalles. Il alla voir un de ses meilleurs amis. Il s'entretint fort gayement avec luy pendant qu'il fit beau tems. Dès qu'il vit venir une ondée il se leva brusquement pour s'en aller. Vous n'y pensez pas, luy dit son ami. Ne voyez-vous pas qu'il pleut à verse? Hé bien, répondit le Philosophe, c'est pour la pluye que j'ay pris mon manteau.

¶ On parle *François* à Blaye, & *françois Gascon* à Bourdeaux. Les Habitans de ces deux Villes se raillent aussi volontiers que des Gascons & des Normands. Deux Marchands de ces deux lieux se railloient, sans s'épargner. Avoüez toujours, dit celuy de Blaye, que c'est un de nos Habitans qui s'est avisé le premier de prendre *le Bec d'Ambe* pour dupe, & d'aller malgré luy vous voir chez vous, pour vous porter de nôtre esprit. Dans le vray, dit le Marchand de Bourdeaux, si c'est un des vôtres qui nous y a porté l'esprit, il y en a tant débité, qu'il ne vous en a laissé guere. Nous en convenons, dit celuy de Blaye, nous vous en avons trop donné du nôtre; mais nous avons été les plus fins, nous n'avons pas mis *le jugement* dans ce com-

merce, nous l'avons tout gardé pour nous. Où en est le *Tarif*, reprit le Marchand de Bourdeaux ? Dans notre langage, n'y en eût-il point d'autre, répliqua celui de Blaye. Dans votre langage, s'écria le Bourdelois ! A peine la preuve en est-elle *vocale*. Couchons-la par écrit. Vous verrez que l'accent même n'y perdra rien.

¶ La vivacité de nos actions supplée souvent aux défauts de notre prévoyance. Si nous entreprenons un peu trop, nos succès sont nos apologies.

¶ En arrivant à Paris, nous trouvons, qu'à notre égard, tout y est prévu pour, ou contre. Nous n'y trouvons rien de neutre, que le cœur des jeunes personnes à qui des Gascons n'en ont pas encore dit deux mots. Notre accent est le *préliminaire* de leur première attention.

¶ Nous sommes à Paris, comme ces jolies Coquettes, qui ne déplaisent aux uns, que pour trop plaire aux autres.

¶ Rien ne me déplaît tant à Paris, disoit un Gascon, que d'y voir le mérite courir les rues. Je suis né propre. Je crains tôt ou tard de m'y croter. *J'y pourvois.*

¶ Je me suis battu avec mon Rival , disoit un Gascon à un Parisien. Vous l'avez donc tué , luy dit celuy-cy , ou vous luy avez tout au moins fait rendre les armes ? Cela luy étoit sûr , répondit le Gascon ; mais en Amant délicat , j'ay crû , & moy fin , qu'il valoit mieux luy ménager le sang , de peur qu'à force de couler , la Belle ne l'honorât de quelque larme. *Févite d'être jaloux.*

¶ Il y a quinze ans , disoit un autre , que je suis à Paris , & je ne suis pas encore à mon aise , & si , je ne m'y épargne pas. Et d'où vient , luy dit un Parisien , que vous n'y êtes pas encore établi à vôtre gré ? Eh ! c'est , répondit-il , que l'ambition donne à ma gloire *des blancs signez* , que la fortune ne luy remplit pas.

¶ Voilà cet homme , disoit un autre , il est déjà riche *de par sa femme* , & honoré *de par son Employ*. Il mene la fortune *en lessé*.

¶ En gloire , prétendre est fumée , disoit le même. *Espérer* , vent , *Mériter* , doute. *Jouir* , repos ; j'y cours. Je n'en démorderay pas , que je ne l'aye. *Il me le faut.*

¶ En fortune , s'avancer , est guerre ;

profiter, trêve; s'établir, traité de paix.  
C'est le terme du voyage.

¶ Nos chagrins, disoit un Languedocien, ne sont jamais à charge à personne; qu'ainsi soit de nos besoins. Quand nous souffrons, nous cherchons ce qui nous soulage. Quand nous ne sommes pas contents, nous sçavons faire semblant de l'être. C'est au mérite récompensé à réaliser ces apparences.

\* Pendant la dernière guerre, il régna une maladie, qui sembloit n'en vouloir qu'aux filles, & qui en emportoit beaucoup; sur quoy un homme d'esprit D. P. fit ces Vers:

Si la mortalité dans beaucoup de familles

S'étend aujourd'huy sur les filles,

Faut-il s'en étonner?

Tant d'hommes ont péri sur la terre & sur l'onde,

Que ne trouvant qu'à peine à qui se marier,

Elles s'en vont chercher parti dans l'autre monde.

¶ Il faut l'avouer, disoit un Gascon, on nous raille par tout; & à Paris on nous *piguore*. Je m'en console par un endroit. C'est que si on nous blâme de loin, on nous loie de près. Nous avons par tout *droit de présence*.

¶ Sçavez-

¶ Sçavez-vous, disoit le même, pourquoy les Belles ont toutes *l'air conquérant*? C'est que, du plus au moins, elles ont toutes *l'air Gascon*.

¶ Sçavez-vous le Chef-d'œuvre d'un Gascon aimable? C'est de faire aimer l'Amant à une Parisienne riche qui n'aime que l'amour.

¶ Les Parisiennes sçavent, & veulent plaire. Les Gascons veulent, & sçavent aimer. La partie vaut faite.

¶ Nous sommes tendres de nôtre propre fonds, & fidelles du fonds d'autrui. Un bien n'est plus tel, s'il ne se communique.

¶ Un mauvais Auteur avoit fait un Ouvrage fort proportionné à son peu de génie. Il le communiqua à un bel esprit de Toulouse, & il le pria, avec la dernière instance, de luy en dire son sentiment. Ecoutez, dit celuy-cy, je ne sçais si je suis bon connoisseur; mais vous sçavez, ou vous allez sçavoir que je suis sincère. Je suis sûr que le Public vous en sera obligé; si vous mettez ce Livre *en lumière*, c'est-à-dire au feu.

¶ Un autre disoit à un Auteur de cette étoffe, sur un Livre mauvais, & ample: Il n'y auroit rien à redire, si vous vou-

liez faire à *part-vous* de tout cela un meuble de Cabinet.

— ¶ Qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé, disoit un Gascon à un homme de son País qu'il voioit dans une vraie agitation ? Ce n'est rien, luy répondit celui-cy. Un homme vient de m'insulter. J'ay vû le tems que je m'allois mettre en colere ; mais j'ai pris sur moy, je me suis retenu. Cela est fait. *Je luy ai mis la joue à l'ombre*, pour dire qu'il luy avoit donné un soufflet.

— ¶ Cet homme-là m'en vouloit, je crois, disoit un autre dans le même sens. Il m'a dit que j'étois de mon País. Il a chargé la doze. Il m'a appelé Gascon. Il s'est offert enfin à m'apprendre à vivre. Je suis reconnoissant. *Je luy ai fait baiser les cinq Apôtres*, pour dire qu'il luy avoit appliqué un bon soufflet.

— ¶ Un bon Peintre faisoit un portrait bien ressemblant d'un Pere de la Trape. Un Gascon qui le connoissoit, s'écria, du premier coup d'œil : je le vois, je l'entens, il parle. Le pinceau le venge *du silence perpetuel*.

¶ Un autre Gascon ajouta, à l'aspect de ce portrait si ressemblant : Il se venge dans son tableau *de la taciturnité* de son Cloître.



¶ On a dit il y a long-tems , d'un excellent portrait de S. Bruno : fans la Regle il parleroit. L'expression est du Pais.

¶ Monsieur Girardon , si fameux par tant d'ouvrages de Sculpture , avoit fait une figure équestre , que l'on pouvoit comparer aux plus excellens Ouvrages de l'antiquité. On alloit voir , avec raison cette piece , comme une chose rare. Un Gascon en entrant , s'écria : Eh mon Dieu ! Arrêtez donc ce cheval , il estropiera quelqu'un. Il s'échape.

¶ Un Gascon voyoit souvent une femme de qualité , qui le recevoit avec plaisir chez elle , & qui le trouvoit fort divertissant. Il fit une petite absence. Et d'où venez-vous donc luy dit-elle , dès qu'elle le vit ? C'est un miracle de vous voir. Non pas cela , Madame , luy répondit-il ; mais qui vous voit , voit un miracle.

¶ Nous vivons d'esprit , un Picard le peut-il dire ?

¶ Être bien fait , est *un* ; avoir de l'esprit , *deux* ; être riche , *trois* ; être de belle humeur , *quatre* ; être Languedocien , *la quinte essence*. Je le suis.

¶ Avez-vous quelque rancune con-

tre quelqu'un du Pais? Si vous êtes femme, parlez, n'étouffez pas. Si vous êtes homme, tenez le cas secret. *Gardez-vous de vous perdre.*

¶ Une jeune fille qui avoit une fort belle voix, avoia à un Gascon qui luy en contoit, qu'elle étoit touchée de ses soins, & qu'elle n'étoit pas insensible à ses empressements. Il voulut profiter de cette ingénuité. Elle en rougit, & elle voulut adroitement s'en dédire. Elle tourna la phrase, & elle donnoit un autre sens à son aveu. Eh! que faites-vous, Mademoiselle, s'écria le Gascon? Vous chantez bien, vous sçavez la Musique, & vous détonnez.

¶ On blâmoit un homme d'esprit qui sçavoit par cœur les plus belles Pièces de Poësies, de n'avoir jamais voulu faire des Vers. Helas! dit un Gascon, je ne sçais pas la Musique, & je chante comme un Rossignol.

— ¶ Ce n'est pas, disoit un autre, la beauté seule qui m'enchanté dans une Belle qui me plaît. C'est plutôt cet accord qui frappe dans ses traits cet unisson qui réunit & qui autorise ses sous-ris & les regards; & ce parfait rapport de sa beauté avec son ame. *J'aime l'harmonie.*

¶ J'aimerois à estre crédule , si je n'a-  
vois à faire qu'à des gens de bonne foy.  
Je me suis souvent repenti d'avoir trop  
cru à *la légère*. Ce qui m'instruit me cor-  
rige. Tous les Normands ne sont pas de  
Normandie. *Paris en est voisin.*

¶ Je me plairois assez à disputer , di-  
soit un Gascon , pour paroître sçavant.  
Je l'évite , pour ne pas paroître opiniâ-  
tre. Faites-en de même , Messieurs les  
Docteurs , les gens du monde seront de  
vos amis. Combien de sçavans leur font  
haïr la science !

¶ Je pardonne les fautes *d'esprit* , &  
non pas celles *de cœur*. La sottise est gra-  
ciable. La malice ne l'est pas.

¶ Je n'apprens avec la plûpart des  
Sçavans , disoit à Paris un Languedo-  
cien , qu'à ne pas parler comme eux.  
Dans les jugemens qu'on en fait , *la for-  
me emporte le fonds.*

¶ Ma raison est contente de mon  
goût , disoit le même , & je ne le suis ni  
de luy , ni d'elle. Je leur dois moins de  
plaisir , que je ne leur en sacrifie.

¶ D'où vient , demandoit un Pari-  
sien à un Gascon , que Licidas se fait si  
bien recevoir dans les plus agréables so-  
cietez? Y fait-il briller plus d'esprit qu'un

autre ? ou sçait-il y répandre plus de gayeté ? Tant s'en faut , répondit le Gascon ; mais c'est qu'il porte par tout *une physionomie accoutumée.*

¶ Je ne me fais jamais *propriétaire* du bien d'autruy , disoit un Toulousain ; mais l'esprit des autres quand il est bon, *je le fais mien.* Jugez de la lecture. *Je me souviens.*

\* Monsieur le Maréchal d'Humieres tenoit à l'Isle une table , où il y avoit toujours grand nombre d'Officiers d'Armée : & comme un jour il avoit reçu de la Cour un gros paquet , quelqu'un prit la liberté de luy demander ce qu'il y avoit de nouveau à S. Germain ? Le Maréchal luy dit que le Roy étoit irrité contre les Gascons , qui n'étoient jamais dans leur devoir ; & qu'assûrement Bordeaux en pourroit souffrir. Un Officier de cette Ville , après avoir entendu raisonner les uns & les autres , sur le châtiment dont elle pouvoit être menacée , prit la parole , & s'adressant à Monsieur d'Humieres , il luy dit ; *mais Monsieur, je vous prie , de grace , quel mal le Roy nous pourroit-il faire , après nous avoir ôté le divertissement du duel ?*

¶ Sçavez-vous pourquoy je ne me

brotuille jamais avec mes amis ? C'est que je ne prête ni n'emprunte.

\* Un homme de la Cour donnoit à manger à des gens de bonne compagnie, & pour tous domestiques, il n'avoit avec luy qu'un Page pour donner à boire à tous les conviez. Messieurs, réjouissons-nous, leur dit-il, & buvons. *Donnez-nous donc la monnoye de votre Page*, luy répondit un Gascon d'entre-eux: luy faisant entendre d'une manière agreable & plaisante, qu'il falloit qu'il changeât son Page en plusieurs Laquais, pour les faire servir, de même qu'on change une piece d'or en plusieurs pieces de moindre valeur.

¶ Je regarde une gracieuseté bien conditionnée, disoit un Languedocien, comme une Lettre de change, payable à vûë. Je suis toujours en fonds & en volonté. J'en crains, & j'en évite le protest.

¶ Je prête de bons Livres, disoit un autre, on ne me les rend pas. Ceux qui me les retiennent en connoissent-ils le prix ? Réponse, je conclurai.

¶ Voyez ce Marquis à juste titre, disoit un Provençal à un Languedocien. Il n'a pas, sans doute, appris à danser. Il ne sçait pas faire la révérence. Par-

donnez-moy, répond le Languedocien, il l'a appris, & il le sçait; mais son orgueil luy fait faire ses révérences à rebours. Il ne les fait que *par en haut*. C'est sa maniere. Je l'en quitte, dit le Provençal. Je n'aime pas les révérences qui font tenir plus droit celuy qui me saluë.

¶ J'ay pitié des grands qui outrent leur autorité, & qui montent sur des échasses. Je les crois, tout au plus, *Rois de Théâtre*.

— \* Un Gascon ruiné par sa folle dépense,  
Voyant chez-luy la nuit se glisser un voleur,  
Que flattoit la veine esperance,  
De trouver un butin à faire son bonheur,  
Au milieu de la nuit obscure;  
Penses-tu, luy dit-il, voir icy quelque bien,  
Puisque moy-même, je te jure,  
En plein midy je n'y voy rien?

¶ Je ne desire rien tant, que de me voir en état de ne rien desirer qu'une longue vie.

— ¶ Cet homme-là m'a offensé, disoit un Gascon; & il veut encore vivre? Qu'il se dépêche donc de me tuer, ou de me demander pardon. Il n'a pas de tems à perdre.

¶ Nous sommes les Athletes de l'honneur, disoit un autre. Nous blanchifions à l'ombre des Lauriers. Ils sont toujours verts sur nos têtes.

¶ Je traite les inquiétudes, disoit un Philosophe de Bourdeaux, comme les fievres de l'Eté. Je leur permets deux ou trois attaques, & , tout au plus, autant de redoublemens ; après quoy je les déloge.

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement*.

¶ Quand on me parle bien, j'écoute. Quand on m'instruit à mon gré, je suis attentif. Quand on m'apostrophe, je réplique. Quand on me fâche, je frappe, *ou me fais sourd*.

¶ Je suis maître de moy, je m'en fers ; mais je ne me traite pas impérieusement.

¶ N'admirez-vous pas, disoit un bel Esprit de Toulouse à un homme de Lettres de la même Ville ? N'admirez-vous pas, quand vous lisez Cicéron, de voir qu'il parle de luy *d'un bon courage* ? Il se fait nôtre compatriote. Il se loue de tout son cœur. Hé bien, répondit l'homme de Lettres, s'il nous imite, quand il parle de luy, nous l'égalons, quand

nous parlons de nous. Nous sommes de *petits Cicérons*, quand nous sommes *nos Panégyristes*.

¶ Nous ne sommes pas de bons Tailleurs, disoit un Gascon, nous ne taillons pas de la besogne, & nous aimons à en *découdre*.

¶ On a l'injustice à Paris, disoit un Bourdelois, de nous blâmer de ce que nous disons du bien de nous, & de permettre à un chacun de dire du bien de son cœur. Nous sommes tout cœur, nous autres. En parlant de nous, *nous parlons de luy*.

\* Cet homme se vante d'avoir une maison de grande étendue, accompagnée d'un bois de haute fustaye, & moy je soutiens qu'il n'y a pas seulement du bois de quoy faire un cure-dent, & qu'une Tortue feroit le tour de sa maison en un quart-d'heure.

¶ Comment faire tirer l'épée à un homme qui ne la porte pas, disoit un jeune Toulousain, qui en vouloit à un Conseiller de son Pais ? *Ce Maître Robin*, ajoûtoit-il, m'a offensé ; si faut-il que je m'en vange. L'épée à part, je ne le puis pas honnêtement par les voyes de fait. Il faut, malgré ma demangeai-



son , que j'aye recours à quelque expédient plus sortable , & je le trouve. J'ay en main un bon parti. Nous voicy à Paris. Je vais luy *donner femme*. De quelque maniere que je la marie icy , je me vange plus que de raison. *Sans préjudice du droit d'entremise.*

¶ On demandoit à un Gascon , pourquoy dans la Loy de rigueur , il étoit permis à l'homme d'avoir plusieurs femmes , & que dans la Loy de grace , il ne luy étoit permis que d'en avoir une tout au plus ? La raison m'en saute aux yeux , répondit-il , sur tout à Paris. La plus raisonnable y suffit pour faire enrager le plus honnête-homme. Où en seroit-il , s'il en avoit plusieurs ?

¶ Je ne sçay pas , disoit un autre , si à Paris les femmes sont *damnées* ; mais je sçay qu'elles y sont *damnantes*. Je m'en tiens à l'ami Moliere, Auteur plus que probable. *C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.* Cette preuve est devenue *une démonstration.*

¶ Un Parisien *suranné* avoit été coquet toute sa vie , & faisoit encore le galant à quatre-vingt ans passez. Un Languedocien voyoit qu'il faisoit l'agréable auprès de deux ou trois Belles ; dans sa

peau mourra le serpent, luy dit-il. Que voulez-vous, luy répondit d'une voix tremblante le Vieillard Damoiseau? Je ne scaurois haïr ni négliger la plus belle moitié du monde. Vous ne vous soumettez donc pas à la *Loy du Talion*, répartit le Languedocien? Tout ce qu'il vous plaira, répliqua vivement le Vieillard coquet; mais j'avoüeray à vous & à ces Dames, que la fortune ne m'a jamais été trop favorable; que j'ay une femme qui n'est pas plus jeune que moy, & qui est plus incommode & plus méchante qu'elle n'est laide & vieille. J'ay des enfans, continua-t-il, qui me font encore plus souffrir que ne le fait leur mere. Avec tout cela, si on m'offroit de me faire revenir à l'âge de vingt-cinq ans, & de me mettre dans une pleine abondance de biens & d'honneurs, à condition que je ne verrois jamais de femme, *Je dirois au Roy Henry*, continua-t-il en chantant: *Reprenez vôtre Paris, j'aime mieux ma mie, oh gay, j'aime mieux ma mie. Pardy*, Mesdames, s'écria le Gascon, après ce qu'il vous dit là, je vous dégrade de reconnoissance, si vous ne le portez en triomphe, & si vous ne faites de luy-même, & à sa gloire, & à la vô-

tre, une figure, dont vous soyez vous-même le *pedestal*.

¶ Avoiez, Monsieur, disoit une jolie femme à ce même Vieillard, que vous avez été bien galant en vôtre vie. *Palsambieu*, Madame, luy répondit-il, je le suis bien encore; & je vous feray voir, quand il vous plaira, que je ne suis point mort. Vous voilà bien en vie, effectivement, reprit un Gascon; mais à quatre-vingt ans passez, on peut bien dire à un honnête-homme, *qu'il a vécu*.

¶ Un Vieillard de Paris importunoit de sa tendresse une fort aimable fille de Languedoc. Mademoiselle, luy dit-il un jour, toutes les jeunes personnes de ma connoissance, excepté vous, me disent, *par-cy, par-là*, qu'elles m'aiment. Hé bien, Monsieur, luy répondit-elle, *parcy, par-là* je vous le diray bien aussi. Cependant, voyez, reprit-il, vous ne me le dites pas trop. Et sur cela, répliqua-t-elle, vous me croyez plus dissimulée que celles qui vous le disent? Point du tout, repartit le Vieillard, vous n'êtes que trop sincere. Mais dites-moy pourquoy, reprit-il, vous avez été faite trop tard, & moy trop tôt? Eh! Monsieur, luy dit-elle, vous le voyez bien. C'est

que nous n'avons pas été faits l'un pour l'autre.

Deux Vieillards de Bourdeaux, après s'être bien querrellez, voulurent se battre. Il fallut tirer l'épée, ils n'en purent venir à bout, ni l'un ni l'autre. Le plus agité, de l'effort qu'il fit, tomba aux pieds de son ennemi. Levez-vous, luy dit celuy-cy, vôtre foiblesse me desarme. Et moy, répondit celuy qui étoit à terre, je suis consolé *que ma valeur ait survécu à mon épée.*

Après un démêlé qui étoit arrivé à Bourdeaux entre un Etranger & un homme du Pais, l'Etranger qui s'étoit trouvé insulté, dit ouvertement qu'il en demanderoit raison à celuy qui luy avoit fait l'insulte, par tout où il le trouveroit. On en donna avis à l'Aggresseur. Vous croyez que cet homme-là aura le courage de m'attaquer, dit-il au premier qui luy en parla? Si cela arrive, ajouta-t-il, tant mieux pour mes raisins. *Je feray de son corps mort du fumier pour ma vigne.*

On m'a insulté, disoit un Agenois, Je ne l'ay pas mérité. Mais je sçay mettre les occasions à profit pour la gloire. J'ay dit à celuy qui en a mal usé, & qui doit aller de Bourdeaux à Toulouse,

je vous attendray sur mon paillier. A Agen le Rendez-vous. *Le voilà bridé. Il y passera, ou je le depaïse.*

¶ On abuse quelquefois de nôtre belle humeur, disoit un Languedocien. Permis aux Dames; & passe pour les gens de Robe; mais pour un homme d'épée, pour peu que le cas soit grief, il devient irrémissible. Il faut qu'il luy en coûte la vie, *ou rien.*

\* Un Païsan vint prier un Curé Gascon, de luy prêter trois boisseaux de bled. Je le veux bien, luy répondit-il, vous n'avez qu'à monter dans mon Grenier, & les prendre. Celuy-cy à ces mots, étant monté vite au Grenier, en descendit aussi-tôt, pour dire au Curé qu'il n'y avoit rien trouvé. Vous ne m'avez donc pas rendu celui que je vous prêtay l'année passée? luy repartit-il, ainsi vous n'avez qu'à vous en prendre à vous-même, si vous n'avez rien trouvé, puisque vous l'y auriez trouvé, si vous me l'aviez rendu.

¶ Un Gentilhomme de Gascogne trouvant par hazard dans un Village, dont il étoit Seigneur, un Officier Normand, l'obligea de venir loger chez luy. Il fut bien régala; mais il fut bien raillé

en échange. Le souper fut vif. On dâba la Normandie & les Normands. L'Officier s'en offença, & il en témoigna son ressentiment le lendemain matin, avant que de partir, à celuy qui l'avoit attiré chez luy. Il luy declara enfin qu'il prétendoit en avoir raison, & qu'il vouloit le voir l'épée à la main. Allez, allez, luy dit le Gentilhomme Gascon, partez, rien ne vous arrête. Je vois bien que vous comptez sans vôtre hôte. Souvenez-vous que vous avez couché chez moy. Je vous épargne *le quart d'heure de Rabelais.*

¶ Un Bourgeois de Rouën alla se plaindre d'un Officier Gascon, à celuy qui commandoit les Troupes en Normandie. Le Commandant envoya querir l'Officier, & luy dit les griefs qu'on avoit contre luy. Je vous entends, Monsieur, luy dit l'Officier Gascon; le Bourgeois a succombé au ressentiment. Ne vous arrêtez pas, si vous m'en croyez, à ce qu'il aura pû vous dire. Il est chagrin, le pauvre homme. Et s'approchant du Commandant: Monsieur, luy dit-il à l'oreille, c'est que *je luy aime la femme.*

¶ Ceux & celles qui nous croient jaloux,

jaloux, font nôtre apologie en eux-mêmes, lorsqu'ils nous appellent inconstans. On n'est guere tous les deux.

¶ Nos Languedociennes sont vives en idées, & délicates en sentimens. Qui les recherche, les retrouve; & dès qu'on les fait entrer en danse, elles font tenir pied à boule. Elles sont Reines du Bal, & nous, leurs Rois.

¶ Un Parisien n'est guere fait pour une Languedocienne; & une Parisienne trouve tout fait pour elle un Languedocien. D'où vient la différence? N'est-ce pas de l'air & du cœur du País? Voilà l'influence.

\* Une Gasconne ne pouvant souffrir un Normand qui luy parloit d'amour, le renvoya par cette sage réponse: *Quand j'étois enfant, j'obéissois à ma mere; quand je devint plus grande, j'obéis à mon pere, & à present j'obéis à mon mary, c'est pourquoy, si vous voulez quelque chose de moy, adressez-vous à luy.*

¶ Dans quelque tempête que je me trouve, je me fais Vaisseau. J'en fais ma constance la *Timoniere*, elle entend la *Marine*, & la *manœuvre*; & sous sa protection, je me tire du péril, attendant que la fortune me souffle en poupe.

¶ La plupart des hommes, disoit un Philosophe Gascon, sont doubles en tout sens, fermes icy, foibles la; d'un côté bons, mauvais de l'autre; rampans, & sublimes alternativement. Le contraste m'en déplaît. Je me réunis. *Je me fais un.*

¶ Je ne dis pas à un poltron, fais-toy Héros; mais je dis à un timide, fais-toy homme. Je change de ton avec une femme qui a peur. Je ne luy dis pas, fais-toy femme. Elle ne l'est que trop, quand elle tremble; & elle l'est *plus que trop*, lorsque dans ses passions elle ne craint rien. *Je les veux un petit timides.*

¶ La crainte du mépris est la seule timidité qu'on peut nous reprocher. Qui nous dit pareille injure, ne nous offense pas, nous la méritons. Nous sommes d'humeur à l'avoüer. Voyez la bonne foy. *Elle est Gasconne.*

— ¶ Dans la pluye, nous cherchons un abri; dans la douleur, un soulagement; dans l'infortune, une protection. Pourquoi non? Nous blâme-t-on d'appeller un Medecin, quand nous sommes malades? Tout cela se fait. Quand je tombe dans l'eau, *je nage.*

¶ Les peines qui menent à de vrais



plaisirs , & les maux qui menent à de grands biens , ne doivent s'appeller en bon François ni maux , ni peines. Je les regarde d'un autre œil. Motif de patience, & morale bonne à tout. Je m'en sers , & bien m'en prend.

¶ J'ay été quelquefois blessé à l'Armée , & dangereusement ; car je ne m'y épargne pas , disoit un Officier Gascon qui faisoit le bel Esprit , & l'esprit fort. J'ay lû , & je me souviens. Quand je suis dans la mêlée , je m'acharne à vaincre. Quand je suis sur ma proye , qui vient par derriere , a beau jeu ; je puis être enfilé *comme un Archimede*. Je ne cede pas plus que luy à la distraction. Quand mes blessures sont mortelles , je songe que Solon se mourant , & entendant raisonner près de son lit , interrompt son agonie , pour se mêler encore dans la dispute. Il fut ravi de raisonner jusqu'au dernier soupir , & moy , de vaincre. Quand la douleur est trop vive sous la main du Chirurgien , je me souviens que Sénèque , pour se garantir des accès d'une rude fièvre , alloit se réfugier dans le sein de la Philosophie ; & moy , je cours dans le sein de la fermeté. Ainsi , tantôt Archime-

de, tantôt Solon, & tantôt Sénèque, Je ne regarde pas la mort, quand je la vois; je conserve mon raisonnement, quand elle me veut faire son captif; & je méprise le mal, pour m'en défaire. Je suis ce que je veux, intrépide à mon choix, brave en dépit même de moy, & Philosophe, s'il le faut, au mépris de la mort & de la vie. Voilà l'homme; & c'est moy.

\* Dans le tems qu'on rebâtissoit Chantilly, où le Prince de Condé s'étoit retiré pour y passer le reste de ses jours, on promit mille écus à celuy qui feroit des Vers sur ses Victoires, pour mettre en forme d'inscription sur la porte de ce Château, surquoy un Gascon fit ce Quatrain.

Pour celebrer tant de vertus,  
Tant de hauts faits de tant de gloire,  
Mille écus ! mort-bien, mille écus !  
Ce n'est pas un fol par victoire.

Le Gascon reçût les mille écus.

¶ On parloit dans une société de gens d'esprit, de l'étonnement où fut le grand Pompée, quand il alla voir dans l'Isle de Rhodes, non pas le merveilleux Colosse, mais le fameux Possido-

nus, qui ayant des maux sans nombre, & des douleurs aiguës à toutes les parties de son corps, conservoit une ame tranquille, & une raison qui n'écoutoit pas les sens. On ajouta qu'on auroit dit que Pompée étoit le malade, par la compassion qu'il en eut, & Possidonius, le plus sain de tous ceux qui y étoient, par la maniere dont il raisonnoit avec ce fameux Romain. Pour moy, dit sur cela un Gascon, je n'envie pas à un Possidonius les douleurs; mais je luy envie la patience. *Je m'en fais provision*, par le seul récit. J'admire, ajouta un autre de la même Nation, ce souffrant *non plaintif*. Je me trouve un *second Pompée*.

¶ Quand j'ai obligation à quelqu'un, si les occasions de le reconnoître me fuyent, ou m'échappent, je cours après. Je me fais Atalante. Si je n'y parviens pas, je me fais voix. Je redis, je publie, & je repete. *Je me crois écho*.

¶ Quand je vois la dureté de la plupart des hommes, je songe à Deucalion & Pyrrha. Je crois leurs enfans ces sortes d'hommes. Ils sont de pierre. Je m'endurcis moy-même à leur aspect. *Ils me pétrifient*.

¶ La fable, disoit un Touloufain, qui

ſçavoit beaucoup, a un Deucalion, qui des pierres faisoit des hommes. La Philosophie a un Zenon, qui des hommes faisoit des rochers, par l'insensibilité qu'il leur infusoit pour les plaisirs. Je prens le milieu. Je m'attendris au bien. Je m'endurcis au mal. Voilà ma Secte.  
*J'ai du système.*

¶ Je ne m'étonne plus, si les dangers prochains & visibles m'ont quelquefois comme intimidé, disoit un autre. Enée n'étoit pas poltron; mais il ne laissa pas d'être effrayé des monstres & des chimères qu'il trouva aux portes des Enfers. Un Héros & un Gascon peuvent avoir peur; mais leur épée les rassûre.  
*Ils l'ont pointuë.*

¶ J'ai été fait prisonnier de guerre, je m'en suis consolé. C'est toujours une preuve que j'y étois. Personne n'a jamais vû dans la mêlée, que j'eusse des talons. Pour la tête & les bras, c'est ce que j'y montre, & à tous venans, beau jeu.  
*J'entens l'escrime.*

¶ Un vieux Officier Gascon avoit eu une jambe emportée, & il avoit le pied qui luy restoit comme perclus de la goutte. Il avoit bien servi, & il demandoit pour récompense le Gouvernement

vacant d'une bonne place. Un Ministre luy dit : Mais, Monsieur, dans l'état où vous êtes, vous ne devriez plus songer à commander. Monseigneur, luy répondit-il, c'est à servir que je ne songe plus. Pour le commandement, je ne l'ai jamais eu aux pieds ; je l'ai eu, & je l'ai toujours à la tête. *Je n'y ay pas la goutte.*

¶ Les Egyptiens, disoit un Gouverneur Gascon, prenoient pour symbole de l'autorité, un Sceptre terminé par un œil ouvert. Je m'adopte le Hiéroglyphe. *L'œil, je l'ai toujours ouvert. Je me fais Sceptre, & je m'autorise.*

¶ Un Parisien reprochoit à un Gascon qui avoit fait son chemin, qu'il ne devoit sa fortune qu'aux privilèges de son Pais. Je vous entens, dit celuy-cy, & voicy ma réponse. Un Seryphen reprocha à Themistocle qu'il ne devoit sa gloire & sa réputation qu'au bonheur d'être né dans Athènes. Cela se peut, luy répondit-il ; mais si j'étois né comme vous dans la pauvre Isle de Seryphe, je me serois conduit en Athénien : Et vous, si vous étiez né, comme moy, dans la magnifique ville d'Athènes, vous auriez toujours passé pour être de

Seryphe. Je vous en laisse l'application, ajouta le Gascon au Parisien, & *Adieu vous dis.*

¶ On dit que certaines gens qui ne s'attachent qu'à des bagatelles, ont beaucoup d'esprit. J'en doute. *Les aigles ne prennent pas des mouches.*

¶ Deux choses, disoit un Gascon, me paroïtroient curieuses & divertissantes à Paris. L'une, de voir dépouïller les gens les plus riches de tout ce qui n'est pas à eux à juste titre; l'autre, de voir ôter de certains Livres qui s'y font, tout ce qui n'est pas de leurs Auteurs. De part & d'autre, que de dépouïlles! Et que de gens, par-là, seroient remis au rang *des gueux & des fots!*

¶ Beaucoup d'Auteurs, disoit le même, font comme ces Bouquetieres, qui n'ont ni semé, ni cultivé aucune des fleurs qu'elles employent. Elles ne laissent pas de faire des bouquets & des guirlandes, & de s'enrichir du bien & du travail d'autrui. Si je suis jamais riche, je ne veux devoir mon bien qu'à mon propre fonds, ou à une louïable industrie. *C'est le patrimoine de nos Cadets.*

¶ L'antiquité, disoit un autre, reprocha à Aristote que ses admirables ouvrages

vrages étoient autant de belles Mosaïques, dont l'assemblage & l'artifice étoient à luy, & les différentes pieces rapportées, à divers particuliers. Platon entendit de son vivant, que certain médisant luy reprochoit d'avoir *arrofé* tous ses écrits des belles pensées qu'il avoit volées à d'autres. Mercure est à la fois le Dieu des Voleurs, & celuy des Gens de lettres. Il est leur pere commun. Les enfans d'un tel pere peuvent se ressembler, sans grand miracle.

¶ Quand je lis, disoit encore celuy-cy je me fais Archimede, ou Orfévre, tout au moins, pour démêler l'alliage dans l'assemblage des métaux; & je deviens un Aristophane, pour entendre la langue des morts, quand ils parlent par la bouche, ou par la plume des vivans. Qui s'y entend, y démêle l'esprit, comme les personnages du Dialogue.

\* Le sage songe avant que de parler, à ce qu'il doit dire, le fou parle, & ensuite songe à ce qu'il a dit.

¶ Si je fais jamais un Livre, disoit un autre, je veux qu'il soit un excellent repas pour les gens d'esprit qui l'auront à leur table. Je prétens bien qu'ils remarquent que pour leur faire meilleure

chere, j'ay été à la chasse *dans les plaisirs conservez des Anciens* ; mais je veux qu'on remarque à chaque bon morceau en le mangeant, que l'apprêt en est à moy, & que la sausse en est de bon goût, & de ma façon.

\* La Cour est un país, où les joyes sont visibles, mais fausses, & les chagrins cachez, mais réels.

¶ L'Auteur qui a pris chez les Anciens a étudié ; celuy qui a pris chez les Modernes, a volé. L'un & l'autre défraye aux dépens d'autruy. Qu'il y serve du sien, s'il veut qu'on l'en remercie. Sans cela, il ne luy en coûte rien ; & on ne luy doit aucune approbation, pour payer l'écot.

¶ Les anciens avoient établi l'usage de couronner une fois l'an de guirlandes & des plus belles fleurs, tous les puits, en reconnoissance de la bonne eau qu'on y puisoit toute l'année. Je voudrois rétablir cette cérémonie en faveur des bons Auteurs qui nous fournissent de quoy nous desalterer l'esprit ; mais je les condamnerois en même tems, *se faisant puits*, à se faire profonds, & à nous en fournir abondamment de la bonne & de la claire.



¶ Je compare les Auteurs plagiaires à ces torrents, qui, ayant rompu leurs digues, ravagent les plus belles plaines, y déracent, & en enlèvent tout, plongent dans leur limon & dans des bourniers ce qu'il y a de plus riche & de plus rare, & ne laissent voir que des pailles, des fétus, & quelque bois leger & flotant. Pareils Sçavans ne nous donnent que *du bois floté*, pour nous chauffer l'esprit & l'ame.

¶ Les Rapsodistes sont des harpies, qui, après avoir pris & avalé, sans choix, tout ce qui leur convient, salissent & corrompent tout ce qui reste. Je hais tout ce qui dégoûte.

¶ De combien d'excellens Livres la République des Lettres n'a-t-elle pas été privée, par l'avidité de ces Sçavans, qui ne sçavent rien, qui n'ont pour tout esprit que de la mémoire, & pour toute capacité, que la science qu'ils usurpent & qu'ils volent. Les larcins ne se punissent pas dans cette République. Mercure, qui en est le *Doge*, ne condamne pas ce qu'il inspire. Mercure, en un mot, aime les vols, & protège les Voleurs. *Fugez de la sequelle.*

¶ Denis le Tyran traitoit ses amis,

comme les gens qui aiment les *confitures* traitent les pots où elles sont renfermées. Après qu'ils les ont avalées, ils en méprisent les vases, ou ils les cassent. N'est-ce pas ce que font les Plagiaires à l'égard des bons Livres, dont ils ont tiré ce qu'il y avoit de meilleur ? Ce sont des Tyrans des ouvrages d'esprit.

¶ Quelques gens de Lettres croyent que les Sçavans, qui laissent après eux de bons ouvrages, meurent *ab intestat*. Ils se font leurs heritiers. Ils ne sont fondez sur aucune Loy ; mais ils ont pour eux la Coûtume.

¶ Parmi les Peintures de l'antiquité, les vivans n'osoient rien ajouter aux Tableaux imparfaits des morts. Certains Auteurs modernes se mettent au dessus de pareils scrupules.

¶ On disoit à un Gascon, qu'un Auteur qui venoit de donner au Public un assez bon Livre, en avoit pris d'un côté & d'autre tous les plus beaux endroits. Hé bien, dit-il, je ne luy en sçay pas mauvais gré. Il ne l'a pas fait par malice.

¶ Chacun peut s'enrichir des biens qu'il trouve dans son fonds. Quelques

ſçavans ſe font une autre regle. Ils ne ſont riches que du fonds d'autrui. *Pratique des Auteurs médiocres.*

¶ Combien d'Auteurs croyent avoir fait un ouvrage, qu'ils ont trouvé tout entier, quand ils n'y ont ajouté que leur nom à la premiere page ? Faut-il ſ'en étonner ? Certains Payens croyoient bien avoir dédié un Temple au Dieu, dont ils mettoient le nom au frontifpice. *N'est-ce rien, que l'apparence ?*

¶ Les anciens Perſes croyoient que les hommes les plus vicieux, étoient les menteurs & les inſolvables. Certains Auteurs n'auroient pas été de leur goût, ils doivent ſouvent tout ce qu'ils ont ; & ils n'appellent pas de témoins toutes les fois qu'ils mentent. *Leur papier ſouffre tout.*

¶ Caligula n'étoit qu'un animal féroce, habillé à la Romaine. Il fit ôter à la Statuë de Jupiter Olympien la tête du plus grand des Dieux, pour y mettre la ſienne. Vous en riez, Monsieur le faux ſçavant. Ne vous en moquez pas tant, la comparaifon vous regarde. *Je vous l'adreſſe.* Votre plume fait une pareille métamorphoſe.

¶ Les viſages ne ſe reſſemblent guere,

& les esprits encore moins. Vous croyez que v<sup>o</sup>tre Livre sera tout semblable à celui d'un grand génie que vous pillez? Les Menechmes sont de Plaute. Je vous renvoye à la Comédie. C'est-là qu'on se prête au jeu de Théâtre. On s'y est prêté en effet, parce qu'on a bien imité, & point pillé. Faites de même, vous aurez du Public *un grand-mercy*.

¶ Rien n'empêche tant un Voleur de faire son coup, que la presence de ceux qui ont les yeux attentifs sur luy. Certains Auteurs sont plus hardis, les yeux de ceux qui liront leurs Livres, & qui verront qu'ils ont volé, ne les empêchent pas de prendre. *Je les appelle hardis voleurs*. Je les tiens les bien nommez.

¶ Je voudrois que les bons Livres des Anciens, où nos Plagiaires vont faire leur récolte, eussent la faculté & l'avissement de ces especes d'huitres qui produisent les perles. Elles s'ouvrent le matin à la rosée du Soleil, & elles se ferment à la vûe de ceux qui en approchent pour s'en enrichir. Il en coûte cher, *selon qu'il est écrit*, à la main qui les surprend, & qui y touche. Si chaque feüille d'un Manuscrit ou d'un

vieux Livre en faisoit autant à ceux qui y pillent, il y auroit moins de Voleurs parmi les Gens de Lettres. Le nombre en est trop grand, & point de justice.

¶ Y auroit-il tant de sçavans, s'il y avoit moins de Rapsodistes? Et tant de gens que nous connoissons passeroient-ils pour avoir tant d'esprit, s'ils n'avoient pas tant de mémoire? Se souvenir, est-ce penser? *Je demande.*

¶ Les Abeilles sçavent que leur miel est bon à prendre. Elles ont l'art de répandre à l'entrée de leurs Ruches des fucs amers qui en écartent certains petits animaux frians. Les sçavans du tems passé, avec toutes leurs sciences, n'ont pas eu celle-là.

¶ Dieu garde tout homme riche d'un voleur qui n'a rien, & qui manque de tout. Je m'en fie à Horace. Il ne connoît rien de pire. Jugez de la piraterie des faux sçavans. Ce sont *des Ecumeurs de Livres.*

\* Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les sots ce qu'ils ont envie de faire.

¶ Un grand nombre de ceux qui citent à tout propos l'antiquité, en sçau-roient-ils un pauvre mot, si on avoit

supprimé les Préfaces des bons Livres ?  
Que de gens sont sçavans à bon marché ! *Si faut-il qu'il en coûte.*

¶ Ceux qui ont la réputation de sçavoir tout, sçavent-ils bien ce qu'ils sçavent ? J'ay meilleure opinion de leur mémoire que de leur esprit. J'en excepte qui je sçay bien.

¶ Rien ne dégoute tant de la science, que certains sçavans. Je préfere le goût de l'esprit à l'esprit même.

¶ Les Statuës de bronze qu'on mutilé, ne le souffrent pas sans murmure & sans plainte. Elles en avertissent les voisins par le bruit qui en résulte. Si tous les bons Livres qu'on pille en faisoient autant, on entendroit un joli tintamare dans le País Latin. Et peut-être ailleurs.

¶ Les voleurs ordinaires cherchent des Receleurs, & ils se cachent, quand ils mettent leurs larcins en vente. Les Auteurs qui volent n'y cherchent pas tant de précaution. Leur nom est publiquement à leur Enseigne, & personne ne crie *au voleur.*

¶ La plûpart des Auteurs Rapsodistes sont comme les Corbeaux, qui ne sçauroient rien prendre, sans en avertir

par leur croacémens. *Tous les Plagiaires croacent.*

¶ Martial, aux dépens de qui tant de gens font Poëtes, dit que ses écrits n'auront pas besoin d'apologie sur le larcin; mais que chaque page de beaucoup d'autres Livres se décèle elle-même, & crie *au voleur.*

¶ Je ne sçay pas mauvais gré à un homme de n'avoir pas beaucoup de cheveux. Symbole des pensées. Mais je me moqueray de luy, s'il va arracher les cheveux des têtes des morts, pour les entre-mêler aux siens, & pour les coler à sa tête. *Avis aux Auteurs.*

¶ J'aime mieux avoir peu qui soit à moy, que beaucoup qui soit à d'autres, disoit un bel Esprit de Toulouse. C'est ce que Messieurs les Auteurs disent, comme moy, ajoûtoit-il. Mais le font-ils tous? Chez moy, c'est *un fait*, & chez eux, *une phrase.*

\* Ce qui met de la difference, disoit un Gascon, entre les hommes, est un certain sçavoir faire qu'on n'acquiert pas facilement.

On fait avec la même chair,

Suivant le Cuisinier, bonne ou mauvaise soupe,

Et le Tailleur , suivant sa differente coupe ,  
 Fait l'habit ridicule , ou luy donne un bon air.  
 Un même mot aussi que d'un ton dissemblable ,  
 Dit un homme civil , ou profere un brutal ,  
 Plaît , ou se rend defagreable ,  
 Selon qu'on s'en sert bien ou mal.

Tout le succès dépend d'un certain sçavoir faire ,  
 Soutenu par des airs affables , engageans ,  
 Que la nature ou l'art donne à certaines gens ;  
 Et tout le mal vient du contraire.

\* Un Gascon estoit en prison depuis deux ans pour dettes , ses amis payerent le creancier , qui consentit à sa liberté. Comme ils allerent à la prison pour le faire sortir , il dit qu'il avoit payé son dîné au Geolier , & qu'il n'en sortiroit qu'après avoir mangé tout son saoul. Ses amis eurent beau le presser , leurs empressemens furent inutiles. Pendant qu'il dînoit un autre creancier vint le recommander. Le Gascon pensa mourir de dépit , & peu de momens après faisant le fier , il dit que *la fortune persécutoit toujours les gens de merite*. Cependant ses amis accommoderent l'affaire , & luy allerent annoncer sa liberté. Il étoit dans le lit , quand il reçût cette



heureuse nouvelle, il se leva au moment, il prit ses habits dans ses bras, & voulut absolument sortir du Châtelet en chemise; il alla s'habiller chez un Rotisseur à la ruë de la Huchette, & en parlant de son aventure: *Cadedis*, dit-il, *je fais d'ordinaire bonne chere, mais jamais d'ine ne m'a tant coûté que celui de ces jours passez.*

¶ Je voudrois voir un ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, qui n'eût point de mémoire. Je ne veux sçavoir de luy que ce qu'il pense. Je trouveray assez ailleurs ce que d'autres ont pensé. Quand je passe à Reims ou à Bonne, & que je demande du vin, j'en veux du cru.

¶ Je regarde les pensées d'un homme qui a beaucoup lû, & qui n'a que trop de mémoire, comme les lettres de l'Alphabet, qui ne composent un sens que par un ingénieux mélange. Qui ne sçait pas épeller, ne sçauroit bien lire.

¶ Les rapsodies, dans une tête mal rangée, sont comme les moutons dans un grand troupeau. Ils n'y gardent ni rang ni ordre. L'un suit l'autre par habitude, & au hazard. Je renvoye les

idées à ces jolis vers du Poëte Dante,  
Ils viennent au fait.

*Come le pecorelle escon del chiuso  
Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno,  
Timiditte, atterrando l'occhio e'l muso;  
Et ciò che fa la prima, e l'altre fanno,  
Adossandosi a lei, s'ella s'arresta  
Semplici e quete, e lo perche non fanno.*

¶ Il y a des gens qui veulent tout sçavoir. Il y en a eu qui ont voulu tout conquérir, Alexandre a été un de ces derniers. Il pleuroit de ce qu'il n'y avoit qu'un monde, & il ne s'étoit rendu maître que d'une portion de celuy qui étoit connu. *Monsieur le sçavant en herbe*, vous étudiez pour tout sçavoir, étudiez pour sçavoir bien quelque chose, vous sçauvez davantage. J'en réponds.

¶ Seigneur, dit un autre en ce tems-là au grand Alexandre, que des idées trop vastes rendoient petit: S'il y avoit des terres au delà de l'Océan, vos ennemis n'y feroient-ils pas allez, pour se dérober à vos coups & à vos triomphes? C'est ce qu'un Parisien pourra appeller une Gasconade. C'étoit le style Macédonien. Alexandre s'y exerçoit comme un autre. Il étoit Héros. Permis à luy.

Quand je ne ſçauois que l'histoire de Criſtophle Colomb, j'aimerois en découvertes les Maîtres entrepreneurs.

*Por Caſtilla y por Leon  
Nuevo mundo hallò Colon.*

C'eſt ce qu'il fit, & c'eſt ce qui lui fut permis d'ajouter à ſon Blazon, pour cry de guerre, en ajoutant encore un demi monde. Autre Gaſconade, mais des vraies. Nous en auons une infinité de celles-là.

¶ Homere, le premier des Poètes héroïques, & le Héros des Poètes, eſt doublement loüable, pour n'auoir eu ni modele, ni copie. Velleius en fait le panegyrique en deux mots. *Neque ante illum, quem imitaretur, neque poſt illum qui eum imitari poſſet, inventus eſt.* Il n'a eu ni modelle, ni copie. C'eſt un Maître original. N'eſt-il pas de la Garonne, ce ſtile-là?

¶ Le fameux Navire des Argonautes, des tempêtes de la Mer, dont il fit ſon jouiet, au lieu d'être le leur, arriva au Ciel, dont il fit ſon port, & il y eſt, & y fera riche d'autant d'étoiles, qu'il conduiſoit de Héros.

*Mari quod prima cucurrit,  
Emeritum magnis mundum tenet acta pro-  
cellis.*

*Servando Dea facta Deos.*

Cette fameuse Parque, pour avoir résisté aux flots, préside au monde ; & elle a été faite Déesse pour avoir sauvé des Dieux.

Voilà encore du stile, du bon, & du nôtre.

¶ Je suis fort content de Charles-Quint, quand je luy vois donner toute une constellation en peinture au fameux Oviedo, pour avoir fait l'histoire de l'Amérique. Cette manière encore de donner est nôtre. *Je l'adopte.*

¶ Galilée, par le moyen des yeux de l'esprit, & par le secours de ses lunettes, a établi un commerce de la Terre avec le Ciel. Les Etoiles qui avant luy s'étoient toujours cachées, ne refusent plus de se dévoiler à nos yeux ; & celles qui paroissent déjà ont consenti à nous laisser voir & toutes leurs perfections, & tous leurs défauts. Galilée fut un Lynx des plus clair-voyans. Ne pourroit-on pas mettre à son tombeau pour

Építaphe, ce qu'Ovide dit d'Argus dans ses Métamorphoses ?

*Arge jaces ; quodque in tot lumina lumina  
habebas ,  
Extinctum est , centumque oculos nox occupa-  
pat una.*

Vous êtes mort, Argus. Vous voilà aveugle. Une nuit unique a pris la place de cent yeux.

Ovide étoit quelquefois de nôtre País; & tous les Poètes le font *ou peu, ou prou*. J'entens les bons.

¶ De bons Auteurs ont découvert le mouvement continuel des parties du Soleil entre elles, le Déluge des bluetes qui sortent sans cesse de ce premier corps lumineux, & les taches qui s'y forment s'y détruisent & s'y reproduisent continuellement. Voilà ce qui s'appelle étudier, & observer avec succès. Nous sçavons par là de quelle nature est le Soleil. Que sçavons-nous par vos rapsodies, Plagiaires du tems ? Imitiez les grands Auteurs en découvertes, & nous vous dirons après Ovide :

*Hac sit iter , manifesta rota vestigia cernes.*

Il falloit pourtant que ces ornières-là

ne fussent pas bien marquées, ni assez profondément dans les airs, par le peu de résistance du terrain. Avec la permission d'Ovide, ces ornieres-la sont encore de nôtre país.

¶ Que la Terre fasse dans un an son tour sous l'Ecliptique, & dans un jour au tour de son propre centre de l'Occident à l'Orient. Que la Lune & les autres Planetes ne soient qu'autant de terres mobiles, dont chacune a ses Habitans & des peuples de différente nature. Que le monde soit une masse infinie, qui dans l'immensité de ses espaces contient d'autres mondes innombrables & differens. Ce sont des opinions nouvelles, & *renouvelées des Grecs*. La premiere est de Cleanthe & de Philolaus. La seconde, de Pythagore & d'Heraclite. La troisieme, de Démocrite & de Metrodore. Ces opinions étoient mortes avec eux, & enterrées dans leurs tombeaux. On les a rappellées de mort à vie. J'aime encore mieux les propres productions des grands génies, que ces sortes de *résurrections*.

¶ Avant que les Sages de la Grece, & sur tout avant que les Contemplateurs d'Egypte & de Chaldée eussent fait  
des

des observations , on ne sçavoit ce que c'étoit que le monde. On croyoit la Mer oisive , & les vents inutiles , & paresseux. On ne consultoit sur rien les Astres , & on ne levoit les yeux au Ciel , que par fantaisie , ou par curiosité.

*Nondum quisquam sidera norat ,  
Stellisquæ , quibus pingitur Æther ,  
Non erat usus.*

Grace aux Sciences & aux découvertes , nous sommes mieux instruits ; & à la faveur des flots , des vents & des Astres , d'un bout à l'autre de l'Océan , nous réduisons les terres les plus séparées à permuter à nôtre profit leurs benefices. *Vive la manœuvre.*

¶ Je voudrois que les plus beaux génies qui travaillent & qui écrivent , fussent comme des horloges publiques des grandes Villes qui agissent sans cesse au dedans , pour regler tout au dehors. Mais en ce tems-cy , chacun a sa montre pour regler son tems , comme il luy plaît. Autre abus. *Je le blâme.*

¶ Je voudrois encore que les Auteurs fussent à l'égard des bons Livres , ce que sont les abeilles à l'égard des fleurs. Elles n'en ôtent ni l'odeur , ni

L'éclat, elles ne les cachent, ni ne les déchirent. Elles se contentent d'en tirer du miel, & pour elles & pour autrui.  
*Exemple & symbole.*

¶ Auteurs, voulez-vous voler avec approbation? Imitiez avec jugement. L'un fera oublier l'autre. Il y aura du vôtre tout au moins. C'est ce qu'on vous demande.

¶ Je ne veux pas qu'un Sçavant se fasse Lune, mais miroir, quand il approche des Soleils de l'antiquité, pour nous en faire sentir la chaleur & la lumière. La Lune n'est jamais plus près du Soleil, que lorsqu'elle va être nouvelle; mais pour lors elle retient tout ce qu'elle en reçoit, elle ne nous en renvoye pas un pauvre petit rayon. Le miroir est plus genereux & plus fidelle. Plus on l'expose au pere du jour, mieux il le peint, & mieux il le communique. Si je le compare à certains Auteurs, la comparaison cloche. Je les renvoye à la nouvelle Lune.

Les anciens s'étoient mis en tête que les Rossignols qui faisoient leur nid sur le tombeau d'Orphée, avoient dans leur chant quelque chose de plus sçavant & de plus doux que les autres; comme



s'ils en avoient pris l'esprit & le goût. Quand les autres Rossignols paroissent des chantres champêtres, on croyoit ceux-cy *des Syrenes du Ciel*. J'en aime l'idée. Je n'en attends pas l'épreuve.

¶ Combien de fois n'a-t-on pas vû que de bonnes femmes des Champs, laides & désagréables, pour être venuës dans des Villes, & pour y avoir admiré les personnes qui avoient le plus de beauté, ont accouché d'enfans plus beaux que l'amour même? Telle est la force de l'imagination. Auteurs, qui contemplez dans les ouvrages des Anciens les beautez les plus parfaites, que ne les faites-vous passer dans vos productions? Une Païsanne a-t-elle plus d'imagination que vous?

¶ Les grands génies de l'antiquité sont encore dans leurs ouvrages, des aigles qui s'élevent au dessus des nuës, & qui volent jusqu'au Firmament. Nos beaux Esprits sont quelquefois leurs aiglons, qui voudroient les suivre à tire d'aile; mais les forces leur manquent, & souvent le naturel. Minerve est capricieuse & volontaire. Elle ne veut pas qu'on fasse quoy que ce soit en dépit

d'elle. Qui la suit, la consulte. C'est l'Oracle. *Interpretez.*

¶ Je regarde ces Gens de Lettres qui, dans l'envie de devenir sçavans, courent d'une science à l'autre, les effleurent toutes, & n'en acquierent aucune; je les regarde comme ees Chasseurs avides, qui, voulant tirer à un lapin, en voyent venir deux, puis trois, & toujours en augmentant. Ils couchent toujours en jouë ceux qui sont en plus grand nombre, & ils passent la journée sans tirer, & par consequent sans rien prendre. Un Italien leur dira: *Per troppo volere impoverite.* Un Espagnol ajoûtera que *la codicia es madre del engaño.* Et un Gascon leur dira encore mieux: Tirez, tuez, prenez, rapportez quelque chose.

\* Un Gascon qui s'étoit trouvé par hazard dans un Bal, y fut pris pour danser. Comme il dansoit mal, & qu'il s'aperçût que l'assemblée ne pouvoit s'empêcher de rire, il dit tout haut: *Cade-dis, si je ne sçay pas bien danser, je sçay bien me battre.* Quelqu'un luy repartit assez brusquement: *Battez-vous donc, & ne dansez jamais.*

¶ Nos demi sçavans, avec qui veut

les écouter, ressembloit à ce Maître d'Ecole, dont parle Clement Alexandrin. Ce Professeur de Grammaire s'appelloit Alexarque, si je m'en souviens. Il croyoit que son Ecole étoit un Ciel; les bancs, les cercles d'une Sphere; les petits enfans qui l'écoutoient, des Etoiles; ses leçons, des rayons de lumiere; les noms, les pronoms, les verbes, les signes du Zodiaque; & il se croyoit, lui, le Soleil. Il ne vouloit ni être peint, ni être appelé autrement; & il auroit insulté quelqu'un qui l'auroit regardé fixe sans cligner les yeux. Cet original n'est pas unique. *Je luy connois des copies, tout au moins.*

¶ Tybere, Grammairien luy-même, disoit que le Grammairien Apion étoit vuide de sens, & plein de vent. *Vuoto di senno, e pieno di vento.* C'est par là que ce Docteur en Grammaire mérita le Sobriquet de *Cymbalum mundi*. Ne pourroit-on pas le donner de même à chacun de ces demi-sçavans qui battent la Caisse sur leur science prétendue, pour appeller des admirateurs. Les Gascons leur diront: Si vous avez tant d'envie de vous vanter, faites-le comme nous, *à propos.*

\* Mon épée est courte, il est vray, mais je la veux ainsi, afin d'en frapper de plus près l'ennemy.

¶ Quand j'entens nos Maîtres Docteurs parler de leur sçavoir avec arrogance, je songe à la réponse de Philippe de Macédoine à son orgueilleux Medecin qui luy écrivit : *Menecrates Jupiter Philippo salutem*, la réponse fut : *Philippus Menecrati sanitatem*. Philippe, comme on voit, donnoit une medecine à son Medecin. C'étoit une prise d'Elebore, pour luy guérir le cerveau malade. Remarquez que les Grecs, grands & petits, étoient violemment Gascons. Mais ils avoient de l'esprit & de la valeur. *Permis à qui s'en tire.*

¶ Platon vivoit assez à la Gasconne, & il parloit à peu près comme il vivoit. Il ne haïssoit ni la propreté, ni la magnificence. Témoin Diogene, lorsqu'il luy fouloit aux pieds des meubles précieux. Que faites-vous-là, lui dit Platon ? *Calco Platonis fastum*, répondit le Cynique. *Calcas*, répliqua l'autre, *sed majori fastu*. Tout cela me paroît pis que Gascon de part & d'autre. Pour Diogene, je m'en rapporte à la réponse qu'il fit à Alexandre, & sur tout, à la hardiesse de plan-

ter ce qu'il plantoit en public, & en plein jour.

¶ Je ne m'étonne pas de voir beaucoup de science sous de pauvres habits, ni beaucoup de mérite sous des lambeaux. Les perles dans la Mer n'ont pas de riches envelopes, & les diamans ne se produisent pas dans des boîtes d'or, ni de cristal de roche.

¶ J'exige d'un homme d'esprit que lorsqu'il emprunte quelque belle pensée, il paye comptant & avec usure; & qu'il y mette du sien le double de ce qu'il a reçu. Je veux qu'il fasse comme le diamant, qui ne reçoit pas un rayon de lumière, qu'il n'embellisse, qu'il ne multiplie, & qu'il ne rende plus beau que le Soleil même. C'est un talent que les gens du Pais ont sans étude.

¶ Ce n'est ni voler, ni usurper, que de scavoir comme entre-mêler quelque effusion divine à un peu d'écume de la Mer, pour en faire sortir un tout qui n'ait pas moins de beauté que Venus même. C'est, disoit un Gascon, ce que je tâche de faire de toutes mes pensées. J'en viens à bout, & on me reproche *que j'embellis la phrase.* J'en conviens.

¶ Le Jupiter Olympien, miracle de Sculpture, de la façon de Phydias, étoit d'ivoire. Les Eléphans pouvoient-ils s'en vanter, ni en partager la gloire, ou le prix? Auroient-ils été en droit de reprocher à ce grand Maître de l'art, que c'étoit un vol qu'il leur avoit fait? L'ouvrage étoit à l'Ouvrier, & c'est l'ouvrage qui en faisoit une merveille. *Non quia Elephantus*, dit Tertullien, *sed quia Phydias tantus*. Gens d'esprit, soyez *Ouvriers*, non pas *Voleurs*.

¶ Les eaux de Frescati & de Tivoli, & celles de Marly, de Meudon & de Versailles se vantent-elles de l'esprit & de l'art qui les transforment de tant de manieres ingénieuses & surprenantes? Il ne leur en reste que la gloire de plaire & d'obéir. *Je les vois dociles*.

¶ Le métier de louer les autres est difficile; mais celui de se louer soy-même est l'écueil des *Panegyristes*.

¶ Le plus grand bonheur d'un homme de Lettres, c'est que dans ses études il jouit à la fois du tems, & de luy-même. C'est un profit tout clair; mais c'en est aussi tout le revenant bon. Ce n'est ni sa faute, ni la mienne.

\* Un Gascon voulant menacer son ennemy,

ennemy, qui paroïſſoit vouloir ſe battre contre luy, dit : *Sors d'icy, malheureux, ſinon, je te réduiray à tant de morceaux, que le plus grand étant jetté en l'air, donnera moins d'ombre au Soleil, que le plus petit de ſes atômes.*

¶ Les chagrins, les embarras & les beſoins ſont *des épines* où les ſciences ne ſont guères *leur nid*. Qui veut que ſes abeilles luy donnent du miel, n'expoſe pas leurs ruches aux vents impetueux. Elles ne peuvent rien où ils peuvent trop. Application aux Gens de Lettres. Qui cherche à vivre, ne ſonge guères à étudier. Tel beſoin eſt une grande diſtraction. Les ſciences n'en ſouffrent point de pareilles. Un Poëte Italien l'a fort bien dit,

*Lieto nido, eſca dolce, aura cortefe  
Bramano i cigni, e non ſi va in parnaſſo  
Con le cure mordaci, e chi pur ſempre  
Col ſuo diſtin guarrisce, e ſol diſaggio  
Vien roco, e perde il canto, e la favella.*

Voilà l'horoscope des pauvres ſçavans. Je les plains. Je n'en veux pas courir le riſque.

\* La coqueterie eſt l'antipode du mariage. Une fille coquette reſſemble à ces

vins petillans, dont tout le monde veut tâter, & dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

¶ Je regarde ces sçavans, riches de peu, & contens de ce qu'ils ont, comme des restes précieux du siècle d'or, où personne ne craignoit de rien perdre, & ne souhaitoit de rien gagner. Ils vivent comme cet ami de Sénèque. *Non tanquam contempsissent omnia, sed tanquam aliis habenda permisissent.* N'est-on pas heureux de se repaître d'imagination en cas pareil ?

¶ Chacun de ceux, qui avec beaucoup d'esprit & de goût veulent s'attacher à l'étude, peut donner la pomme à une *des trois sciences*, comme Paris la donna à une des trois Déeses; mais c'est-là une autre pomme de discorde. Je ne m'étonne plus que les sçavans disputent.

¶ Les sciences sont des beautés fières. Chacune d'elles a bonne opinion de soy, & croit mériter tout entier *en esprit & en ame* celui qui cherche à l'acquérir. Ceux qui s'y attachent sont volages, ils vont de l'une à l'autre. Elles se retirent & les plantent-là. Ce qu'ils en obtiennent n'est rien, ou peu de chose. Faut-il être



surpris que parmi-céux qui étudient il y ait tant d'ignorans ?

¶ Que j'aime Moliere, quand il a dit, & bien au vrai :

*Qu'un sot sçavant est sot plus qu'un sot ignorant.*

Celuy qui étudie pour tout sçavoir, ne sçauroit-il apprendre à sçavoir vivre ? C'est une *Mathématique* qui ne consiste qu'en *démonstration*. La *spéculation* n'y suffit pas, si on n'y joint la *pratique*. C'est en quoy les plus sçavans sont de  *pauvres praticiens*.

¶ Se peut-il qu'il y ait eu des politiques qui ayent osé établir pour maxime, que l'ignorance étoit une des premières qualitez requises à un Prince pour bien regner ? C'est vouloir luy mettre à la main un sceptre, au côté une épée, aux yeux un bandeau, & à la tête, pour couronne, des oreilles d'âne. *Voilà un Midas*.

¶ Je m'accommode assez de l'idée de l'Empereur Julien, à qui il paroïssoit que le Soleil étoit un Roy, autour duquel les Planètes étoient autant de courtisans distinguez, qui respectivement, & dans une distance proportionnée, tournoient sans cesse, & en recevoient

tout leur éclat. L'idée est du País.

¶ N'a-t-on pas vû des Empereurs, comme Neron, Musicien d'inclination & de pratique, se trouver parmi des chanteurs, en figure d'Apollon parmi les Muses ? N'en a-t-on pas vû en habit d'Eole parmi des Courtisans, habillez les uns en Zephirs, les autres en Borées, quelques-uns en Aquilons, d'autres en Tremontanes ? Symbole pour symbole, je m'en tiens à l'Empereur Julien. *Faime le Soleil.*

¶ Denis le Tyran méritoit bien ce titre. C'étoit une bête féroce qui n'avoit rien d'humain. La sagesse de Platon le fit pour quelque peu de tems homme & Roy. On force la nature ; mais on ne la change pas. Denis revint à son naturel. Je m'en tiens au Tasse.

*Tal fiero torna n' elia stagion estiva  
 Quel che parve n' el gel piacevel angue.  
 Cossi Leon domestico riprende  
 L'innato suo furor, s'altruy l'offende.*

¶ L'eau s'éleve par machine ; & par nature elle descend. Un sot a beau s'élever, il est de terre, il tombera.

¶ Tout sot me paroît une Epitaphe de l'esprit. Le peu qu'il y en a est en-

terré. Il n'a pour titre que *cy gît.*

¶ Les professions décident du choix des études. Hercule se lassa bien-tôt de la Musique. Linus étoit son Maître. Hercule luy arracha la lyre des mains, & la cassa sur la tête de cet habile Symphoniste. La lyre ne convenoit gueres à une main faite pour la massüe ; & Hercule ne devoit pas accoutumer à des sons mélodieux, des oreilles destinées à entendre le sifflement des hydres, le rugissement des lions, & le mugissement des taureaux furieux. En prenant l'épée, j'ay quitté la plume. Quand César a écrit, il se reposoit, il étoit las de vaincre. *En cas pareil, je le permets, & je l'imité.*

¶ J'aime tant les sçavans & les sciences, que lorsque je vois un habile homme mal habillé, je suis fâché de n'être pas *Marchand de drap.*

¶ Lorsqu'un sot est habillé d'écarlate, ou de pourpre, en un mot, du drap le plus riche & le plus beau, qu'il prenne garde qu'un Philosophe Démonstrate ne luy dise, comme dans Lucien ; Seigneur, un animal a porté plutôt que vous cette même laine que vous portez. C'est pour cela qu'elle sied si bien sur vôtre dos.

Elle s'y tient sans répugnance & sans antipathie. Elle croit n'avoir fait que changer de maître. Et comme elle ne cesse pas d'être laine, pour avoir reçu une plus belle couleur à la teinture, cette ressemblance humaine que vous traitez avec vous, n'empêche pas que vous ne foyez un animal, quoique d'un plus beau poil, & d'une représentation qui approche plus de l'homme. Tel qui ne le dit pas, comme Démonate, le pense comme luy; moy, par exemple.

¶ Rien ne dégoûte tant des sciences, que certains sçavans. On peut être Pé-dant, & habile homme, comme sçavant & ennuyeux. Combien de raisons fait haïr un raisonneur? *Je raisonne court,* de peur de l'être,

¶ On s'étonne qu'il y ait des gens qui ont de belles Bibliothèques; & qui ne lisent jamais. Les plus grands avarés ont d'ordinaire de grands biens. Je connois *des Crésus* qui ne peuvent se résoudre à dépenser un pauvre sol. Plûtôt que de ressembler à telles gens, j'aïmerois mieux n'avoir ni argent, ni Livres.

¶ Bien des gens ont beaucoup d'esprit, & il ne leur sert de rien. Je n'en

ay pas tant, je m'en console. Beaucoup d'autres en ont infiniment, & il leur nuit. J'y renonce. Ceux qui se le rendent utile, sont mes modeles. Je m'en trouve d'après eux, & je m'en fers.

¶ L'esprit Gascon est divertissant à ses périls & fortunes; mais rarement divertit-il à ses dépens, & jamais de plein bond aux dépens d'autrui. Le seul accent en fait souvent les frais. De toute autre manière, qui défraye les rieurs, quelque peu qu'il luy en coûte, dépense plus qu'il ne croit. Qui est le sot qui veut toujours payer des violons, pour faire danser par tout des boiteux & des Singes?

¶ Un jeune Gascon voulut apprendre à danser. Il fit choix d'un habile maître. Oh ça, Monsieur mon Maître, luy dit-il dès la première leçon, commençons par apprendre des caprioles. Monsieur, luy dit le Maître à danser: comme vous n'avez jamais appris, il faut apprendre d'abord à faire la révérence, à marcher de bonne grace, & à marcher en avant. Oh non, répond l'Écolier, c'est du commun, cela vient de luy-même. C'est-là du terre à terre, & j'aime le par en haut. Capriolons à bon

compte, & il se met à sauter. Monsieur, cela ne vaut rien, dit le Maître. Et bien, faites valoir, dit l'Ecolier, c'est vôtre affaire.

¶ Le même se fit faire un fort bel habit, & de la façon d'un bon Tailleur. Il demandoit à tous ceux de sa connoissance ce qu'il leur en sembloit. Un de ses amis en mania le drap, & il luy dit qu'il étoit un peu lâche. Comment, lâche, reprit-il ? Qu'on m'en cherche vite d'autre. Je ne veux avoir rien de lâche, pas même de l'étoffe.

¶ Un autre avoit une fort belle veste ; & pour la faire voir, il ne boutonnoit pas son juste-au-corps, quelque froid qu'il fit. Il observoit avec soin si on la regardoit ; & pour peu qu'il s'en aperçût, elle est entière, au moins, disoit-il sur l'heure. Les manches & le dos, continuoit-il, sont de la même piece. Je ne plains pas l'étoffe aux miennes ; & cela, ne vous déplaît, ajoûtoit-il, pour avoir le plaisir de les prêter à mes Héroïnes, quand le bon goût leur prend de courir le Bal en Amazones, pour me plaire, ou pour me faire plaisir aux yeux.

¶ Certain *Remisieur de Sentences*, que

bien des gens ont connu à la Cour, faisoit à tout propos des réflexions morales. Il venoit un jour de Versailles à Paris tête à tête avec un Officier General de Languedoc, qui le menoit dans son carrosse. La morale ne tarissoit pas, & les moralitez se multiploient. L'Officier s'endort, & le laisse dire. Monsieur, luy dit le Philosophe *moral*, je crois que vous dormez. Oüy, Monsieur, répond l'Officier, je commençois à m'assoupir. L'autre continuë de moraliser, & celuy-cy de dormir; mais vous dormez tout de bon, luy dit encore le *Moraliste*, en luy secoüant le bras. Eveillez-vous donc. Oh *mordy*, Monsieur, luy répond le Languedocien, cela n'est pas juste; ou ne m'instruisez pas, ou laissez-moy profiter.

¶ Un Gascon, en parlant de luy, se donnoit toutes les bonnes qualitez opposées à ses défauts. Eh! une fois en vôtre vie, luy dit un homme délicat de ses amis, & d'un vray mérite: loüez-vous en conscience. Ce seroit à pure perte, répondit-il. Je sçai mes interêts.

¶ On demandoit à un Gentilhomme de Languedoc qui vouloit se marier, s'il aimoit mieux épouser une personne

qu'il estimât depuis quelques années, qu'une autre qu'il n'aimât que depuis huit jours. Je crois, répondit-il, que pour bien estimer une femme, il faut la connoître de longue main; mais pour l'aimer, il est mieux de ne la connoître guere. Concluez.

¶ Lorsque nous sommes à Paris, nous alienons la meilleure partie de nôtre tems & de nos soins en faveur des Belles que nous connoissons déjà, ou de celles que nous cherchons à connoître; mais le *reciproque* nous dédommage du tems perdu, & souvent avec usure. *Voilà le bon.*

¶ Nous faisons parler à nos choix le langage des plaisirs, & à nos desirs, le langage des graces.

¶ Il faut que nous soyons de bons originaux, tout le monde nous copie, & *personne ne nous attrape.*

¶ Un homme de naissance qui faisoit fort le capable, & qui aimoit à décider, se trouva un jour chez une Dame du premier rang, avec un Gentilhomme de Languedoc qui sçavoit beaucoup, qui en avoit la réputation, & qui étoit bien venu dans cette maison, & dans beaucoup d'autres. La Dame eut une ques-



tion assez curieuse à proposer. Elle s'adresse au Gentilhomme de Languedoc. Le grand Seigneur s'en plaint, & se formalise de cette préférence. Il coupe la parole du Languedocien, qui répondoit déjà. D'où vient, Madame, dit ce Seigneur, que pour une pareille difficulté, vous ne vous adressez pas plutôt à moy qu'à un autre ? Il est vrai, dit-elle, que vous autres gens de qualité, vous sçavez tout, sans rien apprendre. Cela étoit bon, Madame, du tems de Moliere, dit le Languedocien ; mais à présent, tout au contraire, *ils apprennent tout, sans rien sçavoir.*

¶ Le même Gentilhomme se trouva un jour dans une maison respectable, où un Lieutenant de Roy de Province fort éloquent, & médifant à proportion, parloit tres-defavantageusement de son Gouverneur, avec qui il s'étoit broüillé. Monsieur, luy dit ce Gentilhomme, voilà un absent qui ne sçauroit avoir tort où je suis. Je l'honore, & je luy ay mille obligations. Vous me faites l'honneur d'avoir quelque bonté pour moy. Si vous avez bien résolu de briller à ses dépens, donnez-moy du moins le tems de n'en être pas le témoin.

Je suis de vos amis, répondit obligamment le Lieutenant de Roy. Dès qu'il est des vôtres, je change de ton & d'entretien; mais si vous me l'eussiez livré, c'est un fat que je méprise, & je l'aurois peint de toutes ses couleurs. Monsieur, repartit le Languedocien, vous me tenez mal ce que vous venez de me promettre. Je suis un peu connoisseur, je critiqueray le portrait & les couleurs; mais autant que je le pourrai j'épargneray le Peintre. Hé bien, répliqua *le médisant*, puisque vous y prenez tant d'intérêt; faites-luy sçavoir de ma part que je le méprise, & que je ne reconnois pas en luy un nom, ni un titre qu'il ne mérite pas. Monsieur, reprit le Languedocien, son nom & son titre parlent assez d'eux-mêmes contre vous; & je n'écris guere, quand j'accepte de pareilles commissions. Pourquoi non, repartit encore *le médisant*? Ecrivez luy qu'il est un fat, & que je le dis. Croyez-moy, écrivez-luy cela. Puisque vous le voulez, Monsieur, dit d'un air ingénu le Gentilhomme de Languedoc, en tirant à demi l'épée, voicy ma plume. Par tout ailleurs, je vous l'aurois déjà présentée d'une autre façon. On se mit en-

tre les deux. On loua celui-cy, on blâma l'autre, & on les accommoda. Le Lieutenant de Roy avoua au Gentilhomme qu'il y avoit plaisir d'être de ses amis. Il luy demanda en effet son amitié. Monsieur, luy répondit le Gascon, je vous l'offre; mais à condition que les absens pour qui je m'intéresse ne seront jamais déchirez impunément en ma présence. Sans cela, *nous peloterons sur nouveaux frais, attendant partie.*

¶ Quand je m'accommode, disoit un Gascon, avec quelqu'un que j'ay offensé, *mon accommodement est franc & net*; mais avec quelqu'un qui a pris la peine de m'offenser luy-même, j'appelle ma réconciliation *Partie à remettre.*

¶ S'il n'y avoit pas un mépris à craindre, nous ne sçaurions ce que c'est que timidité, qu'en la voyant en d'autres bien differens de nous. *Qui nous contrefait, ne nous ressemble pas.*

¶ Quand on parle des sept Merveilles du monde, nous en sommes le *sur-tout.*

¶ Dès que j'entens un sot qui raisonne, je crois voir un aveugle *qui tire au blanc.*

¶ Vous me raillez d'être Gascon,

disoit à Paris un jeune Gentilhomme de Bourdeaux ; vous êtes donc de belle humeur , ou vous allez vous y mettre.

¶ Je suis si fort homme de société , disoit un autre , qu'il m'en faut même quand je dors.

¶ Mon Dieu , que vous êtes vif , disoit un jour à un Languedocien une Dame de Paris ! Vous êtes toujours alerte , & les gens de votre pais ne touchent pas à terre. Madame , répondit-il , je ne sçay pas *en détail* tout ce que font les autres , mais pour moy , dès que je m'amuse à sauter , je m'élève si haut , que je m'ennuye en l'air , faute d'entretien.

¶ Entre un Picard & un Gascon dépouillez de tout , & nus en chemise , l'un déplore sa honte , & l'autre cherche à la couvrir. Jugez lequel des deux s'entient à l'élegie.

¶ Dans la nudité , disoit un Languedocien , nous nous souvenons que de nôtre pais , nous sommes nez propres & modestes. *Gare l'étoffe.*

¶ Cet homme là , disoit un autre , ne sçauroit être heureux , qu'il n'ait passé le fleuve Lethé. Il ne se souvient que de tout ce qui l'a fâché. *Il est haineux.*

¶ Deux Parisiens avoient pris à tâche

de faire à un Gascon qu'ils voyoient souvent, les plaisanteries les plus fortes, en quelque lieu qu'ils pussent le trouver. Il ne s'en étoit jamais formalisé ; & il leur avoit toujours donné beau jeu. Les deux railleurs en abusèrent un jour dans une fort agréable société. Le Gascon, sans en témoigner aucune émotion, se mit d'abord à leur répondre, & ensuite à les attaquer. Il les déferra. Ils ne sçavoient plus où ils en étoient, & ils alloient luy faire une querelle. Ecoutez, leur dit-il, dès qu'il s'en aperçut ; vous m'avez raillé, & je vous raille. Si c'est plus fort que de raison, *je me paye des arrerages.*

¶ J'ay pû être riche, & je ne le suis point, disoit un tres-honnête homme de Toulouse qui s'étoit vû dans des postes avantageux. Mes vertus, ajoutoit-il, vous en êtes la cause. Vous me coûte cher ; *mais je ne vous en grande pas.*

La mort d'un malheureux, disoit un Philosophe Gascon, est *une courtoisie* de la nature. S'il a l'esprit bien fait, en trépassant, il luy en doit dire *grand mercy.*

¶ Quand le bonheur me quitte, disoit le même, je vais tranquillement l'attendre *aux pieds du destin.*

¶ J'ay souvent remarqué à Paris, disoit un autre, que les Amans qui souhaitent le plus de plaire à leurs Maîtresses, ne craignent rien tant que de les épouser. Ils ont beau souffrir, ils ne cherchent pas une guérison si prompte. Il faut qu'ils croient, sur la foy publique, qu'en ce fait-là, *le remède est pire que le mal.*

¶ Nous faisons *profession* d'honneur, & *exercice* de gloire, disoit un Officier de Guyenne. Le métier en est beau. Quel dommage qu'il ne soit lucratif! Chacun de nous *se feroit Crésus*. Nous serions trop riches.

¶ Nous naissons d'abord pour l'honneur; *c'est l'origine*. Ensuite pour le bien, c'est l'éducation. Ne vous étonnez pas si nous sommes moins riches que glorieux. Le plus fort l'emporte. *Témoin l'épée.*

¶ Ne vous étonnez pas, disoit un Agenois, qui venoit de tirer l'épée contre un homme qui l'avoit choqué, ne vous étonnez pas *si j'ai les rancunes si promptes*. J'ai la mémoire bonne *sur les vengeances*; mais le delai m'en affoiblit le souvenir; & de peur de les oublier, je m'en souviens *fraîchement sur l'heure.*

¶ Les

¶ Les obstacles nous sont reliefs, disoit un Bourdelois. Qui nous traverse nous honore ; mais nous sommes plus modestes, qu'on ne croit. Nous cherchons à nous passer de tant d'honneur. *Ne vous avisez pas d'augmenter ma gloire.*

¶ Il n'est pas aisé de définir l'honnête homme, disoit un Philosophe d'Agen, *qui avoit voyagé.* Il y a long-tems que l'on cherche cette définition. Je l'ai trouvée, & la voicy. *L'honnête-homme est un Gascon dépaissé.*

¶ Si vous me demandez, disoit un autre, quels sont les Gascons les plus interessés ? Je vous répondrai, *de but en blanc,* que ce sont ceux qui veulent le plus visiblement vivre à la Parisienne.

¶ Vous avez toujors de bon tabac, dit-on un jour à un Gascon, dans une agreable société. *Tant pis pour moy,* répondit-il. Pourquoi tant pis pour vous ? repartit un Parisien avare. Vous en conviendrez plutôt qu'un autre, répliqua-t-il : tout le monde m'en demande, & personne ne songe *que je l'achete.*

¶ Parlez plus bas, si vous ne voulez pas que je vous entende, dit un jour une jolie Gasconne à un homme

de son païs , qu'elle aimoit , & qui assez loin d'elle en disoit deux mots à un autre. Oh pour cela, Mademoiselle, luy répondit-il , si vous m'entendez d'où vous êtes , vous avez l'oreille aussi bonne , que vous l'avez *bien dessinée*. L'oreille s'écria-t-elle. Je l'ai si fine , que j'entens *croître l'herbe*.

¶ Madame , dit un Touloufain à une fort jolie femme de Paris , vous n'êtes donc jamais chez vous ? Monsieur je ne sors guère , luy répondit la Dame. Dites-moy donc , reprit-il , comme cela se fait ? J'ai été *en blanc* , coup sur coup , pour vous y *tres-humbler*. J'en ay laissé mon blanc signé à votre porte.

¶ Trois *Complimenteurs* des plus fatiguans m'aborderent hier en plein minuit dans la rue ; ils me prirent fort civilement tout ce que j'avois. Je rentray chez moy *nué comme un Cupidon*.

¶ Voilà encore *de ma part* , disoit un Gascon , un joli projet à bas. Mon espérance vient d'avorter pour la cinquième fois , & toujours *du fait de l'envie* ; mais depuis que j'ai remarqué , que le Soleil trouve des nués dans sa course , je ne m'étonne plus de trouver des envieux en mon chemin.



¶ Est-il vray, comme on le dit, que l'aigle meure, non de vieillesse, mais de faim? demandoit un Parisien, qui couroit les tables, à un Limoufin, qui passoit pour un grand mangeur? Oüi, répondit celuy-cy; & si les Parasites ne sortoient pas de chez eux aux heures *mangeatoires*, ils auroient le sort de l'aigle. Heureusement pour eux, ajouta-t-il, ils sçavent toujourns *quelle heure il est*.

¶ Mon cœur, disoit un Languedocien, est un *horloge* dont mon visage est le *cadran*; on voit toujourns au vray sur l'un, quelle heure il est dans l'autre.

¶ Les Thébains prirent autrefois l'Harmonie pour leur Déesse tutélaire, disoit un Toulousain qui avoit une fort belle voix. Nos *Amateurs* de l'Opéra sont devenus *Thébains*.

¶ La discorde, disoit un Avocat de Beziers, est dans une famille le *Cheval de Troye*, ou la *boëte de Pandore*. Gare le feu, ajouta-t-il, *gare malheurs*.

¶ La Chicane, disoit le même, est la *banque*, ou le *Perou* du Palais.

¶ Le travail, disoit encore le même, est le *grenier* du Laboureur, la *bourse* du Marchand, & le *nord* des Avocats.

¶ Les geus du monde, qui parlent,

disoit encore le même, ne semant que des discours en l'air, ne moissonnent que du vent, & pour nous *nos discours sont nos récoltes.*

— ¶ Un Languedocien sage & judicieux, donnoit des avis sensez & utiles à un Parisien, qui se faisoit grand tort par la dissipation de sa conduite. Hé bien, lui dit celui-cy, j'ai tort, vos avis sont bons à suivre. Je vous ay dit plus d'une fois que j'en veux profiter. Conduisez-moi, je me défais en vôtre faveur de mes déreglemens, je vous les transporte. Je le vois bien, dit le Languedocien, vous m'en cédez souvent *la propriété*; mais vous en gardez toujours *l'usufruit.*

¶ Un jeune Ecclesiastique de la petite ville d'Aurignac, & fils d'un Maréchal ferrant de cette Ville, avoit fait toutes ses études avec beaucoup de succès à Toulouse. Il y vaqua une Chaire de Professeur. Il se mit sur les rangs, pour la disputer, & il y avoit bonne part. A la premiere nouvelle qu'en eut le Maréchal son pere, il se rendit à Toulouse, pour être témoin du triomphe de son fils. Il arriva dans le lieu de la dispute, dans le tems que son fils *le prétendant* soustenoit sa grande Thèse, & qu'il étoit

aux prises avec les concurrens. Du lieu élevé où il étoit, il démêla ce bon homme dans la foule. Messieurs, dit-il, dès qu'il l'apperçut, en interrompant sa réponse à un argument des plus forts, c'est mon pere, laissez-le passer, je vous en prie, & donnez-luy le plaisir de se payer par ses yeux, de tout ce que l'éducation de son fils lui coûte. On se rangea, on le plaça bien; & le Répondant reprend l'ergument, & pousse à bout & celuy qui disputoit pour lors, & les autres concurrens qui l'attaquerent ensuite. Sur la fin de la dispute, dans le tems qu'il donnoit *une solution* des plus décisives & des plus fortes. Hé bien, mon pere, lui dit-il du même ton, *ne leur ai-je pas bien rivé leurs clous?*

¶ Un grand Seigneur de Languedoc, humain & charitable, partageoit volontiers ses revenus avec les pauvres, & s'empressoit à soulager ceux qui pouvoient en avoir besoin. Il entreprit un bâtiment qui luy coûtoit beaucoup plus qu'il ne l'avoit prévu. Il fut obligé d'interrompre ses liberalitez. Un Ecclesiastique *discret* le vint prier un jour, *sur un ton de pensionnaire*, de luy continuer *sur l'heure* le bien qu'il luy faisoit. Monsieur, luy répondit le grand Seigneur,

ce bâtiment me ruine , & je ne ſçau-  
rois avoir à la fois le plaisir de bâtir ,  
& de donner. Je n'ai rien. *Domine* , ré-  
pliqua le postulant , au milieu d'une  
vaste cour pleine de pierres de taille ,  
*Dic ut lapides isti panes fiant.* Seigneur ,  
dites que toutes ces pierres soient chan-  
gées en pain.

¶ Quand les passions ont *la fièvre* ,  
disoit un Touloufain, *le poulx* ne bat plus  
à la raison. *Elle agonise.*

¶ Les grandes passions , disoit un au-  
tre , sont des maux sans remede. Ce  
qui les guerit les rend perilleuses. Ce  
sont *les pourvoyeuses des incurables.*

¶ Un jeune Gascon arrivoit à Paris  
pour la premiere fois. C'étoit dans la  
belle saison , & il voulut aller aux Tuil-  
leries tout en arrivant. Dès qu'il vit  
les galeries du Louvre , *Cadedis* , s'é-  
cria-t-il , cela me plaît. Quand je vois  
*le devant de cette Maison* , je crois voir  
*le derriere des écuries du Château de mon*  
*pere.*

¶ Vous avez un grand privilege ,  
*vous autres Enfants de Paris* , disoit un  
Gascon à deux jeunes Parisiens , avec  
qui il se promenoit du côté de Biffetre.  
Quel est donc ce privilege si grand ,

luy demanda l'un des deux ? Et c'est, répondit-il, que vous pouvez faire les fous tout à vôtre aise. Vous *fricassez*, étourdis & jeunes, tout ce que vous ont amassé vos peres sages & vieux ; & quand tout est fini, continua-t-il, en leur montrant cet Hôpital, vous avez devant vous vôtre ressource. *Voilà vôtre pis aller.*

¶ A la dernière paix, un jeune Laboureur de Guyenne, qui s'étoit fait Soldat, aima mieux se faire Porteur d'eau à Paris, que de s'en retourner chez luy avant que d'avoir fait quelque fortune. Un Officier qui le connoissoit, le trouva un jour dans l'exercice de son nouvel employ. Eh te voilà ! lui dit-il, quel métier as-tu choisi là ! Eh, Monsieur ! lui répondit le Porteur d'eau Gascon, j'ai bien servi, comme vous sçavez ; & pour ma recompense, j'ai dix mille écus *sur l'eau de la riviere de Seine.* Je ne sçauois m'en défaire en gros. *Je la détaille.*

¶ On raille trop dans cette maison où vous allez si souvent, disoit un Parisien à un Gascon. Pouvez-vous vous y plaire ? Croyez-vous n'y être pas ressassé présent ou absent ? Oh pour moy, ré-

pondit-il, il n'y a rien à craindre. Je sçais caprioler. Je saute par dessus le blutteau ; & j'ai l'art de convertir *en /ors* ceux qui veulent me faire farine : mais en faveur du Public, je veux apprendre à ces gens-là à divertir autant ceux qu'ils raillent, que ceux qui en sont témoins. *Voilà mon stile. C'est le bon.*

¶ Cet homme-là, disoit-on d'un railleur de profession, en veut à tout le Genre humain. Il faut qu'il raille ; & pour une plaisanterie de sa façon, il sacrifieroit le meilleur de ses amis. Vous supposez donc qu'il en puisse avoir, dit un Gascon. *Je l'en défie*, ou il reviendra à l'ABC.

¶ Un Parisien faisoit fort le capable. Il ne sçavoit rien, & il vouloit toujours parler *science*. Il sçavoit une infinité de grands mots qu'il plaçoit à tort & à travers. J'ai, dit-il un jour, un assez beau cabinet, bien plein de *Météores*. Vous aimez donc bien, luy dit un Gascon, la pluye, la neige, la grêle & le tonnerre. *Nous ne serons pas à même auberge.*

¶ On disoit à un Gascon, que les Espagnols, qui naturellement ont le cœur haut, & l'ame assurée, appellent le

le tonnerre l'épouvante des poltrons, *El espanto de la vellacos.* Je ne m'étonne pas, dit-il, que certains hommes le craignent, & que toutes les femmes en aient peur. *La poltronnerie est de leur secte.*

¶ On demandoit à deux Gascons, qu'est-ce que c'étoit qu'un homme qui regardoit avec trop d'attention une assez jolie femme? C'est, répondit l'un, un homme qui a toute son ame aux yeux. *C'est une extase*, ajouta l'autre.

¶ Un Gascon qui avoit affaire dans la rue des deux Ecus, demandoit la rue *de six francs.* Monsieur, luy dit un Artisan, nous ne connoissons pas cette rue; mais il y a la rue des deux Ecus au bout de celle-cy. Eh c'est tout un, répondit-il, je m'en contente, *quand j'ay deux écus, je crois avoir six francs. C'est mon tarif.*

\* La marque d'un caractère singulier, c'est d'estre admiré de tout le monde, sans pouvoir être imité de personne.

¶ Apprenez-moy, disoit un autre, où demeure dans cette rue Monsieur Cheval? Monsieur, luy dit un Artisan, il n'y a point d'homme de ce nom dans cette rue; mais vous êtes devant la

porte de Monsieur Poulain. Eh c'est cela, ajoûta-t-il ; mais depuis dix ans que je ne l'ai vû, il a bien eu le tems de changer de nom. *Je le vois, il fait encore le jeune.*

¶ Un Fiacre raisonnoit contre un Gascon, & ne vouloit pas marcher, qu'il ne luy eût payé la premiere heure. Pour qui me prens-tu, coquin, maraut, dit le Gascon ? Monsieur, répond le Fiacre, pour un homme qui m'offre des injures pour de l'argent. Maraut, reprit le Gascon, si je descens & si tu ne marches sans replique, *je te démonteray les os, comme je démonte les ressorts de mes pistolets.*

\* Le domestique d'un Prince menaçant un Gascon devant luy, sans que le Prince dit mot. *Les paroles du valet, dit-il, ne me font point de peur, mais le silence du Maître.*

¶ Si tous ceux que j'ai tuez à l'armée, disoit un Soldat Gascon, se trouvoient tous en un tas, dans un vallon de nos Pirenées, on passeroit *de plein pied* du haut d'une montagne à l'autre.

¶ Un Gascon & un Parisien avoient pris querelle ensemble ; on les accommoda sur le champ. Vous êtes bien



heureux, dit le Gascon au Parisien, en l'embrassant, de m'avoir surpris *pas si que*. Si vous m'eussiez fâché, *d'un cran de plus*, je vous eusses jetté si haut en l'air, *que les mouches auroient eu le tems de vous manger*, avant que vous fussiez revenu à terre.

¶ Il ne fait pas bon avec moy, disoit un Provençal quand je me fâche; je l'évite, de peur qu'il n'en coûte plus d'une vie. *C'est songer au salut du prochain.*

¶ Nous sommes bons, disoit un autre, & de la bonté de ceux qui en ont encore quand ils font les méchans. Défiez-vous de nôtre valeur, ne craignez rien de nôtre malice. Elle ne tire pas sur le noir. *Nous l'avons blanche.*

¶ Nous chassons les moucherois de l'air, disoit encore un Provençal. Nous écrasons les vers de terre. Nous mettons à ce niveau, tout ce qui veut être haut sur nous. Nous sommes *applanisseurs* des difficultez, & *destructeurs* d'obstacles.

¶ En Guerre & en amour, nous sommes *les bons ouvriers*. Les chefs-d'œuvre en sont *nôtres*. Nous sçavons la portée du *fleuret* & de la *fleurée*.

Nous avons des noms fixes, & des renoms qui volent. Ils vont loin. Nos *sobriquets* sont des épithètes. La gloire même en fait l'éloge. Elle *sçait la Rhétorique*.

¶ Notre cœur est un fin courtisan, dont notre esprit n'est pas la dupe.

¶ Vous vous mariez donc, disoit à un jeune Parisien un Gascon de quelque âge. Vous épousez une jeune veuve; vous en êtes amoureux, vous en perdez l'esprit, vous en êtes malade. Voilà toute votre raison. Cette raison finira avec la nôce. Raisonnez mieux, ou *mieux j'aimeray votre mal, que votre remède*.

¶ Quoy; disoit un jeune Parisien à un Gascon de ses amis, il y a six mois que votre maîtresse est morte, & vous la pleurez encore? Comment, si je la pleure encore? s'écria le Gascon, après six mois! je la veux pleurer quatre-vingt ans. *J'ay embaumé ma douleur pour la rendre éternelle*.

¶ Je ne m'étonne pas, disoit un homme d'esprit à un Gascon, que tous les gens de votre pais fassent leur chemin. Vous ne faites pas, tous tant que vous êtes, un seul pas hors de la route; &

vous sçavez battre le fer dès qu'il est chaud. *Je vous le cautionne*, dit le Gascon. L'envie de réussir n'est pas moins marquée dans nos actions, que nôtre accent dans nos paroles.

¶ Un homme de quelque considération, témoignoit sincerement de l'estime & de l'amitié à un Gentilhomme de Languedoc, qui étoit dans une approbation generale par son esprit, par sa conduite & par un merite reconnu. Monsieur, luy répondit ce Gentilhomme, je reçois *avidement* les assurances que vous me donnez d'une affection qui m'est précieuse. Si vous êtes bien aise de me la continuer, accordez-moy une grace. Prenez une balance, mettez-moy d'un côté tout ce que vous me croyez de bonnes qualitez, & de l'autre tout ce que j'en puis avoir de mauvaises, & penchez en ma faveur du côté qui penchera. *Je ne sur fais pas*. Vous sçavez à quoy vous en tenir.

¶ Sçavez-vous, disoit à Paris un bel esprit de Toulouse, ce qui nous aide le plus à réussir ? C'est que sans être jamais trop *isolez*, nous nous faisons par tout *uniques*. Nous partageons nôtre attention entre nous & nos specta-

teurs. Nous ſçavons que nous ſommes  
 toujours en vûe, & en ſpectacle aſſez  
 ſouvent. Nous prenons pour nous l'avis,  
 que Mecenas donnoit à Auguſte : *Tibi  
 non magis quàm ſoli latere contingit*. Il fai-  
 ſoit entendre à cet Empereur, qu'il ne  
 luy étoit pas plus facile de ſe cacher,  
 qu'à un Acteur qui paroît ſeul ſur le  
 Théâtre. Nous ſongeons à la represen-  
 tation. *Nous jouons nôtre rolle, comme  
 Auguſte devoit jouer le ſien. Avis à la  
 jeune Pariſienne.*

• Je ne ſuis pas ſurpris, diſoit un  
 Gascon; que nous ayons ſi bonne opi-  
 nion des Héros de l'antiquité. Ils ne ſe  
 laiſſent plus voir qu'avec toutes leurs  
 vertus. Le tems & l'oubly ont tiré le  
 rideau ſur leurs vices. Nos Gascons mo-  
 dernes ſçavent les imiter. Ils ſe mon-  
 trent à leur avantage. *J. donne mon ap-  
 probation. Permis à eux de ſe faire imprimer.*

¶ On railloit un Gascon qui n'étoit  
 plus jeune, de ce qu'il avoit toujours  
 pour les femmes les mêmes empreſſe-  
 mens. Hélas, répondit-il, je l'avoue-  
 ray, je ſuis un peu du goût d'Ovide.  
 Je leur trouve à toutes quelque choſe  
 qui me porte à les aimer, quand ce ne  
 ſeroit que leur ſexe; & je n'en vois pas

de non vicilles qui n'ayent de quoy me rajeunir. *J'en aime l'idée.*

¶ On se récrioit sur ce qu'un Parisien déjà dans l'âge faisoit encore le Galant de profession. Dequoy vous étonnez-vous, dit un Gascon, il est vieux à la verité ; mais il a de l'esprit, & il pense, *Il aime d'idée.*

¶ Un Languedocien qui n'étoit plus jeune ; & qui avoit été un homme à bonne fortune en son tems, ne pouvoit plus aimer des femmes qu'il eût vûes, & ne devenoit amoureux que de celles qu'il n'avoit pas pû voir. On luy en demanda la raison. Eh c'est, dit-il, qu'à celles que je ne connois pas, je ne leur vois pas de défauts qui m'en détachent. Je n'ay à leur reprocher que leur absence, & ce n'est ni ma faute, ni la leur. *Je m'y accommode.*

¶ Un Languedocien tomba malade à Paris. Une jeune & jolie Brune de son voisinage le venoit voir souvent, & s'empressoit à luy rendre quelque service. Un Gascon de ses amis en avoit été témoin. Ho ça, mon cher, luy dit-il un jour en présence de la petite Brune, te voilà bien-tôt guéri & je vais tomber malade. Il faudra que tu me prêtés ton

lit, & cette jolie Garde. Oh, Monsieur, répondit-elle ingénument, Monsieur ne fera pas si-tôt guéri; & il faudra bien qu'il garde encore la chambre quelque tems, *pour se remettre.*

¶ Un Mousquetaire de Languedoc, bien fait de sa personne, plein d'esprit, & de la plus belle humeur, étoit allé voir à trois lieües de Paris des Dames d'un vray mérite & de sa connoissance. Il avoit raison de se plaire avec elles, & elles n'en avoient gueres moins de se plaire avec luy. Elles furent ravies de le retenir aussi-long-tems qu'il eut la liberté d'être avec elles. Enfin le jour arriva que la Compagnie devoit monter à cheval, & qu'il ne pouvoit pas y manquer, sans en être puni. Il prend congé d'elles dès le soir, bien résolu de partir le lendemain de bonne heure. Il ne put s'y résoudre cependant, qu'il ne leur eût du moins donné le bonjour. Et elles ne purent le laisser partir, sans l'avoir fait déjeuner avec elles. On sortit de table, & il prit congé pour la seconde fois. Prêt à monter à cheval, il eut encore quelque chose à leur dire, & il rentra pour leur parler. On veut le retenir, il s'échape. Dès le tems qu'il mettoit le

pied à l'étrier, celle à qui il donnoit la  
 pomme, eut par amitié, ou par malice,  
 quelque commission à luy donner. On  
 le rappelle, il revient. On veut l'amu-  
 ser, il s'enfuit. Il alla, & revint ainsi,  
 à plusieurs reprises. Le tems le pressoit.  
 Il court vite pour la dernière fois à son  
 cheval. Il trouve qu'impatient d'être si  
 long tems au filet, il s'étoit débridé  
 luy-même. Les Dames le scûrent par  
 un de leurs demestiques. Elles courent  
 à un Balcon pour le voir, & pour en ri-  
 re. Eh ! l'on vous croyoit déjà parti,  
 luy cria l'une d'elles, & vous voilà en-  
 core. Helas ! Mesdames, dit-il, vous  
 le voyez ; *le devoir bride bien mon cheval ;  
 mais l'amour le débride.*

¶ Quand je m'éloigne d'une Belle,  
 disoit un Gascon, je donne *sauf-conduit*  
 à ses soupirs, & *passé-port* à ses larmes,

¶ Les larmes & les soupirs d'une bel-  
 le personne, disoit un autre, sont une  
*contagion* qui gagne l'ame par les yeux,  
 & le cœur, par les oreilles.

Tu ne dois point nommer Diane

La jeune beauté que tu fers,

Car Diane prenoit des Cerfs,

Et ta Maîtresse a pris un âne.

¶ Quand je donne la *sérénade* à ma Belle, après minuit, disoit un Toulousain, & que je mêle mes regrets à la mélodie, je dis toujours à mes soupirs : allez, marchez vers l'oreille de ma Mignone, & si vous la trouvez bien endormie, gardez-vous bien de l'éveiller. *Respect à son sommeil.* C'est ce qu'un Poëte Espagnol a bien exprimé en peu de mots.

*Caminad mis suspiros, adonde Soleis,  
Y si duerme mi Niña, no la despertéis.*

¶ Voilà un homme & une femme qui se plaisent bien à être ensemble, disoit un Gascon. C'est *Agnès & le corps mort*. Vous qui n'êtes pas médifant, répondit une Dame de leurs amies, vous faites-là ce semble, un jugement téméraire. Rien n'est plus innocent que leur liaison. Madame, répliqua-t-il, vous parlez Italien. Je vous diray en cette langue : *forse l'é vero ; ma non però credibile*. Certaines veritez peuvent trouver des incrédules, & tous les jugemens faux ne sont pas téméraires.

¶ L'air coquet est un accent Gascon qui ne se perd, ni ne se déguise.

¶ Toute femme bien parée est un tissu de Gasconades.



¶ Je regarde Paris en toute saison, comme Venise dans le Carnaval. Peu de gens y sont *sans masque*.

¶ J'ay un *Rhumatiste*, disoit un Bourgeois de Paris. Faites de *l'exercisme*, répondit un Gentilhomme de Gascogne.

¶ Après l'affaire de Leuze, où les Gardes du Roy firent des choses incroyables, quelques-uns d'entre eux, & la pluspart Gascons détailloient leurs actions & leurs prouesses. L'un disoit: j'ay tué vingt hommes *à ma part*. L'autre disoit: j'en ay tué autant, & j'ay fait prisonniers deux Officiers Generaux. Un troisième ajouta qu'il avoit enfoncé, luy cinquième, deux ou trois Escadrons, & qu'il en avoit rapporté tous les drapeaux. Et vous, dit-on à un Gentilhomme Gascon de riche taille, de beaucoup d'esprit, & d'une valeur de sang froid, vous ne dites rien: qu'avez-vous fait? Moy, répondit-il: *J'y ay été tué*.

¶ Un Gascon fut pris pour Juge d'un troc entre deux amis, dont le mérite est fort connu. L'un a beaucoup de qualitez distinguées, & il passeroit pour un homme accompli, s'il pouvoit prendre sur luy de ne pas passer sa vie à troquer à son préjudice tout ce qu'il a. L'autre

joint autant d'esprit & d'enjoûment à tout ce qu'il dit, que de probité & d'honneur à tout ce qu'il fait. Celuy-cy avoit une belle Montre d'or. L'autre luy offroit la sienne en troc avec une fort belle tabatiere. Ce n'est pas assez, dit celuy à qui étoit la Montre. Hé bien, dit l'autre, j'y ajoute cet étuy. Ce n'est pas encore assez, répondoit toujours le Maître de la Montre. Et comme l'autre luy disoit: j'y mettray cecy, j'y mettray cela; Croyez-moy, luy dit-il, mettez-vous-y vous-même: que faites-vous de vous? Et qu'en feriez-vous vous-même, dit le Gascon, *vous n'aimez pas à troquer.*

¶ Une femme de figure indifferente loüoit à bout portant un Gascon à qui elle vouloit plaire, & à qui elle ne plaisoit pas. Madame, luy dit-il, à la fin, vous me dépaîsez. Vôte approbation m'honore; mais vôte loüange *me confusse.* Ne m'ôtez pas *la respiration.*

¶ Serez-vous toujourns coquet, disoient un jour des femmes de Paris à un Gascon des plus galans? Irez-vous toujours de Belle en Belle? Ne vous marierez-vous jamais? Me marier, s'écria-t-il? Qui, moy? Je n'aime le ma-

riage qu'en peinture. Je peins au naturel. *Je m'en fais des miniatures.*

¶ On ne cherche rien tant, ni si souvent en voyage, disoit un Gascon, que les Hôtelleries. Y est-on? & y a-t-on pris sa réfection? on s'y déplaît. *Figure du mariage.*

¶ Je ne vais gueres dans cette maison-là, disoit un autre. On y trouve, quoy qu'on fasse, des prudes & des pédants. *L'œil y dord, l'oreille y bâille.*

¶ Un Normand appelloit un Gascon *Mous d'Adiusias*. Le Gascon l'appella *Monseigneur de Niouyninon*.

¶ Une femme des plus maigres, & presque toujourns habillée de verd, se donnoit les manieres les plus gracieuses. Elle veut plaire, dit un Gascon. Elle *met l'amour au verd, & les Amans au sec.*

¶ Je n'aime rien tant, disoit un autre, que la société des femmes. Et rien ne m'y déplaît davantage, que d'en trouver de celles qui ne laissent à un homme de bon goût aucune envie de vivre seul. *Ce sont mes redoutes.*

¶ J'aime la société, disoit un autre, *il me la faut*, donnez-la moy bonne, ou je me fais solitaire au milieu de tous ceux qui ne m'empêchent pas d'être

seul. *Fay l'esprit de comparaison.*

¶ Quand ce qu'on me dit ne me plaît pas, j'écoute *laconiquement*.

¶ De peur d'être distrait en conversation, disoit un Touloufain, je devine ce que l'on va me dire, & d'avance j'y répons. Voilà comme j'aime *le dialogue*, en l'abrégant.

¶ Qui est cet homme-là, demanda-t-on un jour à un Gascon qui venoit de s'entretenir avec un Financier ? *C'est*, répondit-il, *un Professeur d'Arithmétique.*

¶ La fortune d'un Guerrier est de verre. Celle d'un Financier est d'or. *Je me fais sa pierre de touche.*

¶ Quand la bourse est *en pleine Lune*, les embarras sont *en declin*, & les plaisirs *en croissant*.

¶ Parmi les Parisiens, dès que les plaisirs sont *en marche*, les devoirs sont *en échec*.

¶ Madame, disoit un Gascon à une Coquette de Paris : si vous goûtez si bien le plaisir de me voir, *craignez l'éclipse*. Vous ne me verrez jamais *camarade* d'un Rival préféré.

¶ Le Baron de Perdignac étoit amoureux à Paris, de la femme d'un jaloux, qui avoit bonne raison de l'être. Le

mari s'appelloit *Monsieur le Bâtonfort*. Le Baron s'étoit insinué dans ses bonnes graces, & il étoit fort bien reçu de luy & d'elle. Il se croyoit le préféré; mais la Belle avoit fait une nouvelle conquête, qui luy tenoit un peu plus au cœur. Le Baron l'ignoroit. Il vint la voir un jour, à son ordinaire. Il trouva le mari dans le plus grand emportement. Il disoit à sa femme les injures les plus atroces. Eh! sy, Monsieur, luy dit le Baron en entrant, parle-t-on comme cela; & peut-on parler de même à une femme de ce mérite? C'est une infame, répond le mari. Jugez-en vous même. Voicy ce qu'elle écrit à son nouvel Amant. Lisez. Elle voulut luy arracher son billet; mais elle ne fut pas la plus forte. Le Baron lit, & il trouve qu'il n'y est pas mieux traité que le mari, & qu'il y est sacrifié d'un bout à l'autre. Quoy, Madame, dit-il, c'est ce que vous venez d'écrire: Et vous, Monsieur, c'est ce que vous venez de voir, & vous vous en tenez *aux apostrophes*? Bien loin de vous en blâmer, ajouta-t-il, *réalisez-vous*, Monsieur de Bâtonfort, & appliquez-luy moy. si vous m'en croyez, *vôtre nom tout du long de l'aune*. Adieu, Ma-

dame, continua-t-il, en sortant. C'est trop peu de gronder, Monsieur, Battez, battez, Monsieur de Bâtonfort, *faites-luy porter vôtre nom de bonne sorte.*

¶ Une femme de Languedoc qui avoit trente ans passés, & qui en avoit un de moins qu'une fille de Paris qui ne s'en donnoit que vingt-cinq, s'écria à cette datte: Eh! le joli numero. Datez toujours de même? je n'en auray jamais que vingt-quatre pour ma part.

¶ Un assez jeune Prédicateur se déchainoit tout un Carême, dans tous les Sermons, contre les femmes. Elles s'en formaliserent à la fin. Cinq ou six des plus délicates se plainquirent ouvertement de ce qu'il en parloit sans exception. Elles se souleverent contre luy. Deux ou trois s'en expliquoient un jour avec une fort jolie Gasconne. Eh mon Dieu! Mesdames, répondit-elle, laissez-le dire. Il y a de la cruauté en vôtre fait. On n'a jamais empêché un pauvre malade qui ne sçauroit boire de l'eau, de *s'en rincer la bouche.*

¶ On parloit un jour à Paris devant une Gasconne des plus belles, de l'âge d'une autre fille de ses amies, & on luy donnoit vingt-cinq ans. Helas, dit la Gasconne

Gasconne, vous luy en donnez tout d'un coup *une bonne couple*. Nous avons confronté nos Baptistaires, nous sommes de même an & mois ; & je n'ay pas encore, que je sçache, vingt-trois ans & demi. Témoin ma mere. *Elle y étoit*. Celle dont nous parlons, ajouta une Dame qui la connoissoit bien, n'en a pas assurément davantage. Et je vous diray, de plus, continua-t-elle, qu'elle m'a juré, & elle est sincere, qu'elle n'avoit encore fait aucun usage de son cœur. Les autres se récrièrent, la Gasconne dit qu'elle ne s'en étonnoit pas. Je la vois, ajouta-t-elle, assez *idiote* pour cela. Elle n'a pas, certainement, autant d'esprit que vous, repartit la même Dame. Il y paroît, répliqua la Gasconne : j'aime-rois autant dire : *je suis sote à mon corps défendant*.

¶ Une Dame de Languedoc se trouva obligée de venir à Paris pour un procès. Elle tira sa fille du Couvent pour la mener avec elle. Ce n'étoit encore qu'un *enfant de belle taille*. Sa beauté étoit toute formée, & elle n'avoit pas plus de seize ans. Un de leurs Juges en devint fort amoureux. Il luy avoit déjà parlé de sa passion, & il luy en parla un

jour en bonne forme. Eh ? que vous me faites plaisir, luy dit-elle, de m'assurer que vous m'aimez. Je ne sçay pas encore, continua-t-elle, avec une vraye simplicité, comment on fait pour aimer; mais autant que j'en puis juger, je crois que je vous aime aussi, & je n'ay pas osé l'avouer à ma mere. Gardez-vous bien, luy dit-il, de luy en parler. Les meres y trouvent toujours à redire. N'ayez pas peur, reprit-elle, je ne suis pas si sote. Mais écoutez, poursuivit-elle, quand nous avons été chez vous, ma mere & moy, j'ay vû dans vôtre chambre & dans vôtre cabinet le *portrait* des belles que vous avez aimées. Je voudrois bien y voir le mien. Mais Madame vôtre mere, répliqua-t-il, le verroit quand elle viendrait chez moy. Que vous êtes innocent, repartit-elle ingénument ! Et faites-le faire *qui ne me ressemble pas.*

¶ Un Gentilhomme de Languedoc s'étoit marié fort avantageusement à Paris. Il ne luy restoit de toute sa famille qu'une sœur qui étoit d'une grande beauté, qui avoit le plus joli naturel, & qui n'avoit pas plus de quinze ans. Il la fit venir auprès de sa femme, qui fut charmée de l'avoir. Il partit pour



l'Armée. Sa femme étoit grosse, & il la recommanda bien à sa sœur. Après le départ du mary, la femme grosse tomba, & se blessa. La petite fille en fut au desespoir. Rien ne pouvoit la consoler. Mon frere en mourra de douleur, disoit-elle. Je le connois, il en mourra. Il comptoit d'être pere à son retour, & il ne trouvera rien. Il en mourra, disoit-elle toujours. Tout ce qu'on luy disoit pour adoucir son affliction, ne servoit qu'à la redoubler. Au moins, dit-elle, à la fin, avec une ingénuité charmante, si mon frere, à son retour, pouvoit encore la trouver grosse.

¶ Une fort belle fille, dont la conduite n'avoit pas été des plus réglées, & dont on parloit défavantageusement, mourut à Paris, après une assez longue maladie. A sa mort, tout le devant de sa maison fut tendu de blanc. La voilà donc trépassée, *cette jolie personne*, dit un Gascon, en passant devant la porte? Mais, ajouta-t-il, voilà bien du blanc. On pourroit bien, je crois, *pertintailier cela de noir*.

¶ Deux Gascons voyageoient ensemble. Ils passerent par Chartres. Ils n'avoient jamais ni mangé ni vû des *gusi-*

*gnars*. Ce sont en effet des oiseaux rares, qu'on ne prend guere qu'au tour de cette Ville-là. C'en étoit la saison. Ils en demanderent avec instance. Quelque recherche qu'on fit, on n'en trouva qu'un, qu'on leur porta, comme ils s'alloient coucher. Ce n'est pas assez, dirent-ils de concert. Cela est trop petit & trop bon, pour être partagé. Qu'on nous en trouve du moins un autre. Cependant, dit l'un des deux, en se couchant, s'il ne s'en trouve pas davantage, comment ferons-nous? En ce cas, dit l'autre, veux-tu que celuy qui aura fait le plus beau rêve cette nuit, en ait demain à son levé la préférence? J'y consens, dit l'autre. Dès qu'il fut jour, celuy-cy se leve, pendant que son camarade dormoit encore. Il va à la Cuisine, il fait apprêter *le guignar*, & il le mange. Il revient à son camarade, qui, s'éveillant en sursaut, crie: j'ai gagné. *Le guignar* est à moy. J'ai songé, continua-t-il, que les Anges *me sont venus enlever* comme un corps saint dans un Char de gloire. Hélas! dit l'autre, cela est vrai, je t'ai vû partir. Et comme je croyois que tu ne reviendrois pas, j'ai mangé le guignar en ton absence.

¶ Dès que nous parlons, l'ennuy, la tristesse & le chagrin *de nos Auditeurs*, se perdent dans nos entretiens, comme *des aiguilles dans des botes de foin*.

¶ Nous sommes *un lansquenet*, où tout le monde met à la *réjoissance*.

¶ D'où vient, disoit un Parisien à un Gascon, que du plus au moins vous êtes tous agréables ou amufans dans toute sorte de compagnies? C'est, répondit le Gascon, que nous sçavons faire de la raillerie un jeu d'esprit, où chacun joiie à son tour, & dont *personne ne paye les frais*.

¶ On disoit devant un Agenois, qu'un homme de sa connoissance portoit depuis long-tems le même habit. Hélas, dit-il, il y paroît! Il n'y reste pas plus de poil *que sur un œuf frais*.

\* Je veux que le nombre de ceux qui mourront de ma main, soit si grand, qu'au lieu de cette vallée, on voye une haute montagne de corps morts; de sorte que le Soleil voyant à son retour, une montagne dans le lieu, où il est accoutumé de voir une plaine, croira s'être égaré de son chemin.

¶ Quand je m'attire quelque bienfait, disoit un Languedocien, je crois

être *le soleil*, qui n'attire des exhalaisons de la terre, que pour les lui rendre *libéralement*.

¶ Un bon General, qui conduit bien une action, disoit un Officier de Languedoc, *est un Almanach* qui prédit une victoire.

¶ Vos exagérations sont trop outrées, disoit-on à un Gascon. Vous n'y êtes pas, répliqua-t-il. Ce sont, *au pis aller*, des microscopes qui grossissent les objets, & qui les font voir tels qu'ils sont.

¶ Les Gascons prêtent leur nom à bien des gens, *qui ne sont pas de leur pays*.





## REFLEXIONS GASCONES

*Sur le Chapitre des Femmes.*

**L**A plupart des jolies femmes perdent à se laisser connoître, ce qu'elles gagnent à se laisser voir.

¶ La severité des filles à marier, n'est qu'un voile qui ne cache rien.

¶ Les filles & les veuves à marier, sont autant d'honnêtes *contrevertitez*.

¶ Les beaux yeux sont au visage, ce que l'éloquence est au discours.

¶ Un joli son de voix est au langage d'une femme, ce qu'est à la Musique la *propreté du chant*.

¶ Un joli nez sur un beau visage, est un Cavalier au milieu d'un bastion. *Gare l'Artillerie.*

¶ Le plus beau teint, est un bon droit qui a besoin d'aide.

¶ Le coloris est une partie de la peinture, où les femmes deviennent habiles, sans apprendre à dessiner.

¶ Je regarde deux beaux yeux dans une jeune Aurore, *comme un Parélie*, au Soleil levant.

¶ L'art de plaire est pour les femmes un métier que les belles sçavent sans l'avoir appris, & que les laides ne peuvent bien sçavoir, qu'après un long apprentissage.

¶ Une belle dans un long tête-à-tête, est *une place de guerre* qui n'a point de dehors.

¶ L'esprit de femme est souvent à la raison, ce qu'est au diamant le verre.

¶ Une belle qui chante bien, est d'abord une Syrene à l'oreille. *Gare les yeux.*

¶ La plupart des femmes sont *des Protées*, qui se montrent de cent manières différentes, tout l'opposé de ce qu'elles sont.

¶ Je regarde toute femme intéressée, dès que je l'aime, comme un créancier qui me plaidera un jour. Je hais les procès. *Je les évite.*

¶ Les marques de petite verolle, sur un visage qui étoit tout charmant, sont encore quelquefois *des faux-témoins* de la beauté.

¶ Combien de femmes tournent vers leur intérêt une passion, qui ne les portoit qu'à leur plaisir ? ¶ Les

¶ Les regards & les souris des Coquettes, sont *des scorpions*, qui ont de-  
quoy guérir tous ceux qu'ils blessent.

¶ Une Coquette, qui nous coupe la bourse, est un *habile Chirurgien*, qui met *des lénitifs* à la partie qu'il a coupée.

¶ Dès qu'une Belle me fait voir des bontez *en graine*, je compte de les voir bien-tôt *en fleur*, en attendant *le fruit*.

¶ Y a-t-il des termes qui ayent plus *d'emphase*, que les soupirs, & plus *d'énergie* que les larmes d'une belle femme?

¶ Les larmes des veuves affligées de la mort de leurs maris, se perdent *dans l'idée de se remarier*, comme les fleuves *dans la mer*.

¶ Nos Artemises ne pleurent plus des Mausoles. Elles soupirerent au travers de leurs larmes *sur le choix des successeurs*.

¶ Une vieille qui se farde, est un *vieux mur* qu'on recrépit.

¶ La plupart des femmes sont à la fois les esclaves & les victimes *du coup d'œil*.

¶ Le miroir des femmes, sur leur ajustement & sur leur beauté, est le seul juge souverain dont elles n'appellent qu'à luy-même.

§ Rien ne peut faire haïr à une femme son miroir, que sa vieillesse.

§ Les femmes seroient-elles si long-tems à leur toilette, si elles n'y avoient pas leur miroir ?

§ Les femmes font de leur toilette une Académie, où leur art de plaire fait tous ses exercices.

§ Quelle est la toilette d'une belle femme, qui donne la plus gracieuse opinion de sa beauté ? C'est, je croy, celle où l'on ne voit jamais qu'un miroir, des peignes, des épingles & de l'eau.

§ Cette femme-là mignarde toutes les pauvretéz qu'elle dit, & elle frelate jusqu'à ses moindres honnêteté.

§ Y a-t-il quelque chose de plus ennuyeux pour une femme délicate, que la presence d'un homme qui l'aime encore quand elle ne l'aime plus. *La place est prise.*

§ Les femmes ne haïssent rien tant, que les Amans qui les quittent pendant qu'elles les aiment encore. *Le silence en est dangereux.*

§ Les femmes ne donnent à une tendre amitié, que les sentimens qu'elles empruntent à l'amour.

§ Y a-t-il d'amitié plus vive que



celle d'une femme qui n'a ni Amant ni amour?

¶ Toutes les réflexions qu'on peut faire en bien & en mal, sur le chapitre des femmes, n'approchent pas de ce qu'elles en font penser, ni de ce qu'elles en pensent elles-mêmes.

¶ L'ennui est le premier tyran de la vertu des femmes.

¶ La timidité des femmes a souvent plus de part à leur bonne conduite, que leur raison ni leur temperament. Il y en a aussi qui ont trop de courage. Ce n'est pas toujours ce qui les fait triompher.

¶ Il n'y a point de Coquette assez habile pour parvenir à plaire sans se faire quelque tort.

¶ Rien ne doit tant humilier une beauté fière, que la crainte de plaire à qui luy plaît le plus.

¶ Une Coquette ne l'est jamais tant, que lorsqu'elle met ses conquêtes à profit.

¶ Les femmes les plus coquettes ne sont pas celles qui aiment; mais celles qui veulent plaire. *Où est celle qui ne le veut pas?*

¶ Les femmes qui ont une grande

passion dans l'ame, n'ont pas beaucoup de galanterie dans l'esprit.

¶ Toute femme qui se presse de me plaire, se hâte de me dégoûter.

¶ Une laide imperieuse qui me fait les yeux doux, ne me choque pas moins, qu'un pauvre qui me commande de luy faire la charité.

¶ Les femmes s'ennuyent entr'elles, par la même raison, que les hommes s'ennuyent entr'eux. Elles veulent de nous, ce que nous voulons d'elles.

¶ Je puis tout sur une femme qui m'aime; mais une femme que j'aime peut tout sur moy. C'est la balance.

¶ Cette femme a les regards tendres & délicats; mais un peu trop nourris.

¶ Beaucoup de femmes sont comme ces médailles, dont les seuls connoisseurs savent le prix.

¶ Le hazard n'a pas moins de part aux inclinations, qu'aux découvertes. Les femmes aiment les Romains, & elles n'en haïssent pas les aventures. Voilà mes Héroïnes.

¶ L'état de fille & le métier d'honnête femme, dégoûtent ces Parisiennes de leur sexe. L'ennuy est le camarade de ces deux professions.

¶ Toutes les femmes voudroient être hommes, elles en conviennent ; mais elles ne disent que la fausse raison *pourquoy.*

¶ Toute femme que j'ennuye me déplaît ; & la moins belle a quelque chose d'aimable pour moy, *quand je la réjouis.*

¶ Le plus grand triomphe d'une femme, est de se faire aimer de ceux qui la méprisent.

¶ Une femme délicate ne peut souffrir, que son Amant soit homme d'habitude, *ni trop reconnaissant.*

¶ Les cœurs des prudes de profession sont *des terres inconnues.*

¶ Une sotte qui aime, est plus habile qu'un homme d'esprit qui n'aime pas.

¶ Les femmes qui nous aiment le plus, sont celles qui se préparent à nous haïr davantage.

¶ Qu'est-ce qu'il y a de plus odieux pour une femme ? La présence d'un homme qu'elle a aimé, & qu'elle n'aime plus.

¶ Il n'y a point de femme qui ne soit quelquefois honteuse, quand ce ne seroit que d'avoir trop aimé ce qu'elle n'aime pas.

¶ Y a-t-il une femme bien piquante, qui n'ait un petit air Gascon.

¶ Une femme belle & sage est comme une belle place de Guerre. Quand elle est au bout de sa défense, elle songe à capituler.

¶ La plus belle qualité d'une femme pour un homme, c'est d'être femme. Ce terme pris en bonne part. C'est comme je l'entens.

¶ Les femmes n'aiment à être quittées qu'en second, quand elles ont donné l'exemple en premier.

¶ Je pardonne en amour les demi ruptures, mais non pas les quitteries, à moins qu'on ne puisse dire : *quitte pour revenir.*

¶ Toute femme qui multiplie les objets de ses doux regards, *minaudes à faux.*

¶ Dès qu'une femme me minaudes, si elle me plaît, je la capitule.

¶ Combien de femmes se croient encore belles, par la seule raison qu'elles l'ont été ! C'est une suppression d'époque.

¶ Je n'aime la Secte d'Heraclite, que lorsque les Belles qui m'aiment pleurent mes départs, & font chorus en sanglotant mes absences.

¶ Quand nous aimons une femme jeune & belle, nous l'obligeons à nous aimer *gratis*. Si elle n'est ni si jeune, ni si belle, nous cherchons à l'aimer *par maniere d'acquit*.

¶ Quand j'ai des Rivaux, je veux qu'ils échapent à ma défiance. S'ils en viennent à bout, tant mieux pour eux, & non tant pis pour moy, *ni pour elle*.

¶ Quand je vois avec celles que j'aime, ceux qui l'aiment comme moy, j'en fais un cercle, dont je suis portion. J'ay l'œil au guet. *Je vais à la découverte*.

¶ Pour résister à une Belle qui m'en veut, je me fais *Parthe*; mais je ne la fuis qu'à reculons.

¶ Vous cessez de plaire à une femme & à un Gascon, dès que vous les empêchez de plaire à d'autres. *Les Héros ne se bornent pas dans leurs conquêtes*.

¶ Cette Belle est curieuse, & vous êtes amoureux. Si vous avez des secrets à garder, vous risquez plus qu'elle.

¶ J'ai voyagé, & je n'ai vû nulle part des femmes plus femmes, que les Coquettes de Paris.

¶ Vous vous étonnez que cette grande femme *grassaye*. Elle ne parle que d'*après un petit enfant*.

¶ Les Parisiens ne sçavent ni bien aimer, ni bien hair. Ils l'apprennent de nous, à leurs dépens, *s'entend*. Les Parisiennes en sont témoins, Juges, & Parties, *& complices au bout*.

¶ Le plus grand danger d'une forte passion, est de n'avoir rien de caché pour ce qu'on aime. L'amour est un enfant *qui aime à jaser*.

¶ Pour être secret quand je suis amoureux, je songe qu'on peut aimer beaucoup ce qu'on n'estime guere, ou, du moins, ce qu'on n'estimera pas toujours. *J'en suis sûr*.

¶ Si celle qui m'aime aujourd'huy, vient à me hair un jour, ou moy elle, sera-ce merveille? *Je compte sur le casuel*.

¶ Le moindre défaut d'une femme infidelle, est son infidelité. Gare la haine. Pour la malice, *j'en répons*.

¶ La Brune & la Blonde ne sont pas aussi différentes entre elles, que le sont en elles-mêmes la plûpart des femmes, *du jour au lendemain*.

¶ Une femme qui n'ose dire du bien de son Amant, en dit du mal, pour en parler. Elle ne risque rien. *Elle ne veut pas s'en défaire*.

¶ Si les femmes n'aimoient pas les

loüanges, elles s'ennuyroient bien avec qui les amuse le plus. *C'est un goût qui leur coûte cher.*

¶ Je loüe une Belle. Elle me le rend. Voilà dequoy continuer la conversation & le commerce.

¶ Toute femme qui répond à mes loüanges, m'en demande de nouvelles. Si je n'en trouve pas en sa personne, j'en emprunte à ses manieres ou à ses ajustemens, & je luy en fais liberalité à frais communs.

¶ Les femmes s'ennuyroient bien, s'il n'y avoit ni miroirs, ni flatteurs. C'est sur eux qu'elles se reglent. *Jugez des idées.*

¶ Une femme ne se flate jamais tant, que lorsqu'elle compte de retenir les Amans qu'elle quitte.

¶ D'où vient qu'une beauté surannée n'a plus d'Amis ? C'est qu'elle n'a voulu que des Amans.

¶ L'amitié qui se lie d'homme à femme change bientôt de nom.

¶ Se peut-il qu'à la longue un intime ami d'une belle femme ne devienne pas son Amant ? Elle dira qu'ouïy. *Je dis que non.*

¶ Je ne trouve rien de plus éloquent

& de moins équivoque que le silence d'une Belle, qui rit d'une déclaration qui la devoit fâcher.

¶ Une femme peut-elle croire qu'un homme qui ne sçauroit l'épouser, & qui luy parle d'amour, l'estime?

¶ Personne ne rit mieux, ni plus aisément, qu'une femme qui a les dents belles.

¶ Les femmes qui inspirent le moins d'amour, sont celles qui se contentent de la galanterie.

¶ Dans les femmes un trop grand desir de plaire met également en œuvre les vices & les vertus.

¶ Une belle qui préfere le plaisir au bien, n'est jamais nôtre dupe.

¶ Lorsqu'un Gascon change de Maîtresse, c'est la faute de celle qu'il quitte, ou le mérite de celle qu'il prend.

¶ La plupart des femmes ont, comme les tableaux, un point de perspective. Tout ce qui est peint ne paroît dans toute sa beauté, que dans un juste éloignement.

¶ Une belle disoit à un Gascon, vous me voyez bien négligée. Vous n'y perdez rien, Madame, luy répondit-il. L'éloquence qui se néglige un peu, ne persuade pas moins.



¶ A une dévote. Madame, vous vous laissez d'être humaine, vous vous divinisez.

¶ A une heritiere inquiete & chagrine. Si vous m'épousez, je mettrai tous vos chagrins à sec.

¶ A une autre : Mettez-moi beaucoup de bien d'un côté, je vous mets beaucoup d'amour de l'autre. *Le trois est réciproque.*

¶ Certaines demandes plaisent toujours aux femmes, lors même que le Demandeur ne leur plaît pas.

¶ Vous voulez obtenir quelque chose d'une femme, ne demandez rien, & plaisez. *Vous voilà exaucé.*

¶ Les femmes aiment certaines persécutions, & sur tout *en tems & lieu.*

¶ Les disproportions ne choquent pas toutes les femmes. Elles en accordent des dispenses en secret.

¶ La plupart des femmes sont comme ces procès qui se doivent gagner par le fonds, & qui se perdent par la forme.

¶ Les belles femmes passent leur vie à servir leur beauté. *C'est un métier.*

¶ Clorinde dit qu'elle hait l'amour ; mais elle aime la conversation, & elle s'ennuye avec des femmes. Je conclus en faveur du genre masculin.

¶ Celise dit qu'elle ne peut souffrir les loüanges ; mais elle y répond. *Celise assurément ne hait pas la Musique.*

¶ La femme qui nous traite le mieux , est justement celle qui dans peu nous traitera le plus mal , *ou sera la plus mal-traitée.*

¶ On dit du bien d'un homme aimable : une femme en dit du mal. C'est une déclaration *ou un prélude.*

¶ Un médifant commence par dire du bien de ceux dont il veut dire du mal , & une femme commence par dire du mal de ceux dont elle veut parler avec éloge. *Chacun va à ses fins.*

¶ Pendant qu'une femme se plaint , ou dit du mal de celuy qu'elle aime , elle l'aime encore. *C'est le revers de la médaille.*

¶ Y a-t-il jamais eu d'homme qui ait connu toute une femme ?

¶ Y a-t-il autant de terres inconnuës vers les poles , que dans le cœur féminin ?

¶ Les femmes les mieux trompées de leurs Amans , sont celles qui croient les tromper davantage. *Elles se prennent dans leurs propres filets.*

¶ Vous me voulez discret, Madame, ne me le demandez donc pas *indiscrettement.*

¶ Toute belle qui craint, que je ne luy échape, se défie plus *d'elle que de moy.*

¶ Voulez-vous vous mettre en repos sur la crainte de mon inconstance ? Faites-moy appréhender la vôtre. Mais ne me la laissez pas entrevoir.

¶ Voulez-vous vous faire aimer d'une femme délicate ? Apprenez-luy sans fadeur à avoir bonne opinion d'elle & *de vous.*

¶ Une sote n'est pas facilement la dupe d'un homme d'esprit. C'est de celles-là *qu'on en attrape le moins.*

¶ Les femmes qui plaisent le plus aux yeux, ne sont pas toujours celles qui plaisent le plus à l'oreille. Le cœur n'en dit rien ; *mais l'esprit s'en plaint.*

¶ Je ne sçais pas pourquoy nous nous plaignons tant des femmes. Ce n'est pas leur cœur qui nous trahit, c'est leur foiblesse. N'avons-nous pas nôtre revanche ? *A deux de jeu.*

¶ Les femmes haïssent plus ceux qui les trouvent laides, que ceux qui ne les trouvent pas sages. *Le motif l'emporte.*

¶ J'ai dit d'une femme, qu'elle coquetoit. J'ai eu ma grace. J'ai dit d'une autre, qu'elle déplaïsoit. *Le cas n'est pas gracieux.*

¶ Les femmes qui craignent le plus le mépris, ne sont pas celles qui le méritent le moins.

¶ Les femmes ont plus de courage, qu'on ne croit. Nous les rendons timides. *C'est un art.*

¶ Toute femme encore jeune, qui dit qu'elle ne s'ennuye jamais, est menteuse, idiote, ou joïeuse. *Choisissez.*

¶ Qu'est-ce qui coûte le plus aux femmes? L'ennuy ou la curiosité.

¶ Il est plus mal aisé à une jolie femme mariée d'être sage pour elle que pour son mary. *Elle sçait ce qu'il ignore.*

¶ Une Coquette doit être appelée d'un autre nom, dès qu'elle ne se contente pas de plaire. *Je luy donne le sobriquet.*

¶ Une Coquette parle de sa vertu, comme un poltron de sa valeur.

¶ Les femmes qui ne veulent pas parler d'amour, ne sont pas celles qui le haïssent davantage.

¶ Toute femme qui plaît beaucoup à un Gascon bien né, a plus qu'il ne luy faut pour plaire à un Parisien difficile.

¶ Toute femme qui n'a pas goûté de l'amour d'un Gascon, n'a pas bien senti le plaisir d'être joliment aimée.

¶ Pendant que j'estime ce que j'ai aimé, je l'aime encore.

¶ Les femmes n'aiment guere moins dire *une médisance*, qu'écouter *une douceur*.

¶ Le teint des femmes ne dépend pas moins de leur santé ou de leur artifice, que leur vertu de leur temperament, ou de leur inclination.

¶ En galanterie, tout n'est pas vray; mais tout est vray-semblable.

¶ Les femmes de Paris se font de leurs défauts autant d'arts de plaire. Témoins celles qui parlent gras.

¶ Laide, donc sage, ne conclut rien. Belle, donc coquette, conclut du plus au moins. *Rien n'est si voisin de la fin, que les moyens.*

¶ Les femmes se souviennent bien qu'on les a aimées; mais elles oublient souvent à quel point elles ont aimé. Le soin de persuader les persuade; & en crédulité elles sont enfans à tout âge.

¶ A Paris, le temperament des femmes a moins de part que le luxe à leur déreglement.

¶ Les femmes ne sont reconnoissantes des soins & des empressements qu'on a eu pour elles, que lorsqu'elles n'y ont pas répondu.

¶ Une Bergere qui aura répondu à l'amour d'un Prince, se flatera toujours d'avoir quelque autorité sur luy.

¶ Les Vieilles qui ont eu de la beauté, se flatent toujours d'en avoir encore. Elles ont, par malheur pour elles, l'esprit jeune, & fort souvent le langage badin. *Je crois entendre Polichinelle.*

¶ Un Amant qui quitte une Maîtresse qui n'en a pas mal usé, ne songe qu'à luy rendre service. Une femme qui quitte un Amant dont elle ne sçauroit se plaindre, cherche à luy nuire, pour se justifier. *Belle apologie.*

¶ Les femmes dans leurs ressentimens ont recours aux vengeances les plus outrées, pour se dédommager à plein de leur foiblesse.

¶ Les femmes n'abondent en détours & en artifices, que parce qu'elles sentent qu'elles ont moins de raison, & plus de finesse que nous.

¶ Le plus grand miracle de la raison, est de rendre une femme parfaitement raisonnable. Belle, ou laide, elle prendra souvent pour la raison la seule humeur. *Gare l'équivoque.*

¶ Je ne trouve rien de plus aimable qu'une jeune femme, à qui tous ses  
Amans

Amans reprochent également trop de fierté.

¶ Peu d'honnêtes femmes sçavent l'être parfaitement.

¶ Les femmes qui donnent tous leurs soins à leurs inclinations, n'en ont gueres de reste pour leurs devoirs.

¶ Les Joüeuses de profession aimeroient-elles autant le jeu, si tous les Joüeurs étoient de leur sexe ?

¶ Celles qui ne cherchent au jeu que la réputation de belles Joüeuses, ne jouënt-elles que pour jouier ?

¶ Une femme mariée qui perd au jeu, y peut-elle perdre autant que son mari qui ne jouie pas ?

¶ Le mari d'une Joüeuse aime-t-il sa femme, s'il n'en est pas un peu jaloux ?

¶ Il y a des femmes qui s'enyvrent de joye, comme il y a des hommes qui s'enyvrent d'amour.

¶ Le langage d'un homme est-il supportable dans la bouche d'une femme ?

¶ Un homme qui se marie par amour, doit-il préférer une ancienne inclination à une nouvelle ? L'un est plus agréable, L'autre est plus sûr.

¶ Lequel des deux est le plus insupportable pour un mari, d'être haï de sa

femme, & d'en être amoureux; ou d'en être adoré, & de ne la pouvoir souffrir?

Le premier peut flater d'un changement, le second n'a rien à esperer.

¶ Dans les femmes, la maniere de se conduire n'a gueres moins de part à leur réputation, que leur conduite même.

¶ Les vieilles, qui blâment tant les jeunes, n'ont-elles jamais été aussi jeunes?

¶ Une femme de quelque âge blâme-t-elle dans celles qui sont encore jeunes, beaucoup de choses, qu'on n'ait blâmé, ou pû blâmer en elle?

¶ Les femmes qui ont été les plus sages dans leur jeunesse, sont-elles toujours celles qui le sont le plus dans un âge avancé?

¶ Il semble que les femmes doivent à l'Amour un tribut volontaire, ou forcé, dont elles payent du moins, vieilles, les arrerages de leur jeunesse.

¶ Les femmes sont plus différentes entre elles par leurs manieres, que par leurs sentimens.

¶ Les hommes qui disent le plus de mal des femmes, ne sont pas ceux qui s'en soucient le moins.



¶ Ceux qui se déchainent contre toutes les femmes en general, n'ont pas toujours fréquenté bonne compagnie.

¶ S'il n'y a point de femmes parfaites, y a-t-il des hommes parfaits ?

¶ Blâmer les femmes de certains défauts, c'est les blâmer d'être femmes.

¶ La plûpart des hommes qui se plaignent le plus des femmes, sont comme ces convalescens qui craignent une rechute, & qui ne font rien pour l'éviter.

¶ S'il n'y a point de femmes qui n'ait eu quelque inconstance. Il y en a, du moins, qui n'ont jamais fait d'infidélité. Il est toujours bon de le croire.

¶ Rien n'égaleroit le pouvoir d'une belle femme qui mériteroit plus d'estime que d'amour.

¶ Si les femmes étoient parfaites, les hommes seroient encore plus imparfaits qu'ils ne le sont.

¶ La fréquentation de certaines gens n'a gueres moins de part à la bonne ou mauvaise conduite d'une femme, que son propre tempérament.

¶ Les femmes qui inspirent les plus grandes passions, seroient-elles si aimées si elles n'avoient point de défauts ?

¶ Le cœur & l'esprit d'une femme

sont des chiffres, dont jamais homme n'a eu entierement la clef.

¶ Les manieres sont les premieres, & les dernieres ressources d'une femme.

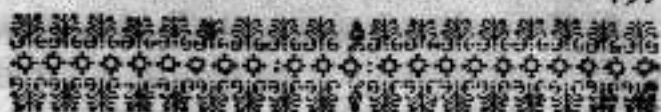
¶ Est-il libre à une jolie femme de dire toujours vray ?

¶ Y a-t il jamais eu femme qui ait connu son cœur dans tous ses replis ?

¶ L'humeur d'une femme est un labyrinthe où elle s'égare, & où les autres se perdent.

¶ La connoissance des femmes est un art où personne n'a jamais passé maître.





# REFLEXIONS

## D'UN PHILOSOPHE

### GASCON.

**L**ES belles maximes font à l'homme de bien, ce que sont *les flambeaux* à qui marche dans les tenebres. *Art d'aller droit.*

¶ Tout bon principe est à l'honnête homme, ce qu'est à l'aveugle *son bâton*. Guide affidé.

¶ La verité est à l'esprit ce qu'est aux yeux la lumiere.

¶ Nous pensons à nos moindres interêts, songeons-nous à nôtre plus grande affaire. *Tout est là.*

¶ Vous raisonnez, vous avez de l'esprit. Vous êtes sçavant, & vous ne sçavez pas vous connoître. *Vous ne sçavez rien.*

¶ Vous voulez être heureux, vous ne l'avez jamais été à vôtre gré, vous n'êtes plus jeune. *Vous n'y êtes plus à tems.*

¶ Vous êtes homme de naissance, & puis c'est tout. C'est un éloge de vos peres ; en est-ce un pour vous ? C'est un problème.

¶ Les grands noms sont des masques transparans , qui brillent , qui ornent & qui ne cachent rien. Ce diaphane tient du verre.

¶ Vous parlez de votre naissance ; & vos actions n'en disent rien. *Persuadez.*

¶ Vous ne me parlez que des Héros de votre race. Ils sont morts , & vous vivez. Je pense à eux , & je vous vois. Je vous regarde , & je compare. *Tant pis pour vous.*

¶ Vous êtes , dites-vous , homme de qualité , grand Seigneur , heritier du nom , du bien & des titres de vos peres. Je vous entens , je ne vois rien. *Faites ce que vous dites.*

¶ Les titres & les talens sont des droits qui ne valent que ce qu'on les fait valoir. *Ouvrier , on vous attend à l'œuvre.*

¶ Voulez-vous être bien reçu d'un grand Seigneur qui vous connoît ? Ne luy demandez rien , & ne le voyez guere.

¶ Vous êtes homme fait. Vous n'êtes ni riche ni jolieur , & vous voulez

vous jeter dans un grand monde. *Vous êtes bien hardi.*

¶ Le monde est un *bluteau*, qui préfère souvent le *son* à la *farine*.

¶ La vérité n'est à la Cour, qu'une *étrangere*, qui n'y sçauroit être à la mode.

¶ Vous prétendez à l'estime, & vous vous livrez au mépris. *Vous marchez à grands pas hors du chemin.*

¶ Il y a des hommes qui apprennent de certaines femmes, à se mettre *au dessous de la médisance*.

¶ D'où vient que nous nous connoissons si peu nous-mêmes? C'est que nous ne nous voyons *que de trop près*.

¶ L'absence est un *fard*, qui radoucit, ou qui déguise les plus grands défauts.

¶ D'où vient que mary & femme ne s'aiment gueres? C'est qu'ils voyent leurs défauts *de trop près, & trop longtemps*.

¶ La vieillesse est une espece de cessation d'être, & une disposition prochaine à n'être plus. Le *cy gît* n'en est pas loin.

¶ Y a-t-il une plus grande certitude d'avoir peu à vivre, que d'avoir déjà

beaucoup vécu. C'est encore *du cy gît.*

¶ Un enfant est *un commencement* de ce qu'il doit être, & un vieillard *un reste* de ce qu'il a été; *voisin de rien.*

¶ Y a-t-il jamais eu de vieillard qui ait été aussi content du présent, que du passé. Qui loue l'un, blâme l'autre.

¶ Il n'y a point de vieillard qui ne compte d'avoir encore *un an à vivre.* Ciceron l'a dit, & ceux qui sont dans le cas *le repètent.*

¶ Y a-t-il un desir plus fort & plus enraciné, que celui de vivre. La maladie *s'en inquiète,* la santé *n'y pense pas.*

¶ Nous comptons que ce n'est pas vivre, que de ne vivre pas heureux. *Nous ne vivons donc gueres.*

¶ Qui est l'homme qui peut se flater, ayant déjà quelque âge, d'avoir eu *tous les dix ans, dix jours* parfaitement heureux.

¶ Le bonheur & le malheur sont des termes *arbitraires* des mieux inventez, *pour abréger la phrase.*

¶ Vous dites que ce *parvenu* a eu du bonheur, & que pour vous, le malheur vous en a voulu. *Je ne vous entens pas.* Dites qu'il s'est donné du mouvement & vous du repos. *Je vous entendray.*

¶ Nous

¶ Nous ne devons gueres qu'à nous mêmes l'estime ou le mépris qu'on a pour nous. *Que d'exemples!*

¶ Le bonheur & l'amitié ne sont pour l'ordinaire que deux jolis termes, qui ne disent rien, & qui supposent mille-bonnes choses. *Ce laconisme ne s'entend plus.*

¶ Vous dites que vous avez beaucoup d'amis utiles & desintereffez; bons à tout, à charge sur rien. Vous le dites, vous parlez Gotique, *traduisez-vous.*

¶ Je crois qu'un Medecin sage & habile, qui s'intereffe pour un homme, qui se porte bien, peut luy conserver une santé d'elle-même assez bonne; mais pour guérir ou pour soulager toute sorte de maladies, ne me demandez pas *s'il y a des-Medecins.*

¶ Ceux qui croient qu'il y a une certaine science, appellée Astrologie, conviennent que personne ne la sçait, & qu'il n'y a point d'Astrologue. D'où vient que ceux qui doutent que la Medecine soit une science, ne doutent pas qu'il n'y ait quelque Medecin. *N'est-ce pas qu'ils sont quelquefois malades?*

¶ J'étois malade dangereusement; & qui pis est, d'une maladie vive, & d'u-

ne douleur âpre, longue, & point d'interruption. On me donnoit des remèdes, pour me soulager, disoit on, & ma douleur ingénieuse s'imaginait que c'étoit pour l'aigrir. Elle étoit éloquente, elle me le persuadoit. Je m'en rapportois moins aux Medecins qu'à elle; & si j'étois à Montpellier. Je souffrois terriblement, mais en Martyr; car j'avois le bon esprit de résignation. Plus on me tourmentoit, plus on me disoit qu'il falloit vivre. Comment? répondis-je un jour, las de souffrir, si j'avois été condamné comme on le pratiquoit jadis chez les Romains, à disputer ma vie contre des bêtes féroces, qu'elles m'eussent déjà dévoré à moitié, me conseilleriez-vous de prier qu'on me rendît des forces pour y revenir le lendemain & pour être exposé aux mêmes dents & aux mêmes ongles? Je fermai la bouche à mes Consultans. Je ne pris plus de remèdes, & je guéris. Combien de défunts seroient encore en vie, s'ils avoient pris de mes leçons? Je renonce aux remèdes, *quand ils sont plus dangereux que le mal.*

¶ La santé est un bien qui demande de l'économie. Qui la prodigue, en est



bien-tôt ruiné. Je m'en fers ; mais je la ménage. La crainte de la misere me rend sobre sur ce que j'ay , & la frayeur de vivre malade me fait user de ma santé en homme qui s'en assure la durée. C'est-là, par préférence, qu'il faut faire *vie qui dure.*

¶ Combien de gens prennent simplement, comme qui s'enrôle pour gagner sa vie , un métier périlleux qui mene à la mort ? Je n'aime pas les moyens qui s'opposent à la *fin parle diametre.*

¶ La mort viendra. Quand ? Elle ne le sçait pas elle-même. Elle est bizarre. Fiez-vous-y. De peur de la craindre, *je l'attens.*

¶ Nôtre mort est une fonction de la Nature , nôtre vie en est un mystere, & nôtre santé un prodige. La nature fait toujours son devoir ; mais elle nous empêche souvent de faire le nôtre. *Il faut luy donner un frein.*

¶ Voulez-vous vous consoler de quitter en mourant ceux avec qui vous aimiez à vivre ? Songez qu'ils seront bien-tôt consolez de vôtre mort. *Le tems & les plaisirs sont de grands consolateurs.*

¶ La lumiere de nôtre esprit doit

imiter celle du Soleil. *C'est le symbole.* Elle doit s'épandre sans se perdre, & se jeter sur les objets, sans heurter ceux qui luy résistent. Ils ne sont pas tous obligez d'être diaphanes. Les rayons du Soleil se détachent de leur source sans la perdre. Ils y tiennent toujours par le bon bout. Nôtre esprit en doit user de même, d'un côté à la raison, de l'autre, où besoin sera. *Mais toujours principe tenant.*

¶ Qu'est-ce que le présent? un instant qui finit aussi-tôt qu'il commence. Voulez-vous en jouïr, lors même qu'il ne sera plus? *Employez-le à des œuvres de durée.*

¶ Quelque bien que tu possèdes, songe que tout s'enfuit. Jouïs-en tout doucement, & *par forme de provision.*

¶ Tout le tems de la vie n'est qu'un point. Il peut être regardé comme un centre, dont l'Eternité est la circonférence. *Je songe au demi diametre.*

¶ Sçavez-vous à qui est bon le présent? A celui qui fait de bonnes œuvres pour l'avenir.

¶ Nôtre esprit n'est qu'un souffle, nôtre vie, qu'une fleur, nôtre gloire, qu'une fumée. Autant en emporte le vent. A l'af-

pect de l'orage, *je songe au Port.*

¶ La premiere qualité de l'homme, selon la Nature, est de servir à la société; la seconde est de ne pas dégrader la raison en faveur des plaisirs; la troisième est d'éviter également d'être trompé, & de tromper les autres. Ces trois qualités ne me coûtent rien. Je les ay *gratuits*, & je les donne *au prix coïstant.*

¶ Les broüillons *sont des chameaux*, qui ne boivent qu'en eau trouble.

¶ Vous ne direz pas aisément vos secrets, si vous songez que qui ne peut pas vous y servir, vous y peut nuire. *Regle de silence & de précaution.*

¶ Je puis dire du mal de quelqu'un; mais ce quelqu'un peut m'en faire. J'évite l'un, de peur de l'autre. J'aime la précaution. *Qui la blâme? un étourdi.*

¶ Les hommes ne pardonnent gueres à ceux qu'ils ont offensé. Les femmes leur font grace. Je les imite. Il est bon de tenir d'elles quelque fois; *mais bride en main.*

¶ Une attaque d'apopléxie est un ajournement personnel à la mort. *Je m'exhorterois*, si j'en avois eu une.

¶ Craindre pour craindre *est bassesse.* Craindre, de peur de déplaire, *c'est grandeur.*

¶ Ceux qui aiment trop la liberté, n'aiment-ils pas un peu le libertinage ?  
*Pays voisin.*

¶ La vieillesse est le chemin battu de la mort. Qui y marche, n'est pas loin du terme. On luy dira bien-tôt : *Cy gît.*

¶ Qu'est-ce que la mort des gens de bien ? C'est *la trompette d'un Tournoy*, qui appelle à *la couronne* ceux qui ont le mieux combattu. *J'y travaille.*

¶ Nous ne tenons la vie *qu'à emprunt & à louage*. Il faut la bien payer, & puis la rendre, & déménager. Heureux qui ne perd pas au change. *On n'y revient pas.*

¶ Le tems n'est jamais court à qui en a assez pour acquérir du mérite ou de la gloire. Le tems, pour cela, ne m'a jamais manqué. Pour les occasions, *ce n'est pas ma faute.*

¶ Voulez-vous vous bien conduire ? Tenez vos affections *sous bride*, & ne laissez jamais *cabrer sous vous* les devoirs.

¶ Je n'aime à désirer, que lorsque j'espere.

¶ Je ne vous demande pas ce que vous pensez de vous. Vous êtes riche. Les pauvres sont vos Juges. *Qu'en pensent-ils ?*

¶ Pour faire monter la vertu à cheval, il n'y a qu'à faire perdre les étriers au vice.

¶ Peut-on tromper les autres, sans se tromper peu ou prou soy-même? Je suis curieux. *Je demande.*

¶ Nous craignons les jugemens des hommes, & nous méprisons souvent tels Juges. Le mépris n'est-il pas l'antidote de la colere & de la crainte?

¶ Nous sommes tous les fols les uns des autres. Je ne veux l'être que de moy, & de celle que j'aime, pendant qu'elle le méritera, *s'entend.*

¶ Sçavez-vous pourquoy je ne suis pas fou? C'est que je me souviens de l'avoir été quand j'étois jeune. *Je me vieillis par réflexion.*

¶ Les richesses & les commoditez sont des biens populaires. *J'aime à être peuple quelquefois.*

¶ Tous les hommes sont oiseaux de proye. Ils ont bec & ongles. *Je ne me fais jamais gibier.*

¶ Tu ne sçauois souffrir la malice des autres, & tu ne sçauois l'empêcher. Tu peux empêcher la tienne, & tu la souffres. *Medecin guéris-toy.*

¶ Quand je fais du bien, je n'en veux

de la reconnoissance *qu'en faveur de la réputation.*

¶ Mon bonheur est au dedans de moy. Je l'y trouve, quand je veux; j'aime à vouloir.

¶ Quand je veux me satisfaire, je me demande; Ne m'en repentiray-je point? La raison dit, oüy, la fantaisie, non. *Elle est hardie, celle-cy.*

¶ Je ne me crois jamais si libre, que lorsque je change d'avis. *C'est dommage, qu'on ne m'en donne d'utiles.*

¶ Qui peut réussir aujourd'huy, & diffère à demain, ne mérite pas la réusfite. Le bonheur ne vient pas quand on l'appelle; mais quand il luy plaît. *Hardi, qui le brusque, & niais, qui ne va pas au devant de luy.*

¶ Je ne veux pas craindre ce qui peut-être n'arrivera jamais. Je n'aime pas les terreurs. *Je les crois paniques.*

¶ Le tems present est à moy. Pour m'acquérir l'avenir, je sème, en attendant la récolte. *Mon grenier est prêt.*

¶ Ceux qui se méprisent ou se flattent, ou qui s'acharnent à se surpasser entre eux, se tiennent dans une trop grande dépendance les uns des autres. *Je n'aime pas ce réciproque.*

¶ Etes-vous trop choqué des défauts d'autrui ? Songez aux vôtres. *La comparaison vous tranquillifera.*

¶ Ceux qui ont peur d'être méprifés, fentent un peu qu'ils le méritent. *Je ne fçaurois avoir peur de mon ombre.*

¶ Combien de gens font des baffes par orgueil ! C'est une vanité dont nous ne craignons pas le reproche.

¶ D'où vient qu'il nous coûte moins de louer les morts, que les vivans ? C'est que les uns nous peuvent difputer quelque chofe, les autres rien. *L'envie eft ingénieufe.*

¶ Rien ne tient tant de gens en fervitude, que l'amour des plaifirs & de la liberté. *C'eft prendre le change.*

¶ Un artificieux qui va trop loin, s'égare. Je le prens pour un enfant. *Je le tiens par la lifiere.*

¶ Combien de chofes a-t-on eftimé, qu'on méprife ? & combien de joyes ont produit des afflictions ! *J'en fufpens l'idée.*

¶ Je tolere les afflictions dans le cœur. Je les exclus dans l'ame, *ou je les profcris.*

¶ Tu veux fouvent l'approbation d'un homme qui fe repent peut-être de

tout ce qu'il fait. Veux-tu que son estime pour toy devienne un repentir pour luy ? Je veux, moy, qu'il m'oublie, qu'il m'ignore. *Il ne s'en repentira pas.*

¶ Le Soleil ne se repent pas du bien qu'il fait, & il ne demande pas d'en être récompensé. *C'est mon symbole.*

¶ La méfiance est une timidité. *Je ne me plains pas à craindre.*

¶ J'aime mieux être quelquefois trompé, que de ne me fier jamais à personne. *J'y pers moins.*

¶ Les soupçons d'habitude sont des imbécillitez d'esprit. Si vous ne vous en corrigez, je vous declare ingrat, & je vous garantis injuste. *Prévoyez, & ne soupçonnez pas.*

¶ Je ne demande jamais si un torrent est guéable, & si une mauvaise compagnie fait honneur. *Qu'en croyez-vous ?*

¶ Qui est le sot qui aime à risquer tout pour rien, ou pour tres-peu de chose ? *Triste commerce.*

¶ Soyez brave & humain, ferme & complaisant, doux & severe. Vous voilà Héros. *Je vous en donne Lettres patentes.*

¶ Se rebuter dans les difficultez, &



refuser l'humanité à ses ennemis même, c'est pécher également contre la grandeur d'ame. Je n'aime rien de ce qui fait *trop petit*.

¶ Faire du bien à qui dit du mal de nous, & le sçavoir, ou l'entendre, est une vertu du Roy. *Je les aime Royales, les vertus.*

¶ La belle maniere de se venger de qui en use mal, est de ne luy ressembler en rien. *Differentiez-vous.*

¶ Je ne sçaurois vivre seul, ni avec qui ne me convient pas. J'y remédie. J'accommode de mon côté qui ne m'accommode pas de l'autre. *Certaine proportion s'y trouve.*

¶ Les hommes sont faits les uns pour les autres. Je me fais bon aux miens, & je les rends meilleurs, *ou je ne puis.*

¶ Avec quelles personnes est-il le plus insupportable de vivre? Avec ces femmes, je crois, qui ont été belles, & qui ne le sont plus. Ce sont à tout âge *ensans gâtez.*

¶ Une Beauté *défunte* ne sçauroit plus rappeler des privilèges *trépassés*. Le neant n'inspire rien.

¶ Il est plus doux, *à la longue*, de vivre avec ce qu'on estime, qu'avec ce qu'on

aime. L'esprit voit plus clair que les yeux. *Avis aux gens à marier.*

¶ Loüer est coûtume, bienséance ou intérêt. Je passe les deux, & je pardonne le troisième. L'usage est le tyran des langues & des langages.

¶ Les loüanges nous causent des enflures. Une dose de connoissance de nous-mêmes nous débouffir.

¶ Les objets nous troublent moins que les idées. *Je les réalise.*

¶ La fourmi ne travaille que pour avoir dequoy vivre. L'abeille travaille à la fois à s'enrichir & à embellir son domaine. *J'opte. Je suis abeille.*

¶ Voulez-vous vous corriger de trop parler? Mettez-vous à la place de ceux qui vous écoutent. Le trop vous y choquera, *tout au moins.*

¶ Nos passions sont autant de *Phœnix* qui renaissent de leurs cendres. La fin de l'une est le commencement d'une autre.

¶ Les passions les plus violentes sont celles qui résultent des penchans & des difficultez. *J'applanis, & je me tranquillise.*

¶ Nous nous plaignons souvent de ceux qui nous ont trompé, & jamais

de nous-mêmes. Quelqu'un s'est-il démenti à notre égard autant que nous ?

¶ Vous n'avez point de Patron, dites-vous ? *Soyez le vôtre, ou méritez de le devenir.*

¶ Cet homme-là est toujours de belle humeur. Il est heureux. Je l'en félicite, & ne m'en étonne pas. *Je l'attens à un revers.* J'en jugerai pour lors avec connoissance de cause.

¶ L'homme de la plus belle humeur, c'est celuy qui n'en a aucune. *Où est-il ?*

¶ Voulez-vous vous lier étroitement avec gens qui puissent toujours vous convenir ? Assortissez-les un peu plus à vos défauts qu'à vos vertus. Celles-cy peuvent devenir *traitables.*

¶ Rien ne prouve tant le mérite d'un homme, que l'estime que sont contraints de luy donner ceux-mêmes qui ne l'aiment pas. L'estime n'est pas libre, & *aveugle encore moins.*

¶ Les Gascons ont l'art de forcer leurs propres ennemis à les estimer. *Ils le disent,* & tout honnête-homme, de quelque Nation qu'il soit, y doit prétendre. *N'y renoncez pas.*

*La Gascogne est le país des prétentions. Et Paris est le plus beau théâtre des Scenes Gasconnes.*

¶ Si un grand parleur ne parloit jamais de luy, parleroit-il tant ? Tous les autres sujets d'entretien ne scauroient luy fournir tous ensemble autant de matiere. *Abondance nuit.*

¶ Il est bien mal-aisé de ne pas ennuyer quelquefois ceux qu'on tâche toujours de divertir. *Ce soin est trop comique.* Etes-vous si bon Acteur ?

¶ Comment fait-on pour se fâcher contre quelqu'un qu'on méprise ? *Un Amant le sçait. Un brave l'ignore.*

¶ On ne plaît guere dans la conversation, que par des sujets agréables, ou interessans. Ceux qui parlent trop d'eux-mêmes, comptent donc de l'être déjà, ou de le devenir sur l'heure. *Erreur de calcul.*

¶ Qu'un homme glorieux soit glorieux avec luy-même *inclusivement*, je luy en sçais bon gré. Qu'il le soit avec d'autre. La gloire & luy y perdent à frais communs.

¶ Vous vous plaignez de quelqu'un. Ce quelqu'un peut-être se plaint de vous. Soyez Juge en vôtre propre cause. *Faites justice, & vous l'aurez.*

¶ Un tel, dites-vous, est un médiant. *Eh ! vous en êtes un vous-même, quand vous le dites.*

¶ Un tel, dites-vous, a fait une grande faute. N'en avez-vous jamais fait, vous qui condamnez ? Etes vous bien sûr de faire mieux en cas pareil ? Les circonstances en décident. *En êtes-vous sûr ?*

¶ Les gens les plus hais sont souvent ceux qui s'aiment davantage eux-mêmes. *Il y a du mal entendu.* Il faudroit partager le differend.

¶ Vous reprochez aux gens certaines foiblesses. Reprochez-vous à un enfant de n'être pas bien fort, & à un Vieillard, de n'être pas alerte ? *Comparez.*

¶ Je ne sçache rien de plus sot qu'un homme qui veut de l'esprit par tout. C'est vouloir que le *Soleil* brille même avec *la nuit*.

¶ Vous parlez avec esprit à un franc sot. Que ne montrez-vous un diamant à un *aveugle* ?

¶ Dès que les sotises font rire, un sot peut divertir.

¶ Dès qu'on peut corriger les sotises, on peut corriger les foiblesses. *Trêve d'excuses.*

¶ Rien n'est plus rampant que les passions les plus dominantes. *Je m'en rapporte* à l'Amour & à l'ambition.

¶ Les médisances ne me font juger de rien, les réputations publiques me font juger à fond des sentimens & des actions. *Peut-on s'y méprendre ?*

¶ J'ai toujous envie de dire à un médisant : *vous en avez menti.* Il y met du sien, sur ma parole.

¶ Il n'y a pas bien loin de dire ce qu'il faudroit taire, à dire ce qui n'est pas vray. *L'un mene à l'autre.*

¶ Vous dites du mal de qui vous en a fait. Vous n'êtes pas vengé, *ou vous n'avez gueres de cœur.*

¶ S'il n'y avoit pas dans l'usage du monde des défauts qui plaisent, & des vices qui ne déplaisent pas, *ne s'ennuieroit-on pas avec ceux qui divertissent le plus ?*

¶ Une femme vous a aimé. Elle est en colere contre vous. Elle vous dit des injures. *Elle vous aime encore.*

¶ La vertu seule ne corrige guere une jeune femme de toute sa coquetterie. *Ce chef-d'œuvre est réservé à l'amour.*

¶ Une jeune beauté, malgré sa douceur, devient pour vous severe. Elle commence donc à vous aimer, ou à vous haïr, *l'un des deux.*

¶ Peu de gens paroissent dignes des  
grands

grands Emplois qu'ils ont ; & une infinité d'autres paroissent dignes de ceux qu'ils n'ont pas. Les disproportions ne choquent *qu'aux approches.*

¶ Qui perd son bien , perd ses amis.  
*L'un dépend de l'autre.*

¶ Je n'ay jamais trouvé *d'amy* plus utile & plus prompt dans mes besoins , *que mon argent comptant.*

¶ Rien ne nous fait tant d'amis que l'idée que nous donnons du bien ou du plaisir que nous pouvons faire. Tous ceux qui y prétendent sont nos amis *de nom ou d'effet.*

¶ Un poltron peut faire des actions de valeur ; mais un brave n'en sçauroit faire de poltronerie. Quand cela arrive, *je luy change le nom.*

¶ Le cœur met tout *à profit* , & l'amour propre ne passe rien *à pure perte.*

¶ Un homme en place se conduit bien. S'il n'est pas parfaitement sage , *il est parfaitement habile.*

¶ Je dispense un homme des vertus qu'il n'a pas , quand il a celles de son état , & celles *dont j'ay à faire.*

¶ Je ne me soucie guere que ma Maîtresse soit belle aux yeux des autres , quand elle l'est *aux miens.*

¶ Vous avez de grandes qualitez ; mais vous avez de grands défauts. Pour les faire supporter, *faites-vous un Alcibiade.*

¶ Le meilleur de tous les caractères pour un honnête homme, est de l'être, & de n'en affecter aucun. *Je m'y tiens.*

¶ Le véritable homme du monde doit porter par tout l'homme d'honneur, & ne s'y porter que par là luy-même. L'esprit, la raison & la politesse en couleront *comme de source.*

¶ *L'esprit de société* consiste à dépendre & à se revêtir de celui des autres.

¶ Est-ce louer un honnête-homme, que de dire qu'il est de *belle humeur* ? C'est toujours *en avoir une*, & le parfait honnête homme n'en doit pas avoir.

¶ L'humeur est un joli mot, que les femmes ont inventé pour excuser leurs travers & leurs bizarreries.

¶ En disant qu'une femme a l'humeur gaye, excuse-t-on *ses trop grandes gayetes* ?

¶ Un homme, pour être sincère & franc, est-il en droit d'être Misantrope ? Un défaut n'en doit pas excuser un autre, & peut encore moins devenir



une vertu. *Ce seroit métamorphose.*

¶ Si nous jugions de nous comme des autres, nôtre amour propre ne voleroit pas à tire d'aile.

¶ Le mérite n'est jamais si approuvé, que lorsque le bonheur le met en place.

¶ La trop grande impatience de ceux qui vont au bonheur, ne les y fait pas arriver plutôt.

¶ Combien de femmes, en s'étudiant à faire de belles Lettres, mettent leur esprit à la gêne, pour mieux écrire leur *Arrêt de condamnation!*

¶ Vous écrivez ce que vous voulez qui ne soit vû que d'un seul homme, qui vous répond que mille autres ne le verront pas? Il y a des curieux, & des infideles.

¶ Combien de fois a-t-on lû en pleine Audience des Lettres tendres d'une Maîtresse à un Amant? *Songez au préjugé.*

¶ Une femme un peu raisonnable peut-elle se résoudre à écrire ce qu'elle ne devroit jamais avoir pensé?

¶ Une fille est-elle bien sensée, de porter chez l'époux qu'elle prend, les Lettres de l'Amant qu'elle quitte? Jamais marchandise fut-elle plus de contrebande?

¶ Le petit particulier des filles de Paris est un *chiffre*, dont personne n'a la *clef*.

¶ Se feroit-il beaucoup de mariages, si on se connoissoit à fond de part & d'autre ? *Les Lettres closes y ont grande part.*

¶ Un homme trouve mille expédiens à faire réussir ce qu'on luy propose. En voilà assez pour être cru un esprit du premier rang. Il se perd dans ses idées. Il s'égaré. Il multiplie les moyens de réussir. Il n'en faudroit qu'un. C'est celui qu'il ne trouve pas. Les autres s'offrent à son imagination. Il n'a pas assez de lumière pour en démêler le faux. Il les y croit propres. Je crois voir un Medecin, qui, pour guérir un malade, n'en sçachant pas le vray remede, en compose plusieurs de toutes les drogues qu'il trouve sous sa main. *Je ne plains à tout cela que le malade.*

¶ Vous vous plaignez de la conduite de ceux avec qui vous avez à vivre. Ils se plaignent de la vôtre à leur tour. Vous souffrez d'eux. Ils souffrent de vous. Ils ont certains défauts. Vous en avez d'autres. Prenez la balance, vous verrez que du côté de l'homme vous

n'êtes pas plus de poids qu'eux, & que du côté des défauts & des travers, vous *trébuchez*.

¶ Les hommes du tems passé avoient à-peu-près nos vertus & nos défauts. Ceux qui nous succéderont les auront encore. L'homme ne fera jamais parfait. Vous ne sçauriez l'être, & vous trouvez mauvais que les autres ne le soient pas. Vous en murmurez, vous les critiquez. Dequoy vous plaignez-vous ? De ce qu'ils sont hommes ? Qu'êtes-vous de plus ? Injuste, ingrat, perfide, peut-être. Vous êtes homme. *Cela se peut.*

¶ Les Maîtres qui ont les plus grands vices, veulent des Valets qui ayent mille vertus. Si cela étoit, seroit-il juste qu'ils servissent de pareils Maîtres ? Mais peut-on reprocher un défaut d'éducation à qui n'a pû en avoir aucune ? Et peut-on pardonner à qui en a eu une excellente, de la démentir à chaque action, peut-être même *à chaque mot ?*

¶ Il y a des hommes à la mode, comme des étoffes. Ils ont un tems, comme elles ; & comme d'elles, à l'user on se dégoûte d'eux. Quand la saison en

est passée, personne ne s'avise d'en faire emplete une seconde fois. Ainsi passe tout ce qui est à la mode, *jusqu'au mérite & à la beauté.*

¶ Les hommes, pour bien aimer une femme, la veulent jeune. Les femmes, pour s'en venger, n'aiment plus leurs Amans, dès qu'ils deviennent vieux. Elles ont raison, *& eux aussi.*

¶ Qui est le sot, qui, pour avoir été aimé jeune, se flatte encore de plaire, quand il est vieux. L'âge en décide. *Je fais avec luy mes conventions.*

¶ De tous les défauts, le plus joli, & le moins incorrigible, est d'être trop jeune. Chaque instant le corrige, & chaque jour le diminue. Combien de gens voudroient bien n'en être pas si corrigez ! Je ne connois point de femme qui ne s'en attire le reproche aussi long-tems qu'elle le peut. Je m'en rapporte à la suppression de leur première époque.

¶ J'aimerois autant demander à un Vieillard, quel jour mourrez-vous ? qu'à une jolie femme, point trop jeune, quel jour êtes-vous née ?

¶ Je ne permets pas à un homme qui a été galant toute sa vie, de ne l'être

tre plus en rien, quand il est vieux ; mais je luy permets encore moins d'en avoir les sentimens & les desseins. *Passé pour le langage.*

¶ J'aimerois autant voir danser *avec ses bequilles* un estropié, qui n'a que le tiers de ses deux jambes, que de voir faire l'amour à un homme qui a déjà vécu autant que ceux qui meurent vieux.

¶ Un grand nom est un magnifique piedestal qui n'est pas fait pour une figure ni ordinaire, ni commune. Si le vôtre l'est, placez-vous-y, & *representez*. On vous regarde.

¶ D'où vient que nos défauts nous choquent dans les autres, même en petit, & qu'en nous ils ne nous choquent pas en grand ? C'est qu'ils font partie de nous-mêmes, & que nous ne nous regardons que tous entiers, & de trop près. Pour y remédier, *je fais mon anatomie.*

¶ Il y a peu d'hommes qui ne soient plus souvent les dupes d'eux-mêmes, que de ceux qui cherchent à les tromper. Nous nous fions trop à nous. Nous nous servons à faux, & nous nous nuisons à *bout portant.*

¶ La plûpart de nos pertes sont des effets de quelqu'une de nos pareses, ou de quelqu'une de nos téméritez. La fortune ne cherche pas qui dort, ou qui la cherche aux nuës. Elle vole, *mais terre à terre.*

¶ On s'étonne de la difference qui se trouve dans les humeurs & dans les caracteres, & on n'est pas surpris de celle qui se voit dans les phisionomies, dans la voix, dans l'écriture, dans la démarche, & dans les manieres. Nous n'admirons pas tant le Soleil que les Etoiles. L'habitude supprime les réflexions. Ce que nous voyons sans cesse, ne nous laisse aucune envie d'y penser. *C'est dequoy s'apperçoit toute femme mariée.*

¶ L'esprit de réflexion n'est pas commun en France. Cependant tous les Parisiens l'ont sur l'interêt, & tous les Gascons sur la fortune. *Il mène à quelque chose, cet esprit-là.*

¶ Tout homme d'esprit hazarde quelque sotise; & tout bon Auteur, quelque tour nouveau. Le hazard sort des regles. S'il y rentre, *c'est par luy.*

¶ La fortune, le bonheur & le hazard sont le plus souvent de grands mots, *qui disent trop.*

¶ L'homme

¶ L'homme n'est pas aussi loüable par de grandes qualitez, que par un vrai mérite. C'est un ouvrage de sa façon. Tout le reste est l'ouvrage du hazard, ou tout, au plus, de la Nature.

¶ Il n'y a personne qui n'ait assez d'esprit pour faire son devoir, & personne qui n'en manque, dans certaines occasions, pour bien s'en acquitter.

¶ Les devoirs sont *des cranciers* qui exigent à toute heure *leur payement*, & tout le monde leur doit *des arrerages*.

¶ Ceux qui mettent tout leur plaisir à faire leur devoir, ont intérêt & raison *de se divertir sans cesse*.

¶ Ceux qui ne veulent d'autre divertissement, que celui de divertir les autres, se flatent bien, *s'ils ne s'ennuyent souvent*.

\* Un homme toujours satisfait de luy-même, peu souvent l'est des autres; rarement on l'est de luy.

¶ Je n'aime rien tant dans un sot, que *la paresse & le silence*.

¶ La précipitation n'est gueres moins opposée au bon esprit, que la sottise. C'est entre ces deux extrémités qu'il s'étend & qu'il se renferme *C'est son domaine*.

\* Deux personnes de différent sexe, sont rarement seuls ensemble; l'amour leur sert toujours de tiers.

¶ Il y a des occasions où la valeur ne s'accommode pas plus d'un téméraire, que d'un poltron.

¶ Je veux qu'un Magistrat soit froid; mais je veux qu'un homme de Guerre soit vif. L'un & l'autre au gré des occasions.

¶ L'Amour & la Guerre nous rendent hardis & entreprenans. La fortune seule nous rend réservés & timides. Elle nous en est obligée, & elle n'est pas ingrate.

¶ Un Gascon ne cherche que dans un succès la consolation d'une disgrâce. Au lieu de s'en plaindre, il agit sur nouveaux frais. C'est l'entendre.

¶ L'homme du monde qui aura le moindre esprit, en aura toujours plus qu'il ne luy en faut pour se tourmenter.

¶ Y a-t-il quelque chose à quoy les hommes se soient plus appliquez, qu'à se rendre malheureux?

¶ A-t-il fallu autant d'esprit pour trouver les sciences les plus utiles, que pour inventer les plus pernicieuses erreurs?



¶ Vous avez de l'esprit, de la science & de la probité, & vous n'êtes ni souhaité, ni bien reçu dans certaines maisons. Ne vous en étonnez pas. Tout cela y est étranger, & vous aussi.

¶ Rien n'est plus à charge à ceux qui n'ont aucune probité, que la présence de ceux qui ont la réputation d'en avoir beaucoup.

¶ On est plus libre dans cette maison, lorsque vous n'y êtes pas, que lorsque vous y êtes. On s'y divertit plus en votre absence, que devant vous. On vous y estime trop, on ne vous y aimera pas long-tems.

¶ L'ingratitude est à l'amitié ce qu'est la banqueroute au commerce.

¶ La timidité n'est gueres moins opposée à l'air du monde, qu'à la valeur.

\* On prend le peuple par les oreilles, comme on fait un pot par les anses, parce qu'il croit tout ce qu'on luy dit.

¶ Le jeu entre dans l'usage du beau monde, comme les Lettres de Change dans le commerce des Marchands.

¶ On dit à Paris qu'un homme qui ne joie point, n'est bon à rien. Les femmes qui le disent aiment-elles l'esprit & le mérite? *J'en doute, tout au moins.*

¶ Le nom de joueur est le titre le moins contesté pour entrer dans le plus grand monde. Le jeu en est *l'introduit*eur, & l'argent comptant, *le passe port*.

¶ Rien ne marque tant l'avidité de gagner, que l'empressement & la facilité d'attirer *au jeu quiconque a dequoy y perdre*.

¶ Peut-on jamais croire trop riche un honnête homme, qui se sert de son bien pour se faire un ami véritable & assidu, d'un homme d'esprit & de mérite ? *Est-ce mettre à fonds perdu ?*

¶ Les grands diseurs de rien *n'ont point d'oreilles*. Qu'en feroient-ils ?

¶ N'y a-t-il pas des gens qui ne sçauroient écouter *que ce qu'ils disent ?*

¶ La conduite est *un miroir* où chacun montre son portrait.

¶ *Les besoins* entrent dans la conduite réglée de bien des gens, comme *les poisons* dans la composition des remèdes.

¶ Les caractères différens des hommes *sont des visages* qui ne sçauroient se ressembler.

¶ Un sot qui raisonne sur une belle pensée, est *un aveugle* qui juge d'un beau tableau.

¶ Ceux qui entreprennent trop, sont

*des Vers à soye qui se font un tombeau de leur ouvrage.*

¶ Les fanfarons font de leurs entreprises autant *de fusées*, dont le bruit n'est pas un coup.

¶ Combien de gens sacrifient la peur à la peur, & font *de leur honte* un masque de valeur?

¶ Un General d'Armée est une bonne tête, qui met chaque membre en mouvement au profit de tout le corps.

¶ Je regarde un bon General dans une Action, comme un *Almanach* qui me prédit une Victoire.

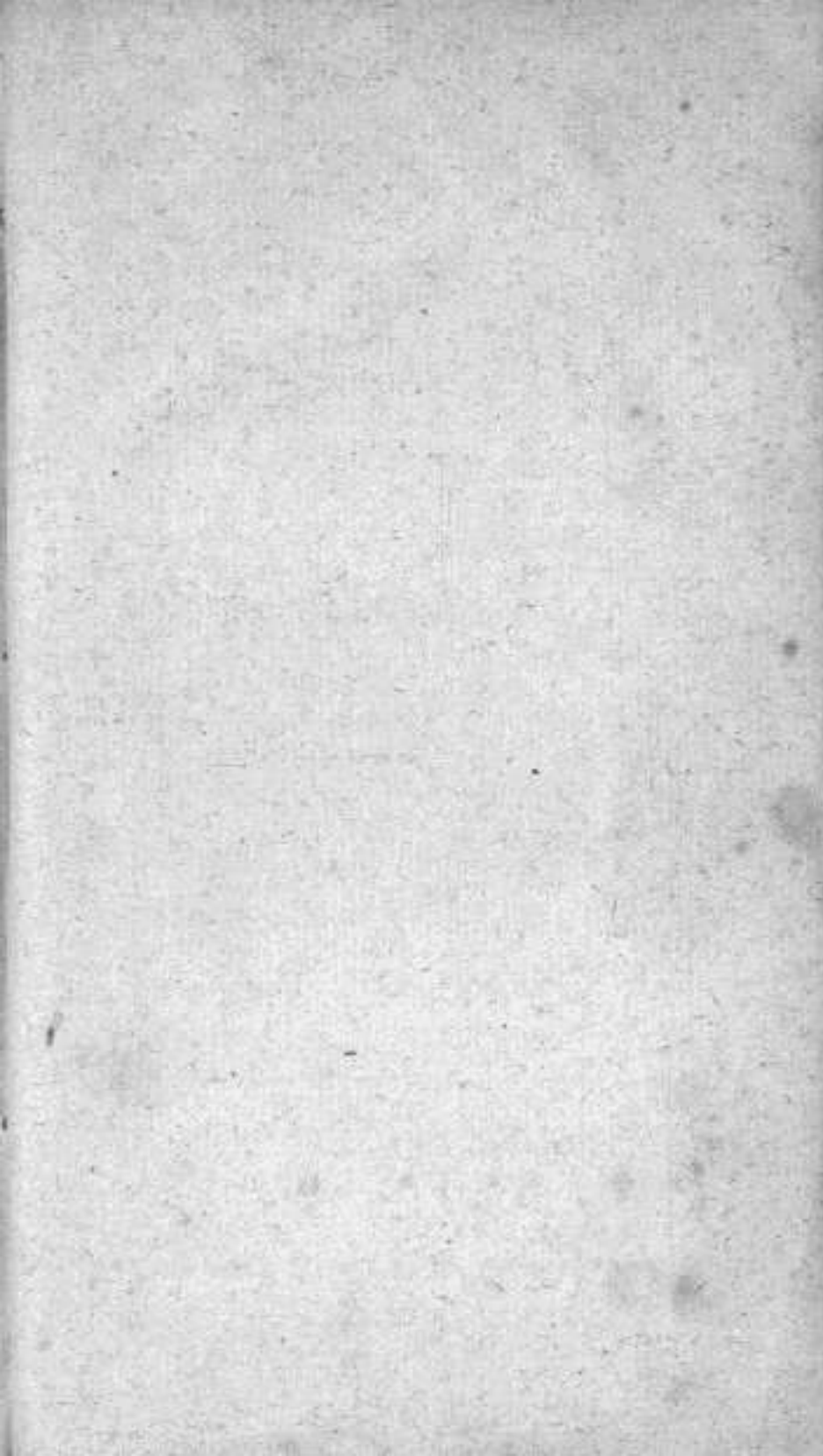
¶ Ceux qui préfèrent les sots aux gens d'esprit, doivent moins admirer le *Soleil*, que les *Eclipses*.

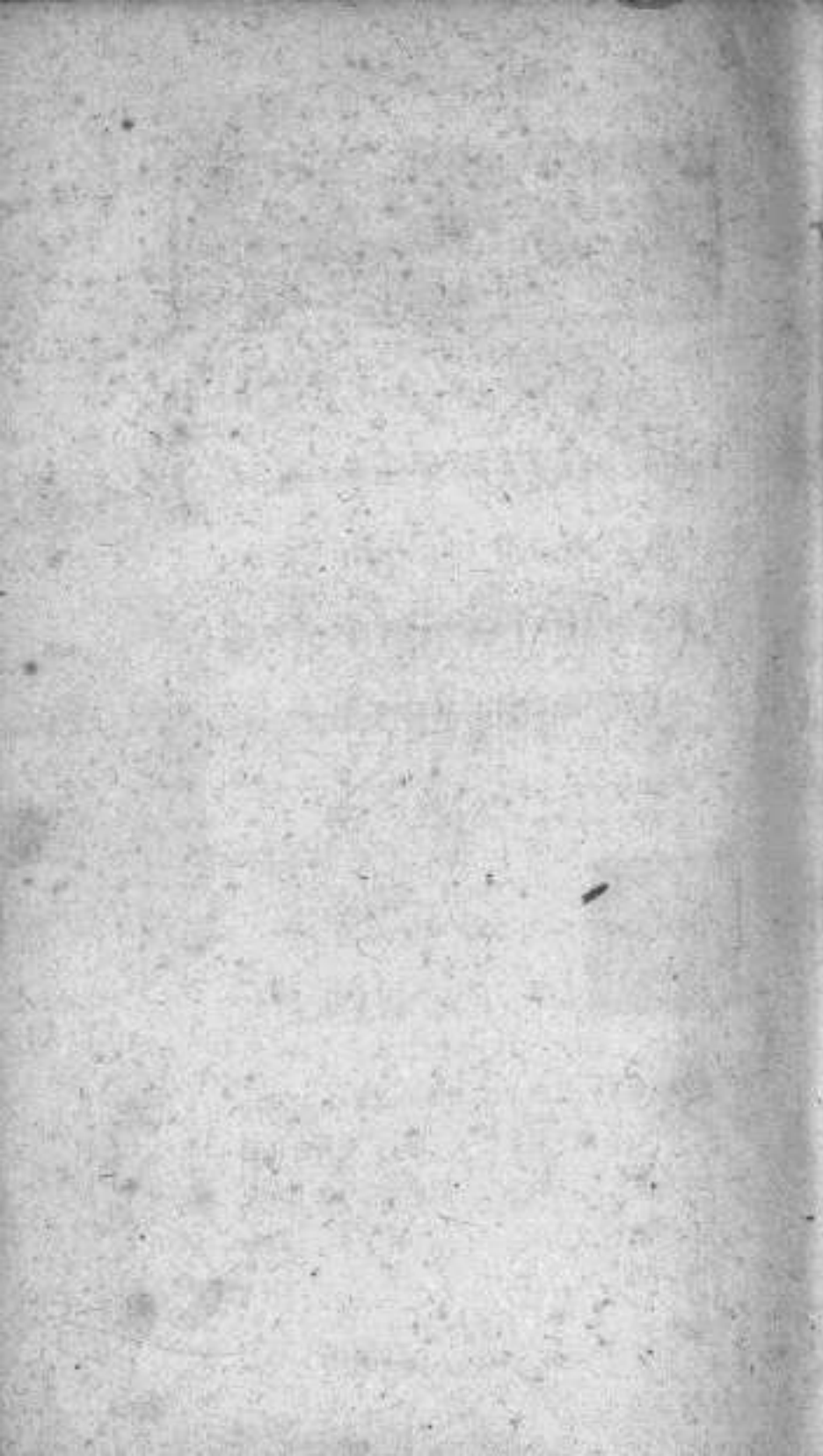
F I N.

THE HISTORY OF THE  
CITY OF BOSTON

FROM THE FIRST SETTLEMENT  
TO THE PRESENT TIME  
BY  
JOHN HUTCHINGS  
OF THE BARRISTER AT LAW  
IN GREAT BRITAIN  
AND OF THE BARRISTER AT LAW  
IN NEW ENGLAND  
IN TWO VOLUMES  
VOL. I.  
LONDON: PRINTED BY R. CLAY AND COMPANY, ST. MARTIN'S LANE, 1794.

1794







6

+



70/15





